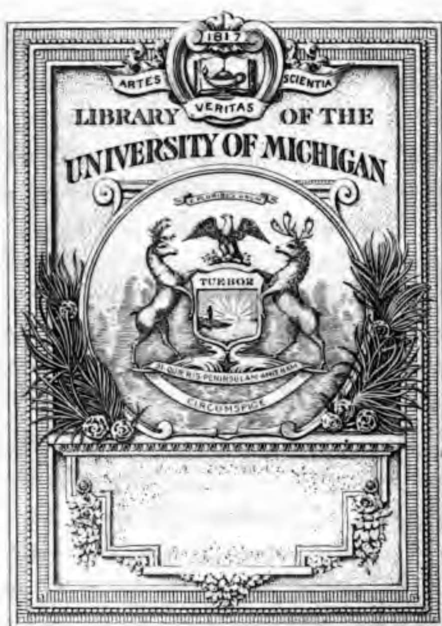

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DE L'ISLAMISME

PAR

R. DOZY

Membre de l'Académie royale des sciences d'Amsterdam et de celle de Copenhague, Correspondant de l'Institut de France et de l'Académie d'histoire de Madrid, Professeur à l'Université de Leyde, etc.

TRADUIT DU HOLLANDAIS PAR

VICTOR CHAUVIN

Professeur à l'Université de Liége

LEYDE,
E. J. BRILL.
78, 80 RAPENBURG.

PARIS,
MAISONNEUVE & Cie.
25 QUAI VOLTAIRE.

1879.

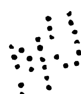


TABLE DES MATIERES.

I.

LA RELIGION PRIMITIVE DE L'ARABIE.

Tout suivait pendant la première moitié du septième siècle son cours accoutumé dans l'empire byzantin aussi bien que dans l'empire perse. Ces deux états se disputaient toujours la possession de l'Asie occidentale; ils étaient, en apparence, florissants; les impôts qui affluaient dans le trésor des souverains se montaient à des sommes considérables et la magnificence ainsi que le luxe de leurs capitales était devenue proverbiale. Mais ce n'était là rien de plus qu'une apparence, car un mal secret rongeait les deux empires: ils allaient courbés sous un despotisme écrasant; de part et d'autre, l'histoire des dynasties formait un enchaînement d'horreurs, celle de l'état, une suite de persécutions nées de dissentiments en matière de religion. C'est alors

que, tout-à-coup, on vit sortir de déserts peu connus et apparaître sur la scène du monde un nouveau peuple, autrefois divisé en d'innombrables tribus nomades qui, la plupart du temps, se combattaient entre elles et maintenant uni pour la première fois. C'est ce peuple épris de la liberté, simple dans sa nourriture et ses vêtements, noble et hospitalier, gai et spirituel, mais en même temps fier, irascible, et, ses passions une fois éveillées, vindicatif, irréconciliable et cruel qui renversa en un instant l'empire séculaire mais vermoulu des Perses, arracha aux successeurs de Constantin leurs plus belles provinces, foula à ses pieds un royaume germanique fondé depuis peu et se mit à menacer le reste de l'Europe, tandis qu'en même temps, à l'autre bout de monde, ses armées triomphantes pénétraient jusqu'à l'Himalaya. Mais ce n'était pas un peuple conquérant comme tant d'autres, car il prêchait en même temps une nouvelle religion. En face du dualisme des Perses et du christianisme dégénéré, il annonçait un monothéisme pur qui fut accepté par des millions d'hommes et qui, de nos jours encore, constitue la religion d'un dixième de l'humanité.

Nous avons entrepris d'esquisser dans une forme populaire l'histoire de cette religion. Comment s'est-elle produite et par quels développements est-elle sortie de la religion antérieure?

Telle est la première question qu'il faudrait résoudre. Mais je me trouve dès ce premier pas, le plus important peut-être, dans un singulier embarras et il m'arrive ce que j'étais loin de prévoir lorsque j'ai entrepris cette tâche. Voici comment. Les travaux les plus récents sur l'ancienne religion des Arabes et l'origine de l'islamisme — je dois bien le dire, quoique j'aime à rendre hommage au zèle, à la science et à la perspicacité des auteurs de ces travaux — ne me satisfaisaient point, parce que la question n'était pas, au fond, devenue beaucoup plus claire qu'auparavant. Je me suis donc cru obligé de reprendre la recherche à nouveau; mais ayant choisi un autre point de départ et suivi une voie différente de celle qu'on a prise jusqu'à présent, je suis arrivé à un résultat qui m'a moi-même extrêmement surpris, mais qu'il n'est pas possible d'exposer en quelques pages; il se lie, en effet, intimement à un grand nombre d'autres résultats certainement bien plus importants encore. Mes conclusions, diamétralement opposées aux opinions généralement reçues, semblent fort étranges; et comme, dans la science, nul ne peut exiger d'être cru sur parole, il faudrait, pour les exposer, recourir à une argumentation développée, savante, appuyée sur les citations voulues en caractères étrangers; et les lecteurs auxquels ce livre est destiné n'y

trouveraiènt certainement pas leur compte. Je dois donc réserver pour d'autres temps l'exposition détaillée de ma manière de voir [1]. Mais alors que faire pour le présent chapitre? Modifier un peu les opinions reçues et les remanier d'après mes idées? Cela n'est pas possible, parce que deux systèmes hétérogènes n'admettent pas de conciliation et, d'ailleurs, à quoi sert de ne posséder qu'une faible partie de la vérité? Réflexion faite, je ne vois qu'une issue: c'est de suivre l'opinion reçue et de me borner à communiquer les résultats obtenus par d'autres et notamment par Sprenger, qui est le plus récent et le plus complet des biographes de Mahomet. Mais je dois en même temps déclarer de la façon la plus formelle que si je puis assumer la responsabilité de ce que je dirai sur l'état religieux de l'Arabie au sixième siécle, il n'en est pas de même pour le reste. Aussi, pour des raisons faciles à comprendre, je me bornerai à exposer aussi brièvement que possible la période antérieure.

Sous cette réserve je vais donc rapporter comment on se représente la religion primitive de l'Arabie.

Les Arabes reconnaissaient un être supérieur,

---

1) Voir: Dr. R. Dozy, Die Israeliten zu Mekka von Davids Zeit bis in's fünfte Jahrhundert unsrer Zeitrechnung. Leid. E. J. Brill. 1864. *Trad.*

Allâh taâla, c'est-à-dire le Dieu suprême. Allâh a une personnalité comme nous; il se trouve en dehors de la sphère des choses créées, qui lui sont plus ou moins soumises. On le regardait comme le créateur du ciel et de la terre, comme l'être élevé et sage par excellence; il envoie la pluie et régit le monde. Mais il n'avait pas de prêtres et on ne lui élevait pas de temples. Outre Allâh, on honorait les Djinns ou génies. Les déserts et les montagnes où l'on erre parfois des semaines entières sont remplis d'êtres de ce genre. La faim, la soif, l'air pur et vif du désert excitent tellement l'esprit, les vapeurs et les réfractions de l'atmosphère sont si étranges qu'on entend crier les Djinns et qu'on les voit sous toutes sortes de figures bizarres ou merveilleuses. Ils constituent une espèce comme la nôtre, qui se propage comme nous; mais leurs corps ne sont pas comme les nôtres: ce sont des formes de feu ou d'air qui ne sont visibles pour l'œil humain que par exception. Ils peuvent faire beaucoup de mal et beaucoup de bien; aussi faut-il se les rendre favorables, les honorer, les servir, les adorer. Ce qui facilite la chose, c'est que chaque Djinn a une demeure fixe. Ils habitent des pierres, des arbres ou des statues. Chaque tribu, ou parfois un ensemble de tribus, avait son Djinn particulier, sa pierre, son arbre, son image propre, au-

près desquels une famille déterminée remplissait les fonctions sacerdotales. La plupart du temps ces objets produisaient quelque son (il va de soi que les prêtres savaient y mettre bon ordre) qui les distinguait d'autres êtres de la même espèce et servait en même temps d'oracle. Chaque tribu était fortement attachée à son idole parce que, pour ainsi dire, elle constituait pour elle une sorte de propriété, et les prêtres sauvegardaient souvent les intérêts de leur dieu, ou plutôt les leurs propres, aux dépens d'Allâh taâla. C'est ce que l'on peut conclure d'une coutume naïve que le Coran et ses commentateurs rapportent d'une façon générale, mais qu'un ancien biographe du prophète attribue à la seule tribu de Khaulân qui occupait dans le Yémen un territoire dénommé d'après elle. Cette coutume consistait en ce que les offrandes qu'on destinait aux dieux et qui se composaient de blé et de jeunes chameaux, étaient divisées en deux parts. L'une d'elle, attribuée à Allâh, devait subvenir aux besoins des pauvres et des voyageurs étrangers qui arrivaient à la tribu; l'autre appartenait à l'idole et servait aussi bien à des offrandes qu'à l'entretien des prêtres. Mais si, lors du partage, Allâh avait par hasard obtenu une chose de meilleure qualité que celle qui était échue à l'idole, on la lui reprenait pour la donner à l'idole et Allâh recevait la mauvaise à la place.

Quant aux rapports qui existaient entre les divinités inférieures et Allâh, on croyait qu'elles étaient ses filles; elles lui étaient, au surplus, complétement subordonnées; elles régnaient, mais comme règne un gouverneur de province que son roi a investi du pouvoir, et formaient les intermédiaires entre les hommes et Allâh.

Le centre du culte dans l'Arabie moyenne était la Mecque. Cette ville avait été bâtie au milieu du cinquième siècle de l'ère chrétienne par les Koraïchites dans une vallée sablonneuse tellement étroite que sa plus grande largeur ne comporte pas plus de sept cents pas (l'endroit le plus resserré n'en mesure que cent) et fermée par des montagnes toutes nues, d'une hauteur de deux à cinq cents pieds. Mais le sanctuaire dont la possession faisait son orgueil, le vénérable temple de la Kaba[1], bien que plusieurs fois renouvelé ou reconstruit, était beaucoup plus ancien que la ville même. C'étaient quatre murailles formées de pierres brutes placées sans chaux l'une sur l'autre, mais couvertes de draps ou de voiles; elles avaient hauteur d'homme et l'enceinte qu'elles formaient mesurait deux cents pieds.

La principale idole était, depuis la première moitié du troisième siècle, Hobal, statue d'agate

1) Ce nom signifie *dé*, parce que, de loin, le temple apparaît comme un cube régulier.

qu'un chef avait rapportée de l'étranger. C'était là le dieu de la tribu de Koraïch; mais la Kaba même n'était pas la propriété des Koraïchites: elle avait, en effet, un caractère d'universalité et formait le panthéon d'un grand nombre de tribus qu'unissait un intérêt politique commun. Chacune de ces tribus avait placé son idole dans le temple, de sorte qu'il en contenait trois cent soixante: et la tolérance était si grande que, sur les piliers, on trouvait aussi des images d'Abraham, des anges et de la vierge mère avec l'enfant Jésus. Mais l'objet le plus saint était ce que l'on nommait la *pierre noire*, qui, à ce que les musulmans prétendent, avait été primitivement blanche, mais qui, par suite des incendies répétés du temple, est devenue noire. Elle a joué plus tard dans l'histoire de l'islamisme un rôle important et est encore de nos jours tenue pour sainte par les musulmans. Ce que leurs théologiens racontent à son sujet trouvera sa place dans un chapitre ultérieur. D'après des voyageurs européens, qui l'ont vue, c'est un morceau de basalte volcanique, parsemé de petits cristaux pointus et montrant çà et là un petit morceau de feldspath rouge sur un fond sombre, d'un brun rougeâtre presque noir. Elle a eu des fortunes diverses et plus d'une fois elle a été brisée, de sorte que, maintenant, elle se compose d'une douzaine de morceaux

que l'on a rassemblés. Beaucoup de personnes la tiennent pour un aérolithe.

Par respect pour la Kaba, on considérait comme saint et inviolable le territoire de la Mecque, qui s'étendait à plusieurs lieues. Nul ne pouvait y être attaqué, aucun animal n'y était mis à mort et, chaque année, vers le dernier mois, de grandes masses venues de différents endroits y affluaient afin d'accomplir les rites sacrés.

Au sixième siècle, cependant, le culte avait perdu sa signification primitive. Pour les gens superstitieux il dégénérait en un grossier fétichisme. "Quand nous trouvions une belle pierre, raconte un contemporain de Mahomet [1], nous l'adorions; et si nous n'en trouvions pas, nous entassions du sable, nous placions une chamelle bien pourvue de lait au-dessus et nous faisions couler son lait sur le tas, que nous adorions ensuite aussi longtemps que nous restions en cet endroit." La majeure partie de ce peuple, par contre, était parvenue à un degré trop élevé de civilisation pour croire à des dieux de pierre ou de bois. En apparence, on honorait encore les dieux; on allait en pèlerinage à leurs sanctuaires, dont on faisait le tour en procession solennelle; on sacrifiait dans les temples, on

1) Abou-Radjâ al-Otâridi (voir sur ce personnage, Ibn-Cotaïba p. 219) dans le *Mosnad* de Dârimî, man. 364, fol. 2 r°.

oignait les dieux de pierre ou de bois du sang des victimes; on consultait les oracles quand on était embarrassé ou qu'on voulait connaître l'avenir. Mais la foi n'y était plus. Les devins étaient massacrés quand leurs prédictions ne s'accomplissaient pas ou quand ils osaient dévoiler un méfait que l'on avait commis. Quand on se trouvait réduit à quelque extrémité, il arrivait qu'on promît à l'une ou l'autre divinité de lui sacrifier une brebis; mais le danger était-il passé, on égorgeait à la place de la brebis qui avait de la valeur, une gazelle qui ne coûtait que la peine de la prendre; le bloc de pierre, pensait-on, n'y regarderait pas de si près. Le respect pour les oracles n'existait qu'autant qu'ils annonçassent ce qu'on désirait leur entendre dire. Un jour qu'un Arabe voulait venger la mort de son père, il entra dans le temple de Khalaça [1], (c'était un bloc carré de pierre blanche) pour consulter l'oracle; ce qui se pratiquait au moyen de trois flèches, dont l'une ordonnait, l'autre défendait et la troisième commandait d'attendre. Ayant tiré celle qui défendait, il recommença. Trois fois le résultat fut le même. Alors il brisa les flèches, les jeta contre le bloc et s'écria: "Misérable! Si c'était ton père qui eût été assassiné, tu ne me défendrais pas de le

1) La prononciation de Kholoça ou de Khalça s'appuie aussi sur de bonnes autorités.

venger!" A la moindre occassion on se fâchait contre les dieux, on leur disait comme il faut leurs vérités et on les outrageait. C'est ainsi qu'un jour un homme des Beni-Milcân amena à Sad, l'idole de sa tribu (c'était un grand bloc de rocher dans le désert) quelques chameaux qu'il voulait lui offrir en présent pour obtenir par là sa faveur. Mais quand on se mit à accomplir les cérémonies et, selon la coutume, à oindre le dieu de sang, les chameaux prirent ombrage et s'enfuirent; sur quoi leur maître entra dans une telle colère qu'il ramassa une pierre et la jeta après l'idole en s'écriant: "Qu'Allâh ne te bénisse pas! Tu as effrayé mes chameaux." Il alla à leur recherche et quand il les tint de nouveau rassemblés, il improvisa les vers suivants:

"Nous sommes venus trouver Sad afin qu'il mette nos affaires en ordre; mais il les a, au contraire, brouillées; aussi n'avons-nous plus rien à faire avec Sad.

"Sad est-il autre chose qu'un bloc de rocher dans le désert, qui n'invite ni au mal ni au bien?"

Les Beni-Hanîfa eurent même si peu de respect pour leur idole qu'ils la mangèrent. A leur décharge il faut dire que leur dieu était fait d'une certaine pâte de dattes, de lait et de beurre, et qu'en ce moment il régnait chez eux une grande famine.

On ne croyait donc plus sérieusement aux dieux. Au-dessus d'eux on avait bien Allâh taâla; mais Allâh n'avait pas avec les Arabes de rapports intimes. On ne savait pas grand'chose à son sujet; comme il n'avait pas de prêtres, personne n'avait pris soin qu'il révélât sa volonté aux Arabes, qu'il leur donnât une solution sur la question des destinées de l'homme. Aussi les opinions à ce sujet différaient beaucoup. Il y en avait qui croyaient à une vie après cette vie, à la résurrection, non-seulement des hommes mais même des animaux; car les Arabes faisaient enterrer un chameau près d'eux ou le laissaient mourir de faim sur leur tombe, afin qu'au jour de la résurrection ils n'eussent pas besoin d'aller à pied. Mais la grande majorité trouvait cette croyance ridicule et, partout, l'on connaissait les paroles du poète:

Vivre, mourir, puis revivre?
Sottes fables que tout cela, ô femme!

Et à cela rien d'étonnant, car cette idée chère à la race indo-germanique est étrangère aux Sémites. Les Juifs ne l'ont reçue des Perses que vers la fin de l'exil, et même au commencement de notre ère, elle n'était pas admise par la secte nombreuse des orthodoxes (Saducéens). Aussi Mahomet n'a-t-il jamais rencontré de plus vive résistance que lorsqu'il prêcha ce dogme,

et, de nos jours encore, les Bédouins y sont fort indifférents.

Puis donc que la religion des Arabes reposait sur des fondements si peu solides, on serait facilement tenté de supposer qu'il était aisé de les amener à en accepter une autre, le christianisme ou le mosaïsme, par exemple. Et il en était réellement ainsi jusqu'à un certain point. Le christianisme, qui pénétrait pour ainsi dire par deux courants en Arabie, celui du sud (l'Abyssinie) et celui du nord (la Syrie), y avait trouvé quelque accès. Dans le Yémen, la ville de Nadjrân était, de bonne heure déjà, devenue chrétienne; la presqu'île sinaïtique, à peu près entièrement convertie, renfermait nombre de couvents et d'églises; les Arabes de Syrie professaient le christianisme. Mais presque partout c'était bien plus une apparence qu'une réalité et l'Arabie centrale, séjour du noyau même du peuple, n'avait subi que peu ou point l'influence chrétienne. En général, le christianisme de ces temps-là, avec ses miracles, son dogme de la trinité et ce qu'il enseignait au sujet d'un dieu crucifié n'avait que peu d'attraits pour l'Arabe intelligent et moqueur. On le fit bien voir aux évêques qui, vers l'an 513, voulurent convertir Mondhir III, roi d'Hira. Le roi les écoutait avec attention, quand un de ses officiers vint lui dire à l'oreille quelques mots qui

parurent le plonger tout-à-coup dans un profond chagrin. Lorsque les prêtres lui en demandèrent respectueusement la raison, il répondit: "Hélas! Quelle triste nouvelle! Je viens d'apprendre que l'archange Michel est mort!" — "Impossible, prince! on te trompe; les anges sont immortels." — "Vraiment! Et vous voulez me faire croire que Dieu lui-même est mort!"

Le mosaïsme attirait bien plus les Arabes. Un grand nombre de juifs, après l'échec de la révolte contre l'empereur Adrien, avait trouvé asile en Arabie et différentes tribus de ce pays avaient embrassé leur religion; c'étaient peut-être les seules qui fussent sincèrement attachées à leur foi. Le mosaïsme fut même pendant un certain temps la religion d'état dans le royaume du Yémen; mais, malgré tout cela, il ne pouvait pas, à la longue, satisfaire les Arabes. Il n'est fait que pour un peuple élu et ne peut convenir comme religion de toute l'humanité; composé surtout de plaintes et de mystiques espérances depuis la destruction de Jérusalem, il ne peut plaire à un peuple vigoureux et aspirant au progrès.

Il ne serait pas exact de dire que la grande masse des Arabes éprouvât le besoin d'avoir une autre religion. L'Arabe, le libre Bédouin, comme nous aurons maintes fois l'occasion de le remarquer, n'est pas religieux par nature; aussi

n'a-t-on jamais réussi à le rendre tel. C'est un homme pratique, positif, qui s'en tient aux réalités, même dans sa poésie; et comme il n'a guère d'imagination, il est peu accessible à des mystères religieux qui ont plus de prise sur l'imagination que sur la raison. Bien que le culte établi n'eût pas grande portée, il suffisait pour la majorité. Il est bien vrai que les gens raisonnables ne croyaient pas aux dieux; mais ce n'était pas encore là un motif suffisant pour les supprimer; personne n'était obligé de croire; chez les nomades, on pouvait même railler les idoles ou les injurier à cœur joie; l'abolition d'un culte qui avait été celui des pères répugnait d'ailleurs à l'orgueil national, au respect illimité que l'Arabe professait pour ses ancêtres. En général, la religion était pour l'ancien Arabe, tout comme pour le Bédouin de nos jours, chose tout-à-fait indifférente. Les poètes du paganisme n'en parlent presque jamais; aussi ne trouve-t-on dans leurs chants, outre les noms des dieux et la mention de différents rites, que quelques détails à peine sur l'ancien culte; ils vivaient pour la vie présente, sans se préoccuper de questions métaphysiques et ils étaient, sous ce rapport aussi, les fidèles interprètes des sentiments de leur nation.

Cependant il y avait, comme toujours, des exceptions à cette règle générale. Ce n'était pas

tout-à-fait sans résultat que d'innombrables sectes monothéistes, différant entre elles selon qu'elles avaient fait plus ou moins d'emprunts au judaïsme ou au christianisme, s'efforçaient de répandre leurs dogmes; et chez quelques poètes de la fin du sixième siècle on trouve des traces d'une foi profonde à l'unité de Dieu et une vivante conscience de la responsabilité que nous font encourir nos actes et nos omissions. Ceux qui pensaient de la sorte s'appelaient *Hanîfs* mais ne formaient pas de secte, n'étaient unis entre eux par aucun lien et n'avaient pas de culte commun, comme les Çabiens abrahamites (baptistes), qui s'appelaient également Hanîfs [1]. Ces deux espèces de Hanîfs avaient d'ailleurs ceci de commun qu'ils rejetaient aussi bien le judaïsme que le christianisme et professaient la religion d'Abraham, de cet Abraham, qui, ainsi que les Arabes l'avaient appris des juifs et des chrétiens, était l'auteur de leur race par Ismaël et avait bâti la Kaba de la Mecque. Leur doctrine était simple, rationelle et bien faite pour convenir à ce peuple pratique. Pour l'essentiel, le hanîfisme pouvait devenir la religion de l'Arabie; mais, pour cela, il fallait une

1) Hanîf signifie originairement *hérétique*, *impie;* c'est ce que Sprenger a très-bien vu; au surplus, j'ai dû modifier beaucoup sa manière de voir, qui n'a eu que peu de succès. Mais je ne pourrai montrer que plus tard ce que sont réellement les hanîfs; je dois m'en référer ici à ce que j'ai dit plus haut, p. 3 et 4.

dogmatique fixe, une hiérarchie, une forte organisation, des rites religieux et, avant tout, une sanction divine, ou ce que l'on prenait pour une sanction divine. Ç'a été la grande tâche réservée à Mahomet que de donner tout cela au hanîfisme; mais cette tâche, déjà difficile par elle-même, le devenait doublement parce que les Arabes non-seulement ne sentaient pas le besoin d'une religion, mais encore avaient un éloignement bien prononcé pour les cérémonies du culte et les spéculations métaphysiques; pour l'accomplir, il fallait donc une ferme conviction et une foi inébranlable.

II.

MAHOMET AVANT LA FUITE.

D'après la tradition musulmane, Mahomet est né le 20 avril 571 à la Mecque, ce qui est une date de pure convention: Mahomet lui-même n'aura probablement jamais connu la véritable. Avant que l'enfant vînt au monde, son père Abdallâh, qui était allé en Syrie avec une caravane de la Mecque, tomba malade au retour et mourut à Médine à l'âge de vingt-cinq ans. Il ne laissa pas grand'chose à son enfant unique; toute sa fortune ne se composait que de cinq chameaux, de quelques brebis et d'une esclave; l'ensemble valait environ deux mille francs de notre monnaie. Quant à la famille, elle jouissait à la Mecque de quelque considération et possédait le fameux puits de Zamzam avec le droit d'y puiser de l'eau pour en fournir les pèlerins;

mais elle n'était pas des plus nobles ni des plus puissantes; elle n'avait que peu d'alliés (halîf) et de clients (mawlâ), d'après le nombre desquels il faut apprécier la puissance des familles de ce temps-là.

A l'âge de six ans, Mahomet perdit aussi sa mère Amina, femme d'un tempérament très-nerveux et très-excitable, à ce qu'il semble. L'orphelin fut recueilli par son grand-père Abd-al-Mottalib, qui tenait beaucoup à lui et qui l'avantagea plus que ses propres enfants; deux ans plus tard, quand le grand-père vint à mourir à son tour, Mahomet passa chez son oncle Abou-Tâlib, homme généreux, mais tellement pauvre qu'il n'était pas en état d'assurer le nécessaire à sa famille. Mahomet se vit donc forcé de pourvoir lui-même à son entretien. Il se fit berger et gardait les chèvres et les moutons des Mecquois, ce qui, aux yeux des Arabes, est un métier méprisable: aussi l'abandonnait-on d'ordinaire aux femmes et aux esclaves. Le salaire qu'il recevait était fort minime; c'est pourquoi il se mit aussi à récolter les fruits comestibles du *cissus* cherchant à s'assurer ainsi un moyen de subsister.

A l'âge de vingt-quatre ans il entra en qualité de voyageur au service d'une riche veuve, Khadîdja, qui avait déjà été mariée deux fois et qui faisait un grand commerce par caravanes. Il lui plut tellement qu'elle lui offrit sa main.

Elle n'était plus jeune et approchait de la quarantaine; mais ce qui pouvait lui manquer en fait d'agréments et de jeunesse était compensé par sa fortune, et Mahomet, dont l'avenir n'était rien moins que brillant, accepta sa proposition avec reconnaissance. Pour elle, c'était un mariage fondé sur l'amour et l'estime; mais Mahomet répondit à son affection. Longtemps encore après sa mort il avait l'habitude de louer ses vertus et, de temps à autre, il égorgeait une brebis et en distribuait la chair aux pauvres, en mémoire de Khadîdja. Aïcha, qu'il n'épousa que trois ans après la mort de Khadîdja et qui partageait sa couche avec six autres compagnes, avait coutume de dire qu'elle n'était jalouse d'aucune de ses femmes autant que de Khadîdja, parce qu'il vantait toujours "la vieille femme édentée" comme le modèle de son sexe. Mais aussi elle surpassait certainement en raison et en culture toutes les femmes de son temps. Mahomet ne cessa pas toutefois de dépendre d'elle; elle eut la sagesse de conserver l'administration de sa fortune et elle ne donnait à son mari que ce dont il avait besoin ou ce qu'elle voulait bien lui accorder. De ce mariage naquirent six enfants, quatre filles et deux garçons; mais ces derniers moururent en bas-âge.

Délivré ainsi des soucis accablants de la vie matérielle, Mahomet devint, par contre, à

mesure qu'il avança en âge, la proie d'autres inquiétudes. Sous beaucoup de rapports il différait de ses compatriotes. Mahomet n'était pas, comme la plupart d'entre eux, un homme pratique, calculant froidement, de belle humeur, vigoureux, s'intéressant uniquement au présent. Au contraire, il ne convenait pas pour les devoirs ordinaires de la vie; même après sa mission, il se laissait diriger par ses amis dans toutes les affaires qui n'avaient pas rapport à la religion. C'était, chose rare chez les Arabes, un rêveur. Son tempérament,qu'il tenait,semble-t-il, de sa mère, était extrêmement nerveux; généralement il était mélancolique, pensif, inquiet; il parlait peu, et jamais sans nécessité. Les odeurs désagréables lui étaient insupportables. Quand il était malade, il pleurait et sanglotait comme un enfant. Avec cela il avait une vive imagination et il se sentait attiré, non point par ce qui est élevé, comme on l'a si souvent répété, car il n'a jamais eu l'idée de ce qui est vraiment grand, mais par les pompes de la rhétorique. Ce sont les hommes de ce caractère, on le sait, qui ont le plus facilement du penchant pour les idées religieuses. Il en fut ainsi de Mahomet: il aimait à s'entretenir avec d'autres de questions religieuses: avec des juifs, des chrétiens, des hanîfs, surtout avec Zaïd ibn-Amr, que ni le mosaïsme ni le christianisme n'avaient pu satis-

faire, qui avait publiquement rejeté la religion de son peuple, avait entrepris de lointains voyages afin de rechercher les traces de la vraie religion et qui, maintenant, vivait en exil sur le mont Hirâ. Bientôt il se rapprocha des enseignements des hanîfs et comme il ne pouvait concilier l'idée qu'il se faisait de Dieu avec l'existence d'idoles, il en vint à en douter et à la nier.

Cette manière de voir, pourtant, ne lui était pas exclusivement personnelle: plusieurs de ses compatriotes pensaient comme lui. Mais, en un point, il se distinguait des autres, se croyant l'envoyé de Dieu et se donnant pour tel. Comment en était-il venu là?

Au risque d'encourir le reproche de matérialisme, nous devons dire qu'il faut chercher l'explication de ce phénomène dans un mal dont souffrait Mahomet. Les savants croyaient autrefois que c'était l'épilepsie; mais le dernier biographe de Mahomet, le Dr. Sprenger, qui n'est pas seulement orientaliste mais aussi médecin, donne à son mal le nom d'hystérie musculaire. Cette maladie, quand elle parvient au degré où Mahomet l'avait, se rencontre parfois dans nos contrées chez les femmes, bien plus rarement chez les hommes. C'étaient des attaques, des paroxysmes. L'attaque était-elle faible, on voyait se succéder ces dilatations et ces contractions musculaires qui sont propres à ce mal. Les lèvres

et la langue tremblaient ; les yeux, pendant un temps, roulaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; la tête se mouvait pour ainsi dire automatiquement. En même temps, il éprouvait des maux de tête. L'attaque était-elle violente, au contraire, c'était une catalepsie ; le patient tombait sur le sol ; son visage se couvrait d'une ardente rougeur ; sa respiration devenait difficile. Il paraît cependant qu'il ne perdait pas connaissance, et en cela se trouve la différence qu'il y a entre ses attaques et l'épilepsie. Une particularité de cette maladie, c'est qu'elle revêt l'apparence d'autres. C'est un véritable protée qui se montre tantôt sous la forme d'une violente inflammation des poumons, tantôt sous celle d'une cardite qui semble devoir amener la mort en quelques heures, tantôt sous celle d'un asthme qui vous étouffe. Les assistants s'alarment ; mais quand on y regarde de plus près, on voit que le fond de ces phénomènes effrayants n'est autre chose qu'une hystérie insignifiante, qui fait place à la santé et à la gaîté aussi vite que le rire, chez les enfants, succède aux larmes ; et comme, en Arabie, la fièvre intermittente est le mal régnant et que tous les dérangements de la santé y sont accompagnés de fièvre, les paroxysmes de Mahomet prenaient d'ordinaire cette forme. Son visage pâlissait, il tremblait et frissonnait, et enfin de grosses gouttes de sueur roulant

sur son visage annonçaient que la crise éclatait.

Ce qui importe surtout pour nous, ce sont les symptômes psychiques de l'hystérie. Dans la plupart des cas, c'est bien plus une maladie de l'âme que du corps; le mal existe plutôt dans l'imagination que dans la réalité. Les femmes hystériques se guérissent souvent tout à coup en entendant la musique d'un bal ou par des diversions de ce genre. Aussi l'influence du mal est-elle grande sur le caractère. "Les gens hystériques," dit le célèbre Schönlein, "ont tous plus ou moins de disposition au mensonge et à la tromperie." Dans une certaine mesure ils se trompent eux-mêmes; néanmoins, il est extrêmement difficile de déterminer jusqu'à quel point ils le font; en d'autres termes, on ne peut presque jamais distinguer chez eux l'illusion dont ils sont victimes de la tromperie. De là résulte aussi qu'il est presque impossible de savoir si Mahomet, dans la dernière période de sa vie (car, pour la première, il n'y a pas de doute), croyait encore, ou non, à sa mission. Il y a des preuves à peu près aussi fortes pour l'affirmative que pour la négative.

Les hystériques sont, en outre, communément très-sensuels et très-enthousiastes. Il en était ainsi de Mahomet. Ils rêvent tout éveillés; ils ont des hallucinations, des visions, des extases et les idées qu'ils expriment dans cet état

peuvent bien, il est vrai, ne pas résister à l'épreuve du bon sens; elles ont pourtant une sorte de fraîcheur et d'élévation et ils les exposent avec tant de chaleur et de confiance que l'apparence d'originalité qu'elles revêtent alors leur fait immédiatement trouver crédit chez certaines gens. L'apparence de l'originalité, disons-nous, parce que les révélations portent le cachet de l'esprit de la société dans laquelle vivent les inspirés; ils ne font qu'exprimer cet esprit avec plus de pureté et de force que ne le pourrait un homme ordinaire.

Chez quelques-uns des visionnaires les plus fameux, ce pouvoir ne s'est montré que fort tard; Swedenborg, par exemple, comptait déjà cinquante-huit ans quand il eut sa première vision. Mahomet, lui aussi, avait dépassé sa quarantième année. A cette époque, il était plongé dans ses idées religieuses; l'immortalité de l'âme et l'éternité des peines et des récompenses, c'étaient là les questions qui le préoccupaient et, plus d'une fois, son sommeil fut troublé par des visions.

C'est dans ces dispositions d'excitation qu'il vivait avec sa famille — on ne peut préciser à quelle époque — sur le mont Hirâ, qui se trouve à une heure de marche de la Mecque. Les tempêtes de son âme, qui depuis six mois déjà faisaient fureur, n'avaient pas cessé d'être déchaînées. Il priait et jeûnait souvent, ce qui, comme

on sait, surexcite la prédisposition des visionnaires. Il était devenu farouche, cherchait la solitude et, dans cet endroit écarté, se livrait sans être dérangé à ses méditations. Ce qui l'entourait était peu fait pour le mettre dans une disposition plus sereine. On ne voit en ce lieu presque pas de verdure, mais des rochers nus, des pentes abruptes et des abîmes béants. Ici, pas d'eau bruyante pour réjouir l'oreille; le pied n'y foule point de doux gazons; l'œil n'y trouve pas de fleurs qui pourraient l'égayer, et le voyageur fatigué n'y rencontre pas d'ombrages rafraîchissants. Dans les vallées gisent de grandes pierres et des blocs de rocher qui ont roulé du haut des montagnes; ils réfléchissent l'éclatante lumière du soleil de façon à brûler presque les yeux de ceux qui les regardent, et ils s'échauffent à tel point qu'ils font naître des ampoules aux pieds de ceux qui les foulent. Lieu bien convenable vraiment pour des visions!

C'est en cet endroit que Mahomet eut sa première extase; le mont Hirâ, qui se termine en pointe et, dans son isolement, s'élève au-dessus de ceux qui l'entourent, devint le *Djabal al-nour* ou "montagne de la lumière."

Un être surnaturel apparut à Mahomet en rêve. La tradition le nomme Gabriel; mais, dans le Coran, il s'appelle "un fidèle," "un être d'une grande puissance" ou bien encore "l'esprit

saint." L'ange Gabriel n'est nommé que dans les inspirations que Mahomet eut à Médine et il est plus que probable que c'est le saint esprit qu'il a en vue. Quoi qu'il en soit, l'être surnaturel l'assaillit vivement et lui dit: "*Ikra!*" On a beaucoup discuté sur le sens de ce mot. Bon nombre de musulmans l'ont pris dans sa signification ordinaire de *lis*, ce qui les oblige d'ajouter, sans qu'il y ait une preuve de cette assertion, que l'esprit montrait un drap de soie couvert de mots que Mahomet devait lire. Un savant allemand a pensé que le sens est: "*Lis!*" notamment les livres saints des juifs et des chrétiens; mais cela ne s'accorde pas avec le fait que Mahomet a toujours représenté les choses comme s'il avait puisé, non dans un livre, mais dans une révélation immédiate. Il est une autre interprétation qui a bien plus pour elle et qui, fondée sur de bonnes raisons, traduit le mot *ikra* par *prêche*. C'est celle que nous croyons devoir adopter; aussi prenons-nous la réponse dans le même sens. Mahomet répondit donc: "Je ne suis pas un prédicateur" (je ne sais pas prêcher). L'être surnaturel l'attaqua de nouveau et répéta: "*Ikra!*" Mahomet persista. L'esprit renouvela alors son ordre pour la troisième fois.

Jusque-là nous acceptons volontiers la tradition musulmane; mais, en revanche, nous pensons que les savants européens, contrairement à

leur habitude, se sont montrés un peu trop faciles lorsque, d'accord avec de pieux musulmans, ils soutiennent que l'esprit ne s'est pas borné la troisième fois à dire *ikra*, mais qu'il a, de plus, récité les cinq premiers versets de la sourate 96. La tradition musulmane ne peut, dans des cas comme le nôtre, mériter que peu de confiance; d'après un autre récit[1], d'ailleurs, les versets en question n'auraient été révélés qu'à Médine, et se demande-t-on s'ils sont bien à leur place dans la vision, je crois que la réponse doit être négative. Ils sont conçus comme suit:

1. *Ikra*, au nom de ton Seigneur qui a créé;
2. Qui a créé l'homme de sang coagulé;
3. *Ikra*, car ton Seigneur est le très haut;
4. Il a enseigné par la plume;
5. Il a enseigné à l'homme ce que celui-ci ne savait pas.

Les deux derniers versets prouvent à suffisance, me paraît-il, que *ikra* a ici son sens ordinaire de *lis*; les autres explications (Nöldeke, Sprenger) sont extrêmement forcées et font violence au passage. A mon tour je demande si ces versets portent bien le cachet d'une consécration en qualité de prophète? En effet, si l'esprit n'avait rien de mieux à dire, il aurait pu sans scrupule ne pas venir, et si mal que

1) Ce résit se trouve chez Sprenger, I, 342, n° 6. Au surplus, je ne le défends pas; il me semble tout aussi absurde que l'autre.

l'on pense de Mahomet, on ne peut admettre que de telles paroles eussent pu le toucher. Ces versets ne sont rien d'autre qu'une exhortation à la lecture, c'est-à-dire à la lecture du Koran; ce n'est pas à Mahomet, mais à quelque autre personnage incrédule ou à demi converti que le discours s'adresse. L'origine de la tradition est néanmoins facile à expliquer. On savait seulement que l'esprit avait dit: "*Ikra*;" on crut, on s'imagina qu'il avait ajouté autre chose encore et que ses paroles se trouvaient dans le Coran. Quand on en fut une fois venu là, il fallut bien s'arrêter à la sourate 96, car, à l'exception d'un seul passage, qui ne convenait absolument pas (sourate 17, vs. 15), c'est la seule où se trouve le mot *ikra*.

Voici donc comment on doit se représenter la chose: Mahomet, plongé dans ses méditations religieuses, pensait à publier sa foi parmi ses compatriotes; mais il ne savait pas s'il avait pour cela assez de talent et de force. Cependant l'ascétisme et la nature monotone et horrible qui l'entourait, excitaient toujours de plus en plus son imagination; ses pensées et ses rêveries le poursuivent jusque dans son sommeil; il lui survient une angoisse, un cauchemar, et il s'imagine entendre un ordre venu du ciel.

Toutefois, il n'était pas encore convaincu lui-même. Il avait pensé que l'esprit renouvelle-

rait sa visite, mais il n'en fut rien. Il a dû soutenir ces jours-là un terrible combat intérieur. Solitaire, il errait dans les sombres vallées. Des hallucinations, dont il semble avoir souffert déjà antérieurement, augmentaient son angoisse. Il croyait s'entendre appeler; il se retournait de tous les côtés, mais ne découvrait personne. Lui-même il se croyait atteint dans ses facultés, *madjnoun* (possédé). Ses souffrances devinrent si intolérables qu'il se sentit à la fin las de la vie. Il voulut y mettre un terme et commença à gravir tantôt le mont Thabîr, tantôt le mont Hirâ, avec l'intention de se jeter dans l'abîme. Seule, une nouvelle vision pouvait rendre le calme à son âme, et, enfin, il *vit* l'esprit, qui l'apaisa et lui assura qu'il n'était pas fou, qu'il avait à remplir une haute mission et qu'une magnifique récompense l'attendait. Quand il eut entendu les paroles de l'esprit, il tomba sur le sol. Après cela, il se hâta de retourner auprès des siens. Il était épuisé et sentait qu'une attaque était imminente. Aussi ses premiers mots furent: "Enveloppez-moi, enveloppez-moi!" On le fit et on aspergea d'eau son visage. L'esprit le tira de son attaque en lui disant (sourate 74):

O toi qui es enveloppé!
Lève-toi et avertis,
Et célèbre ton Seigneur!
Purifie tes vêtements;

Fuis l'impureté [1],
Ne sois pas intéressé dans tes largesses [2],
Et souffre pour ton Seigneur!

Après cette inspiration, dit la tradition, les révélations se succédèrent sans interruption; c'est-à-dire que Mahomet, sans attendre dorénavant les apparitions de l'esprit ou l'hallucination, tenait la voix qui parlait en lui pour une inspiration divine.

A ce moment, cela ne souffre aucun doute, Mahomet était de bonne foi. Il croyait aussi fermement et aussi sincèrement à ses visions et à sa mission divine que Paul ou tel autre que l'on voudra. Un vulgaire imposteur n'aurait pas été en état de fonder une religion que des millions d'hommes ont acceptée et qui est devenue un culte universel; sans une forte et intime conviction, Mahomet n'aurait jamais pu braver pendant plus de dix ans les outrages et les dangers qui l'attendaient.

La foi appelle la foi. Mahomet en fit l'expérience avec sa famille et ses amis. Tout d'abord avec sa femme Khadîdja. Semblable à un ange gardien, elle se tint dès lors aux côtés de son mari; elle le consolait quand on le raillait, lui inspirait du courage quand il souffrait des persécutions, le fortifiait quand elle le voyait ébranlé.

1) Notamment celle de l'idolâtrie.
2) Ne sois pas bienfaisant dans le but de t'assurer des avantages.

Ses filles vinrent ensuite; de même Alî, fils cadet d'Abou-Tâlib, oncle de Mahomet; c'était un garçon de dix ans, que Mahomet, dans une année de disette, avait pris chez lui pour alléger quelque peu les charges de son oncle. Puis ce fut le tour de l'esclave Zaïd, dont on ne sait pas au juste si Mahomet l'avait déjà affranchi et adopté comme fils. L'ami le plus cher de Mahomet, le riche marchand Abou-Bekr, qui avait été son confident lorsqu'il cherchait la vraie religion et qui, par sa droiture et son caractère posé, avait su mériter la confiance et l'estime de tous, crut immédiatement et, dans la suite, Mahomet disait souvent: "Tout le monde a plus ou moins hésité avant de me reconnaître comme envoyé de Dieu, à l'exception d'Abou-Bekr." C'est à lui que la tradition attribue les cinq premières conversions importantes; cela paraît être, il est vrai, une exagération; toujours est-il qu'il chercha avec beaucoup de zèle à répandre la nouvelle religion et qu'il aimait à faire des sacrifices d'argent pour sa propagation. D'autres personnes encore reconnurent Mahomet; c'étaient d'abord deux jeunes gens, l'un de seize, l'autre de dix-sept ans, à savoir Zobaïr, parent aussi bien du prophète que de sa femme, et Sad ibn-abî-Wakkâç, autre parent de Mahomet; puis les commerçants Abd-ar-rahmân ibn Auf et Talha; Othmân ibn-Matzoun, sombre enthousiaste, qui,

déjà avant sa conversion, ne buvait jamais de vin et qui avait conçu le plan de se mutiler et de parcourir le monde en pénitent; Othmân ibn-Affân [1], homme d'un extérieur agréable et de manières élégantes, qui embrassa la nouvelle foi afin d'obtenir ainsi la main de la belle Rokaïa, fille de Mahomet. Les autres étaient presque tous des étrangers, des esclaves et des femmes. La croyance en un Dieu unique et l'idée de leur responsabilité avaient éveillé chez la plupart le besoin d'une révélation et d'un guide; Mahomet, avec ses oracles, vint donner satisfaction à ce besoin et ils virent, comme il l'avait fait lui-même, dans les attaques de sa maladie la preuve de sa mission divine. Khadîdja, qui jouissait d'une grande considération, semble avoir eu beaucoup d'influence sur la conversion des femmes. La cinquième année de la révélation, Omar embrassa aussi la nouvelle foi. C'était un homme de vingt-six ans, d'une constitution robuste et de haute taille, de sorte que, dans une foule, il dépassait tous les autres. Avec cela il était adroit; on l'avait surnommé l'homme aux deux mains parce qu'il savait employer la gauche avec autant d'habileté que la droite. Son corps robuste cachait une âme saine. Il avait un coup d'œil juste, était prompt dans la décision, inébranlable,

1) C'est cet Othmân qui fut plus tard le troisième calife.

courageux, violent même dans l'exécution ; à ces qualités il joignait la droiture et bien qu'il cachât de la finesse sous sa rondeur, il était cependant exempt d'égoïsme et n'agissait point par des motifs personnels. La conversion de cet homme était si importante qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que la tradition l'attribue à un miracle. Pour l'amour de la poésie nous donnons ici cette légende.

Mahomet, raconte-t-on, pria Allâh de rehausser la religion par la conversion d'Omar ou par celle de son ennemi mortel Abou-Djahl. Sa prière fut exaucée. En effet, Omar sortait un jour armé de son épée. Un Zohrite, qui le rencontra, lui demanda :

"Où vas-tu, Omar?"

"Je veux aller trouver Mahomet, ce Çâbien qui a détruit notre ancienne entente, qui traite nos sages de fous, vilipende notre religion et blasphème nos dieux. Je veux le tuer."

"Mais ne crains-tu donc pas la vengeance des Hâchimites et des Zohrites?"

"On dirait que toi aussi tu es devenu Çâbien et que tu as déserté la religion dans laquelle tu es né."

"Il n'y aurait à cela rien de si étonnant; mais sais-tu quelque chose de plus étrange? Au lieu de te préoccuper de ma croyance, tu ferais mieux de voir ce que tes plus proches parents croient."

"Mes plus proches parents? Qui veux-tu dire?"

"Ta propre sœur Fatime et son mari Saîd. Ils se sont faits musulmans, disciples de Mahomet. Occupe-toi plutôt d'eux que de moi."

Furieux, Omar courut à la maison de son beau-frère. Chez Saîd et sa femme se trouvait justement Khabbâb, un croyant, qui leur lisait la sourate Tah (la vingtième du Koran) et qui se cacha aussitôt qu'il entendit les pas d'Omar. Omar entra.

"Quels étaient ces chuchotements que je viens d'entendre ici?"

"Nous parlions des nouvelles du jour."

"J'en doute. Je crois que vous vous êtes faits Çâbiens."

"Eh bien! reprend le beau-frère. Et si la vérité se trouvait dans une autre religion que la tienne?"

Omar se leva brusquement, saisit son beau-frère et comme Fatime accourait au secours de son mari, il lui donna un coup si violent que le sang coula; alors, tous deux, ils s'écrièrent: "Oui, nous sommes musulmans, nous croyons à Allâh et à son prophète; fais de nous ce que tu veux."

La vue du sang avait calmé Omar. Il regrettait sa violence.

"Donnez-moi la feuille que je vous ai entendus lire tantôt," dit-il. "Je veux voir ce que Mahomet a mis au jour."

"Nous n'osons pas te la confier," répondit Fatime.

"Ne craignez rien! Je vous jure par tous nos dieux que je vous la rendrai quand je l'aurai lue."

"Non, frère, tu es en état d'impureté, et, seuls, les purs peuvent toucher cette feuille."

Omar se leva, alla se laver et alors seulement sa sœur lui donna la feuille. Après avoir lu quelques versets, il s'écria: "Comme cela est beau! Comme cela est grand!" Khabbâb sortit alors de sa cachette, raconta ce que le prophète avait dit la veille et conjura Omar d'embrasser l'islamisme. "Je le ferai, répondit-il; dis-moi où est Mahomet, que j'aille le trouver." "Il est, répondit l'autre, avec beaucoup de ses coreligionnaires dans la maison d'Arkam près du mont Çafâ." Omar s'y rendit et frappa à la porte. L'un des assistants regarda par une fente pour voir qui venait. Il se retira tout effrayé et s'écria: "O prophète! voilà Omar, armé de son épée." "Qu'il entre!" dit Hamza, oncle du prophète, qui, quelques jours auparavant, avait embrassé l'islamisme, et qui, dans la suite, mérita le surnom de *Lion de Dieu*; "s'il vient avec de bonnes intentions, nous le traiterons bien; sinon, nous le tuerons avec sa propre épée." "Qu'il entre!" dit alors le prophète. On ouvrit la porte; Mahomet alla au-devant d'Omar, le saisit par la robe et s'écria: "Ta destinée n'est pas de persévérer

jusqu'au bout dans l'iniquité, de façon qu'un sort malheureux doive te frapper." "Envoyé de Dieu," dit Omar, "je suis venu à toi pour proclamer que je crois à Allâh et à son prophète."

Ce récit vivant et dramatique a, sans aucun doute, une haute valeur comme légende; mais, depuis les dernières recherches, on ne peut plus l'accepter comme histoire. C'est une légende qui a été imaginée autant pour représenter la conversion d'Omar d'une façon saisissante que pour prouver qu'il a été converti par l'élévation du Koran. Le même but, la même tendance se retrouve dans un autre récit, qui paraît plus ancien que le précédent. Dans cette tradition, Omar raconte lui-même qu'étant sorti pour s'opposer au prophète (il veut probablement dire: pour discuter avec lui), il l'entendit dire près de la Kaba le commencement de la sourate 69. Il admira les paroles qu'il entendait et pensa à part lui: "C'est un poète." Mahomet vint à lire le verset: "Ce n'est pas là le langage d'un poète; vous avez peu de foi." "Alors je pensai, dit Omar, qu'il n'était pas poète, mais devin, puisqu'il savait ce que je pensais." Mahomet continua: "Et ce n'est pas le langage d'un devin," etc. "En ce moment la foi jeta de profondes racines dans mon cœur."

Il y a une troisième tradition au sujet de la conversion d'Omar et elle est encore plus simple,

Il est toutefois inutile de la rapporter ici, parce qu'elle concorde pour le but et la tendance avec la précédente; nous aimons mieux faire remarquer que les inventeurs bien intentionnés de ces récits ont oublié que les révélations de Mahomet étaient assez connues; de sorte que, sans aucun doute, ce n'est pas dans la cinquième année de la mission de Mahomet qu'Omar les a entendues pour la première fois. La conversion d'Omar n'a pas été soudaine et l'on peut même douter qu'il ait jamais été un aussi ardent adversaire de la nouvelle doctrine que les légendes le disent; car son beau-frère Saîd déclara plus tard publiquement, du haut de la chaire de Koufa, qu'Omar l'avait confirmé lui et sa femme Fatime dans la foi avant que lui-même eût accédé ouvertement à l'islam. Voici ce qui en était: la famille d'Omar n'avait pas envie de le protéger s'il devenait musulman; il mettait donc sa vie en péril s'il passait à l'islam avant de s'être assuré un protecteur puissant; et ce ne fut que lorsqu'il en eut trouvé un dans la personne du Sahmite Aç ibn-Wâyil qu'il put manifester ses sentiments.

La conversion d'Omar eut une très-grande importance; sans lui et sans Abou-Bekr, l'islamisme n'aurait certainement jamais triomphé. Mahomet était inspiré, mais il manquait de sens pratique et d'énergie dans l'action. Abou-Bekr,

en revanche, possédait la première de ces qualités; Omar, l'autre; ils complétaient le prophète, qui ne pouvait rien sans eux; il s'était, pour ainsi dire, identifié avec eux et avait l'habitude de toujours dire: "moi, Abou-Bekr et Omar, nous sommes allés là ou là; — moi, Abou-Bekr et Omar, nous venons de tel endroit; — moi, Abou-Bekr et Omar, nous avons fait telle ou telle chose." A leur tour, eux aussi, ils sentaient ce que leur manquait et connaissaient leur insuffisance; aussi étaient-ils attirés, Abou-Bekr par l'originalité du prophète et son enthousiasme, Omar, en outre, par sa faiblesse et le besoin qu'il avait de secours; car il est dans la nature humaine d'aimer les contrastes, et l'homme fort cherche et trouve le divin précisément dans ce qui est faible: c'est ainsi que ces vigoureux et rudes chevaliers tout couverts d'acier aimaient surtout à s'agenouiller devant le petit enfant aux bras de la vierge mère. Le triumvirat était donc complet: Mahomet pensait, Abou-Bekr parlait, Omar agissait. Dans toutes les occasions où l'homme ne fait que se nuire quand il parle pour lui-même — et ces occasions ne sont que trop nombreuses dans la vie — Abou-Bekr prenait la parole et il le faisait dans un esprit de conciliation et avec une inébranlable fermeté. Devait-on ordonner ou menacer, l'emploi de la force brutale était-il nécessaire, on avait dans Omar l'homme qu'il fallait.

Mahomet en était si bien persuadé qu'il le laissa faire un jour qu'à Médine un esprit de révolte s'était manifesté dans son propre harem. Et Omar sut magistralement rétablir la soumission; sa rude voix et son bâton eurent plus d'action sur les gracieuses habitantes du harem que les inspirations divines du prophète. Son influence a même été grande sur les révélations; il avouait que quelques commandements étaient descendus du ciel après qu'il en avait montré la nécessité; et cette circonstance aurait bien dû faire naître dans son âme croyante et dans celle de tous les musulmans des doutes au sujet de l'origine divine des inspirations de Mahomet, si jamais une âme croyante pouvait, en pareille matière, penser et raisonner.

Il y avait donc parmi les premiers convertis des hommes de talent et d'intelligence; mais ils n'appartenaient pas aux sphères les plus élevées; beaucoup, au contraire, faisaient partie des plus humbles. De plus, le nombre des partisans de Mahomet était extrêmement peu considérable; à l'époque de la conversion d'Omar, il s'élevait au plus à cinquante-deux personnes. La grande masse — et dans les circonstances données il n'en pouvait être autrement — était indifférente à la nouvelle doctrine. Ne comprenant rien d'inconnu, il lui manquait cette force d'attraction que donnent la nouveauté et l'originalité. C'était,

en effet, le hanîfisme; aussi Mahomet se donnait-il, ainsi qu'à ses partisaus, le nom de hanîf ou de *moslim*, désignant ainsi l'homme qui se livre à Dieu, qui se soumet à ses ordres, si bizarres, si durs et si tyranniques qu'ils puissent sembler; il paraît même que les hanîfs s'étaient déjà donné cette dénomination. Les Mecquois, comme on a pu le voir par la légende de la conversion d'Omar, appelaient d'ordinaire les croyants Çâbiens (une espèce de hanîfs, comme nous l'avons dit, portait aussi le nom de Çâbiens abrahamites). La seule nouveauté de la doctrine telle qu'elle se présenta d'abord — car le prophète ne la développa que plus tard et par degrés — consistait en ce que Mahomet se donnait pour envoyé de Dieu; or, c'était précisément là ce que ceux même qui n'avaient d'ailleurs aucune répugnance pour le hanîfisme ne pouvaient accepter, tandis que les autres trouvaient une telle prétention ridicule. Tout le monde ne jugeait pas le prophète de même; quelques personnes avaient compassion de ce pauvre homme maladif et voulaient lui procurer les secours de la médecine; d'autres le prenaient pour un devin ou pour un charlatan, un imposteur; d'autres encore, pour un fou, et le nombre des railleurs était grand. «Voilà le fils d'Abdallâh, qui nous apporte des nouvelles du ciel," disait-on, quand on le voyait passer. Quant à l'aristocratie, com-

posée d'environ vingt-cinq personnes, qui gouvernait la république mecquoise — si l'on peut parler de gouvernement à la Mecque, car, au sens où nous prenons ce mot, il y en avait là aussi peu que chez les Bédouins — toute l'affaire lui faisait l'effet d'être dangereuse. Avec cette perspicacité qui semble propre aux oligarchies, elle paraît avoir compris dès l'origine, avant même probablement que Mahomet lui-même s'en fût rendu compte, que le triomphe de la nouvelle doctrine serait aussi le signal d'une révolution sociale et politique. Si le peuple en venait jamais à vivre pour l'autre vie, son influence devrait céder devant celle du représentant de Dieu sur la terre, et celui-ci n'élèverait pas seulement ses prétentions sur les clefs du ciel, mais revendiquerait aussi le sceptre temporel. Parmi ces hommes se trouvaient également des caractères remarquables ou nobles, des intelligences pénétrantes. Le chaikh des Omaïades, Abou-Sofyân, l'homme le plus considérable de la Mecque, père de la famille des califes de Damas, était le type de l'ancienne aristocratie arabe par sa raison, sa modération et sa dignité. Il ne haïssait pas la nouvelle religion — il laissait cela aux passions de sa femme Hind — mais il la regardait de son haut avec mépris. Vis-à-vis de Mahomet il observait les formes extérieures de la politesse, comme un grand seigneur bien

élevé le fait à l'égard de ses inférieurs; mais, en secret, il intriguait contre lui et accordait peu de protection aux membres de sa famille qui avaient embrassé l'islamisme. Le chaikh des Makhzoumites, famille qui surpassait toutes les autres par ses richesses et par le nombre de ses membres, mais non par sa noblesse, Walîd ibn-Moghîra, était l'un des plus ardents ennemis de la nouvelle religion; mais c'était, en même temps, un homme noble et chevaleresque. Lorsque l'enthousiaste Othmân ibn-Matzoun, privé de toute protection, implora son assistance, il lui ouvrit sa maison, lui laissant pleine liberté de penser et d'agir comme il l'entendrait, et il annonça partout qu'il regarderait toute offense faite à son protégé comme faite à lui-même. Il voulait combattre la nouvelle religion, non par la force brutale, mais par la persuasion; c'est pourquoi il s'entoura d'hommes de talent et de science, et s'efforça de convaincre Mahomet d'imposture et de contradiction. C'était là un dangereux adversaire pour le prophète; aussi Mahomet répondit-il en annonçant que sa place était marquée au plus profond de l'enfer. Mais cette révélation excita fortement les railleries des Mecquois, car elle limitait le nombre des gardiens de l'enfer à dix-neuf; sur quoi un habitant de la Mecque s'écria qu'il en prenait à lui seul dix-sept à son compte et qu'il espérait bien qu'un autre vou-

drait prendre au sien les deux qui restaient.

En présence de l'inimitié de l'aristocratie et de l'incrédulité, ou, si l'on aime mieux, du bon sens de l'immense majorité de ses concitoyens moqueurs, Mahomet se trouvait dans une position très-difficile. Ses premiers débuts avaient été très-modestes; il ne s'était pas annoncé publiquement comme prophète et avait seulement essayé de gagner sous main des partisans; mais dans la quatrième on cinquième année, il reçut l'ordre du ciel de publier ouvertement sa doctrine: aussitôt la tempête se déchaîna. L'ardent novateur attaquait les idoles, la religion d'état, comme nous dirions aujourd'hui, et, naturellement, l'aristocratie ne pouvait assister passivement à ce spectacle. Sa puissance, pourtant, n'allait pas fort loin; dans un état libre comme celui-là l'était, où chacun était protégé par sa famille, nul autre que le chef de famille ne pouvait restreindre la liberté individuelle. Les plus nobles Mecquois se rendirent en conséquence chez Abou-Tâlib, oncle de Mahomet et son protecteur naturel, et le prièrent, ou bien de forcer son neveu au silence, ou bien de lui retirer sa protection. Abou-Tâlib, en termes fort polis, rejeta l'une et l'autre de ces demandes; il n'était guère prévenu en faveur de la nouvelle religion et ne l'a même jamais embrassée; mais son cœur loyal et épris de la liberté ne pouvait souffrir que personne

fût empêché de manifester ses convictions. Et il resta toujours fidèle à ce principe. Lorsque plus tard les nobles mecquois revinrent à la charge et ne se bornèrent plus à renouveler leur demande, mais qu'ils y ajoutèrent des menaces, il ne put s'empêcher d'être alarmé et il conjura son neveu d'épargner aux siens la guerre civile. Mais Mahomet, plein de la foi qui l'animait, lui répondit: "Par Allâh! si l'on mettait le soleil dans ma droite et la lune dans ma gauche à condition d'abandonner cette grande œuvre avant que Dieu l'ait fait triompher ou que j'aie succombé en l'accomplissant, je ne l'abandonnerais pas!" Alors Abou-Tâlib rappela son neveu qui s'en allait en pleurant et lui dit: "Annonce ce que tu veux! Je ne te retirerai pas ma protection, je te le jure!"

Abou-Tâlib pourtant ne pouvait que protéger la vie de son neveu; mais il n'était pas à même de le garantir contre les railleries et les outrages. Aussi ne lui manquèrent-ils pas. Quand il récitait les versets du Coran, quelque individu s'approchait et racontait une fable, un autre récitait un poème, un autre encore faisait de la musique; on lui jetait de la boue; en un mot, on avait recours à toute espèce de moyens bas et grossiers pour le blesser et le tourmenter. Et ce qui lui faisait certainement le plus de peine, c'est que ses prédications ne produisaient pas de résultats. Il cherchait à inspirer de la crainte

aux sceptiques en les menaçant de châtiments soit dans l'autre monde, soit dans cette vie, et, en cela, il partait du principe vrai en soi que c'est la crainte de l'avenir qui fait le plus d'impression sur la grande masse. Mais, pour les Mecquois, ces menaces ne produisaient pas d'effet. A prédire un châtiment dans ce monde sans qu'on le vît se réaliser, Mahomet ne faisait que se rendre ridicule; et il était bien inutile de menacer les Mecquois d'une peine dans l'autre vie, puisqu'ils ne croyaient pas à une vie future. En vain le prophète s'efforçait-il de changer leurs idées sur ce point; en vain avait-il recours à toute espèce de preuves bizarres, peu délicates à nos yeux; et aussi longtemps qu'il ne les avait pas vaincus sur ce terrain, ses descriptions de l'enfer, si terrible qu'il cherchât à le représenter, ne pouvaient pas avoir plus d'effet que ses récits concernant les peuples frappés de châtiments pour n'avoir pas cru aux prophètes qui leur avaient été envoyés. Ces récits, qui constituent une partie importante du Koran, firent plus de tort que de bien à Mahomet. Ce sont, pour la plupart, des récits qui se trouvent aussi dans l'Ancien Testament; mais comme Mahomet ne connaissait pas la Bible, il se faisait raconter les légendes juives par d'autres personnes qui étaient, semble-t-il, des Israélites plus ou moins hérétiques, et les mettait ensuite en œu-

vre à sa manière. La façon dont il obtenait ces récits ne resta nullement ignorée des Mecquois, et ils firent venir des juifs afin de convaincre le soi-disant prophète de falsification de l'histoire ou d'ignorance.

La grande œuvre n'avançait donc pas et, en même temps, ceux des convertis qui n'avaient pas de puissants protecteurs, et surtout les esclaves et les femmes, étaient exposés aux persécutions et aux sévices les plus violents. Quelques esclaves de l'un et de l'autre sexe durent expier par leur mort leur ferme croyance et devinrent ainsi les premiers martyrs de l'islam; d'autres furent rachetés par Abou-Bekr, car Mahomet ne le pouvait, parce que sa situation pécuniaire s'était empirée; mais il y en eut aussi, et non pas seulement parmi les esclaves, qui renièrent leur foi. Dans cette conjoncture, Mahomet donna lui-même à ceux qui avaient le plus à souffrir le conseil de quitter la Mecque et de se rendre en Abyssinie, pays chrétien. Ils partirent; mais Mahomet se trouva à peu près seul et sa situation devint si triste qu'il se laissa amener par l'aristocratie à un arrangement à l'amiable. Elle ne tenait pas à faire reconnaître Hobal, qui était, pour ainsi dire, le dieu de la Mecque: il lui était trop indifférent pour cela; mais elle voulait que Mahomet reconnût les dieux des tribus voisines les plus puissantes, notamment Allât, Ozzâ et Manât.

Et, en effet, c'était pour les Mecquois une question de vie et de mort. Ils devaient vivre en bonne intelligence avec les tribus voisines et la première condition était qu'ils reconnussent leurs principales divinités. S'ils ne le faisaient pas, les chemins se fermaient partout pour leurs caravanes, et comme le territoire sacré, sur lequel se trouvait la Mecque, appartenait en réalité à toutes les tribus confédérées, ils couraient même le risque d'en être chassés. Aussi disent-ils dans le Koran [1] à Mahomet: "Si nous embrassons ta doctrine, nous serons chassés de notre pays." Ils proposèrent donc à Mahomet, par de purs motifs politiques et nullement par attachement aux trois idoles, qu'il les reconnût, et lui promirent que, s'il le faisait, ils le reconnaîtraient à leur tour pour l'envoyé de Dieu. A la fin, Mahomet eut la faiblesse d'y donner son consentement et il eut alors la révélation d'une sourate (la cinquante-troisième) qu'il récita aux Mecquois assemblés et où se trouvaient les versets suivants:

Voyez-vous Allât et Ozzâ,
Et Manât, qui est la troisième?
Ce sont les nobles *Gharânîk* [2],

---

1) Sourate 28, vs. 57.

2) Ce mot signifie ou bien *cygnes* (cf. Nöldeke, *Geschichte des Qorâns*, p. 80), ou bien *grues* (voir Abd-al-wâhid, p. 222 de mon édition), ou bien *tendres jeunes gens*. Je crains bien que Sprenger (II, p. 17) ne se trompe quand il rapproche les cygnes de la mythologie grecque et germanique. Mahomet, me semble-t-il, a choisi

En l'intercession desquels on peut vraiment espérer.

Lorqu'il prononça les derniers mots de la sourate: «Prosternez-vous devant Allâh et adorez-le," tous le firent et touchèrent le sol de leurs fronts.

Mahomet avait triomphé! Toute la ville de la Mecque l'avait reconnu comme envoyé de Dieu! Mais, pour cette victoire, il avait sacrifié sa conviction la plus intime, la plus sainte; il avait renié le principe même de sa doctrine. Ses anciens adversaires ne pouvaient que le mépriser, ses partisans sincères étaient ébranlés dans leur foi. Il dut le remarquer bientôt et sa conscience dut s'éveiller. D'après la tradition, cela se serait passé immédiatement; elle rapporte que Gabriel apparut tout de suite au prophète pour le reprendre et que Mahomet rétracta dès le lendemain matin ces paroles malheureuses. Il ne serait pas équitable de demander autre chose à la tradition; il était déjà assez humiliant pour les théologiens de devoir admettre cette faute; aussi a-t-elle été passée sous silence par beaucoup de pieux auteurs, mise par d'autres sur le compte

---

à dessein un mot extrêmement équivoque et incompréhensible, parce qu'il ne *pouvait* pas employer le mot propre de *divinités*. C'est ce que nous nommons un trait de jésuite. Sous ce mot de *Gharânîk*, chacun pouvait entendre ce qu'il voulait; appliqué aux divinités, il n'a, à proprement parler, pas de signification du tout.

du diable, qui aurait imité la voix de Mahomet, et complétement niée par la plupart des écrivains postérieurs ; mais il y a des raisons de croire qu'il se passa quelque temps avant que Mahomet rétractât les paroles par lesquelles il reconnaissait les idoles ; car ceux qui s'étaient enfuis en Abyssinie revinrent sur le bruit qu'une réconciliation avait eu lieu entre Mahomet et ses concitoyens, et cette nouvelle ne serait pourtant point venue jusqu'à eux si Mahomet s'était aperçu de son tort et s'il l'avait réparé immédiatement.

Cette tentative malheureuse de réconciliation aigrit naturellement encore plus les Mecquois. Les fugitifs revenus d'Abyssinie l'apprirent à leurs dépens ; beaucoup d'entre eux furent maltraités et torturés, et une nouvelle fuite en Abyssinie devint nécessaire. Quant à Mahomet, on voulait le chasser ou le tuer, mais la ferme contenance de sa famille empêcha l'exécution de ce plan. La famille fut alors, pour ainsi dire, mise en interdit ; les autres Koraïchites s'engagèrent entre eux par écrit à ne pas contracter de mariages ni faire de commerce avec eux, et à ne leur accorder aucune protection. C'était là un grand malheur : dorénavant la famille ne pouvait plus se joindre aux caravanes des Koraïchites, et elle n'était ni assez riche ni assez puissante pour en équiper une et la défendre à elle seule ; elle avait donc perdu son gagne-pain et, pendant deux ou trois ans,

elle resta dans cette situation, jusqu'à ce qu'enfin il y eut une réconciliation.

Peu de temps après, Mahomet perdit sa femme Khadîdja et son oncle Abou-Tâlib. Ce dernier coup surtout lui fut très-sensible; il n'avait, en effet, plus de protecteur. Aussi restait-il d'ordinaire chez lui, étant, plus que jamais, exposé aux outrages de ses concitoyens. C'est à cette époque que son oncle Abou-Lahab, quoique ennemi mortel de la nouvelle religion, se fit son protecteur; car le maintien de la liberté individuelle des membres de sa famille lui tenait plus à cœur que tout le reste. "Va où tu veux," dit-il à son neveu, "et fais ce que bon te semble, comme tu l'as fait quand mon frère vivait encore; je te le jure par Allâh, aussi longtemps que je vivrai, il ne te sera fait aucun mal." La majorité des Koraïchites trouvait cette manière d'agir honorable et juste; mais deux des ennemis les plus acharnés de Mahomet finirent par découvrir un moyen de l'en détourner. "Ton neveu t'a-t-il aussi dit où se trouve ton père?" lui demandèrent-ils. Abou-Lahab interrogea son neveu, qui lui donna cette réponse ambiguë: "Auprès des siens." Abou-Lahab, complétement apaisé par ces mots, alla trouver les deux ennemis de son neveu et leur communiqua ce que Mahomet avait dit. "Sans aucun doute," répondirent-ils; "mais il veut dire qu'il est en enfer." De retour auprès de Mahomet, il

lui demanda : "Comment! Tu crois que mon père est en enfer ?" A cette question précise Mahomet dut bien donner une réponse également précise, et c'est un honneur pour lui que de l'avoir fait; car en exprimant sincèrement dans ce cas sa conviction, il perdait son dernier protecteur et mettait sa vie en péril.

Il essaya alors de trouver ailleurs des soutiens et des partisans et il se rendit avec son fils adoptif Zaïd à la ville de Tâïf. Arrivé là, il alla voir tour à tour les trois frères qui avaient le plus d'influence dans la ville et s'efforça de les gagner à sa cause. Mais ils ne répondirent que par d'amères railleries. L'un d'eux lui dit: "Si Allâh voulait envoyer un prophète, n'en pouvait-il donc pas trouver de meilleur que toi?" L'autre: "Je ne veux plus rien te dire: si tu es un envoyé de Dieu, comme tu le prétends, tu es un personnage trop relevé pour que j'ose discuter avec toi; si, par contre, tu es un imposteur, je croirais qu'il est en dessous de moi de te répondre." Et l'affaire n'en resta pas là: les trois frères excitèrent la populace et les esclaves contre lui; accablé sous une grèle de pierres, il lui fallut en toute hâte quitter la ville et, le cœur affligé, retourner à la Mecque.

Plus de dix ans s'étaient écoulés de la sorte. Les partisans de Mahomet n'étaient encore qu'en petit nombre, et tout semblait indiquer que la nouvelle religion disparaîtrait sans laisser de tra-

ces, quand le prophète trouva d'une façon inattendue un appui dans les deux tribus d'Aus et de Khazradj, qui, vers la fin du cinquième siècle, avaient enlevé la possession de Médine à des tribus juives.

Les Médinois et les Mecquois se haïssaient attendu qu'ils n'appartenaient pas à la même race. A cette haine, les Mecquois joignaient le mépris, parce que les Médinois étaient agriculteurs et que, dans l'opinion commune à tous les Arabes, l'agriculture était un métier peu honorable. En outre, il y avait beaucoup de juifs à Médine; différentes familles des Aus et des Khazradj ayant embrassé le culte des anciens maîtres de la ville, qui étaient actuellement dans la condition de clients (*maulá*), les Mecquois n'étaient que trop portés à considérer toute la population comme juive, bien que la majorité eût la même religion qu'eux, et, par suite, à la regarder de leur haut.

Mahomet partageait les préjugés de ses compatriotes; mais comme il désespérait de convertir les marchands et les bédouins de sa race, et qu'il pensait même que sa vie courait des dangers, il fut bien forcé d'oublier ses préjugés et d'accepter tout secours, de quelque part qu'il vînt.

La doctrine de Mahomet avait déjà fait une grande impression sur différents Médinois; d'abord, ils étaient naturellement portés à trouver bon ce que les Mecquois trouvaient mauvais;

puis leurs sujets juifs les menaçaient souvent de la venue du Messie, qui devait leur enlever la souveraineté pour la rendre aux juifs; et quand ils entendirent parler de Mahomet, qu'on leur dit qu'il s'était présenté comme envoyé de Dieu, ils le prirent pour le Messie dont les juifs annonçaient la venue; ils pensaient, en conséquence, que le plus prudent serait de veiller à ce que les juifs ne les prévinssent pas en reconnaissant le prophète avant eux; s'ils le faisaient avant les juifs, il serait à eux et ils tourneraient contre leurs adversaires l'arme que ceux-ci avaient voulu tourner contre eux. Enfin, Médine était en proie à d'incessantes dissensions; on éprouvait un vif besoin de repos et, jusqu'à ce jour, nul n'avait été en état de procurer le calme à la ville.

Pour toutes ces raisons, les Médinois inclinaient fort à reconnaître Mahomet. On négocia et, enfin, au printemps de l'an 622, il y eut une entrevue décisive entre Mahomet et les chefs de Médine, en un lieu situé sur la route de la Mecque à Minâ, à l'endroit où elle se rétrécit et où elle commence à monter en formant un angle (*acaba*). C'était la place qui servait d'ordinaire aux entretiens de Mahomet avec les Médinois. Cette fois on avait choisi la nuit pour la convention définitive. Mahomet était accompagné de son oncle Abbâs, qui, pourtant, ne croyait pas à sa mission. Il ouvrit la conférence en prononçant les paroles sui-

vantes, qui, aussi bien, n'étaient pas tout-à-fait conformes à la vérité: "Khazradjites! Vous avez fait parvenir à Mahomet l'invitation que vous savez. Il appartient à l'une des meilleures familles de sa tribu, et bien que quelques-uns d'entre nous ne croient pas en lui, nous nous accordons cependant tous à lui donner notre protection; nous la lui donnons à cause de sa naissance et parce que nous sommes ses parents. Mahomet a repoussé toutes les invitations du genre de la vôtre; toutefois il a accepté celle que vous lui faites, parce que vous possédez la puissance, le courage et la science de la guerre, de sorte que vous n'avez rien à craindre des Arabes. Mûrissez bien vos plans et quand vous en serez venus à une décision, ne vous séparez pas de vos guides ni de la majorité; car la parole la plus vraie est aussi la meilleure." Là dessus, un Médinois prit la parole: "Nous avons entendu ton discours," dit-il. "Par Allâh! Si nous avions un autre but que celui que nous avons indiqué, nous le dirions; mais nous avons décidé d'être fidèles à Mahomet et de sacrifier notre vie pour le protéger."

Le prophète leur exposa alors le contenu essentiel de sa doctrine en récitant des passages du Koran et les invita à faire profession d'islamisme. Ils le firent et lui jurèrent fidélité; saisis d'enthousiasme, ils devinrent même si bruyants qu' Abbâs dut les inviter au silence et attirer leur attention

sur leur imprudence. A l'exemple de Jésus, qui avait choisi douze apôtres, le prophète nomma douze *nakîb* ou chefs; après quoi, l'assemblée se sépara.

Cet événement n'échappa point aux Mecquois et, le jour suivant, il en vint beaucoup dans le campement des Médinois. "Nous avons appris," dirent-ils, "que vous avez eu cette nuit une entrevue avec notre compatriote et qu'à ce propos vous lui avez promis entre autres choses de nous faire la guerre. Cela nous fait de la peine, car il n'est pas en Arabie de tribu avec laquelle nous aimerions mieux vivre en paix qu'avec la vôtre." Ceux d'entre les Médinois qui étaient païens et qui n'avaient pas assisté à la réunion, se levèrent vivement et jurèrent par tout ce qui leur était sacré que l'accusation n'était pas fondée et qu'ils ne savaient rien de tout cela. De leur côté, les Médinois musulmans se hâtèrent, dès que les Mecquois furent partis, de retourner dans leur ville natale. Ils furent cependant poursuivis et deux d'entre eux furent rattrapés; l'un d'eux sut s'ouvrir un chemin à l'aide de son épée; l'autre, il est vrai, fut fait prisonnier, lié et emmené, mais comme il avait un hôte à la Mecque, il recouvra bientôt sa liberté.

Sur ces entrefaites, les musulmans de la Mecque se préparaient à fuir. Il ne pouvait être indifférent à leurs concitoyens de voir que les exaltés qu'ils

avaient méprisés jusqu'alors, eussent trouvé un point d'appui et fussent devenus une puissance politique dont on pouvait prédire qu'elle serait hostile à la ville sainte; cependant ils n'osaient pas noyer la nouvelle religion dans le sang des citoyens, ou mieux, ils ne le pouvaient pas, car les liens de la famille étaient plus forts que ceux de la foi, et si la guerre civile commençait jamais, il était à prévoir que beaucoup de familles païennes prendraient parti pour leurs parents musulmans, par sentiment du devoir. On laissa donc faire les musulmans quand ils se rendirent à Médine par petits groupes; on ne leur opposa pas encore d'obstacles insurmontables; mais lorsqu'à la fin Mahomet, qui restait seul avec Abou-Bekr et Alî, dut aussi partir, on crut qu'il fallait faire encore une tentative afin de détourner le danger qui menaçait. Les chefs des Koraïchites se réunirent dans la maison commune, à l'exclusion des parents de Mahomet, et l'un des assistants ouvrit la séance en prononçant les paroles suivantes: "Vous voyez à quelle extrémité les affaires en sont venues. Il est probable que Mahomet, dans un temps peu éloigné, nous attaquera avec son parti de tribus étrangères; délibérez donc et indiquez les moyens qui pourront empêcher une si fâcheuse éventualité." On proposa d'abord de condamner Mahomet à une prison perpétuelle. Mais quand ce moyen eut été rejeté comme in-

suffisant, Abou-Djahl conseilla de choisir dans chaque famille un homme considérable; ces personnes, au nombre de onze, attaqueraient alors en même temps Mahomet et le tueraient. "De la sorte," ajouta-t-il, "le crime sera commun à toutes les familles et il faudra que les protecteurs de Mahomet, les Benou-Abd-Manâf, hors d'état de venger sa mort sur tous, se contentent de la composition, que nous paierons bien volontiers."

La proposition ayans été acceptée unanimement, la situation de Mahomet était devenue extrêmement dangereuse; seule, la ruse pouvait le sauver; aussi y eut-il recours. Comme il était surveillé par les Mecquois, il donna son manteau vert foncé à Alî et lui ordonna de se coucher sur son lit; ayant ainsi fait croire à ses ennemis qu'il dormait là où il avait l'habitude de reposer et qu'il ne pourrait leur échapper, il se rendit en secret chez Abou-Bekr, qui, depuis quatre mois, tenait prêts deux bons chameaux et un guide. Tous deux quittèrent par une fenêtre de derrière la demeure d'Abou-Bekr et se cachèrent dans une caverne du mont Thaur. Ils y restèrent trois jours; Asmâ, fille d'Abou-Bekr, leur apportait le soir les aliments nécessaires. Leur cachette ne fut pas découverte et c'est en vain que les Mecquois promirent un prix de cent chameaux pour la tête de Mahomet; on ne chercha pas les fugitifs où ils étaient, car le mont Thaur est dans

la direction opposée à Médine, à une heure et demie au sud de la Mecque. Enfin Mahomet et Abou-Bekr se mirent en route avec le guide et arrivèrent sains et saufs à Médine. Trois jours après, Alî vint les rejoindre; il n'avait été emprisonné que quelques heures pour sa participation à la fuite de Mahomet.

III.

MAHOMET APRÈS LA FUITE.

La première chose qu'il fallut faire à Médine, ce fut de régler le culte. Ce fut aussi le premier soin de Mahomet. Il fit bâtir une mosquée, qui était sans doute petite si on la compare avec celle qui existe actuellement; mais pour ces temps-là, où une grande simplicité régnait encore dans la société arabe, elle pouvait passer pour grande et vaste, et elle suffisait complétement à sa triple destination de lieu de prière, de maison commune et de salle d'audience. Le moment des cinq prières journalières était annoncé par le muezzin. Bilâl, esclave abyssinien qui avait subi à la Mecque beaucoup de persécutions à cause de sa foi jusqu'au jour où Abou-Bekr le racheta, fut le premier qui revêtit cet emploi, auquel sa voix claire et forte le rendait particulièrement

apte. La formule qui fut introduite alors et qui, depuis, est restée en usage, était conçue comme suit: "Dieu est grand (quatre fois); j'atteste qu'il n'y a pas d'autre dieu que Dieu (deux fois); j'atteste que Mahomet est l'envoyé de Dieu (deux fois); venez à la prière (deux fois); venez au salut (deux fois); Dieu est grand (deux fois); il n'y a pas d'autre dieu que Dieu." A l'appel de la prière du matin on ajoutait: "Mieux vaut prier que dormir," (deux fois). Les prières journalières ne devaient pas être faites dans la mosquée, car il était permis aussi de prier chez soi; mais tous les vendredis, à midi, il y avait un service public à la mosquée, auquel aucun croyant ne pouvait manquer sans motifs légitimes, et, ce jour-là, Mahomet faisait, après les prières accoutumées, une allocution ou prédication.

Outre le culte, il y avait beaucoup d'autres choses encore qui occupaient Mahomet. D'abord il fallait une fin à l'hostilité des deux tribus qui gouvernaient Médine, les Aus et les Khazradj. Mahomet ne put pas, il est vrai, faire cesser entièrement cette ancienne inimitié; mais comme les deux tribus s'étaient soumises à son pouvoir temporel non moins qu'à son autorité spirituelle, leur mutuelle jalousie n'avait plus grande importance; elles reçurent le même nom d'*ançâr* ou aides (notamment du prophète). Puis il fallait prévenir la jalousie qui pouvait facilement surgir

entre les Mecquois émigrés et les Médinois. Dans ce but, Mahomet établit entre eux ce qu'on appela la fraternité: chacun des émigrés choisit un *frère* parmi les Médinois, et ce rapport était si étroit qu'il avait même plus de force que les liens du sang, car, en cas de décès, le frère était l'unique héritier de son frère [1].

A Médine même, cependant, Mahomet avait des ennemis secrets, d'autres qui montraient ouvertement leur hostilité. Ceux qui avaient prêté le grand serment d'Acaba étaient bien les représentants d'une grande partie des Médinois, non pas toutefois de tous; et il y avait encore assez de gens dans la ville qui ne croyaient pas à la mission de Mahomet. Quelques-uns d'entre eux se rendirent à la Mecque et se joignirent aux ennemis de Mahomet; les autres restèrent, ne lui firent pas ouvertement opposition et embrassèrent même en apparence la nouvelle religion; mais, en secret, ils désapprouvaient la conduite de leurs concitoyens et travaillaient contre le prophète autant qu'ils le pouvaient. Ils formaient le parti des malintentionnés, des faux frères, des hypocrites (*monâfikoun*), ainsi que le Koran les appelle. Mais les plus grandes difficultés venaient des juifs. Loin de leur être hostile, Mahomet cherchait, au contraire, à les gagner. Il avait toujours reconnu

1) Cette institution ne dura qu'un an et demi; elle fut abolie après la bataille de Bedr.

l'origine divine de leur religion; dans le but de prouver ses titres au nom de prophète, il avait constamment invoqué leurs livres saints; ses fêtes, ses jeûnes, ses rites religieux, il les avait pris d'eux; pendant la prière, les croyants tournaient toujours le visage dans la direction de Jérusalem ou, en d'autres termes, Jérusalem était leur *kibla*; ils célébraient le jour de propitiation en jeûnant, ainsi que le faisaient les juifs; bref, Mahomet voulait leur montrer autant de condescendance que possible, pourvu seulement qu'ils le reconnussent comme prophète. Aussi à peine arrivé à Médine, il leur avait assuré le libre exercice de leur culte ainsi que la possession paisible de leurs biens. Dans les premiers temps les deux partis se supportaient fort bien; des musulmans visitaient la synagogue, et des juifs, la mosquée; mais bientôt il devint visible qu'il y a une grande différence entre le mosaïsme et l'islamisme; les juifs ne consentaient pas à concéder que la venue de Mahomet fût annoncée dans leurs livres saints, et Mahomet, qui voulait précisément qu'ils reconnussent ce point-là, s'aigrit de plus en plus à cause de leur obstination sous ce rapport; si bien qu'il les flétrit dans ses révélations comme les dignes descendants de ceux qui avaient murmuré contre Moïse, tué leurs prophètes et rejeté leur Messie. Il ne fut plus question de la condescendance et de l'imitation d'autrefois; au lieu de Jérusalem, la

Mecque redevint la *kibla*; au lieu des jeûnes des juifs, on établit le jeûne du mois de ramadhân, et les rapports des deux partis devinrent si tendus qu'il fallait bientôt s'attendre à un éclat.

Cependant Mahomet nourrissait, déjà depuis son arrivée à Médine, le projet de se venger des Mecquois. Il ne pouvait le réaliser immédiatement, parce qu'il y avait d'autres affaires à régler d'abord et que les Médinois s'étaient bien engagés envers lui à faire une guerre défensive mais non à entreprendre une guerre offensive. A peine pourtant s'était-il écoulé sept mois, que Mahomet ordonna aux émigrés d'attaquer des caravanes mecquoises. On fit du butin, on versa du sang, et des révélations vinrent alors rendre obligatoire la *guerre sainte* et promettre le paradis à ceux qui succomberaient; déjà en janvier 624 eut lieu l'importante bataille de Bedr.

Une grande caravane mecquoise, à la tête de laquelle se trouvait Abou-Sofyân, et qui, dans l'automne de 623, s'était soustraite aux attaques de Mahomet, revenait en ce moment de Syrie, chargée de marchandises précieuses. Cette fois, se disait-il, elle ne pourrait lui échapper; il fit des préparatifs pour l'attaquer; mais comme il n'avait pas encore appris à tenir secrets ses plans d'expéditions, il arriva qu'Abou-Sofyân fut averti quand il était encore aux frontières de la Syrie; il envoya, en conséquence, sans retard un messa-

ger à la Mecque, afin de demander une armée pour le protéger, et il se mit à suivre rapidement, quoique avec précaution, la route qui est la plus proche des rives de la mer Rouge.

Cependant Mahomet devenait impatient et comme il craignait que la caravane ne lui échappât de nouveau, il n'attendit pas le retour de ses espions et donna aux musulmans l'ordre de partir avec lui. Plusieurs le suivirent dans le désir de faire du butin, car ce désir, non la foi, était le grand mobile; toutefois leur nombre n'était pas considérable; il ne s'élevait pas à beaucoup plus de trois cents. Mahomet comptait surprendre Abou-Sofyân à Bedr, station habituelle des caravanes; il fut confirmé dans cet espoir par deux espions qu'il y avait envoyés et qui revinrent annoncer qu'on y attendait la caravane dans un ou deux jours. Mais Abou-Sofyân, arrivé dans le voisinage de Médine, était doublement sur ses gardes. Parvenu à Bedr, il sut qu'on avait vu des étrangers; il acquit la certitude que c'étaient des espions médinois; en conséquence, il dirigea la caravane à droite et la fit avancer nuit et jour sans prendre de repos, de sorte qu'il fut bientôt hors de danger. Il apprit alors qu'une armée mecquoise était partie à son secours; sur quoi il envoya immédiatement un second courrier chargé d'annoncer que tout allait bien et qu'on pouvait retourner chez soi.

Dix ou douze jours auparavant une vive alarme et une grande émotion s'étaient emparées de la Mecque à cause de l'arrivée soudaine du premier messager d'Abou-Sofyân, qui venait demander du secours pour la caravane; car tout Mecquois de quelque marque y avait part et, pour ce motif, tout le monde avait grand intérêt à ce qu'elle arrivât saine et sauve. On se prépara avec beaucoup d'ardeur à la défense; la plupart résolurent de sortir en personne, d'autres se firent remplacer, et, en deux ou trois jours, l'armée, forte d'environ 950 hommes, se trouvait déjà en marche. Mais on rencontra à Djohfa le second messager d'Abou-Sofyân, apportant la nouvelle que tout danger avait disparu pour la caravane et que l'on pouvait retourner. Les chefs examinèrent la question de savoir si l'on devait le faire; beaucoup de personnes étaient contraires à cet avis dans la crainte que la retraite ne fût attribuée à la lâcheté; la majorité se dirigea en conséquence sur Bedr, tandis qu'au contraire les Zohrites, au nombre de 300, et quelques personnes appartenant à d'autres tribus retournaient à la Mecque; car, la caravane étant en sûreté, ils considéraient toute expédition ultérieure comme inutile.

De son côté, Mahomet avançait, espérant toujours surprendre la caravane, lorsque quelques voyageurs l'informèrent de l'approche de l'armée mecquoise. Un conseil de guerre fut assemblé;

tout le monde fut d'avis avec Mahomet qu'il ne fallait pas éviter l'ennemi, d'autant plus qu'on avait espoir que, si l'on conservait l'avantage, on pourrait encore poursuivre la caravane et s'en emparer. On alla donc en avant. Arrivé à Bedr, Mahomet voulut établir son camp près du premier puits. "O prophète," lui dit alors un Médinois, "est-ce là une révélation de Dieu ou agis-tu ainsi de ton propre mouvement?" — "De mon propre mouvement," répondit Mahomet. — "Eh bien, la position n'est pas bonne; nous devons avancer et nous placer près du dernier puits, afin que l'ennemi n'ait pas d'eau." Mahomet approuva immédiatement cet avis et le suivit. Cependant l'obscurité était venue et on fabriqua en toute hâte une hutte de branches de palmier, où Mahomet et Abou-Bekr devaient prendre du repos. Pendant la nuit, il se mit à pleuvoir; la pluie fut surtout violente du côté où se trouvaient les Mecquois, si bien que le sol sur lequel ils devaient marcher était tellement détrempé qu'ils pouvaient avancer à peine.

Le matin les deux armées se rangèrent en bataille. Les Mecquois, gênés déjà par la condition du sol, eurent aussi à souffrir parce que le soleil levant leur donnait tout droit dans les yeux; mais, de son côté, Mahomet était fort inquiet sur l'issue de ce combat qu'il devait livrer à des forces tellement supérieures, d'autant plus que

du succès dépendait le sort de l'islamisme. Il entra dans la petite hutte avec Abou-Bekr et se mit à prier avec ardeur.

Le combat commença; mais les musulmans s'en tinrent à l'ordre que le prophète leur avait donné; ils restèrent à leurs postes; tout en tirant sur l'ennemi, ils attendaient, pour commencer l'attaque, le signal que Mahomet leur donnerait. C'était une journée d'hiver orageuse. Un vent âpre soufflait à travers la vallée. Mahomet sut tirer parti de cette circonstance. "C'est Gabriel avec mille anges," s'écria-t-il, "qui, comme un tourbillon, vole à la rencontre de nos ennemis. — Tous ceux d'entre vous," ajouta-t-il, "qui combattront aujourd'hui avec bravoure et qui mourront de blessures reçues par devant, entreront dans le paradis." Un jeune homme de seize ans, qui mangeait en ce moment quelques dattes, les jeta bien vite et s'écria: "Comment! pour entrer dans le paradis, il ne faut rien de plus que de se faire tuer par ces gens?" En prononçant ces mots, il tira son épée, se précipita sur l'ennemi et le sort qu'il ambitionnait l'atteignit bientôt.

Enfin Mahomet donna le signal qu'on attendait depuis si longtemps. Il ramassa une poignée de cailloux et les jeta vers les Mecquois en s'écriant: "Que leur face se couvre de honte! Musulmans, attaquez!" Le moment était bien choisi. Les Mecquois plièrent; le sable pesant qu'ils foulaient

paralysait leurs mouvements et leur retraite se changea bientôt en fuite. Quelques-uns des plus cruels ennemis de Mahomet perdirent la vie; d'autres furent faits prisonniers. Quand la bataille eut pris fin et que le butin, qui était très-considérable, fut partagé, on jeta les cadavres des ennemis dans un puits. Mahomet, s'adressant aux morts, appela chacun d'eux par son nom. "Indignes concitoyens d'un prophète!" dit-il; "vous m'avez traité comme un imposteur, tandis que d'autres croyaient à ma mission; vous m'avez chassé de ma ville natale; vous avez pris les armes contre moi, alors que d'autres m'ont accordé un asile et m'ont défendu. Eh bien! Dieu a-t-il accompli les menaces qu'il avait, par ma bouche, prononcées contre vous? Pour moi, certes, je vois accomplies les promesses que j'avais reçues de lui!" Les assistants, véritables Arabes à l'esprit prosaïque, n'y comprenaient rien. "Quoi donc, ô prophète," demandèrent-ils, "vous parlez à des morts?" "Sachez," leur dit Mahomet, "qu'ils m'entendent aussi bien que vous, quoiqu'ils ne puissent me répondre."

Sa vengeance, cependant, n'était pas encore assouvie: six d'entre les prisonniers, contre lesquels il était particulièrement irrité, furent mis à mort sur son ordre. Ceux qui restaient furent bien traités; plusieurs se convertirent à l'islamisme, d'autres furent rachetés par les Mecquois.

La victoire remportée à Bedr sur un ennemi

d'une force double fut naturellement représentée comme un miracle. Elle confirma la puissance de Mahomet, et il profita de l'occasion pour faire sentir aux juifs de Médine et à d'autres adversaires qu'il avait en cette ville tout le poids de sa colère.

La première victime fut une femme. C'était Asmâ, d'une famille de la tribu d'Aus, qui n'avait pas abjuré la foi de ses pères. Après la bataille de Bedr, elle avait composé quelques vers dans lesquels elle traitait ses concitoyens de fous, leur reprochant d'avoir la confiance d'accueillir chez eux un homme qui avait fait mettre à mort les personnes les plus distinguées de sa propre tribu. Mahomet, voyant la profonde irritation des musulmans (car il est rare qu'un Arabe pardonne des vers satiriques), s'écria: "Qui me délivrera de cette femme?" Omaïr l'entendit et, la nuit, il tua Asmâ pendant qu'elle était plongée dans le sommeil. Le lendemain matin, Mahomet lui demanda à la mosquée:

"As-tu mis à mort la fille de Merwân?"

"Oui; mais dis-moi si j'ai quelque chose à craindre pour ce que j'ai fait?"

"Absolument rien; ce n'est qu'une bagatelle."

Et se tournant alors vers le peuple, il ajouta:

"Voulez-vous voir un homme qui a rendu service à Dieu et à son prophète? Le voici."

Un autre meurtre tout aussi abominable eut lieu quelques semaines plus tard. L'offense avait

été la même ; mais il s'agissait cette fois d'un vieillard à l'extrême limite de la vie ; c'était un juif, nommé Abou-Afak, qui avait fait une satire contre les musulmans. Sur une parole de Mahomet, qui, strictement prise, n'était pas un ordre, il fut, lui aussi, égorgé dans son sommeil.

Mais ce n'était encore que le prélude ; bientôt après Mahomet fit éprouver les effets de sa rancune à toute une tribu juive. Dans un faubourg fortifié de Médine vivaient les Benou-Kaïnokâ, qui étaient, de leur métier, polisseurs d'épées et orfévres. On ne sait au juste ce qui donna lieu à la rupture entre eux et les musulmans ; la tradition indique le motif, il est vrai ; mais elle est partiale, elle rejette, comme toujours, toute la faute sur les juifs, et on ne peut la contrôler par des récits émanés de l'autre partie, car il n'y en a pas. Quoi qu'il en soit, Mahomet finit par trouver un prétexte ; il attaqua les Beni-Kaïnokâ et investit leur faubourg ; ils se rendirent après un siége de quinze jours. Mahomet voulait leur faire trancher à tous la tête ; mais, par bonheur, ils avaient un ami puissant parmi les Médinois, qui prit fait et cause pour eux et obtint à grand'peine que leur vie fût épargnée. Leurs biens furent répartis entre les musulmans et eux-mêmes furent exilés. Ils se rendirent à Adhraât, sur les frontières de la Syrie, et s'y établirent.

La guerre entre Médine et la Mecque fut égale-

ment continuée. Abou-Sofyân fit une expédition sur le territoire de Médine; les musulmans s'emparèrent d'une caravane mecquoise; et, à la Mecque, on se préparait à tirer une vengeance éclatante de la défaite de Bedr. On avait résolu à l'unanimité de consacrer à l'équipement d'une grande armée les bénéfices provenant de la caravane pour laquelle on avait versé tant de sang à Bedr; les alliés que l'on avait dans les environs furent convoqués et, en janvier 625, trois mille hommes marchèrent sur Médine. Beaucoup de femmes les accompagnaient, ayant à leur tête Hind, épouse d'Abou-Sofyân; car Hind, qui avait perdu dans la bataille de Bedr son père, son frère et son oncle, avait soif de vengeance. Les Mecquois suivirent la route qui longe le rivage; ils arrivèrent tout près de Médine, établirent leur camp près du mont Ohod et se mirent à ravager les campagnes des environs.

A Médine on délibérait pour savoir si l'on attendrait l'ennemi dans la ville ou si l'on irait à sa rencontre. Mahomet, qui avait eu des rêves de mauvais augure, était pour le premier de ces deux partis et les chefs âgés le tenaient aussi pour le plus prudent; mais les jeunes, qui comptaient sur une victoire aussi facile qu'à Bedr, considéraient le fait de rester dans la ville comme une lâcheté et ils parvinrent à faire décider que l'on sortirait. Ainsi fut fait; mais mille hommes à peine suivirent

Mahomet et, encore, trois cents d'entre eux, ceux que l'on nommait les hypocrites, se retirèrent avant que la bataille commençât. Les forces étaient donc très-inégales; en face des 3,000 Mecquois il n'y avait que 700 musulmans. Mahomet chercha à compenser ce désavantage en choisissant une forte position. Il rangea ses hommes de façon à les adosser au mont Ohod; ensuite il couvrit le flanc gauche, seul endroit par lequel la cavalerie ennemie aurait pu pénétrer, au moyen de ses meilleurs archers, et il leur donna l'ordre de ne pas quitter leur poste, quoi qu'il pût arriver.

L'animosité si grande déjà des Mecquois fut encore rendue plus ardente par une vigoureuse allocution d'Abou-Sofyân, leur chef, et par les chants de guerre que Hind et les autres femmes entonnèrent.

Selon la coutume, la bataille commença par des combats singuliers; mais les Mecquois ne furent pas heureux; leur porte-étendard, qui fit le premier défi, tomba sous le glaive de son ennemi; cinq de ses parents, qui, tour à tour, relevèrent le drapeau, eurent le même sort. Les Mecquois étaient ébranlés; quelques musulmans s'ouvrirent un passage à travers leurs rangs et se mirent à piller le camp et les bagages de l'ennemi. On croyait la bataille déjà gagnée et les archers ne surent plus résister à la tentation. Le butin est tout pour les Arabes et quand les archers virent

que d'autres s'en emparaient, ils oublièrent l'ordre formel de Mahomet, et, sans faire attention aux sérieuses exhortations de leur chef, ils abandonnèrent leur poste pour prendre part au pillage. Khâlid, qui commandait la cavalerie mecquoise, saisit immédiatement l'occasion. Il tourna avec ses cavaliers autour de l'aile gauche des ennemis, qui n'était plus couverte, et les prit à revers. Le désarroi fut indescriptible, et la défaite, complète. L'oncle du prophète, Hamza, *le lion de Dieu*, tomba; le nègre que Hind avait pris à sa solde pour le tuer l'abattit de son javelot. Mahomet lui-même se trouva dans un péril extrême; une pierre vint blesser sa lèvre inférieure et briser l'une de ses dents de devant; un coup violent enfonça profondément les anneaux de son casque dans sa face; il tomba par terre et les Mecquois s'écrièrent qu'il était mort. Cependant il n'était qu'évanoui et il fut sauvé, quoique à grand'peine, par un petit nombre de ses fidèles.

Les musulmans trouvèrent un refuge au milieu des rochers. Les Mecquois, de leur côté, n'usèrent point de leur victoire. Longtemps ils s'imaginèrent que Mahomet avait succombé et ils pensaient qu'ainsi la guerre était terminée, car ils luttaient contre Mahomet et non contre les Médinois : Mahomet mort, tout était fini par là même. Enfin, après avoir en vain cherché le cadavre du prophète, ils comprirent qu'il avait échappé;

néanmoins ils n'entreprirent pas de marcher sur Médine. S'ils l'avaient fait, ils se seraient probablement emparés de la ville, vu l'abattement général des ennemis; mais ils craignaient qu'il n'y eût un combat à livrer dans les rues étroites, et comme, après tout, ils avaient atteint le but principal de leur expédition et effacé la honte de la défaite de Bedr, ils retournèrent lentement à la Mecque.

La défaite d'Ohod mettait Mahomet dans une situation critique. Ses ennemis, les juifs surtout, étaient dans l'allégresse. On avait bien vu maintenant, disaient-ils, que Mahomet n'était qu'un général comme les autres et non pas un prophète, car un vrai prophète n'avait jamais été battu comme lui. Même les croyants sincères chancelaient dans leur foi. Dans la victoire de Bedr, ils avaient vu une preuve de l'assistance divine et un témoignage de Dieu même démontrant que Mahomet était réellement prophète; mais en raisonnant de la même façon, il fallait bien conclure de la défaite d'Ohod qu'il ne l'était pas. Mahomet eut besoin de toute sa finesse pour maintenir ses affaires et inspirer de nouveau du courage à ses partisans. Il l'essaya surtout par des raisonnements qui se trouvent dans la seconde partie de la troisième sourate. Allâh y disait qu'il avait déjà donné la victoire aux croyants à Ohod quand, par leur désobéissance, ils s'attirèrent eux-mêmes la défaite. Ce

n'était là qu'une épreuve, bien nécessaire pour séparer les hypocrites des hommes vraiment pieux. Mais il ne fallait pas désespérer; un succès éclatant couronnerait l'entreprise, pourvu que les croyants montrassent de la constance et du courage.

De grandes victoires et un butin considérable auraient sans aucun doute le mieux pu effacer la mauvaise impression que laissait la défaite; mais, dans les premiers temps, il ne se passa rien d'éclatant. On chassa, il est vrai, les juifs de la tribu des Beni-Nadhîr, qui habitaient un village fortifié dans le voisinage de la Mecque, et la répartition de leurs terres entre les Mecquois émigrés donna quelque aisance à ces derniers; mais, d'autre part, les expéditions que Mahomet entreprit contre différentes tribus voisines ne présentèrent pas un bien grand intérêt. Ce qu'il y a de remarquable dans cette période, c'est bien plutôt l'histoire de son harem; elle occupe dans le Coran une place tellement prépondérante que nous ne pouvons point la passer sous silence.

Quelques mois après la mort de Khadîdja, Mahomet s'était remarié à la Mecque et avait épousé Sauda, veuve très-attachée à la nouvelle foi. En outre, il s'était fiancé à une fille de son intime ami Abou-Bekr, appelée Aïcha, qui n'avait alors que six ou sept ans. Trois ans plus tard, il l'avait épousée à Médine: étrange mariage, unissant un quinquagénaire à une enfant de dix ans qui

s'amusait encore des jouets de son âge. Mais cette enfant s'était de bonne heure développée moralement et physiquement: spirituelle et vive, elle acquit bientôt une étonnante influence sur son époux. A ces deux femmes, Mahomet ajouta encore dans la suite Hafça, fille de son ami Omar; Zaïnab, veuve d'un musulman tombé à Bedr, et Omm-Salima, veuve d'un fidèle qui était mort des suites de blessures reçues à Ohod. Et il ne s'en tint pas à ces cinq femmes. Un jour le prophète était allé, comme il le faisait souvent, chez Zaïd, qu'il avait affranchi et adopté. Zaïd n'était pas chez lui; mais sa femme Zaïnab engagea Mahomet à entrer, tout en mettant en ordre, aussi bien que possible, le léger vêtement qu'elle portait à la maison. Mais Mahomet n'avait déjà que trop vu et sa beauté l'avait fortement touché. "Dieu clément!" s'écria-t-il, "comme tu sais changer le cœur des hommes!" Il s'éloigna; mais Zaïnab n'était pas peu fière de l'admiration que ses charmes avaient éveillée, et quand son mari rentra, elle n'hésita pas à lui raconter ce qui était arrivé. Zaïd alla immédiatement trouver Mahomet et se déclara prêt à se séparer de sa femme s'il le désirait. Mahomet rejeta cette offre, de telle façon, cependant, que Zaïd put facilement remarquer que la séparation proposée lui serait agréable; peut-être aussi n'avait-il pas grande envie de garder une femme que l'ad-

miration du prophète flattait si fort. Il se divorça donc d'avec elle; néanmoins Mahomet n'osa pas encore l'épouser. S'il n'avait pas eu d'étroits rapports avec Zaïd, il lui aurait été possible, vu les idées des Arabes en pareille matière, de le faire sans encourir le blâme de personne; mais Zaïd était son fils adoptif, et les Arabes considèrent le mariage avec la femme répudiée d'un fils adoptif comme aussi peu permis que le mariage avec la bru. Toutefois ses hésitations ne durèrent pas longtemps. Un jour qu'il était auprès d'Aïcha, il eut une attaque de son extase prophétique; revenu à lui, il sourit et dit: "Qu'on aille chez Zaïnab lui dire qu'Allâh me l'a donnée pour femme." Le mariage fut célébré, mais non sans soulever beaucoup de critiques. Une révélation (elle se trouve dans la 33me sourate) vint imposer silence aux médisants en déclarant que les fils adoptifs ne sont pas sur la même ligne que les fils naturels, et que les femmes qu'ils répudient peuvent assurément se marier avec le père adoptif. "Après que Zaïd l'a eue comme femme", disait Allâh, "nous te l'avons fait épouser, afin que ce ne fût plus un péché pour les croyants de se marier avec les femmes de leurs fils adoptifs. Il faut agir d'après la volonté de Dieu." Si cette révélation, qui excite à bon droit notre indignation [1], avait eu lieu dans

---

1) "Der Stil des Mohammed unterscheidet sich nicht von dem anderer frömmelnder Schurken: Gott im Munde, die Welt im Herzen." Sprenger, I, p. 404.

une période antérieure, elle aurait, selon toute probabilité, profondément choqué la foi des plus fidèles partisans, parce qu'elle n'était inspirée que par l'égoïsme; mais la foi avait déjà si fortement pris racine qu'on accepta cette révélation avec autant de confiance que toutes les autres.

Bientôt une autre révélation devint nécessaire et, cette fois, ce fut Aïcha qui y donna lieu. Mahomet l'avait prise avec lui dans une expédition qu'il faisait; mais quand, au retour, on ouvrit son palanquin, on ne l'y trouva plus. Quelque temps après, on vit revenir Çafwân, l'un des émigrés; il conduisait par la bride son chameau, sur lequel était assise Aïcha. Elle avait, disait-elle, perdu son collier et était allée à sa recherche; cependant les porteurs étaient venus et avaient mis son palanquin sur le chameau, croyant qu'elle s'y trouvait; cette erreur, il était facile de la commettre, parce qu'elle était délicate et peu pesante. A son retour, elle avait été fort étonnée de ne plus voir personne; elle s'était alors enveloppée dans ses vêtements et avait attendu patiemment, dans l'espoir que l'on s'apercevrait de la méprise et qu'on viendrait la chercher. Alors était survenu Çafwân, qu'un hasard avait également retenu. Il la reconnut, exprima son étonnement sur l'étrangeté de sa situation, la fit monter sur son chameau et la ramena à Médine; mais, quelque hâte qu'il fît, il ne put rejoindre l'armée.

Telle était la version d'Aïcha. Malheureusement pour elle, les Arabes, toujours malins et médisants, expliquaient l'aventure d'une tout autre façon. Mahomet lui-même n'était pas du tout tranquille et il traita Aïcha avec beaucoup de froideur. Elle prit la chose très-vivement à cœur et tomba malade, ou fit semblant; ce moyen, si excellent qu'il pût sembler, ne réussit pas beaucoup cette fois: Mahomet persista dans son humeur. Elle demanda alors la permission de retourner chez son père: elle se la vit accorder. Aussi ses ennemis et ses ennemies étaient-ils dans l'allégresse; sa faute, évidemment, à voir la manière dont son époux la traitait, était aussi bien que prouvée! Pour Mahomet, l'affaire était extrêmement désagréable; il voulut y mettre un terme et dit du haut de la chaire: "Qu'avez-vous à vous occuper de choses qui me concernent seul? Comment avez-vous l'audace de calomnier ceux qui habitent ma maison? Pour moi, je ne sais que du bien au sujet de ces personnes. En outre, vous calomniez un homme duquel je n'ai, non plus, entendu dire que du bien." Mais cela ne suffit pas pour terminer l'affaire; il y avait, il est vrai, des personnes qui défendaient avec feu l'honneur d'Aïcha; mais comme, à cette époque, cet honneur n'était pas encore devenu un article de foi, il y en avait aussi beaucoup d'autres qui mettaient son innocence fortement en doute. De là

de vives disputes. Mahomet demanda conseil à Osâma et à Alî. Le premier déclara qu'il regardait tous ces bavardages comme calomnieux; mais Alî — et Aïcha ne le lui a jamais pardonné — fut plus prudent et conseilla une enquête. Mais comment y procéder? Il n'y avait pas de témoins; il fallait donc faire ce que nous ferions encore de nos jours: accepter de confiance le récit d'Aïcha ou le tenir pour inventé; ni sa culpabilité, ni son innocence ne pouvaient être démontrées. C'est aussi ce que Mahomet comprit. Il alla donc trouver Aïcha et lui dit: "Tu sais ce qu'on raconte à ton sujet. Crains Dieu! si tu es coupable, repens-toi; car Dieu accepte le repentir de ceux qui le servent." Elle se tut; elle espérait, d'après ce qu'elle a raconté elle-même, que ses parents répondraient pour elle; mais comme ils gardaient aussi le silence, elle éclata enfin en sanglots et s'écria: "Par Allâh! Je déclare que je n'aurai jamais de repentir au sujet de ce dont tu parles. Je n'ai pas de secours à attendre. Si j'avoue, Dieu sait que je suis innocente. Si je nie, personne ne me croira. Tout ce que je puis faire, c'est de dire comme le père de Joseph: La patience est ce qui me convient, Dieu seul est mon aide." [1] Un silence effrayant suivit ces paroles. Mahomet eut

1) Aïcha raconte que le nom de Jacob ne lui revenait pas en ce moment et que c'est pour ce motif qu'elle employa la périphrase de *père de Joseph*.

alors une extase prophétique ; on le couvrit et on lui mit un coussin sous la tête. Il resta quelque temps étendu sans conscience, à ce qu'il semblait. Quand il fut revenu à lui, il rejeta les couvertures, s'assit, essuya les grosses gouttes de sueur qui mouillaient son front et s'écria : "Aïcha ! réjouis-toi ! En vérité, Allâh a révélé ton innocence." — "Grâces soient rendues à Dieu." Ce fut là tout ce qu'Aïcha put répondre.

Mahomet réunit ensuite le peuple et lui communiqua les révélations qu'il avait reçues au sujet de l'affaire. Elles se trouvent dans la 24me sourate, qui ordonne que quiconque accusera une femme mariée d'adultère sans pouvoir produire quatre témoins, devra être frappé de quatre-vingts coups de fouet. Deux des calomniateurs subirent cette peine. L'un était le célèbre poète Hassân ibn-Thâbit. Il comprenait trop bien ses intérêts pour garder rancune à la femme qu'il avait offensée et qui sut bientôt reconquérir sur son vieil époux une influence plus grande encore qu'auparavant. Au lieu donc d'écrire dans la suite des satires contre elle, il chanta sa chasteté, sa grâce, sa raison et surtout (car c'est à cet éloge qu'Aïcha tenait le plus) la délicatesse et l'élégance de ses formes. Ces vers-là ne lui inspirèrent jamais de repentir, car il leur dut sa fortune.

L'affaire était terminée ; ce qu'il en resta pour l'avenir, c'est cette loi étrange portant que l'infi-

délité d'une femme mariée doit être prouvée au moins par quatre témoins. [1]

Bientôt après, Mahomet eut à s'occuper de choses plus importantes que son harem. Des chefs juifs qui avaient été bannis de Médine avaient enflammé la haine des Mecquois et excité les tribus nomades du voisinage, avec un tel succès qu'au commencement de l'an 627 une armée de 10,000 hommes (dont 4,000 Mecquois) marcha sur Médine. Elle se composait de trois corps et Abou-Sofyân en eut d'abord le commandement; mais quand les hostilités commencèrent, chaque chef le prit à son tour pendant une journée.

Mahomet fut si tardivement informé de l'entreprise qu'il eut à peine le temps de concerter ses mesures de défense. Il ne pouvait être question d'aller à la rencontre de l'ennemi; l'issue du combat d'Ohod était un exemple plein d'enseignements. On resta donc dans la ville; mais sur le conseil du Persan Salmân, qui était venu en Arabie comme esclave prisonnier de guerre et qui connaissait la manière dont, en d'autres pays, on défendait les campements et les villes, Mahomet fit creuser un fossé profond et élever un retranchement de terre là où Médine cessait d'être protégée par ses maisons bâties l'une près de l'autre de façon à former une haute muraille. L'ou-

1) On fait toutefois exception pour le mari même, dont le serment cinq fois répété est admis comme preuve suffisante.

vrage s'acheva en six jours et on posta l'armée de Médine, forte de 3,000 hommes, derrière le fossé. Les ennemis s'étonnèrent beaucoup de cette nouvelle tactique et l'expérience leur montra qu'arrêtés de la sorte, ils ne pouvaient faire grand'chose. Ils parvinrent, il est vrai, à détacher la tribu juive des Koraïdha du parti de Mahomet et à lui faire embrasser le leur; mais le prophète para au danger qui devait en résulter, et les attaques que les alliés tentèrent ne réussirent pas. Déjà découragés par cet échec, ils le furent bien plus encore lorsque Mahomet eut su adroitement leur faire concevoir des soupçons au sujet des Koraïdha; et quand enfin, une nuit, une violente tempête, un ouragan comme il y en a souvent l'hiver à Médine, vint à éclater et que le vent et la pluie eurent éteint leurs feux et renversé leurs tentes, Abou-Sofyân s'écria: "Levez le camp! Moi, du moins, je m'en vais." Et il retourna en toute hâte à la Mecque. Le reste suivit: le matin, il n'y avait plus personne à voir et Mahomet put se vanter que ses prières avaient été exaucées et que Dieu avait chassé ses ennemis par la tempête. Il ne songea pas à les poursuivre, car, de la sorte, il aurait offert aux alliés ce que peut-être ils désiraient encore: l'occasion de se battre en rase campagne. Mais d'autres durent payer pour eux. A peine avait-il commencé à se débarrasser de la poussière, que l'ange

Gabriel lui apporta l'ordre de marcher immédiatement contre les Koraïdha. On se rendit à leur forteresse, qui se trouvait à deux ou trois lieues au sud-est de Médine. N'ayant pas fait de préparatifs pour soutenir un siége, ils durent se rendre quelques jours après; ils se soumirent à condition que leurs alliés, les Aus de Médine, décidassent de leur sort. Les Aus insistèrent vivement pour qu'ils fussent épargnés. "Vous suffit-il," demanda Mahomet, "que l'un des vôtres décide de leur sort?" Les Aus ayant accepté cette proposition, Mahomet nomma juge Sad ibn-Moâdh.

Sad ibn-Moâdh, l'un des chefs des Aus, se trouvait encore à Médine, où il était en traitement, parce qu'une flèche l'avait dangereusement blessé près du fossé. Sa blessure commençait à guérir, mais il nourrissait contre ses anciens alliés, les Koraïdha, une profonde rancune à cause de leur trahison. Mahomet le savait; c'est pour ce motif qu'il l'avait choisi comme arbitre. Sad fut mandé au camp. Pendant la route, ses amis l'engagèrent à user de douceur à l'égard des prisonniers; mais il ne répondit rien. Lorsque le prophète le vit venir, il lui dit: "Prononce ta sentence!" — "Vous engagez-vous par Allâh," dit alors Sad à ses compatriotes, "à accepter ma sentence, quelle qu'elle puisse être?" La réponse ayant été affirmative, il reprit: "En vérité, ceci est ma sentence: — les hommes seront décapi-

tés; — les femmes et les enfants, vendus comme esclaves; — le butin sera réparti entre les soldats de l'armée." — "En vérité," dit là-dessus Mahomet, "tu as prononcé la sentence que Dieu, qui trône au-dessus du septième ciel, avait rendue."

Les captifs furent traînés à Médine; on creusa des fosses sur le grand marché; on amena les huit cents juifs par petites troupes, on les décapita et on jeta leurs cadavres dans les fosses. Les femmes et les enfants furent vendus aux Bédouins du Nedjd en échange d'armes et de chevaux.

Ils étaient donc exterminés, ces derniers ennemis qui, dans le voisinage de Médine, osaient encore s'opposer ouvertement à Mahomet. Qu'on qualifie cette action de cruelle, d'inhumaine et de toutes les épithètes dont on voudra la flétrir, rien de mieux; mais qu'on ne la mette pas à la charge de Mahomet seul, car elle retombe sur la race tout entière à laquelle il appartenait. Maint autre peuple sémitique, en prenant possession d'un pays, en a exterminé les peuples qui l'habitaient, et cela, sur l'ordre de la divinité, quel que fût d'ailleurs son nom. Et si les juifs d'Arabie, qui se trouvaient être maintenant les victimes, avaient eu la chance de voir paraître au milieu d'eux un prophète sorti de la Terre Sainte [1], et qu'ils fussent devenus puissants, on peut affirmer,

1) Ils croyaient, en effet, que les prophètes ne peuvent naître que dans la Terre Sainte.

à voir ce qu'ils avaient fait aux Cananéens, à voir encore ce livre d'Esther qui scandalisait tant Luther et qui est pourtant si foncièrement sémitique, qu'ils n'auraient pas mieux traité les Arabes qu'ils n'étaient traités par eux. Puis on aurait dit: "Ils tuèrent soixante-quinze mille ennemis le treizième jour du mois d'Adâr et ils se reposèrent le quatorzième et en firent un jour de festins et de joie."

La considération de Mahomet et la crainte qu'il inspirait allaient toujours grandissant. Différentes tribus voisines se soumirent, plutôt par peur ou par amour du butin que par conviction. Six années s'étaient écoulées dans l'intervalle et pendant tout ce temps Mahomet et ses partisans n'avaient pas visité le temple saint de la Mecque, ni accompli le pèlerinage. Il fallait pourtant qu'il eût enfin lieu, car non-seulement Mahomet avait toujours pris part autrefois aux rites sacrés, mais encore il avait insisté dans le Koran sur ce qu'on devait les accomplir, les représentant comme une partie essentielle de la nouvelle religion. S'il ne voulait donc pas s'exposer au reproche de tiédeur, il devait faire une tentative pour visiter les lieux saints. Il le comprit et eut une vision. Il vit en rêve qu'il se rendait paisiblement à la Mecque avec ses disciples, qu'il faisait le tour de la Kaba et qu'il accomplissait toutes les cérémonies subséquentes. Il communiqua ce songe

aux siens et chacun d'eux se mit à désirer qu'il se réalisât. On décida d'accomplir le pèlerinage du mois sacré de Dzou-'l-kada, c'est-à-dire le petit pèlerinage, et non pas le grand du mois suivant (Dzou-'l-hiddja), parce qu'il y aurait moins de danger d'entrer en collision avec des tribus hostiles; et comme il était défendu de faire la guerre pendant le mois de Dzou-'l-kada, on espérait que les Mecquois laisseraient faire les musulmans sans les molester. Les Médinois furent donc convoqués, ainsi que les tribus voisines qui s'étaient soumises; mais la plupart de celles-ci se montrèrent fort tièdes; elles n'avaient, disaient-elles, pas le temps; de sorte qu'à peine quinze cents hommes en tout accompagnèrent Mahomet. Ils ne portaient d'autres armes que celles que les pèlerins peuvent avoir, c'est-à-dire, un glaive au fourreau.

La nouvelle de l'arrivée de Mahomet éveilla à la Mecque de grandes inquiétudes, car on ne croyait pas à ses assurances pacifiques et on craignait une trahison; on résolut en conséquence d'appeler les alliés et de barrer le passage. Mahomet tomba donc sur l'armée mecquoise, et comme il était impossible de forcer le passage, il prit un chemin de traverse vers Hodaïbia, sur la frontière du territoire sacré. Là, on eut des pourparlers qui aboutirent enfin à un traité conçu comme suit: il y aura une trêve de

dix ans; — quiconque voudra se joindre à Mahomet, pourra le faire et, de même, chacun sera libre de s'unir aux Mecquois; mais les personnes sous puissance qui s'attacheront à Mahomet sans l'autorisation de leur tuteur ou de leur maître devront être renvoyées; — Mahomet et les siens n'iront pas cette année à la Mecque, mais ils le pourront l'année prochaine et ils y resteront trois jours, toutefois sans autre arme qu'un glaive au fourreau.

Pour les gens à courte vue, qui avaient compté visiter la Kaba et qui devaient maintenant se contenter d'immoler les victimes à Hodaïbia, ce traité était une véritable déception. Mais Mahomet, qui voyait plus loin, le considérait à bon droit comme un avantage aussi grand qu'inattendu et il le qualifiait même de *victoire*. Et vraiment, c'était un grand pas de fait en avant: le prophète était désormais reconnu comme souverain indépendant; la trêve de dix ans fournirait l'occasion de propager aussi à la Mecque la nouvelle doctrine, et, dans l'intervalle, Mahomet pourrait continuer ailleurs ses conquêtes. Aussi s'en tint-il, sinon tout-à-fait à l'esprit, du moins à la lettre du traité, et comme, pour le moment, il n'avait rien à craindre des Mecquois, il tourna ses regards d'un autre côté. Il commença par punir les Bédouins qui avaient refusé de l'accompagner pendant le pèlerinage, et il le fit de la

manière qui devait leur être la plus sensible: il leur défendit de prendre part à aucune expédition dans laquelle on pouvait faire du butin, s'ils n'avaient auparavant livré quelque bataille sérieuse, en Syrie ou ailleurs. C'est à la même époque que le prophète, presque inconnu jusque-là en dehors de son pays, fit une démarche étrange et hardie: il envoya des lettres aux chefs des empires voisins, à l'empereur romain ou byzantin [1], au roi de Perse, à celui de l'Abyssinie, à celui du Yemâma, et aux gouverneurs de la Syrie et de l'Egypte; dans ces lettres, il demandait qu'ils se soumissent à lui et qu'ils embrassassent la doctrine qu'il annonçait! L'empereur Héraclius reçut la lettre qui lui était destinée pendant un voyage qu'il faisait à Jérusalem. Son règne avait été longtemps fort malheureux: les Perses lui avaient enlevé la Syrie, l'Egypte et l'Asie mineure et avaient même menacé Constantinople; mais vers l'époque de la fuite de Mahomet à Médine, la fortune de la guerre avait tourné; Héraclius avait repris l'Asie mineure, transporté le théâtre de la guerre au cœur de la Perse, donné un coup fatal à la puissance militaire de la Perse par la victoire qu'il remporta à Ninive (627) et — reconquis

1) Comme, à cette époque, c'est-à-dire avant le rétablissement de l'empire romain d'occident par Charlemagne, il n'y avait qu'un empire romain, celui d'orient, nous l'appellerons *romain* dans la suite de notre ouvrage.

la vraie croix. Il s'agissait maintenant de rendre cette croix au Saint Sépulcre avec solennité et en grande pompe, et c'est dans ce but que l'empereur faisait à pied le pèlerinage de Jérusalem. Ce fut dans ces circonstances qu'il reçut la lettre de Mahomet; il va de soi qu'il n'y fit nullement attention. Le roi de Perse déchira celle qu'il reçut en mille morceaux; mais son gouverneur pour le Yémen, qui connaissait la faiblesse de l'empire, venait depuis peu de se révolter et avait reconnu la souveraineté de Mahomet, bien qu'au début, vu le grand éloignement, sa soumission fût plus nominale que réelle. Le gouverneur romain de l'Egypte montra des dispositions amicales et envoya des présents. Quant au roi chrétien de l'Abyssinie, qui, déjà auparavant, avait rendu service aux musulmans en leur ouvrant son royaume lors de leur fuite de la Mecque, on ne sait au juste comment il accueillit la lettre de Mahomet. Le roi chrétien du Yémâma y prêta une oreille favorable; mais il demandait à participer au gouvernement et Mahomet rejeta cette prétention avec fierté.

En 628 on attaqua à l'improviste et on soumit les Juifs de Khaïbar, qui possédaient des terres fertiles, neuf forteresses et nombre de villages; au mois de février (Dzou-'l-kada) de l'année suivante, Mahomet entreprit avec deux mille hommes le pèlerinage de la Mecque. Tout se passa

parfaitement; les Mecquois s'étaient retirés sur les collines avoisinantes et ils ne troublèrent pas les pèlerins; mais lorsque Mahomet voulut rester encore après les trois jours qui lui avaient été accordés, ils lui firent savoir qu'ils ne le souffriraient pas; aussi s'éloigna-t-il avec ses musulmans. Il avait toutefois eu le temps de gagner quelques nouveaux partisans, entr' autres Khâlid, ce courageux général qui avait remporté la victoire d'Ohod et qui mérita dans la suite le surnom de *glaive de Dieu*, et Amr, le futur conquérant de l'Egypte.

Le parti de Mahomet se trouvait ainsi fortifié et il pouvait même nourrir l'espoir de se rendre bientôt maître de la Mecque; par contre, il eut beaucoup de malheur dans une expédition contre la Syrie qu'une armée musulmane de trois mille hommes entreprit sur son ordre. Arrivée à la frontière, elle donna sur une armée romaine beaucoup plus forte, soutenue, en outre, par les tribus à demi chrétiennes du désert. Au lieu de revenir, ainsi que le conseillaient les plus prudents, on se jeta sur l'ennemi avec une précipitation étourdie. La terrible défaite de Mouta en fut la conséquence. Cependant le prestige de Mahomet dans ces contrées ne tarda pas à être rétabli. Un grand nombre de tribus des frontières se joignirent à une deuxième armée musulmane, si bien que, cette fois, l'ennemi n'osa

livrer bataille et prit le parti de se retirer.

Il y avait deux ans que la trêve de Hodaïbia durait quand Mahomet trouva un prétexte satisfaisant pour la rompre et pour réaliser son idée de prédilection, c'est-à-dire la conquête de la Mecque. Un campement d'une tribu qui habitait à proximité de la Mecque et qui se trouvait sous la protection de Mahomet avait été attaqué une nuit à l'improviste par une autre tribu, alliée des Mecquois, et plusieurs personnes avaient péri à cette occasion. C'était là positivement une violation du traité, d'autant plus que, parmi les assaillants, se trouvaient des Mecquois qui avaient cherché à se rendre méconnaissables, mais que l'on avait pourtant reconnus. La tribu offensée cria vengeance: or Mahomet ne demandait pas mieux que de la satisfaire. En vain les Mecquois envoyèrent Abou-Sofyân à Médine afin de s'excuser et de tâcher d'obtenir un renouvellement de la trêve; il dut revenir sans avoir rien gagné et les Mecquois comprirent qu'ils se trouvaient dans une situation difficile; ils croyaient toutefois que le danger n'était pas imminent. Ils se trompaient en cela. Mahomet prit immédiatement des mesures pour une grande expédition contre sa ville natale, mais il le fit dans le plus grand mystère: il ne communiqua pas même son plan à son intime ami Abou-Bekr, non plus qu'à Aïcha, son épouse préférée, et il détourna l'attention de

son véritable dessein en envoyant une petite troupe dans une autre direction. En même temps il transmit à tous ses alliés bédouins l'ordre de se joindre à lui à Médine ou de l'attendre en certains endroits de la route de la Mecque; et ce n'est qu'au dernier moment qu'il fit connaître son projet à ses partisans de la ville, en leur enjoignant expressément de veiller à ce que personne n'en sût rien à la Mecque. Puis on se mit en route sans retard (1 janvier 630). Les Bédouins se rallièrent successivement et bientôt l'armée fut forte de huit à dix mille hommes. La marche avait été tellement rapide que déjà le septième ou le huitième jour on put camper à une journée de la Mecque.

Pendant que les troupes étaient encore en route, Abbâs s'était rendu auprès de son neveu et, au dernier moment, alors qu'il ne pouvait plus y avoir de doute sur le triomphe de Mahomet, il avait embrassé l'islamisme. Il devint alors le médiateur entre Mahomet et Abou-Sofyân, chef suprême des Mecquois. Il est extrêmement probable que, sur l'ordre de Mahomet, il avait d'avance arrangé et concerté la chose avec Abou-Sofyân [1], mais que tout se sera passé si secrètement que la tradition n'en a rien su.

---

1) Voir, à ce sujet, les observations pleines de sagacité de Muir, *Life of Mahomet*, IV, p. 120—122.

Le récit qu'elle nous livre est étrange et a quelque chose de mystérieux. Le voici:

Mahomet ordonna aux siens que chacun, pendant la nuit, allumât un grand feu sur les hauteurs voisines du camp. Bientôt on put voir brûler environ dix mille feux, et le prophète espérait que cette manifestation inattendue de sa présence convaincrait les Mecquois de l'inutilité de toute résistance. Les Mecquois, dit ensuite ce récit, n'avaient encore reçu aucun rapport certain sur l'expédition de Mahomet; mais les notables étaient alarmés, aussi bien à cause du calme apparent qui régnait que des bruits vagues qui annonçaient l'approche de l'orage; c'est pourquoi ils envoyèrent Abou-Sofyân à la découverte. Le soir, accompagné de deux personnes [1], il prit le chemin qui menait à Médine. Plus l'obscurité augmentait, plus les feux frappaient les regards, et les trois voyageurs en faisaient le sujet de leur conversation, quand, tout-à-coup, Abou-Sofyân s'entendit appeler par son nom. "Est-ce-toi?" — "Oui, c'est moi," répondit-il; "quelles nouvelles?" — "Là-bas," reprit l'inconnu, "Mahomet est campé avec dix mille partisans. Vois-tu bien les mille feux qu'ils ont allumés? Crois-moi, joins-toi à nous; autrement ta mère et ta maison auront à

1) Il est bien digne de remarque que, de ces deux personnes, l'une n'était pas hostile au prophète et que l'autre était même l'un de ses alliés.

pleurer sur toi." Celui qui parlait ainsi était Abbâs. Monté sur la mule blanche du prophète, il avait, à ce que rapporte la tradition, pris la route de la Mecque dans l'espoir de rencontrer quelqu'un qu'il pût envoyer aux Mecquois pour leur persuader de demander la paix et de sauver ainsi la Mecque. "Monte en croupe sur ma mule," continua Abbâs; "je te mènerai auprès du prophète et tu lui demanderas grâce." Abou-Sofyân obéit et bientôt on parvint à la tente du prophète. Abbâs entra et annonça l'arrivée de son ami. "Conduis-le dans ta tente," dit le prophète, "et amène-le moi demain."

Le lendemain matin, quand ils furent revenus, Mahomet s'écria: "Eh bien, Abou-Sofyân, es-tu maintenant convaincu qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu?"

"Prince généreux, s'il y en avait un autre, il m'aurait mieux secouru."

"Reconnais-tu aussi maintenant que je suis l'envoyé de Dieu?"

"Prince généreux, pardonne-moi si j'ai encore quelque doute à ce sujet."

"Malheur à toi," s'écria alors Abbâs, "ce n'est pas le moment de douter! Fais la profession de foi, je t'en prie instamment; sinon, ta tête va tomber."

Abou-Sofyân le comprit; il les prononça, ces fameuses paroles: "Il n'y a d'autre dieu que Dieu

et Mahomet est son prophète." L'incrédule était converti — comme, plus tard, les Saxons devaient être convertis au christianisme par Charlemagne. Quel dommage qu'il l'ait si vite oublié, comme on le verra bientôt.

"Retourne maintenant en toute hâte à la Mecque", continua Mahomet; "il ne sera fait aucun mal à ceux qui chercheront un asile dans ta maison. Et remarque bien ce que je vais te dire: parle au peuple et dis-lui que nul n'a rien à craindre s'il se trouve dans une maison fermée ou dans la Kaba."

Abou-Sofyân fit ses préparatifs pour le retour; mais, sur ces entrefaites, l'armée s'était mise sous les armes et se rassemblait pour la marche. Placé près d'Abbâs, Abou-Sofyân vit avec étonnement les différentes tribus de Bédouins défiler drapeaux en tête. "En vérité, Abbâs," s'écria-t-il enfin, "ton neveu est un souverain très-puissant." "Un souverain! As-tu donc oublié qu'il est bien plus que cela, qu'il est prophète?" "C'est vrai; allons, je veux rentrer chez moi."

Et cet aristocrate oublieux et incorrigible retourna en hâte à la Mecque. A peine arrivé, il s'écria aussi haut qu'il put: "Koraïchites, Mahomet me suit de près! Il a une armée à laquelle il est impossible que vous résistiez; tout individu qui viendra chez moi, qui fermera sa maison ou qui se réfugiera dans la Kaba sera à l'abri de tout

danger!" Presque tout le monde chercha un asile dans les endroits qu'il venait d'indiquer.

C'est ainsi que la chose s'est passée pour le public; mais il y a de fortes raisons de présumer que la rencontre nocturne d'Abou-Sofyân et d'Abbâs a été l'effet, non du hasard, mais d'un accord préalable. S'il en a été ainsi, il faut rendre justice à Abou-Sofyân comme il le mérite. Il ne peut certainement, pas plus que ses descendants qui ont occupé le trône de Damas, prétendre au titre de *croyant*, et les pieux musulmans ont bien raison de dire que son âme obstinée était inaccessible aux vérités de la foi; mais c'était un homme intelligent, perspicace et honnête — toute sa vie le prouve — un homme qui aimait sincèrement sa patrie et qui comprenait fort justement que la continuation de cette lutte inégale devait aboutir à la ruine de la Mecque. Les Médinois, en effet, ne demandaient pas mieux que d'assouvir leur vieille rancune en versant des torrents de sang. Il est possible, comme on l'a conjecturé, qu'il ait déjà négocié avec le prophète pendant sa visite à Médine et qu'il ait dès lors arrangé l'affaire avec lui; mais, en n'admettant même pas cette supposition, il est positif qu'il trahit au dernier moment, et qu'il trahit par amour pour sa patrie; car c'est grâce à sa trahison que la conquête de la Mecque se fit presque sans effusion de sang, et nul autre qu'un chef suprême entouré comme lui de la considération gé-

nérale n'aurait pu assumer le rôle qu'il joua en cette occasion; car il y avait encore à la Mecque beaucoup de gens qui auraient voulu courir les risques d'une lutte à outrance.

Quand l'armée musulmane approcha de la Mecque, Mahomet la divisa en quatre corps, qui devaient entrer dans la ville, chacun par un chemin différent. Ils pourraient ainsi s'appuyer mutuellement si, par hasard, cela était nécessaire, car rien ne faisait prévoir qu'il y aurait de la résistance. Les troupes reçurent des ordres sévères; elles ne devaient pas en venir aux mains ni recourir à la violence. Mais les Médinois ne l'entendaient pas ainsi : ils voulaient précisément profiter de l'occasion pour faire payer aux Mecquois le mépris qu'ils leur avaient si souvent montré, et leur général, Sad ibn-Obâda, se mit à crier à haute voix:

Quels que soient ceux qui vivent en cette ville, il faut qu'ils périssent tous aujourd'hui.

Ces dispositions allaient tout-à-fait à l'encontre de ce que voulait Mahomet, et comme il sentait bien que, dans l'occurence, tout dépendrait surtout du chef, il enleva le commandement à Sad pour le confier à son fils Kaïs, qui était moins altéré de vengeance que son père.

Des quatre divisions, l'une, celle des Bédouins qui étaient sous les ordres de Khâlid, rencontra de la résistance. Elle fut reçue à coups de flèches par

les ennemis les plus ardents de Mahomet, qui avaient pris fortement position; mais Khâlid réussit bientôt à les mettre en fuite et les poursuivit dans les rues de la Mecque. Quand Mahomet, de la colline qu'il avait gravie, vit ce qui se passait, il fut extrêmement fâché. "Eh bien!" s'écria-t-il en colère, "n'ai-je pas ordonné de la façon la plus stricte de ne pas en venir aux mains?" Mais quand on lui eut expliqué comment la chose s'était faite, il dit: "La façon dont Dieu dispose est toujours la meilleure."

Mahomet était donc maître de la Mecque. Il se rendit à la Kaba, toucha respectueusement la pierre noire de son bâton, fit sept fois le tour du temple et donna l'ordre de détruire les idoles; ce qui fut fait. On accorda une amnistie générale, dont on excepta seulement dix ou douze personnes; mais il n'y en eut que quatre qui furent mises à mort. Trois d'entre elles le méritaient; la quatrième était une chanteuse qui n'avait jamais cessé de réciter des satires contre le prophète, offense qu'un Arabe, nous l'avons vu, pardonne rarement. En général donc la conduite de Mahomet lors de la conquête de la Mecque semble généreuse. Aucun autre peuple ne l'avait autant fait souffrir que les Mecquois qui, pendant vingt ans, l'avaient raillé, persécuté, combattu; néanmoins, il leur pardonna tout, lui qui avait fait si cruellement mettre à mort les juifs de la tribu de Ko-



raïdha, dont le seul crime était d'avoir changé de parti. D'où vient que sa conduite ait été si différente dans ces deux cas? Est-ce par intérêt personnel, par politique qu'il a traité les Mecquois avec tant de douceur? Ou bien était-il réellement noble et généreux?[1] Là n'est point le vrai motif. L'Arabe a toujours deux poids et deux mesures: les méfaits des étrangers, il les châtie sévèrement; les méfaits de la tribu à laquelle il appartient, il les pardonne. On ne trouvera pas, je crois, un seul exemple d'un Arabe qui aurait, je ne dirai pas exterminé, mais seulement puni d'une manière sérieuse sa tribu, eût-il même été blessé par elle de la façon la plus sensible. Ce serait là quelque chose d'incompréhensible dans la société arabe; l'amour pour sa tribu est le sentiment le plus saint, le plus intime que connaisse l'Arabe. "Aime ta tribu", a dit un poète, "car tu es lié à ta tribu par des liens plus étroits que ceux qui unissent l'homme à sa femme." Dans ces deux cas, Mahomet ne mérite donc ni d'être blâmé, ni d'être loué autant qu'on l'a fait: il agissait tout simplement comme presque tous ses compatriotes l'auraient fait à sa place.

De leur côté, les Mecquois se soumirent à ce

---

1) C'est l'opinion de Muir, IV, p. 133: "It was indeed for his own interest to forgive the past, and to cast all its slights, and injuries into oblivion. But it did not the less require a large and generous heart to do this."

qu'ils ne pouvaient changer. Leur sort n'était d'ailleurs pas au fond si digne de pitié. Ils durent, il est vrai, embrasser l'islamisme, sinon immédiatement, du moins toujours assez vite, et ils n'avaient pas grande envie de le faire; mais l'apparence, les pratiques extérieures suffisaient. En compensation, ils se trouvèrent investis de l'hégémonie, de la souveraineté sur tous les peuples de l'Arabie; car on put voir immédiatement après la mort du prophète que c'étaient bien eux qui la possédaient et non les Médinois, qui avaient pourtant fait triompher la religion de Mahomet. La cause de leur puissant compatriote était devenue la leur; quoi d'étonnant donc à ce que, loin de continuer à lutter contre lui, ils combattissent fidèlement à ses côtés, et à ce qu'il ne se formât pas à la Mecque un parti de gens mal intentionnés comme à Médine?

La conquête de la ville sainte avait réellement mis fin au procès; l'islam avait triomphé; il ne restait nulle part en Arabie de puissance qui pût encore faire opposition à Mahomet, et ceux qui l'essayèrent eurent bientôt à se repentir de leur témérité. De toute part accouraient des ambassades; c'était à qui parmi les tribus se soumettrait la première à Mahomet, à qui embrasserait la première l'islamisme. Même les tribus les plus éloignées ne restèrent pas en arrière; les tribus chrétiennes embrassèrent la nouvelle foi avec

autant d'ardeur que les païens, et quand Mahomet faisait désormais une expédition, c'était à la tête d'une armée de trente mille hommes. A ne voir que la surface, on aurait dit que l'Arabie, jadis si indifférente à la religion, était devenue tout-à-coup croyante et pieuse, n'avait été la façon étrange dont avaient si souvent lieu les conversions. Qu'on en juge par celle de la tribu de Thakîf, qui habitait la ville de Tâïf.

Après la conquête de la Mecque, Mahomet était venu se buter contre Tâïf et avait reçu dans un rêve l'ordre de cesser le siége. Il fit faire alors aux tribus voisines de telles dévastations et de tels pillages sur le territoire de la ville que les habitants chargèrent des ambassadeurs d'essayer d'obtenir la paix. Les envoyés déclarèrent qu'eux et leurs concitoyens étaient prêts à embrasser l'islamisme si, pendant trois ans encore, ils pouvaient conserver leur idole Allât et s'ils étaient dispensés de la prière. "Trois ans d'idolâtrie, c'est beaucoup trop, et qu'est-ce qu'une religion sans prières?" répondit Mahomet. Les envoyés modérèrent alors leurs prétentions et, après avoir beaucoup marchandé, on se mit enfin d'accord aux conditions suivantes: les Thakîfites ne paieraient pas la dîme; ils ne prendraient point part à la guerre sainte, ne se prosterneraient pas pour la prière, garderaient Allât encore un an et ne seraient pas obligés après cela

de détruire eux-mêmes cette idole. Mahomet avait bien encore quelques scrupules et craignait les manifestations de l'opinion publique. Mais les envoyés lui dirent: "Si les Arabes te demandent pourquoi tu as conclu un tel traité, tu n'as qu'à répondre: Dieu me l'a ordonné". Il trouva l'argument si décisif qu'il commença à dicter le traité à son secrétaire. Celui-ci avait déjà mis par écrit les conditions concernant la dîme et la guerre sacrée; mais quand vint le tour de la prière, Mahomet éprouva tant de honte et de repentir qu'il s'arrêta. L'un des envoyés, prenant sa place, dicta la condition relative à la prière; mais le secrétaire regardait Mahomet dont il attendait l'ordre et qui se taisait toujours. C'est alors qu'Omar, l'homme aux vives passions, se leva et s'écria en tirant son épée:

"Vous avez gâté le cœur du prophète; que Dieu remplisse le vôtre de feu!"

"Ce n'est pas à toi", répondit froidement l'envoyé, "c'est à Mahomet que nous parlons."

"Eh bien", dit alors le prophète, "je ne veux pas entendre parler d'un tel traité. Il vous faut accepter l'islamisme tout entier et suivre toutes ses prescriptions; sinon, c'est la guerre."

"Permets-nous au moins de conserver Allât encore six mois."

"Non."

"Un mois, alors."

"Pas même une heure."

Les envoyés n'avaient donc rien pu obtenir; les Thakîfites durent prendre l'islamisme tout entier, car ils n'osaient pas recommencer la guerre, et Allât fut détruite au milieu des plaintes et des lamentations des femmes; — et ce fut là le seul exemple de sympathie accordée à une idole; car partout ailleurs, on était fort indifférent à leur destruction et, à Tâïf même, les hommes prirent le sort d'Allât peu à cœur: les envoyés étaient allés jusqu'à déclarer que s'ils insistaient pour que l'on conservât Allât un certain temps, c'était parce que les gens superstitieux et surtout les femmes tenaient à cette idole; qu'en ce qui les concernait, elle ne les intéressait guère.

C'est précisément à cause de cette indifférence générale qu'on abandonna aussi facilement l'ancienne religion; mais il s'en fallait de beaucoup que la nouvelle fût accueillie avec enthousiasme. On l'embrassait d'ordinaire parce qu'on craignait une guerre d'extermination et qu'on désirait avoir part au butin; mais on le faisait à contre-cœur; on trouvait la dîme fâcheuse au point de vue des intérêts matériels, les cérémonies du culte semblaient pénibles et ennuyeuses, l'obligation de se prosterner pendant la prière, humiliante. On regardait généralement l'islamisme comme un provisoire; pour le moment, il fallait se donner l'air de l'embrasser; mais que Mahomet vînt à mourir,

et l'édifice entier croulerait, c'en serait fait de sa religion et tout retournerait à son état antérieur. La conversion des Thakîfites de Tâïf était bien peu sincère, il est facile de le voir; mais les autres conversions l'étaient bien moins encore, car quand, bientôt après, toute l'Arabie abjura l'islamisme, les Thakîfites y restèrent fidèles. Si l'on peut ici parler de sincérité, c'est donc encore leur conversion qui a été la plus sincère de toutes.

Mahomet lui-même, pourrait-on croire, semble n'avoir pas senti combien faibles étaient encore les fondements qui soutenaient l'édifice. Au lieu de donner surtout son attention à la consolidation des avantages qu'il avait obtenus, il se préoccupait beaucoup plus de faire des entreprises lointaines, d'attaquer l'empire romain. Etait-ce illusion ou manque de perspicacité? Il est difficile de l'admettre; car l'impatience des Arabes était si grande qu'ils ne surent pas attendre la mort de Mahomet et que déjà pendant les derniers temps de sa vie ils allèrent jusqu'à se révolter; et, malgré cela, le prophète s'en tenait à ses anciens plans; malgré cela, sur son lit de mort il envoyait encore une armée contre la Syrie. Disons plutôt que c'était de sa part sagesse politique; il se rendait très-bien compte que des guerres au dehors et un riche butin étaient les seuls moyens d'inspirer aux Arabes de la sympathie pour l'islamisme et c'est pour cela qu'il persévéra dans son

système, quoiqu'il dût bien savoir combien était faible la foi de son peuple.

Sa fin approchait et il le sentait lui-même. Au mois de mars de l'an 632, il fit son dernier pèlerinage. Il avait, d'après sa propre opinion, accompli sa grande tâche. "Allâh!" disait-il, "j'ai porté mon message et rempli ma mission!" Ses forces diminuaient visiblement; ses cheveux avaient blanchi, son corps s'était voûté. Il avait vieilli avant l'âge; et comment aurait-il pu en être autrement avec les soucis nombreux qui avaient continuellement pesé sur lui et le mal dont il souffrait? Au mois de juin il tomba malade, et lui-même était convaincu que cette maladie serait la dernière. Une nuit qu'il cherchait en vain le sommeil, il se leva sans bruit et, accompagné d'un serviteur, se rendit au cimetière de Médine, où reposaient tant d'amis. Il y resta longtemps plongé dans ses pensées; il pria ensuite à haute voix pour les morts et dit: "En vérité, vous et moi, nous avons vu l'accomplissement des promesses de notre Seigneur. Vous êtes bénis, car vous jouissez d'un sort qui est de beaucoup préférable au sort de ceux qui restent après vous." En retournant chez lui, il dit à son serviteur: "J'ai eu le choix entre une prolongation de ma vie et la présence immédiate de Dieu; c'est cette présence que j'ai choisie."

Sa fièvre devint de plus en plus forte. Aïcha

soignait son mari avec le plus tendre dévoûment. Il plaisantait encore de temps à autre. Il ne croyait pas du tout aux remèdes, mais ses femmes, profitant de ce qu'il était sans connaissance, lui en avaient administré un. Quand il revint à lui, il goûta cette saveur désagréable, et força toute sa famille à prendre en sa présence la vilaine boisson; aucune résistance n'y fit.

Il songea aussi aux pauvres. Jamais il n'avait désiré les richesses et c'était son habitude, dès qu'il avait quelque argent, de l'employer à des aumônes. Quelque temps auparavant il avait cependant donné à Aïcha une petite somme à garder. Devenu malade, il exigea qu'elle la distribuât immédiatement aux nécessiteux et tomba ensuite dans un demi-sommeil. Quand il se fut éveillé, il demanda à Aïcha si elle avait fait ce qu'il lui avait ordonné. "Pas encore," répondit-elle. Il lui fit chercher tout de suite l'argent, nomma les ménages pauvres auxquels il devait être distribué et dit: "Maintenant me voilà en paix. En vérité, il n'eût pas été décent pour moi de me présenter à mon Seigneur avec cet or en ma possession."

Le lundi matin, 8 juin, il se sentit beaucoup mieux. La mosquée de Médine était remplie à l'excès, car chacun voulait avoir des nouvelles de l'état du prophète; en ce moment Abou-Bekr, que Mahomet avait chargé de ce soin pendant sa

maladie, présidait à la prière. Mahomet, qu'on n'attendait pas du tout, apparut en personne; sa marche était chancelante et on devait le soutenir; mais tout le monde put remarquer le sourire de satisfaction qui éclairait son visage: c'était peut-être un signe du bonheur qu'il éprouvait d'avoir réussi à accomplir sa tâche. Pour la dernière fois il parla au peuple et sa voix était encore tellement forte qu'on pouvait même le comprendre au dehors de la mosquée. "Par Allâh!" dit-il, "personne ne peut rien dire à ma charge; je n'ai rien déclaré permis que Dieu ne l'eût déclaré permis, ni rien défendu que Dieu ne l'eût défendu dans son livre." Il fit aussi ses adieux à Osâma, à qui il avait confié le commandement en chef de l'armée qui devait marcher contre la Syrie, et lui dit: "Va en avant avec ton armée et que la bénédiction de Dieu soit avec toi!"

Après cela, il se rendit de nouveau dans la chambre d'Aïcha et s'étendit sur son lit, épuisé de fatigue. Elle appuya sa tête sur son sein. Il ne dit plus que peu de mots, de courtes prières. "Allâh, aide-moi dans mon agonie! — Gabriel, viens tout près de moi! — Allâh, accorde-moi ton pardon et réunis-moi à mes amis là-haut! L'éternité dans le paradis!" Puis tout se tut; sa tête s'appesantit sur le sein d'Aïcha; — le prophète de l'Arabie venait de s'endormir doucement et avec calme.

IV.

LE KORAN, LA TRADITION ET LES LÉGENDES.

Le livre qui contient les révélations faites à Mahomet et qui est en même temps la source, sinon la plus complète, du moins la plus digne de foi de sa biographie, présente des bizarreries et du désordre comme pas un. C'est une collection d'histoires, d'exhortations, de lois, etc., placées l'une à côté de l'autre sans qu'on ait suivi l'ordre chronologique ni aucun autre. Les révélations étaient rarement longues; le plus souvent elles consistaient en de simples versets qui ont été consignés par écrit du vivant même de Mahomet ou seulement confiés à la mémoire; car, ainsi que le prouvent les généalogies et les poèmes du paganisme, qui ne se sont longtemps conservés que par tradition orale, les contemporains de Maho-

met avaient une mémoire d'une force singulière, comme l'ont généralement les peuples qui écrivent peu. Mahomet appelait toute révélation formant un ensemble *sourate* ou *Koran*. Le premier de ces deux mots est hébreu et veut dire proprement une série de pierres dans un mur et, de là, la ligne d'une lettre ou d'un livre; dans le Koran, tel que nous le possédons, il a le sens beaucoup plus large de *chapitre*. Le mot *Koran* est, à proprement parler, un infinitif qui signifie lire, réciter, exposer; cette dénomination est également empruntée aux juifs, qui emploient le verbe *karâ* (lire) dans le sens surtout d'étudier l'Ecriture sainte; mais Mahomet lui-même entendait sous le nom de *Koran*, non-seulement chaque révélation à part, mais aussi la réunion de plusieurs ou même de toutes.

Il n'existait toutefois point, du temps de Mahomet, de collection complète des textes du Koran; et si les trois premiers califes avaient été moins soigneux sous ce rapport, il aurait couru grand danger d'être oublié. Les premiers qui en rassemblèrent les différents passages furent le calife Abou-Bekr et son ami Omar. En effet, quand, dans la onzième ou la douzième année de l'hégire, le faux prophète Mosaïlima eut été vaincu, on s'aperçut que beaucoup de personnes qui connaissaient par cœur d'assez longs fragments du Koran avaient perdu la vie dans la bataille qui décida de la lutte; aussi Omar se prit-il

à craindre que les gens qui savaient le Koran ne vinssent bientôt à disparaître ; c'est pourquoi il donna au calife le conseil de faire rassembler les fragments épars. Après avoir hésité quelque temps, parce que le prophète n'avait pas donné pouvoir d'entreprendre une œuvre aussi importante, Abou-Bekr accepta la proposition et chargea de ce travail le jeune Zaïd ibn-Thâbit, qui avait été secrétaire de Mahomet. Zaïd n'avait pas trop envie de le faire, car, pour nous servir de ses propres paroles, il eût été plus facile encore de déplacer une montagne que d'accomplir cette tâche ; il finit toutefois par obéir et, sous la direction d'Omar, il rassembla les fragments, qui se trouvaient en partie consignés sur des bandelettes de papier ou de parchemin, sur des feuilles de palmier ou sur des pierres, et qui, en partie, se conservaient seulement dans la mémoire de certaines personnes. L'ordre qu'il suivit dans cette collection ne nous est pas connu ; par elle-même, elle n'avait pas grande importance, car elle n'avait point d'autorité et était destinée, non au public, mais à l'usage particulier d'Abou-Bekr et d'Omar. Les musulmans lisaient donc le Koran comme ils voulaient et, peu à peu, les rédactions vinrent à différer entr'elles. Comme cet état de choses donna lieu à des contestations, le troisième calife, Othmân, résolut qu'on ferait du Koran une rédaction officielle et obligatoire pour tout le

monde. Zaïd, qui avait fait la première, fut également chargé de la seconde et son exemplaire fut pris comme base par les Koraïchites qui lui avaient été adjoints. Cette seconde rédaction est la seule que nous possédions, car Othmân fit détruire tous les autres exemplaires. Y est-on allé de bonne foi et notre rédaction nous donne-t-elle le Koran sans falsifications? Cette question est résolue négativement par Weil, affirmativement par Muir et Nöldeke; pour ma part, j'aime mieux ne pas me prononcer, car je ne crois pas que l'étude critique du Koran, qui vient seulement de naître, nous ait donné déjà un résultat certain sur ce point. Avec quelle précaution ne faut-il pas admettre l'entière authenticité du texte d'écrits sacrés de l'Orient! L'exemple des juifs nous le montre clairement. On savait encore du temps de Mahomet que les juifs avaient altéré le texte de l'Ancien Testament en plusieurs endroits; aussi le leur reproche-t-il et le fait est maintenant prouvé de la façon la plus évidente; en même temps on a déduit de l'histoire même du judaïsme les raisons pour lesquelles il s'est produit et, à un certain point de vue, devait se produire.[1] Je veux bien accorder que les ma-

1) C'est surtout le savant rabbin de Breslau, le docteur Geiger, qui l'a fait dans l'ouvrage suivant: *Urschrift und Uebersetzungen der Bibel in ihrer Abhängigkeit von der innern Entwickelung des Judenthums* (Breslau, 1857.) Ce livre, fruit remarquable d'une rare perspicacité et d'une étude de vingt-cinq ans, a certainement beaucoup plus fait progresser la critique de l'Ancien Testament qu'une foule d'introductions et de commentaires.

hométans n'avaient pas les mêmes raisons que les juifs de changer et d'ajouter; mais cela n'empêche pas qu'ils pussent en avoir d'autres, et il ne faut point perdre de vue que l'un des moyens par lesquels nous pouvons faire toucher du doigt les modifications apportées à l'Ancien Testament, c'est-à-dire les anciennes versions, nous fait complétement défaut pour le Koran. Toutefois les musulmans ont une tradition comme les juifs et peut-être pourra-t-elle, quand on l'aura examinée de plus près, rendre d'importants services à la critique du Koran, comme la tradition juive l'a fait pour celle de l'Ancien Testament.

Quoi qu'il en soit et quel que puisse être dans la suite le jugement qu'on portera sur le plus ou moins d'authenticité du Koran, il est certain que l'économie de ce livre, sa division en sourates ou chapitres, est tout-à-fait arbitraire. Et il n'en pouvait être autrement: un arrangement d'après les matières était bien impossible, parce que Mahomet parle souvent dans une seule et même révélation de choses tout-à-fait différentes. Moins encore pouvait-on suivre l'ordre chronologique: d'abord, parce que Mahomet lui-même en maint endroit a ajouté des révélations nouvelles à de plus anciennes; ensuite, parce que, dans ce temps-là, il n'y avait plus de personnes en vie qui sussent exactement à quel moment chaque verset avait été révélé. C'est à bon droit qu'à cette époque une

personne à qui on demandait si les fragments du Koran étaient rangés d'après l'ordre chronologique répondit: "Si même tous les hommes et tous les Djinns l'essayaient, ils n'en viendraient pas à bout." On se borna donc à prendre la longueur des sourates comme règle de l'ordre à suivre, sans même toutefois s'y astreindre exactement; la plus longue venait la première; puis, celle qui s'en rapprochait le plus, et ainsi de suite, de sorte que la dernière sourate est en même temps la plus courte. Il en résulte que des révélations datant des époques les plus différentes se trouvent maintenant mêlées sans ordre; aussi ne règne-t-il un pareil chaos dans aucun autre livre et c'est avant tout cette circonstance qui rend la lecture du Koran si pénible et si ennuyeuse. Si le livre avait été arrangé d'après les époques, il se lirait sans aucun doute plus agréablement. Des efforts ont déjà été faits en ce sens par les théologiens musulmans de la bonne époque, car pour les savants plus modernes, qui tiennent l'ordre du Koran pour divin, c'est une marque d'incrédulité que de ranger chronologiquement les sourates; mais, par là même qu'ils étaient théologiens, ils ne surent pas se placer à un point de vue purement scientifique. A leur tour différents savants européens ont fait la même tentative, non sans quelque succès. Il y a dans le style du Koran différentes particularités qui peu-

vent servir à diriger ces recherches. C'est ainsi que la langue des morceaux mecquois est vigoureuse et pleine de feu si on la compare avec le langage lourd et prolixe des fragments médinois; ajoutez à cela quelques autres particularités du style, quelques allusions à des faits historiques, et vous pourrez déterminer l'époque de la composition de beaucoup de passages. Mais cela ne veut pas dire qu'on puisse ranger tout le Koran d'après l'ordre chronologique; il restera toujours beaucoup de choses qui pourront avoir été faites aussi bien dans un temps que dans un autre. Le système d'aucun savant n'a encore été accepté dans son entier par les autres; et bien qu'il nous soit certainement possible de donner un meilleur ordre que celui qui est reçu dans l'Eglise musulmane, je doute cependant qu'on puisse jamais en proposer un qui emporte l'assentiment de tous les hommes compétents [1]; pour cela, il nous manque actuellement trop de ressources indispensables; en tout cas, je crois que le moment n'est pas encore venu de publier des traductions du Koran rangé par ordre chronologique, comme vient de le faire Rodwell.

Pour les musulmans croyants, le Koran, c'est-à-dire la parole de Dieu qui n'a pas été créée, est

1) Ceci était écrit quand, par hasard, j'ai retrouvé ces paroles de Sprenger que j'avais oubliées et qui jugent de même: „Leider finden wir uns hier auf dem weiten Felde der Hypothese *und werden wohl nie ganz in's Reine kommen.*"

le livre le plus parfait qui soit, aussi bien pour le fond que pour la forme, et leur opinion est ce qu'elle doit être d'après la nature des choses; mais il est assez étrange que le préjugé des musulmans ait eu sur nous beaucoup plus d'influence qu'on n'aurait dû s'y attendre. On a très-sérieusement pris pour de la poésie, et admiré en conséquence, la rhétorique pompeuse et cet entassement si souvent insensé d'images qui se retrouvent dans les sourates mecquoises; on a regardé le style de tout le livre comme un modèle de pureté en fait de langue. Il est difficile de disputer des goûts; tout homme a son opinion propre en cette matière et on ne l'en fait que rarement revenir. Mais s'il me faut donner la mienne, je dois bien convenir que, parmi les ouvrages arabes anciens de quelque renom, je n'en connais pas qui montre autant de mauvais goût et qui soit aussi peu original, aussi excessivement prolixe et ennuyeux que le Koran. Même aux récits — et c'est encore la meilleure partie — il y a beaucoup à redire. Les Arabes étaient généralement passés maîtres dans l'art de conter; la lecture de leurs récits, de ceux, par exemple, qu'on rencontre en si grand nombre dans le *Livre des chants*, est un vrai plaisir d'artiste, tant tout y est représenté d'une façon saisissante et dramatique. Mahomet, lui aussi, raconte souvent; il donne des légendes de prophètes, qui, pour la plupart, se retrouvent également

dans l'Ancien Testament et dans le Talmud et qu'il avait entendu raconter aux juifs [1]; mais combien ces récits paraissent froids et ternes quand on vient de lire une belle histoire vraiment arabe! Aussi les Mecquois, et leur goût n'était pas si mauvais, aimaient-ils beaucoup mieux écouter des contes de l'Inde ou de la Perse que les récits de Mahomet. La forme, il est vrai, est originale; mais l'originalité n'est pas toujours et sous tous les rapports un mérite. Le style élevé chez les Arabes, c'étaient ou les vers ou la prose rimée. L'art de faire des vers, qu'à cette époque presque tout le monde possédait, Mahomet ne s'y entendait pas; il ne parla donc pas en vers et il avait même pour la poésie une aversion marquée; son goût était fort bizarre: aux plus grands poètes arabes, qui vivaient encore ou qui n'étaient morts que depuis peu, il en préférait de fort médiocres qui savaient revêtir des pensées pieuses de vers de rhéteurs. En général, il était hostile à la poésie et il devait l'être, parce que c'était la véritable expression de l'ancienne vie joyeuse du paganisme. Il était donc bien forcé d'employer pour ses révélations la prose rimée, qui consiste à exprimer ce qu'on veut dire en de courtes phrases,

---

1) Pour cette comparaison, il est très-instructif de lire le livre de Geiger: *Was hat Mohammed aus dem Judenthume aufgenommen?* Cet ouvrage, qui date de 1833, est bien un peu arriéré par-ci par-là; mais il n'y a peut-être que Geiger qui puisse le corriger et le compléter dans son ensemble.

dont deux ou plus riment ensemble. Dans les plus anciennes sourates, Mahomet est resté assez fidèle aux règles de ce style, de sorte qu'elles ont beaucoup d'analogie avec les oracles des anciens devins arabes; dans la suite, cependant, il s'en écarta de plus en plus, fit les phrases plus longues qu'elles ne devaient l'être et se permit avec la rime une foule de licences, qui, loin d'être des beautés, constituent de véritables fautes; si elles s'étaient trouvées dans un autre livre que celui qui est la parole de Dieu, on les aurait sévèrement relevées. Il n'était pas non plus maître de la langue, ce qui explique en partie les fréquentes répétitions qu'on rencontre dans le Koran. Mahomet composait difficilement; il trouvait rarement tout de suite le mot propre pour rendre sa pensée; il essayait donc de toutes les façons, et de là ce fait que les mêmes idées reviennent continuellement dans le Koran, alors qu'il n'y a que les expressions qui diffèrent. Plus d'un exemple nous montre que le prophète ne trouvait la véritable forme qu'après des essais réitérés. La langue non plus, à beaucoup près, n'est pas pure. Mahomet vivait, il est vrai, dans un temps où elle était dans sa fleur; il va donc de soi qu'entre sa manière d'écrire et le style des écrivains classiques il ne peut pas y avoir cette grande différence qui sépare le grec du Nouveau Testament du grec pur. Toujours est-il que la différence est sensible; le Koran fourmille de

mots bâtards, empruntés à la langue juive, au syriaque et à l'éthiopien; pour les expliquer, les commentateurs arabes, qui ne connaissaient d'autre langue que la leur, se sont cassé la tête sans cependant pouvoir en découvrir le véritable sens. Le Koran renferme, en outre, plus d'une faute contre les règles de la grammaire, et si nous les remarquons moins, c'est que les grammairiens arabes ont fait de ces fautes qu'ils voulaient justifier des règles ou des exceptions aux règles; ce n'en sont pas moins des fautes, comme on le comprendra de plus en plus à mesure qu'on secouera mieux les entraves de la superstition musulmane, qu'on pénétrera plus avant dans le génie de la langue et qu'on accordera plus d'attention au procédé des premiers philologues arabes qui, se trouvant encore à un point de vue beaucoup plus libre, prennent fort rarement, sinon jamais, leurs exemples dans le Koran. Cette circonstance montre qu'ils ne considéraient pas ce livre comme un ouvrage classique, comme une autorité en fait de langue, bien qu'ils n'osassent pas exprimer ouvertement leur opinion à ce sujet.

Le Koran n'a eu, d'ailleurs, que peu d'influence sur les contemporains de Mahomet. Les Arabes étaient parvenus à un très-haut degré de civilisation et de développement — j'entends parler de la civilisation intellectuelle et non de la civilisation matérielle — tandis que Mahomet n'était

qu'un enthousiaste comme il y en a eu beaucoup d'autres ailleurs, un exalté que plus d'un de ses concitoyens surpassait en raison, en science, en intelligence et même en moralité. Ses pieuses effusions laissaient la plupart de ses contemporains indifférents. Et en effet, pour trouver le Koran beau et sublime, il fallait que la foi eût déjà d'avance étouffé le bon sens, et la grande majorité du peuple n'en était pas encore là. Aussi ce qu'on lit de ces conversions qu'auraient opérées des passages du Koran, appartient pour la plus forte partie au domaine de la légende pieuse et non à celui de l'histoire; l'histoire, en effet, nous apprend que la grande masse ne connaissait le Koran que peu ou point et qu'elle ne se souciait d'ailleurs pas du tout de le connaître.

Si le Koran est en première ligne la règle de la foi et de la conduite des musulmans, la tradition ou *sonna* occupe la deuxième place. Le Koran ne suffisait pas, car les peuples de l'Orient n'attendent pas seulement du fondateur d'une religion la solution des questions religieuses; ils lui demandent aussi de fixer leur constitution politique et leur droit et de régler la vie de tous les jours jusque dans ses moindres détails; ils exigent de lui qu'il leur prescrive comment ils doivent se vêtir, comment ils doivent se peigner la barbe, comment ils doivent boire et manger. Tout cela ne se trouvant point dans le Koran, on eut re-

cours aux paroles et aux actions du prophète. On peut admettre que quelques décisions de Mahomet ont été consignées par écrit déjà de son vivant; mais, généralement, elles se sont conservées par tradition orale; l'habitude de les écrire ne devint générale qu'au commencement du deuxième siècle de l'hégire et, bientôt après, on se mit à rassembler les traditions. Il est à regretter qu'on ne l'ait pas fait plus tôt. Une collection qu'on aurait formée du temps des Omaïades, fort indifférents en matière religieuse, serait probablement assez peu falsifiée; mais les premières collections datent des Abbâssides, qui s'étaient précisément servis, pour parvenir au trône, de traditions faussées ou inventées. Rien de plus facile, quand on voulait défendre quelque système religieux ou politique, que d'invoquer une tradition qu'on forgeait soi-même. L'extension que prit cet abus nous est connue par le témoignage des auteurs musulmans de collections. C'est ainsi que Bokhârî, qui avait parcouru maint pays afin de réunir les traditions, déclare que de 600,000 récits qu'il avait entendus, il y en avait à peine 7275 qui fussent authentiques. Il n'admit que ceux-là dans son grand ouvrage; mais la règle critique qu'il suivait, ainsi que ses émules, pour juger de l'authenticité ou de la falsification n'était pas suffisante. Ils s'en tenaient à un signe purement extérieur. Toute tradition, notamment,

comprend deux parties : l'autorité, c'est-à-dire le relevé des noms des personnes dont elle émane, puis le texte. Les musulmans n'accordent d'attention qu'à l'autorité. La tradition émane-t-elle d'un compagnon du prophète et n'y a-t-il rien à redire à la confiance que mérite la longue liste des autorités qui se la sont successivement transmise, il *faut* l'admettre. Sans aucun doute, on ne doit nullement rejeter ce critérium ; nous aussi, nous devons faire très-exactement attention aux noms et au caractère des autorités ; et la critique européenne a déjà flétri de l'épithète de menteur mainte personne qui, chez les musulmans, est dûment enregistrée comme digne de foi ; par là, elle s'est donné une base solide pour juger les questions d'authenticité ; — mais ce critérium ne suffit pas ; il ne faut pas s'en tenir à un signe extérieur, mais vérifier la valeur intrinsèque de la tradition, examiner si elle est vraisemblable, si elle concorde avec d'autres rapports dignes de foi, en un mot, apprécier l'évidence interne. Les auteurs musulmans de collections n'allaient pas jusque-là ; ils ne le pouvaient d'ailleurs sans cesser d'être musulmans, sans se transporter du domaine de la foi dans celui de la science, et nous ressentons une impression étrange en voyant un Anglais fortement imbu de l'étroitesse dogmatique propre à son peuple exiger des musulmans une méthode aussi indépendante. Reconnaissons

plutôt qu'aucune autre religion n'a, dès le début déjà du troisième siècle de son existence, soumis les bases sur lesquelles elle repose à un examen critique tel que l'a été celui des musulmans: car on peut le qualifier de sévère malgré l'insuffisance de son principe; ajoutons que les théologiens musulmans du deuxième siècle et du troisième ont joui d'une liberté d'examen qui, dans notre siècle, n'est pas accordée aux théologiens anglais sur leur propre terrain, et que, de plus, ils ont travaillé avec sincérité et loyauté, sans aucunement chercher à représenter Mahomet comme un idéal. Au contraire, ils nous le donnent tel qu'il était, avec toutes ses faiblesses et ses défauts; ils nous font connaître sans détours ce que ses adversaires pensaient et disaient de lui; ils ne passent pas même sous silence ces amères railleries qui contiennent souvent tant de frappantes vérités; telle est, par exemple, la parole de cet homme de Tâïf: "Puisque Allâh voulait vraiment envoyer un prophète, n'aurait-il pas pu en trouver de meilleur que toi?" Ce n'est peut-être qu'une opinion individuelle; mais je m'étonne toujours, non pas qu'il y ait des passages faux dans la tradition (car cela résulte de la nature même des choses), mais qu'elle contienne tant de parties authentiques (d'après les critiques les plus rigoureux, la moitié de Bokhârî mérite cette qualification) et que, dans ces parties non falsifiées, il se

trouve tant de choses qui doivent scandaliser un croyant sincère.

La tradition, qui nous transporte complétement au milieu de la vie des anciens Arabes, est d'une lecture bien plus attachante que le Koran; sous un rapport, toutefois, elle est inférieure à ce livre et elle a fait par-là tomber l'islamisme à un degré moins élevé que celui auquel il se trouvait originairement. L'islamisme était une religion sans miracles; il résulte de la façon la plus claire du Koran que Mahomet n'a jamais prétendu avoir le pouvoir d'en faire. Une telle religion eût été un phénomène remarquable dans l'histoire du développement de l'humanité, un grand pas de fait dans la voie du progrès; et si l'islamisme était resté confiné dans les limites de l'Arabie, le maintien de ce principe dans toute sa pureté n'aurait nullement été du nombre des choses impossibles. Mais il sortit bientôt de ces limites, et plus les Arabes se trouvèrent en contact avec des peuples qui avaient à raconter des miracles de leurs prophètes, plus ils s'attachèrent à suppléer ce qui leur manquait sous ce rapport. Toutefois il devait s'écouler encore bien des siècles avant qu'on pût appliquer aux musulmans aussi cette parole du poète:

Das Wunder ist des Glaubens liebstés Kind;

et, dans les premiers temps, on n'a pas, relativement parlant, été prodigue de récits miraculeux.

Nous allons en donner quelques-uns en indiquant en même temps la manière dont ils se sont produits.

Au début de sa mission, Mahomet reconnaissait que, lui aussi, il avait été dans l'erreur, c'est-à-dire qu'il avait pris part au culte des idoles [1]; mais il déclarait en même temps que Dieu lui avait ouvert le cœur [2]. Cette expression figurée fut prise à la lettre et donna lieu au récit suivant, qu'on mit dans la bouche de Mahomet: "Un jour que j'étais couché sur le côté près de la Kaba, il vint quelqu'un qui m'ouvrit le corps depuis la poitrine jusqu'au nombril et qui prit mon cœur. Là-dessus, on approcha de moi un bassin d'or rempli de foi; mon cœur y fut lavé, puis remis à sa place." D'après cette tradition, qui se trouve dans Bokhârî et qui est la plus ancienne, la purification du cœur aurait eu lieu précisément avant l'ascension de Mahomet, dont nous allons parler tout à l'heure; mais d'autres auteurs de traditions ont trouvé qu'il serait beaucoup plus convenable que la purification eût eu lieu avant la vocation de Mahomet à la prophétie. La légende fut donc remaniée dans ce sens; mais comme il restait toujours fâcheux que Mahomet eût jamais erré, le temps de la purification fut de plus en plus reculé: on parla d'abord de sa vingtième année,

1) Koran 93, vs. 7.
2) Koran 94, vs. 1.

puis de sa onzième, ce qui valait mieux, puisque c'est à cet âge que la responsabilité commence, enfin de sa plus tendre enfance; on rattacha alors à cette dernière époque un récit relatif à l'éducation qu'il aurait reçue à la campagne, dans la tribu bédouine des Beni-Sad; mais ce récit lui-même paraît bien peu fondé. Voici la légende sous cette dernière forme; c'est Halîma, femme de la tribu des Beni-Sad, qui parle:

"Je quittai un jour ma demeure avec mon mari et mon enfant qui venait de naître, et je me rendis, avec d'autres femmes de ma tribu, à la Mecque pour y chercher un nourrisson. C'était une année de sécheresse et il ne nous restait plus de vivres. Nous avions avec nous une ânesse grise et une chamelle qui ne donnait pas une goutte de lait. Nous ne pouvions dormir, parce que notre enfant criait toute la nuit de faim: j'avais aussi peu de lait que la chamelle. Espérant toutefois que tout irait mieux, nous continuâmes notre voyage. Arrivés à la Mecque, nous cherchâmes des nourrissons; on avait déjà offert à chaque nourrice l'enfant qui devait être le prophète, mais aucune d'elles n'avait voulu le prendre et, toutes, elles avaient dit: "C'est un orphelin; il n'y a donc pas beaucoup à gagner." Il faut savoir que nous espérions que les pères nous paieraient bien, et que, par contre, nous n'attendions pas grand'chose de la mère d'un enfant qui n'avait plus de père.

Toutes les femmes qui étaient avec nous avaient trouvé des nourrissons, excepté moi. "Je ne veux pas," dis-je à mon mari, "retourner sans nourrisson auprès de mes amies; je vais aller chercher cet orphelin." "Tu as raison," répondit mon mari, "peut-être Allâh nous bénira-t-il, si tu y vas." J'allai donc, bien que je ne l'eusse pas fait si j'avais pu trouver un autre enfant, et je revins avec l'orphelin à notre caravane. Je le pris à moi et lui donnai le sein. Il but jusqu'à ce qu'il eut assez, et alors j'allaitai aussi mon propre enfant, qui put également se rassasier; ensuite ils s'endormirent tous deux et, pour la première fois depuis longtemps, nous eûmes une nuit tranquille. Mon mari alla ensuite près de notre chamelle et il trouva que ses pis étaient pleins de lait. Il se mit à la traire et nous eûmes tous assez à boire. Le lendemain matin mon mari me dit: "Assurément, tu as trouvé un enfant béni." Lors du retour, mon ânesse galopait avec tant de vivacité que mes amies ne purent garder la même allure que moi et qu'elles pensèrent que j'avais une autre bête. Il n'y a point de pays plus aride que celui des Beni-Sad; mais, dès notre retour, nos troupeaux donnèrent toujours beaucoup de lait, tandis que ceux de nos voisins n'en avaient pas. Aussi disaient-ils à leurs bergers: "Menez donc le bétail dans les pâturages où paît le troupeau de Halîma!" Ils le firent, mais en vain. C'est ainsi que

nous avions abondance et richesse. Après deux ans, je sevrai l'enfant et il grandit parfaitement, comme son frère de lait. Nous le ramenâmes à sa mère ; mais comme nous aimions à le garder encore à cause des nombreuses bénédictions qu'il nous avait values, je dis à sa mère : "Il est préférable de laisser ton fils chez nous jusqu'à ce qu'il ait toute sa force, car je crains que le mauvais air de la Mecque ne lui fasse du tort." Elle nous permit de le reprendre avec nous.

"A un mois de là, il se trouvait un jour avec son frère de lait près des troupeaux qui paissaient derrière nos tentes, quand son frère nous cria : "Deux hommes vêtus de blanc ont saisi notre Koraïchite, l'ont étendu sur le sol et lui ont ouvert le corps." Mon mari et moi nous y courûmes ; nous trouvâmes Mahomet debout, mais pâle, et nous lui demandâmes ce qui lui était arrivé. Il répondit que deux hommes avaient ouvert son corps en le coupant et y avaient cherché quelque chose, mais il ne savait quoi. Nous retournâmes à notre tente et mon mari me dit : "Je crains que cet enfant n'ait eu une attaque." Nous le ramenâmes à sa mère et elle nous en demanda le motif, car nous lui avions fait connaître auparavant que nous voulions encore garder l'enfant chez nous. "Ton fils est grand maintenant," lui dis-je, "j'ai fait pour lui tout ce que je devais. Je crains qu'il ne lui arrive malheur, et c'est pour cela que je te

l'ai ramené." — "Ce n'est pas là le vrai motif," répondit la mère, "raconte-moi franchement ce qui s'est passé." Quand elle m'eut forcé à tout lui dire, elle s'écria: "Tu crains que le diable ne fasse de lui sa victime?" — "Oui," répondis-je. "Par Dieu," reprit-elle, "il n'en est rien; le diable n'a pas de pouvoir sur lui. Mon fils est appelé à de hautes destinées; ne t'ai-je pas raconté son histoire? Quand j'étais enceinte de lui, il sortit de moi une lumière si éclatante qu'elle me permettait de voir les palais de Boçrâ [1]. Et lorsque je l'eus mis au monde, il posa ses petites mains sur le sol et leva la tête au ciel. Laisse-le donc ici et va-t-en."

Avec le temps, quand les musulmans furent en contact journalier avec leurs sujets chrétiens, cette forme même de la légende ne leur suffit plus; car Mahomet, tout en modifiant un peu ce dogme, avait reconnu que Jésus et sa mère étaient exempts du péché originel, et c'était pour les croyants un scandale perpétuel de devoir reconnaître au fondateur du christianisme un tel avantage sur le fondateur de l'islamisme. C'est pour ce motif que naquit un nouveau dogme: on crut que l'âme de Mahomet avait été créée avant Adam dans un état de pureté complète.

Mais le plus grand miracle que Dieu fit pour

1) Boçrâ était pour les Arabes une importante ville de commerce; là se trouvait le siége d'un évêché chrétien et c'était la ville la plus voisine d'entre celles où régnait la civilisation grecque.

son prophète a été l'ascension ou voyage nocturne. Voici ce qui y donna lieu. La dernière année du séjour de Mahomet à la Mecque, ses adversaires, poussés probablement par les juifs, lui dirent: "La patrie des prophètes, c'est la Syrie; si donc tu es vraiment prophète, vas-y, et quand tu en seras revenu, nous croirons en toi." Mahomet fut persuadé, semble-t-il, que cette objection était fondée, et, si on peut en croire la tradition, il conçut plus ou moins le plan de faire le voyage de la terre sainte; mais une vision qu'il eut la nuit vint lui en épargner la peine. Il visita Jérusalem d'une façon miraculeuse et il raconta ce fait dans le Koran (17, vs. 1) comme suit:

"Louange à celui qui a transporté, pendant la nuit, son serviteur du temple sacré [1] à cet autre temple plus éloigné [2] dont nous avons béni les alentours, pour lui faire voir quelques-uns de nos miracles. En vérité, Dieu entend et voit tout."

Ses adversaires trouvèrent l'idée ridicule; les croyants eux-mêmes eurent des doutes au sujet du miracle, si bien que quelques-uns le considérèrent comme un mensonge et apostasièrent. Mahomet se vit forcé, en conséquence, de faire dire à Dieu (Koran, 17, vs. 62):

"La vision que je t'ai fait voir n'a eu d'autre but que d'éprouver les hommes."

---

1) La Kaba.
2) Le temple de Jérusalem.

Ce n'avait donc été qu'un rève; mais quelques années après, quand la foi se fut affermie, Mahomet en revint à son idée première et raconta aux siens des détails nouveaux sur son voyage nocturne. Monté sur le cheval ailé Borâk, il avait été transporté par Gabriel au temple de Jérusalem; là, il avait été salué par les anciens prophètes, qui s'étaient réunis pour le recevoir. De Jérusalem il s'était rendu au ciel et était enfin arrivé en présence du Créateur, qui lui donna l'ordre d'imposer à ses partisans de prier cinq fois par jour. L'imagination a, dans la suite, orné ce récit de couleurs brillantes; mais il y a encore controverse parmi les musulmans sur le point de savoir s'il faut prendre l'événement comme une vision (ainsi que l'indique le Koran) ou comme un voyage réel et corporel.

En général, la biographie du prophète est ornée d'un très-grand nombre de légendes, revêtues maintes fois de tout l'éclat de la poésie. Par là, sans doute, la vérité historique est devenue méconnaissable dans les versions les plus récentes, surtout en ce qui concerne la jeunesse de Mahomet et son séjour à la Mecque. Mais les biographies les plus anciennes n'ont pas si bien ajouté le merveilleux qu'on ne puisse d'ordinaire, avec un peu de tact critique, distinguer la vérité de la fiction. Mahomet n'est jamais devenu un être surnaturel ou mythique.

---

volontés
trouve
tes-
er,

V.

LA DOCTRINE ET LE CULTE.

Il n'est pas de religion moins originale que l'islamisme. Comme base, le hanîfisme et le mosaïsme tel qu'il s'est développé sous l'influence du parsisme, puis quelques emprunts faits à l'ancienne religion de l'Arabie et au christianisme, enfin le dogme que Mahomet est le plus grand et le dernier apôtre de Dieu: voilà tout le système que prêcha le prophète de la Mecque. Le Koran ne contient ni pensées profondes ni théories poétiques énoncées dans un langage sublime et entraînant, et il n'essaie pas de résoudre de grands problèmes en les revêtant d'une forme symbolique qu'il n'aurait pas empruntée à d'autres. L'islamisme est certainement la religion la plus prosaïque et la plus monotone qu'il y ait, celle qui, en même

Ce n'a[illegible] de modification
années [illegible] pliquer ce phé-
en r[illegible] peuple arabe :
d[illegible] tout spéciale-
[illegible] ient la poésie
[illegible] ns le fond et,
[illegible] en plus à un
[illegible] x-neuvième
[illegible] nées encore
[illegible] ont produit
[illegible] aussi y était
[illegible]. ce n'était pas un penseur
[illegible], mais un enthousiaste d'un talent médiocre; loin d'aspirer à l'originalité, il mettait toute sa gloire à la fuir, puisqu'il ne cessait de répéter que la doctrine qu'il prêchait avait de tout temps été annoncée par des prophètes plus anciens que lui. Il est une troisième raison encore qu'il ne faut pas perdre de vue. Dans d'autres pays la religion s'est développée graduellement; ce n'était pas le fondateur qui écrivait, mais ses disciples; aussi chaque auteur imprimait-il plus ou moins la marque de son individualité à son livre et cette circonstance, qui excluait naturellement l'uniformité, imposait aux siècles futurs le devoir de ne pas s'en tenir à la lettre, mais de pénétrer dans l'esprit même des textes. Rien de semblable pour l'Arabie. Là, c'est un seul homme qui a tout réglé : la foi, les mœurs, le droit même ; c'est un livre

fait par un seul homme qui renferme les volontés immuables de Dieu. L'islamisme, par là, se trouve avoir une grande fixité, on ne saurait le contester; mais, loin de s'en féliciter, il faut le déplorer, car le progrès continu est la tâche imposée à l'humanité; l'immobilité, c'est la mort, et l'immobilité est, par malheur, le principe de l'islamisme. Si même nous admettions un instant qu'en matière de religion tout ce qui a jamais passé pour vrai doit être reçu comme tel par tous les siècles suivants, nous ne serions cependant pas fondés pour cela à prétendre qu'une forme déterminée du droit convient pour tous les temps. Or c'est là qu'en est l'islamisme. Les lois du Koran sont encore en vigueur et le seront aussi longtemps que l'islamisme existera. Qu'elles aient été bonnes pour le temps où elles ont été faites, qu'elles aient constitué alors un véritable progrès, nous l'admettons sans difficulté; mais les lois de Charlemagne aussi ont été excellentes pour l'époque; et pourtant, où en seraient tous les peuples sur lesquels il a régné, s'ils avaient été condamnés à conserver toujours et à suivre ces lois? Le progrès n'aurait-il pas été impossible pour l'Europe occidentale?

La législation du Koran ne rentre point toutefois dans le cadre de notre sujet et nous devons nous en tenir à la doctrine. Comme on l'a déjà analysée souvent et qu'elle n'a d'ailleurs que peu

d'originalité, il nous suffira de l'esquisser à grands traits.

L'unité de Dieu est le premier article de foi; le second, c'est la mission divine de Mahomet. Le Dieu de Mahomet ressemble à l'Allâh taâla de la religion primitive des Arabes, au Jéhova du mosaïsme, à l'Ahuramazda du parsisme monothéiste non encore corrompu. Le récit de la création est emprunté aux juifs. Les Djinns de la religion primitive ont été conservés, mais transformés en anges et en démons: c'est le procédé que Zoroastre a employé à l'égard des divinités de l'Inde, les Dévas, pour ne citer que cet exemple. Il est défendu d'honorer les anges; ce sont des créatures périssables, qui doivent mourir le jour du jugement. Le chef des démons porte aussi bien le nom hébreu de *Satan* que le nom grec d'*Iblîs* (diabolos, diable); mais comme l'Ahriman du néoparsisme dualiste n'a jamais obtenu dans le judaïsme sa véritable signification, l'idée que le Koran se fait du chef des démons et de ses sujets est plus chrétienne, c'est-à-dire ici plus conforme au parsisme [1], que juive; toutefois Mahomet s'écarte en un point de la doctrine de l'Eglise, qui, elle, a toujours maintenu qu'il est impossible de convertir les démons; selon lui, au contraire, les dé-

1) "The Zoroastrian idea of the Devil and the infernal Kingdom coincides entirely with the Christian." Haug, *Essays on the sacred language, writings, and religion of the Parsees* (Bombay, 1862), p. 263.

mons sont accessibles à la conversion, et il en a lui-même converti plusieurs.

Les révélations de Dieu s'opèrent au moyen de prophètes et de livres saints. Chaque période a sa révélation, que Dieu modifie selon les besoins du temps; et cette idée, belle en elle-même, serait féconde si Mahomet n'avait donné sa révélation pour la plus parfaite et la dernière de toutes. Adam déjà avait reçu le don de prophétie; aussi le nombre des prophètes est-il très-considérable: d'ordinaire on l'évalue à 124,000; mais les six plus grands sont Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus et Mahomet. Le Koran admet la naissance surnaturelle de Jésus — pour abréger, nous ne parlerons pas des autres. Mais il n'était pas fils de Dieu; c'était un homme, au sens propre du mot, et il atteste en parlant de lui-même qu'il n'est rien de plus qu'un serviteur de la divinité; il déclare que ce n'est pas lui, mais Dieu seul qui est omniscient. Au jour du jugement, Allâh lui dira: "ô Jésus, fils de Marie, as-tu dit aux hommes: prenez-moi avec ma mère pour dieux à côté de Dieu?" Et Jésus répondra: "Loin de moi cette pensée! Comment pourrais-je prétendre à un nom qui ne m'appartient pas?" On ne voit pas bien clairement si le Koran admet l'ascension; quant aux miracles, Jésus en a fait un grand nombre: il en accomplissait déjà quand sa mère le nourrissait encore, et plus tard il ressuscita des

morts, etc. Au surplus, ce n'est pas lui qui a été crucifié, mais un homme qu'on prit pour lui. Le principal objet de sa doctrine était, comme pour tous les prophètes, d'annoncer l'unité de Dieu.

L'homme a cinq grands devoirs à remplir : il doit admettre les deux dogmes principaux de l'islamisme, prier, jeûner, faire l'aumône et accomplir le pèlerinage de la Mecque. C'est ce qu'on nomme les piliers de l'islamisme.

D'après la révélation qui fut faite à Mahomet lors de son voyage au ciel et qui n'est pas consignée dans le Koran — car ce livre n'ordonne de prier que trois fois par jour — tout croyant doit, après avoir procédé aux purifications prescrites, prier à cinq moments fixes du jour, de préférence à la mosquée. Mahomet s'est beaucoup plus préoccupé des cérémonies de la prière que de son contenu, car ce sont des passages déterminés du Koran et des formules consacrées qu'on récite; il ne peut donc être question de prières qui viennent du cœur; et si, dans les pays musulmans, le culte dégénéré ne consiste plus que dans le mouvement machinal des lèvres, la faute doit en être imputée en grande partie au prophète lui-même. Par contre, les attitudes, les gestes, les inflexions de la tête et du corps ont été exactement réglées par Mahomet lui-même et plus encore par les théologiens postérieurs. Le vendredi a lieu la grande prière en commun; ce jour n'est du reste pas un

temps de repos comme le sabbat des juifs ou le dimanche des chrétiens; si ce n'est au moment de la prière, chacun vaque à ses occupations quotidiennes.

Le jeûne est prescrit pour tout le mois de Ramadhân. Ce n'est qu'après le coucher du soleil qu'il est permis de manger et de boire. Mahomet a décrété cette règle à Médine, en un temps où on suivait encore l'année lunaire fixe, c'est-à-dire celle que, de temps à autre, on rendait égale à l'année solaire par l'intercalation d'un mois supplémentaire; par suite, le mois de Ramadhân tombait régulièrement en hiver. Aussi l'observation de la règle ne fut tout d'abord pas difficile; Mahomet s'est d'ailleurs constamment appliqué à ne pas imposer aux fidèles des devoirs par trop pénibles. Mais quand, dans la suite, il eut établi l'année lunaire vague et que le mois de Ramadhân vint à tomber parfois en été, ce fut une rude épreuve que de ne pas oser prendre une goutte d'eau pendant les longues et étouffantes journées de l'été. Il n'est donc pas étonnant que les musulmans soient d'ordinaire moroses et de mauvaise humeur pendant le jeûne et qu'ils en attendent la fin avec impatience. Mais aussi, quand il est passé, on célèbre, le premier jour du mois de Chauwâl, la fête la plus joyeuse que connaisse l'islamisme, celle de la rupture du jeûne (*íd-al-fitr*) ou petite fête (le petit *Beiram* des Turcs) qui, dans

certains pays, dure trois jours. De grand matin déjà les rues présentent un spectacle animé; elles sont à peine assez larges pour contenir la foule innombrable qui afflue aux mosquées. Chacun porte ses meilleurs habits; la joie se lit sur tous les visages; chaque fois que des amis se rencontrent, ils se font des souhaits de bonheur et s'embrassent. Après le service de la mosquée, les visites commencent. On trouve préparés partout les mets les plus recherchés et les vins les plus parfumés, et les pauvres font bonne chère avec les restes de la table des riches.

Le Koran loue et prescrit à mainte reprise la bienfaisance en général; mais les aumônes obligatoires, qui constituent une sorte de taxe des pauvres, les *zakât*, comme on les appelle, sont seules mentionnées dans la tradition. Originairement elles étaient destinées à soutenir des musulmans pauvres, à racheter les esclaves, à fournir les frais de la guerre sainte, etc; mais elles sont devenues dans la suite le fond même du trésor, et le montant de ce que chacun doit payer a été exactement déterminé par les jurisconsultes.

Le cinquième grand devoir que tout musulman libre et majeur, quel que soit d'ailleurs son sexe, doit accomplir au moins une fois en sa vie, est le pèlerinage de la Mecque. Ce pèlerinage a été emprunté à l'ancienne religion avec toutes les cérémonies qui l'accompagnent; toutefois elles ont

été modifiées en quelques points et ont reçu un sens de l'islamisme. Vu leur grande ancienneté, en effet, elles n'en avaient pas gardé du tout pour les Arabes du temps de Mahomet, qui ne les accomplissaient plus que par habitude; or, comme l'islamisme les maintenait, il lui fallut bien les expliquer. C'est pourquoi on attribua à la Kaba, à la pierre noire, à une autre pierre sacrée des anciens temps, connue sous le nom de *makâm* ou station d'Abraham, à la fontaine sainte de Zamzam et aux autres lieux saints une histoire nouvelle, qui s'inspirait de l'esprit de la nouvelle doctrine. Cette histoire, ou plutôt cette suite de légendes, s'est sans aucun doute développée graduellement; mais la forme sous laquelle nous la donnons (car on raconte aussi ces légendes autrement) semble avoir déjà existé vers l'an 200 de l'ère mahométane. Elle est, pour l'essentiel, conçue comme suit:

Quand Adam eut été chassé du paradis céleste et déposé sur la terre, il se plaignit à Dieu: "Hélas!" disait-il, "je n'entends plus la voix des anges." "C'est là," dit Dieu, "la suite de ton péché; mais va, construis-moi un temple et fais en le tour en pensant à moi, à l'exemple des anges, que tu as vu faire de même autour de mon trône." Adam arriva dans les environs de la Mecque; il y bâtit les fondements du temple saint pendant que les anges lui apportaient dans ce but de grands

blocs de rocher qu'ils tiraient de cinq montagnes; et c'est sur ces fondations que le temple lui-même fut descendu du ciel. Adam reçut aussi du paradis une tente qui était formée d'une hyacinthe rouge et dans laquelle le lieu de repos était la pierre angulaire, alors encore une hyacinthe blanche, qui ne noircit que parce que les pécheurs l'ont touchée: c'est la fameuse *pierre noire*. Lors du déluge, le temple et la tente furent retirés au ciel, mais la pierre noire fut cachée dans la montagne d'Abou-Kobaïs, qui est proche de la Mecque. Dans la suite, l'endroit où avait été le temple resta connu des hommes et ne cessa pas d'être visité comme lieu saint. Enfin c'est encore là qu'Abraham vint avec Agar et Ismaël et qu'il les abandonna à leur sort. L'eau qu'Agar avait apportée ayant bientôt été épuisée, elle eut, ainsi que son fils, beaucoup à souffrir de la soif. Aussi loin que ses regards pouvaient s'étendre, elle n'apercevait pas d'être vivant; afin de voir plus loin, elle gravit le mont Çafâ, puis la hauteur de Merwa, qui est vis-à-vis; mais elle ne découvrit personne. A son retour, elle trouva son fils mourant de soif. Ne sachant que faire, elle retourna en hâte aux deux collines et, dans sa douleur, courut plusieurs fois de l'une à l'autre. Quand elle revint enfin désespérée, elle vit de l'eau bouillonner près de son fils; elle se hâta de l'endiguer avec du sable pour qu'elle ne s'écoulât pas avant qu'elle eût rempli

son outre; puis elle but ainsi que son fils. Cette source coulait à l'endroit où on creusa plus tard le puits de Zamzam.

Lors d'une visite qu'il fit à Ismaël, Abraham lui raconta que Dieu lui avait ordonné de bâtir un temple en un lieu qu'il indiqua. Le père et le fils se mirent tout de suite à l'ouvrage et, en creusant, ils retrouvèrent les anciennes fondations du temps d'Adam. A l'un des angles, Abraham voulait enchâsser une pierre bien reconnaissable afin de marquer ainsi le lieu d'où il faudrait commencer la procession autour du temple; mais pendant qu'Ismaël cherchait une pierre convenable,l'ange Gabriel apporta à Abraham la pierre noire qu'il était allé chercher dans le mont Abou-Kobaïs. Abraham la prit et la plaça à l'angle. Quand le mur fut trop haut pour qu'il pût encore y atteindre, il monta sur une grande pierre qu'Ismaël mit devant lui et qu'il déplaçait chaque fois qu'il le fallait.

Le temple achevé, le père et le fils, sur l'ordre de Gabriel, en firent sept fois le tour, en ayant soin de toucher chaque fois les quatre coins; puis, s'inclinant deux fois, ils dirent la prière derrière la grande pierre sur laquelle Abraham s'était tenu. Gabriel leur enseigna aussi les rites qu'ils avaient à accomplir en d'autres lieux saints. Ils devaient d'abord rapidement parcourir sept fois le chemin qui se trouve entre les deux collines de

Çafâ et de Merwa, en mémoire des courses qu'Agar, dans son angoisse, y avait faites. Puis il les conduisit à la vallée de Minâ; mais quand ils y furent arrivés, Iblîs (le diable) se montra. "Jetez après lui," dit Gabriel. Abraham obéit; il lança sept petites pierres, sur quoi Iblîs disparut. Au milieu et au bas de la vallée, il se fit voir de nouveau, mais chaque fois Abraham le chassa à l'aide de sept petites pierres. De là la coutume de jeter des pierres dans la vallée de Minâ pendant le pèlerinage. Enfin, après que, conduit par Gabriel, il eut visité aussi Mozdalifa et Arafa et appris de lui quelles cérémonies il fallait y accomplir, Abraham reçut l'ordre d'annoncer à tous les hommes qu'ils devaient aller en pèlerinage à la Kaba et aux autres lieux saints. "Ma voix ne pourra point parvenir jusqu'à eux," répondit-il. "Exécute ce que je t'ordonne," dit alors Dieu, "je saurai bien faire en sorte qu'ils t'entendent." Abraham monta sur la grande pierre et elle s'éleva tellement qu'elle dépassa toutes les montagnes. Se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, il s'écria: "ô hommes! le pèlerinage à l'antique maison vous est prescrit; obéissez à votre Seigneur!" Et de tous les pays, on répondit: "*Labbaïka, Allâhomma, labbaïka,*" ce qui veut dire, d'après l'explication que les Arabes aiment à donner de cette vieille formule, employée de tout temps lors du pèlerinage: "Nous sommes prêts à te ser-

vir, ô Dieu, nous sommes prêts." C'est en souvenir perpétuel de ce fait que l'empreinte des pieds d'Abraham est restée sur cette pierre; de nos jours encore on la nomme *makâm Ibrâhîm* ou *station d'Abraham.*

Voilà comment les théologiens, s'aidant d'un récit connu de la Genèse et d'une légende juive qui parle d'un voyage d'Abraham en Arabie, sont parvenus à résoudre le difficile problème d'accorder des usages extrêmement anciens avec la nouvelle religion et de les expliquer. L'explication n'a pas satisfait tout le monde, mais elle suffisait pour la grande masse et on ne peut refuser de louer ce qu'elle a d'ingénieux.

Sachant ce que la majorité pense au sujet du pèlerinage et quel sens elle donne aux cérémonies, nous pouvons faire maintenant une brève description de ces usages.

Tout d'abord, dès qu'on est parvenu aux limites du territoire sacré et qu'on s'est purifié, on se dépouille de ses habits ordinaires pour mettre le vêtement du pèlerinage ou *ihrâm*. L'*ihrâm* se compose de deux pièces de toile, de laine ou de coton; l'une s'attache autour des reins et on jette l'autre sur le cou et les épaules, de façon à laisser à découvert une partie du bras droit. Toute coiffure est défendue; on ne fait exception que pour les vieillards et les malades, qui doivent toutefois racheter la dispense par des aumônes. Au lieu de

souliers, on doit porter des sandales ou bien encore couper la partie supérieure de la chaussure pour en faire une sorte de sandale. L'*ihrâm* des femmes se compose d'un manteau et d'un voile.

Le septième jour du mois de Dzou-'l-hiddja, la fête s'ouvre par une prédication que le cadi de la Mecque fait après la prière de midi et dans laquelle il rappelle aux assistants les cérémonies qu'ils ont à accomplir. Le huit, on se rend à Minâ; on y arrive après une marche très-lente, qui dure deux heures. Strictement il faudrait y arriver vers le milieu de la journée, y passer la nuit et ne se rendre à Arafa que le lendemain matin; mais comme il est pénible de séjourner en route, on ne suit pas cette prescription [1], on traverse sans s'arrêter et on se dirige immédiatement vers le mont Arafa, qui se trouve à six heures de marche de la Mecque. C'est sur cette montagne sacrée et dans la longue vallée qu'on reste la nuit; mais il n'y a que peu de gens qui pensent à dormir; les dévots prient à haute voix, les autres chantent de joyeuses chansons ou passent le temps dans les cafés. La grande cérémonie d'Arafa consiste en une longue prédication qui commence le neuf, à trois heures de l'après-midi, et qui va jusqu'au coucher du soleil. On la regarde comme si impor-

1) Au douzième siècle on ne l'observait pas non plus, par crainte des Bédouins pillards. (Voir Ibn-Djobaïr, p. 172 de l'édition Wright.) Au quatorzième siècle, par contre, on passait la nuit à Minâ. (Voir Ibn-Batouta, I, p. 396 de l'édition Defrémery et Sanguinetti.)

tante que celui qui ne l'aurait pas écoutée, eût-il d'ailleurs visité tous les endroits saints de la Mecque, ne pourrait nullement prétendre au titre de *hâdjî* (pèlerin). Le prédicateur, qui est d'ordinaire le cadi de la Mecque, est monté sur un chameau et donne lecture de son sermon en arabe. Toutes les quatre ou cinq minutes, il s'interrompt et lève les bras pour implorer la bénédiction du ciel; pendant cet intervalle, les assistants agitent les pans de leur vêtement de pèlerinage et font retentir l'air de leurs cris de *labbaïka, Allâhomma, labbaïka!* D'après les prescriptions de la loi, il faut que le prédicateur donne des signes visibles d'émotion; aussi ne cesse-t-il de s'essuyer les yeux de son mouchoir. Les assistants doivent également être profondément émus, reconnaître qu'ils sont de très-grands pécheurs et verser des larmes abondantes.[1]

Quand enfin le soleil se couche derrière les montagnes, le prédicateur ferme son livre et on se met à courir à l'envi vers Mozdalifa. Il se produit alors une scène de désordre indescriptible, car chacun court aussi fort qu'il peut et les caravanes

---

1) Au douzième siècle, cela allait encore: „Jamais on n'a vu répandre en un seul jour autant de larmes qu'alors", dit le pieux pèlerin Ibn-Djobaïr (p. 176); mais il n'en est plus de même actuellement. D'après Burckhardt, qui a fait le pèlerinage en notre siècle, il n'y a que les étrangers venus de loin qui crient et qui pleurent; les Arabes et les Turcs causent et plaisantent, fument tranquillement leurs pipes, ou, imitant avec de grands gestes les gens qui agitent leurs vêtements, s'efforcent de tourner la cérémonie en ridicule.

des différents pays se font un point d'honneur d'arriver les premières à destination. Des piétons, des litières, des chameaux sont chaque fois renversés; on se frappe avec des bâtons et d'autres armes. La nuit, il y a une magnifique illumination, "si bien qu'on s'imagine que toutes les étoiles du ciel sont descendues sur terre." [1]

Le dix a lieu la plus grande fête de l'année: c'est le "jour des sacrifices" ou grand Beïram des Turcs. A l'aube, le cadi fait encore une fois un sermon du genre de celui de la veille, si ce n'est qu'il dure beaucoup moins; ensuite on passe à la prière de la fête, et quand on l'a achevée, on se rend lentement à l'étroite vallée de Minâ, où se trouve un village. Là, on se met à jeter des pierres qui ont la grosseur d'une féverole et que, strictement, on devrait ramasser à Mozdalifa; mais beaucoup de personnes les prennent à Minâ et en emploient même qui ont déjà servi, bien que la loi le défende. Les sept premières petites pierres sont lancées contre une espèce de pilier ou d'autel de pierre brute qui est à l'entrée de la vallée, au milieu de la route, et qui mesure six à sept pieds de hauteur; puis on en jette sept autres au milieu de la vallée contre un pilier du même genre, enfin sept encore à l'extrémité occidentale, contre un mur de pierre. En même

1) Ibn-Djobaïr.

temps on crie: "Au nom de Dieu! Dieu est grand! (Nous jetons des pierres) pour être en sûreté contre le diable et ses légions." Après cela commencent les sacrifices. Les pèlerins immolent les victimes qu'ils ont amenées, et tous les mahométans sacrifient au même moment, en quelque partie du monde qu'ils puissent se trouver.

C'est là, sous un certain rapport, la fin du pèlerinage; aussi peut-on se dépouiller des vêtements de pèlerin, reprendre ses habits de tous les jours et retourner à la Mecque pour y accomplir la tournée de la Kaba; mais d'ordinaire on reste encore deux jours à Minâ et on recommence le onze et le douze à jeter des pierres. Le onze s'appelle alors le *jour du repos* et on revient dans l'après-midi du douze à la Mecque. Le pèlerin se rend à la Kaba, qui, dans l'intervalle, a reçu son nouveau voile, dit quelques prières, se place vis-à-vis de la pierre noire, la touche de la main droite ou la baise, si toutefois la foule ne l'empêche pas de le faire, et commence les sept tours dont les trois premiers se font d'un pas rapide. A chaque tour se rattachent certaines prières prescrites qu'il doit dire; chaque fois qu'il en a fait un, il touche de nouveau la pierre noire ou la baise. Il demande ensuite le pardon de ses péchés, se rend à la *station d'Abraham*, qui est tout près, et y prie de nouveau; de là, il va au puits sacré de Zamzam, dont il boit autant d'eau qu'il veut

ou que la presse le permet; enfin il court sept fois rapidement de la colline de Çafâ à celle de Merwa.

Cela fait, il a accompli toutes les cérémonies, dont nous n'avons d'ailleurs donné que les grandes lignes et qui sont réglées dans leurs moindres détails, à tel point que peu de pèlerins les connaissent complétement; cette circonstance toutefois ne diminue en rien le mérite de leur pèlerinage.

L'étrangeté de ces cérémonies a frappé même quelques pieux théologiens musulmans qui n'ajoutent pas grande foi aux légendes; ils conviennent que le fait de tourner autour d'un temple, de courir bien fort entre deux collines, de jeter de petites pierres, etc., ne contribue en rien à augmenter la piété; mais ils se sont tirés d'affaire en notant ces cérémonies comme une marque de la sagesse divine, impénétrable à notre faible raison, ou comme une épreuve de la soumission de l'homme à la volonté mystérieuse et incompréhensible de Dieu. Par contre, des philosophes musulmans ont, avec assez de hardiesse, vu dans les tournées autour de la Kaba une représentation symbolique du cours des corps célestes. Chez nous, non plus, on n'a pas encore essayé d'expliquer historiquement les rites du pèlerinage et je regrette que, pour des raisons que j'ai déjà données, [1] il ne me

1) Voir p. 3 et 4.

soit pas encore possible de communiquer mon opinion à ce sujet. Voici tout ce que je puis en dire: ces cérémonies, dont le sens échappait même à Mahomet et ne pouvait d'ailleurs que bien difficilement lui être connu, ne sont nullement absurdes ou arbitraires; Agar et Ismael n'ont rien à y voir, non plus que le diable, et la dénomination de *station d'Abraham*, incontestablement très-ancienne, repose sur une erreur plaisante, mais facile à expliquer. Les musulmans toutefois seraient-ils contents de leurs rites s'ils en savaient un peu plus long à ce sujet? Il est permis d'en douter.

Nous pouvons passer sous silence les autres devoirs moraux qu'impose la religion musulmane; car la morale est assez bien la même dans toutes les religions. Il n'y a qu'un devoir particulier, la guerre sainte, dont nous devions dire un mot. L'opinion qu'on a longtemps professée à ce sujet en Europe n'est pas exacte; le Koran ne renferme aucun ordre qui, si on fait bien attention à la suite des idées, prescrive la guerre contre tous les infidèles; tout d'abord même Mahomet s'est montré extrêmement tolérant, car il admettait la possibilité du salut pour tous ceux qui croient à Dieu et au jugement dernier et qui pratiquent la vertu, quelle que puisse être, du reste, la forme de leur culte. Mais l'opposition qu'il rencontra modifia sa manière de voir et ce n'est

qu'alors que l'islamisme devint la religion qui peut seule sauver. Néanmoins la guerre sainte n'est imposée comme devoir que dans le seul cas où les ennemis de l'islam ont été les agresseurs; si on prend autrement les prescriptions du Koran, ce n'est que par suite d'une interprétation arbitraire des théologiens. Une autre erreur également est de penser que l'islamisme a été propagé par l'emploi de la force. C'est la puissance politique qui, bien certainement, a été étendue de la sorte, non la religion. Nous verrons plus loin que les califes, loin de chercher à faire des prosélytes, ont, pour des raisons d'intérêt pécuniaire, vu avec beaucoup de déplaisir la conversion des peuples conquis.

Mahomet a aussi défendu les jeux de hasard et le vin. Dans l'occurrence, il a pour ainsi dire tout demandé afin d'obtenir quelque chose. Les Arabes étaient grands buveurs et mettaient un certain orgueil à l'être; même parmi les disciples de Mahomet à Médine, il y en avait qui venaient ivres à la mosquée. Il était donc nécessaire de réagir contre l'ivrognerie, et comme les avertissements au sujet de l'abus du vin n'avaient pas produit de résultat, on le prohiba complétement. Omar sanctionna la défense en établissant la peine du fouet. Sans grand succès toutefois: depuis tout le temps que l'islamisme existe, on a bu du vin, et même beaucoup; seulement, par respect pour

la loi, on ne l'a pas fait ouvertement et on se cache pour boire.

Les lois alimentaires sont beaucoup moins rigoureuses que chez les juifs. La viande de porc, pour laquelle les Arabes avaient au surplus de la répugnance, a été prohibée; et comme généralement l'usage de la graisse cause dans les pays chauds des maladies redoutables et hideuses, il faut reconnaître que la défense en question est une disposition fort sage des religions de l'Orient.

Quant à l'eschatologie, le Koran enseigne de la façon la plus formelle la résurrection de la chair, comme le font le judaïsme et le parsisme, et en fixe l'époque au jour du jugement dernier. Il ajoute, tout comme le judaïsme, que les morts ressusciteront dans les habits qu'ils portaient quand ils sont morts.[1] La description de l'enfer manque également d'originalité: c'est l'imitation d'une imitation. Quand les juifs empruntèrent leur eschatologie au parsisme, ils ne surent pas trouver de nom plus convenable pour le ciel que celui du jardin qu'avait habité le premier couple humain; ils eurent la main encore plus malheureuse quand ils en choisirent un pour l'enfer; en effet, ils l'appelèrent *gé hinnôm* (la géhenne du Nouveau Testament), c'est-à-dire la *vallée de Hinnom:* c'est une vallée aux environs de Jérusalem,

---

1) "Was allerdings nicht wunderbarer ist als in ihren Körpern." (Geiger.)

où les Israélites immolaient leurs enfants en l'honneur de Moloch, mais qui était d'ailleurs aussi agréable que fertile. Mahomet leur prit ces deux noms en même temps que l'idée qu'ils se faisaient de l'enfer. De même que chez les rabbins, l'enfer compte sept portes ou divisions, dont chacune renferme une espèce particulière de damnés. Il y a, en revanche, plus d'originalité dans la description du paradis ou ciel, avec ses magnifiques jardins, avec ses jeunes garçons qui offrent aux élus la céleste boisson parfumée qui n'étourdit pas et ses *houris* ou jeunes filles *aux yeux noirs.* [1] C'est toutefois des juifs que vient aussi l'espace intermédiaire, le mur qui sépare le ciel de l'enfer et qui est destiné à ceux dont les bonnes et les mauvaises actions se compensent.

De quelque côté donc que nous tournions nos regards, il nous faut toujours en revenir à ce que nous disions au commencement de ce chapitre: l'islamisme manque d'originalité. Mais si le phi-

---

1) D'après Sale (*The Koran, Preliminary discourse*, p. 77 de l'édition de 1836), les houris seraient empruntées au parsisme. Je ne relèverais pas cette erreur, si, tout récemment, un de nos compatriotes, écrivain exact, d'ailleurs, et non sans mérite, n'avait repris l'opinion de Sale et n'avait même attribué les houris aux juifs arabes. Aussi me bornerai-je à rappeler que Sale appuie son sentiment sur une citation du *Sad-der* et que ce livre, que Hyde a traduit, n'a pas du tout d'autorité. Il n'a été écrit que vers l'an 1500 et renferme beaucoup d'éléments musulmans. Aussi les *hourâni behicht* (houris du paradis), dont il y est question, ne sont autre chose que les houris musulmanes. Voyez Kleuker, *Zend-Avesta*, Anhang, I, 2, p. 236. Il faut donc laisser à Mahomet l'honneur d'avoir inventé ces houris, qui, aussi bien, ne s'accordent absolument pas avec le parsisme.

losophe en quête d'idées nouvelles et profondes se voit ainsi déçu dans son attente, il faut cependant remarquer que c'est précisément cette absence d'originalité et cette façon de combiner plusieurs religions pour en former une nouvelle qui expliquent, bien mieux que tout autre motif, la rapide propagation de l'islamisme. Chaque peuple retrouvait plus ou moins dans le nouveau culte son ancienne religion. La foi antique n'était ni rejetée ni condamnée, mais seulement modifiée; tous ceux qui n'avaient pas une conviction bien ferme pouvaient quand leur intérêt temporel l'exigeait, voir dans l'islamisme le développement de ce qu'ils avaient accepté auparavant comme vérité. Il est vrai que tous les peuples ne prenaient pas les choses ainsi. Celui auquel Mahomet avait fait le plus d'emprunts était précisément celui qui inclinait le moins à accepter la nouvelle doctrine; car, bien qu'il y eût quelques conversions isolées de juifs aussi bien du temps de Mahomet que dans la suite, la grande majorité resta fidèle au mosaïsme et il n'y a pas, je crois, d'exemple, en quelque pays que ce soit, de la conversion à l'islamisme de toute une population juive, juive d'origine, s'entend. Par contre, les conversions des chrétiens étaient d'autant plus nombreuses en Syrie, en Egypte, dans l'Afrique du nord, en Espagne; ils reconnaissaient, en effet, beaucoup de leurs dogmes dans l'islam et se retrouvaient

fort bien dans la christologie du Koran. Mais la conversion la plus importante de toutes fut celle des Perses; ce sont eux, et non les Arabes, qui ont donné de la fermeté et de la force à l'islamisme, et, en même temps, c'est de leur sein que sont sorties les sectes les plus remarquables. Mahomet n'a certainement pas prévu la grande influence que sa doctrine aurait sur les Perses; il ne se rendait pas compte qu'il faisait beaucoup d'emprunts au parsisme: il croyait prêcher des idées juives et ne savait pas qu'il recevait, pour ainsi dire, le Zend-Avesta de seconde main et que c'était le Zend-Avesta qu'il rééditait. Et il en était pourtant bien ainsi. Nous nous écarterions beaucoup trop de notre sujet si nous voulions retracer l'influence que le parsisme a exercée sur les juifs pendant l'exil de Babylone et la domination deux fois séculaire de la Perse sur la Judée. Il nous faudrait traiter de l'origine du Pentateuque et montrer comment la religion de la majorité des juifs, bien éloignée encore de ce qu'elle fut plus tard, se purifia et s'éleva sous l'influence du parsisme monothéiste et non encore dualiste [1] de ces temps-là: telle était, en effet, la religion de Cyrus, "le pasteur établi par Jéhova, l'exécuteur de ses volontés," "l'oint de Jéhova," ainsi que le prophète qui écrivit vers la fin de l'exil et dont l'œu-

1) Ce fait résulte clairement des inscriptions cunéiformes de Darius.

vre se trouve à la suite d'Isaïe [1], le nomme [2]; nous verrions que, dans la suite, l'influence de la religion des "mages de l'Orient" [3] s'accrut continuellement, si bien que le Talmud est presque devenu dans plusieurs de ses parties un livre zoroastrien. Mais pour le but que nous poursuivons, il suffit de remarquer que le Perse retrouvait beaucoup de points essentiels de sa doctrine dans le Koran. Il y voyait, en effet, Ahuramazda et Ahriman sous les noms d'Allâh et d'Iblîs; la création en six périodes; les anges et les démons; les premiers hommes ayant toute l'innocence des enfants; la femme amenée par Ahriman revêtu de la forme du serpent à manger le fruit qu'il offrait; la résurrection de la chair, que Mahomet prouve à peu près de même que l'auteur de l'antique chant du 31me chapitre du Boundéhech; le ciel, l'enfer et le pont qui réunit le ciel à l'enfer et sur lequel les âmes des bons peuvent seules passer, tandis que celles des méchants tombent dans l'enfer; ce qui, pour le dire en passant, est une idée qu'on a cherchée dans le Koran, bien qu'elle n'y soit pas exprimée, et qui repose sur la tradition. Et il y aurait encore bien d'autres croyances communes à énumérer.

C'est précisément ce défaut d'originalité qui favorisa la rapide propagation de l'islamisme et

1) Isaïe, 40—66. 2) Isaïe, 44, 28; 45, 1. 3) St. Matthieu, 2, 1.

qui en fit une religion universelle; et il ne le serait probablement pas devenu aussi facilement si Mahomet avait été un penseur plus profond et plus indépendant, malgré tout l'avantage que lui donnaient son caractère strictement monothéiste et sa grande simplicité.

VI.

L'APOSTASIE; LA DÉFAITE DES VRAIS CROYANTS ET LA CONVERSION DES PEUPLES CONQUIS.

Califes:

632. **Abou-Bekr.**	644. **Othmân.**
634. **Omar I.**	654. **Alî.**

Omaïades:

661. **Moâwia I.**	715. **Solaïmân.**
680. **Yézîd I.**	717. **Omar II.**
683. **Moâwia II.**	720. **Yézîd II.**
683. **Merwân I.**	724. **Hichâm.**
685. **Abdalmélik.**	743. **Walîd II.**
705. **Walîd I.**	744. **Yézîd III.**

744—750. **Merwân II.**

Il nous faut maintenant reprendre le fil de notre récit et nous transporter au temps où Mahomet venait de mourir sans laisser de fils et sans avoir désigné de successeur.

Le moment était extrêmement critique: l'existence même de l'islamisme se trouvait en jeu. La seule nouvelle déjà de la mort de Mahomet, qui s'était répandue bien vite, frappa ses amis intimes comme un coup de foudre. Quelques personnes le tenaient pour immortel; d'autres avaient du moins pensé que la mort l'épargnerait encore longtemps. Omar surtout le croyait. Peu de temps après que le prophète eut rendu le dernier soupir, il entra dans la chambre d'Aïcha, souleva le vêtement qui couvrait le cadavre et contempla longuement les traits de son maître endormi du sommeil éternel. Tout était si tranquille, si calme, si naturel qu'il ne pouvait admettre la triste vérité. "Le prophète n'est pas mort," s'écria-t-il, "il est seulement sans connaissance." Moghîra, qui était présent, essaya en vain de lui démontrer son erreur. "Non, tu mens," s'écria Omar, "l'envoyé de Dieu n'est pas mort; si tu le crois, c'est ton esprit rebelle qui est la cause de ton illusion. Le prophète ne mourra pas avant d'avoir exterminé tous les hypocrites et tous les infidèles." Là-dessus il alla à la mosquée et parla au peuple qui y était déjà accouru en foule. "Des gens mal intentionnés," dit-il, "essaient de vous faire croire que Mahomet a réellement rendu le dernier soupir. Il n'en est rien; il est allé trouver son Seigneur, comme Moïse, qui resta absent quarante jours pour revenir au moment où ses

disciples disaient déjà qu'il n'était plus. Par Allâh! ainsi aussi reviendra le prophète et il punira ceux qui osent dire qu'il est mort."

On le crut. Il y avait encore si peu de temps qu'on avait vu et entendu Mahomet à cette même place; quoi d'étonnant qu'on aimât à croire qu'Omar avait raison? Mais alors arriva Abou-Bekr. Traversant la mosquée, il écouta un instant les paroles passionnées d'Omar, se rendit ensuite à la chambre d'Aïcha, souleva à son tour le vêtement qui couvrait le cadavre, baisa la face de son ami pour toujours endormi et s'écria: "Doux tu as été pendant ta vie, doux, tu l'es encore dans la mort." Ensuite il souleva la tête avec précaution, contempla les traits qu'il connaissait si bien et dit: "Oui, tu es mort. Hélas, ô mon ami bien-aimé! Toi qui m'étais plus cher que mon père ou ma mère! Tu as goûté les affres douloureuses de la mort et tu es trop précieux aux yeux du Seigneur pour qu'il te fasse vider une seconde fois ce calice." Il replaça ensuite doucement la tête sur le chevet, baisa de nouveau son ami, le recouvrit et revint immédiatement à la mosquée. Il y retrouva Omar occupé à parler au peuple avec la même passion. "Silence, Omar," s'écria-t-il, "va t'asseoir, calme-toi!" Mais comme Omar n'en continuait pas moins, Abou-Bekr se détourna de lui et se mit lui-même à parler à l'assemblée; sur quoi tout le monde laissa Omar pour l'écouter.

"Le Tout-Puissant," dit-il, "n'a-t-il donc pas révélé ce verset à son prophète: *En vérité, tu mourras et ils mourront?* Et cet autre, après le combat d'Ohod: *Mahomet n'est qu'un prophète; avant lui, les autres prophètes sont morts; si, lui aussi, il mourait ou s'il était tué, apostasieriez-vous?*"[1] Que tous ceux donc qui adorent Mahomet, sachent qu'il est réellement mort; mais que ceux qui adorent Dieu, sachent que Dieu vit et ne meurt pas!" Ni Omar, ni le peuple ne s'étaient rappelé ces passages du Koran; mais quand Abou-Bekr, homme calme et rassis, les eut récités, tout le monde comprit qu'on ne reverrait plus le prophète.

Restait à résoudre une grave question. Comme Mahomet n'avait pas désigné de successeur, il fallait bien suivre l'ancienne coutume et élire un chef. Mais qui nommerait? Seraient-ce tous les musulmans? C'eût été certainement régulier; mais il y avait impossibilité, car il était aisé de voir que des temps difficiles approchaient et qu'une foule de tribus abjureraient l'islamisme. L'élection devait donc se faire par la tribu qui tenait le premier rang, qui avait l'hégémonie. Or les Médinois s'attribuaient ce rôle, non sans raison, car c'étaient eux qui avaient fait triompher l'islamisme. Ils se réunirent donc. Qui choisiraient-ils? Il n'y avait pas d'hésitation possible: le vaillant et

1) Koran, 39, vs. 31; 3, vs. 138.

noble Sad ibn-Obâda, chef des Khazradj, était tout naturellement indiqué. N'étant pas en ce moment entièrement rétabli d'une grave maladie, il se fit envelopper dans une couverture et porter à l'assemblée des Médinois, et comme sa voix était encore trop faible pour qu'on pût l'entendre, il faisait répéter ce qu'il disait par l'un de ses amis. Il rappela aux siens qu'avant toutes les autres tribus, ils avaient embrassé l'islamisme; qu'ils en avaient assuré la victoire et que, par suite, eux seuls pouvaient prétendre au pouvoir suprême. Ses paroles furent reçues par d'universels applaudissements et la foule proclama immédiatement Sad successeur de Mahomet. La minorité exprima néanmoins la crainte que les émigrés ne fussent point satisfaits de leur décision. "Eh bien!" répondirent d'autres, "dans ce cas nous leur dirons: nous avons choisi notre émir; choisissez le vôtre et séparons-nous; car jamais nous ne souffrirons qu'un autre règne sur nous."

Cependant Abou-Bekr était informé de ce qui se passait. Il se rendit en toute hâte avec Omar et Abou-Obaïda à la réunion des Médinois. Dès leur arrivée, Omar voulut prendre la parole; mais Abou-Bekr, qui craignait à bon droit sa passion et son imprudence, l'arrêta. "Laisse-moi parler d'abord," dit-il; "après, tu pourras dire tout ce que tu veux." Il s'exprima avec modération, reconnut les grands services que les Médi-

nois avaient rendus à la religion, mais chercha en même temps à leur démontrer que les émigrés avaient plus de droits qu'eux à l'hégémonie, puisqu'ils étaient membres de la tribu de Mahomet et qu'ils avaient les premiers embrassé sa cause et souffert pour elle. "Après nous," ajouta-t-il, "vous êtes les premiers; qu'on prenne donc l'émir parmi nous et les vizirs parmi vous." Les autres proposèrent alors que chaque parti élût son chef. "Jamais!" s'écria Omar; "il ne peut y avoir deux émirs. Celui que vous choisirez ne sera pas reconnu par les Arabes, car leur prophète n'appartenait pas à votre tribu. Un parent du prophète, voilà la personne à qui ils obéiront, et, s'ils refusent, nous saurons bien les y contraindre."

La discussion devint très-vive et peu s'en fallut que des paroles on ne passât aux voies de fait. Mais Abou-Obaïda dit alors: "Vous avez été les premiers à accorder votre appui au prophète; ne soyez donc pas maintenant les premiers à rompre l'union!" Aussitôt Bachîr, parent mais émule de Sad, se leva et reconnut les droits des Mecquois émigrés. Cela fit impression sur quelques Khazradjites, mais surtout sur l'autre tribu médinoise, celle des Aus. Séparés des Khazradj par une vieille inimitié, ils n'avaient pas grande envie de laisser Sad régner sur eux; de sorte qu'ils commençaient déjà à se déclarer pour les émigrés quand on vit arriver à la réunion la tribu d'As-

lam, sur l'appui de laquelle les émigrés pouvaient compter. Le moment était donc favorable et Abou-Bekr se hâta d'en profiter. Il prit Omar et Abou-Obaïda par la main et invita les Médinois à élire l'un des deux; mais, d'une voix unanime, ils s'écrièrent: "Tu vaux mieux que nous; étends la main pour que nous te jurions obéissance." Avant qu'ils pussent le faire, Bachîr s'était déjà précipité vers Abou-Bekr et il fut le premier à prêter serment entre ses mains. Les Aus suivirent son exemple; les Aslamites entrèrent alors en foule et reconnurent Abou-Bekr. La presse et l'émoi étaient au comble. Le Khazradjite Hobâb voulait encore résister; il poussa son cri de guerre et tira son épée; mais Omar la lui arracha de la main. Sad, qui venait d'être déçu dans ses espérances, se trouva, en outre, en danger d'être écrasé sur sa couche; en vain ses amis criaient à la foule de le respecter. Bien mieux, Omar ne rougit pas d'injurier de la façon la plus grossière cet adversaire sans défense, si bien qu'Abou-Bekr dut s'interposer entr'eux. [1]

C'est donc au milieu du plus grand désordre — Omar lui-même l'a avoué plus tard publiquement dans la mosquée de Médine—que s'est fait le choix du successeur ou *vicaire* (calife) de Mahomet. Mais il y avait deux points de gagnés: d'abord les

1) J'ai suivi le récit d'un des Médinois que donne Tabarî: il a un cachet de vérité qui manque souvent à ceux des Mecquois.

Mecquois avaient l'hégémonie; ensuite, comme successeur de Mahomet, on avait pris un homme qui avait été son ami le plus intime, qu'il aurait probablement lui-même désigné pour lui succéder s'il avait voulu choisir quelqu'un, et qui se distinguait par une foi inébranlable dans le triomphe de l'islamisme. Par là il se trouvait en mesure de tenir tête aux difficultés qui l'entouraient.

Les circonstances étaient, en effet, extrêmement critiques. La mort de Mahomet, que les tribus arabes attendaient depuis longtemps avec impatience, fit partout éclater la révolte. Et partout les révoltés l'emportaient: tous les jours des chefs et des employés musulmans, chassés de leurs provinces, venaient chercher un refuge à Médine et les tribus les plus proches se préparaient déjà à assiéger la ville. Comment Abou-Bekr leur résisterait-il? Il n'avait pas d'armée: d'après la volonté de Mahomet, il avait envoyé celle dont il disposait contre la Syrie en dépit des représentations des musulmans, qui, prévoyant le danger, l'avaient supplié de différer l'expédition. "Je ne veux," avait-il répondu, "révoquer aucun ordre que le prophète a donné. Dût Médine devenir la proie des bêtes sauvages, l'armée doit exécuter la volonté de Mahomet."

Le danger était donc grand, moins toutefois qu'il ne le semblait. La puissance de l'adversaire

ne devait pas se mesurer à sa force matérielle, mais à ses moyens moraux, à la bonté de la cause pour laquelle il combattait. Et quelle était cette cause? Une conviction profondément enracinée, sa foi antique? Son triomphe, dans ce cas, eût été indubitable; mais il n'en était rien. On ne combattait pas pour l'ancienne religion; on prenait uniquement les armes parce qu'on trouvait le nouveau culte insupportable. Ce n'était pas là un motif qui pût inspirer de l'enthousiasme ou exciter à accomplir des actions héroïques et vraiment grandes. Les chefs des insurgés le sentaient bien eux-mêmes; ils eurent alors la malheureuse idée de se donner à leur tour pour prophètes; Mahomet, se disaient-ils, avait dû son succès à cette idée; eux aussi, ils voulaient en faire l'essai. Ils n'oubliaient qu'une chose: c'est que Mahomet avait été animé d'une ferme conviction et que c'est là ce qui leur manquait à eux-mêmes. Aussi la révolte, malgré tout le sang qu'on répandit, eut-elle un caractère vraiment ridicule; quand on compare ce qui se passa alors avec l'établissement de l'islamisme, on pense involontairement à la parodie d'un drame. Mosaïlima, homme laid et chétif qui joua dans le Yémâma le rôle de prophète, était un vulgaire charlatan qui montrait un œuf dans une bouteille à col étroit; il fabriqua un Koran de sa façon et accorda à ses adhérents la permission de boire autant de vin qu'ils vou-

draient. Malheureusement pour lui, il se vit serré de près par la prophétesse Sadjâh, chrétienne de Mésopotamie, qui était à la tête d'une grande armée. Il sut toutefois trouver un moyen de salut. Il lui envoya des présents considérables et l'invita à se rendre à une entrevue secrète, qui eut en effet lieu et qui dura longtemps. Quand Sadjâh fut revenue auprès de ses partisans et qu'ils lui demandèrent quel était le résultat de la conférence, elle leur répondit: "J'ai trouvé en Mosaïlima un vrai prophète et il est devenu mon mari." "Nous fera-t-il donc aussi un cadeau de noces?" demandèrent les Témîmites. — "Il n'a rien dit de cela." — "Mais il serait honteux pour toi et pour nous que notre prophétesse pût se marier sans rien donner. Il faut que tu lui demandes un cadeau pour nous." Sur ces entrefaites Mosaïlima s'était de nouveau renfermé dans son fort. Quand vint le héraut, il ne fit pas ouvrir les portes et se borna à demander du haut du mur ce qu'on lui voulait. Quand il l'eut appris, il répondit: "Fort bien! Annoncez que Mosaïlima, fils de Habîb, envoyé de Dieu, accorde aux Témîmites dispense de la première et de la dernière des cinq prières quotidiennes que Mahomet leur a prescrites." Et depuis lors les Témîmites ne firent plus la prière que trois fois par jour, même lorsque, dans la suite, ils eurent de nouveau embrassé l'islamisme, à ce qu'ils disaient du moins.

Tout ce monde qui n'avait rien de sérieux allait être aux prises avec un homme d'une ferme conviction, d'une volonté forte et inébranlable, qui repoussait avec fierté toute transaction. Si Abou-Bekr l'avait voulu, il aurait pu, en montrant un peu de condescendance, s'assurer l'appui ou du moins la neutralité de différentes tribus, qui lui promettaient de continuer à dire les prières obligatoires s'il voulait les exempter de la taxe des pauvres. Mais bien que les principaux musulmans conseillassent d'accepter cette transaction, Abou-Bekr la rejeta. "L'islam," répondit-il, "ne connaît qu'une loi une et indivisible; il n'est pas permis d'obéir à l'une des prescriptions et de violer l'autre." La fermeté de son caractère et les dissentiments des insurgés lui donnaient une force plus grande qu'elle ne le semblait. Les tribus voisines ayant été bientôt réduites, Khâlid attaqua les bandes de Tolaïha, qui s'était fait connaître jadis comme héros, mais qui voulait maintenant jouer aussi au prophète. En conséquence, il ne prenait point part au combat; enveloppé dans son manteau, il attendait loin du champ de bataille qu'une révélation descendît du ciel. Il fallut longtemps pour qu'elle vînt; elle arriva cependant quand ses troupes commencèrent à céder. "Faites comme moi, si vous le pouvez," cria-t-il à ses soldats; et, sautant sur son cheval, il s'enfuit au grand galop. Le carnage que firent les musulmans

fut horrible. En effet, cette guerre a été, en général, beaucoup plus sanglante que celles qu'on devait faire dans la suite contre la Perse et l'empire romain. Les Arabes avaient commis le crime le plus grave que connaisse l'islamisme: ils avaient apostasié et l'apostasie est punie de mort; sur ce point, la loi est inexorable. Aussi l'ordre qu'Abou-Bekr avait donné à Khâlid portait: "Exterminez les apostats sans pitié par le glaive et par le feu."

Après une résistance opiniâtre, les partisans de Mosaïlima, au nombre de dix mille, furent également réduits et massacrés jusqu'au dernier. Toute l'Arabie fut baignée dans le sang; mais l'islamisme triomphait partout et si les Arabes n'étaient pas convaincus de la vérité de la religion de Mahomet, ils durent cependant reconnaître qu'elle avait une puissance contre laquelle aucune résistance ne servait. La victoire à peine remportée, Abou-Bekr envoya les sauvages Bédouins contre la Perse et l'empire romain. C'était là, à ne juger les choses que superficiellement, un procédé téméraire; au fond, il était fort raisonnable; c'était le plan de Mahomet qu'on réalisait: il consistait à ne pas laisser le temps de la réflexion à ceux qu'on venait de soumettre et à les attacher à l'islamisme par les conquêtes, la gloire militaire et le butin. Aussi ne fut-il plus question d'apostasie dans la suite; car l'apostasie

était punie de mort; on se donna donc les dehors de l'islamisme, mais on s'en tint là. Sauf le noyau des musulmans, que formaient les émigrés, les Médinois et quelques personnes qui s'étaient jointes à eux, il n'y avait que très-peu de gens qui connussent le Koran et ses prescriptions. Les Arabes qui s'établirent en Afrique ne savaient pas même, à un siècle de là, que Mahomet avait défendu le vin. Vers la même époque, les tribus d'Egypte parlaient beaucoup du bon vieux temps du paganisme, jamais de l'islamisme. Après la victoire remportée à Kâdisîa sur les Perses (635), il se trouva qu'il y avait encore beaucoup de butin de trop après que chacun eut reçu sa part. C'est pourquoi le calife qui régnait alors, Omar, écrivit au général de distribuer le reste entre ceux qui sauraient par cœur les plus longs passages du Koran. Le général fit venir ceux qui avaient le plus contribué à la victoire et demanda au noble Amr ibn-Madî-karib ce qu'il en connaissait. "Rien," répondit-il; "j'ai embrassé l'islamisme dans le Yémen et j'ai eu beaucoup trop de guerres à faire pour pouvoir m'occuper du Koran."—"Et toi?" dit le général à Bichr de Tâïf.—"Oh! j'en sais bien plus long qu'Amr: *au nom du Dieu miséricordieux.*" Mais aussi, c'était là tout ce qu'il en connaissait.

En outre, bien qu'on ne fît plus opposition à l'islamisme et que les conquêtes se continuassent,

l'aristocratie mecquoise et les tribus des Bédouins ne pardonnaient pas aux fondateurs de la nouvelle religion la victoire qu'ils avaient remportée et ils ne s'accommodaient pas de la domination que les vrais croyants voulaient exercer sur eux. En apparence, il y avait donc là une question de personnes, non de principe; en réalité, pourtant, la lutte avait pour objet un principe, bien qu'il fût plus ou moins dissimulé. Elle commence avec l'avénement au trône d'Othmân, troisième calife et successeur d'Omar (644). Othmân, âgé alors de soixante-dix ans, était un homme débonnaire et médiocre, qui avait un grand faible pour sa famille, pour l'ancienne aristocratie mecquoise et pour les Omaïades, c'est-à-dire donc pour tous ceux qui, pendant vingt ans, avaient été les ennemis de Mahomet et dont l'orthodoxie était encore très-sujette à caution. Grâce à lui, ils obtinrent les postes les plus élevés, au grand scandale des vrais croyants, qui finirent même par faire assassiner le vieux calife. Le gendre de Mahomet, Alî, monta alors sur le trône; mais il ne fut pas reconnu partout; la Syrie prit avec enthousiasme les armes pour son gouverneur Moâwia, fils d'Abou-Sofyân, et son triomphe fut en même temps celui du parti qui, au fond du cœur, était hostile à l'islamisme. Mais les vrais croyants ne se soumirent pas et, sous le successeur de Moâwia, qui était son fils Yézîd Ier, la lutte éclata de nou-

veau. Hosaïn, fils cadet d'Alî, éleva des prétentions au trône; mais il tomba lui-même, avec les quelques partisans qu'il avait, sous le glaive de ses ennemis à Kerbelâ. C'est alors qu'Abdallâh ibn-Zobaïr, fils d'un compagnon du prophète, leva à la Mecque l'étendard de la révolte. Pendant toute une année, le calife, quoique peu endurant de sa nature, le laissa faire; car vu qu'Abdallâh ne quittait pas la Mecque, Yézîd ne le regardait pas comme dangereux; de plus, il ne voulait pas par prudence et pour ne pas exciter par trop l'irritation des vrais croyants, faire sans nécessité absolue verser du sang sur un territoire qui, déjà du temps du paganisme, passait pour inviolable. Enfin, quand sa patience fut à bout, il exigea pour la dernière fois d'Abdallâh que celui-ci le reconnût. Abdallâh s'y refusa. C'est alors que le calife, dans sa colère, jura qu'il n'accepterait la soumission du rebelle que quand il se trouverait devant lui, couvert de chaînes. Plus tard, lorsque sa colère se fut refroidie, il regretta ce serment, car, au fond, il avait bon cœur, et il imagina un moyen de le tenir sans blesser l'orgueil d'Abdallâh. Il décida notamment de lui envoyer une chaîne d'argent et un magnifique manteau sous lequel, s'il le voulait, il pourrait dissimuler la chaîne. Une ambassade chargée de ces étranges présents partit de la résidence de Damas pour la Mecque. Abdallâh refusa naturellement les ca-

deaux et en vain les ambassadeurs cherchèrent-ils par leurs raisonnements à le détourner de sa résolution. Il s'imaginait qu'en aucun cas on n'oserait employer la violence contre lui sur le territoire sacré ; il se croyait donc en sûreté, bien que les envoyés lui assurassent de la façon la plus nette que ni le calife ni ses Arabes de Syrie ne se laisseraient arrêter par un scrupule de ce genre.

Ce n'était pas Abdallâh pourtant qui devait le premier éprouver les effets de la colère du calife ; elle tomba d'abord sur les habitants de Médine. Cette ville, où régnait un mauvais esprit, était en contestation avec le gouvernement au sujet de la possession de certaines terres. Pour aplanir cette difficulté, le gouverneur, neveu du calife, avait conseillé aux Médinois les plus considérables de se rendre à la cour. Ils s'étaient conformés à cet avis et avaient été reçus avec une politesse extrême par le calife, qui désirait vivement les gagner ; mais comme Yézîd, qui était d'ailleurs un homme noble et poli, ne brillait pas par le respect pour la religion dont il était le grand-prêtre, il avait, sans le vouloir, scandalisé au plus haut point les orthodoxes Médinois. De retour chez eux, ils dépeignirent le calife à leurs concitoyens sous les couleurs les plus sombres. Il buvait du vin, disaient-ils, jouait de la guitare, passait le jour en compagnie de chiens de chasse (or Mahomet avait une profonde aversion pour

la chasse) et la nuit, dans la société de voleurs de grand chemin: ils désignaient ainsi les Bédouins; Yézîd, en effet, élevé au milieu d'eux, faisait grand cas de ces libres enfants du désert qui, comme on sait, sont aussi brigands à l'occasion. Yézîd, ajoutaient-ils, ne priait jamais: c'était un infidèle. A toutes ces accusations plus ou moins fondées, ils en ajoutaient encore d'autres, qui n'avaient aucune espèce de base, mais qui faisaient une impression profonde sur les Médinois toujours disposés à croire tout le mal possible d'un Omaïade. Aussi la mosquée fut-elle bientôt le théâtre d'une étrange abjuration. Tous les Médinois s'y rassemblèrent; puis chacun d'eux se dépouillant d'une pièce de son habillement, la jeta en s'écriant: "Je rejette Yézîd comme je rejette mon manteau," ou „mon turban," ou "ma sandale." On expulsa ensuite les Omaïades qui se trouvaient dans la ville; mais on ne put faire aboutir le plan de nommer un nouveau calife, parce que les Koraïchites qui habitaient Médine ne voulaient pas reconnaître de Médinois, et réciproquement. On résolut donc d'attendre pour l'élection jusqu'à ce que Yézîd eût été renversé du trône.

C'était là une folle entreprise: que pouvait une seule ville contre les armées de tout cet empire déjà si considérable? C'est ce qu'un Médinois qui vivait à la cour et qui avait été envoyé par son

maître à Médine, s'efforça de faire voir à ses compatriotes; mais, aveuglés par la passion, ils ne voulurent donner aucune écoute aux conseils et aux avertissements qu'il leur donnait à bonne intention. Le calife se vit donc obligé de recourir à la force. Il envoya une armée et en confia le commandement à Moslim, qui était bien plus près du paganisme que de l'islamisme et auquel il donna les ordres suivants: "Accorde aux Médinois trois jours de réflexion; s'ils refusent de se soumettre après l'expiration de ce délai, attaque-les, fais piller la ville pendant trois jours et contrains les habitants à jurer qu'ils sont mes esclaves; à ceux qui refuseront de prêter ce serment, tu feras trancher la tête."

Les Médinois ne voulurent pas entendre parler de soumission et se portèrent à la rencontre de l'ennemi. On lutta avec ardeur de part et d'autre (bataille de Harra, 683); des deux côtés, il y avait un égal acharnement. Les Médinois étaient animés d'un fanatisme farouche; ils se considéraient comme des élus et regardaient les soldats syriens comme des païens; ils étaient convaincus que leurs adversaires, s'ils succombaient, trouveraient place parmi les damnés et qu'eux-mêmes ils iraient au séjour des bienheureux s'ils tombaient. L'issue longtemps douteuse de la bataille fut enfin décidée par la trahison. Une famille médinoise s'était laissé corrompre et avait ouvert

une porte à un détachement des troupes syriennes: les Médinois entendirent tout-à-coup derrière eux les cris de victoire des Syriens. Tout était donc perdu; la ville se trouvant au pouvoir de l'ennemi, le salut devenait impossible. Aussi la plupart n'y songèrent même pas: ils s'efforçaient uniquement de vendre leur vie aussi chèrement que possible. Parmi ceux qui tombèrent, il y eut sept cents personnes qui savaient le Koran par cœur; dans le nombre, on comptait quatre-vingts compagnons du prophète. Aucun de ceux qui, aux côtés de Mahomet, avaient combattu lors de sa première victoire sur les Mecquois, celle de Bedr, ne survécut à ce jour de malheur.

Les cavaliers syriens entrèrent dans la ville. Comme ils ne savaient que faire de leurs chevaux, ils les conduisirent à la mosquée et les y attachèrent entre la chaire et le tombeau du prophète, en ce lieu que Mahomet lui-même avait appelé l'un des jardins du paradis!

Pendant trois jours la ville fut livrée au pillage; ni les femmes ni les enfants ne furent épargnés. Après cela les Médinois, ceux du moins qui étaient encore dans la ville, car la plupart avaient pris la fuite, durent prêter serment en déclarant qu'ils étaient les esclaves de Yézîd et qu'il lui était loisible de leur donner la liberté ou de les vendre, selon qu'il le trouverait bon; il leur fallut reconnaître qu'il avait un pouvoir illimité sur

tout ce qu'ils possédaient, leurs femmes, leurs enfants, leur vie.

Dans la suite, se voyant harcelés, persécutés et opprimés sans relâche par les Omaïades, les descendants des fondateurs de l'islamisme n'eurent plus d'autre parti à prendre que celui de s'établir ailleurs. C'est ce que firent la plupart d'entr'eux : ils se joignirent à l'armée d'Afrique et passèrent plus tard avec elle en Espagne.

Moslim était également chargé de soumettre la Mecque. La mort l'en empêcha; mais, en vertu de la décision du calife, Hoçaïn, membre de la même tribu que Moslim, le remplaça dans le commandement. Il commença le siége de la Mecque et fit lancer sur la Kaba d'énormes blocs de pierre, qui mirent en pièces les piliers de l'édifice; à la fin il réussit même à l'incendier entièrement et c'est à cette occasion que la *pierre noire* éprouva son premier malheur: ne pouvant résister au feu, elle se brisa en quatre morceaux. La Mecque ne fut toutefois pas prise; la mort imprévue de Yézîd et l'anarchie qui en résulta forcèrent Hoçaïn à lever le siége et à ramener l'armée en Syrie.

Grâce à ces circonstances, la souveraineté du prétendant mecquois, Abdallâh ibn-Zobaïr, ne resta pas bornée à la Mecque et on le reconnut aussi ailleurs. Bientôt pourtant les Omaïades se rétablirent, et, sous le califat d'Abdalmélik, quand la Mecque fut de nouveau la seule ville qu'Abdal-

lâh possédât, une armée sous les ordres de Haddjâdj s'avança contre le territoire sacré et mit le siége devant la ville. De nouveau on lança des pierres contre la Kaba, que, dans l'intervalle, on avait rebâtie; mais il y eut un jour un violent orage pendant cette opération et la foudre frappa douze soldats. Cet événement fut généralement regardé comme une punition du sacrilége et les soldats refusèrent de se remettre à l'œuvre. Aussitôt Haddjâdj, relevant sa robe, prit une pierre, la plaça sur la machine et mit les cordes en mouvement en disant: "Tout cela ne signifie rien; je connais le pays, puisque j'y suis né; les orages y sont très-fréquents." Le siége fut poussé vigoureusement pendant plusieurs mois et quand Abdallâh eut péri, on prit la ville (692).

Ainsi donc le parti hostile à l'islamisme n'avait pas eu de repos avant d'avoir soumis les deux villes saintes, changé la mosquée de Médine en écurie, brûlé la Kaba et profondément humilié les descendants des premiers musulmans. Les tribus arabes qu'une minorité avait soumises et forcées d'embrasser l'islamisme lui faisaient payer cher ce double succès. Toute la période des Omaïades n'est que la réaction et le triomphe du principe païen. Les califes eux-mêmes étaient, à une exception près, des indifférents ou des infidèles; l'un d'entr'eux, Walîd II, alla même si loin qu'il se faisait remplacer à la prière publique par ses con-

cubines et qu'il se servait du Koran comme d'un but pour ses flèches. Ils ne favorisaient pas la conversion des peuples soumis, des chrétiens syriens et coptes, des Perses, des Berbères du nord de l'Afrique, car ils la voyaient avec déplaisir pour la raison même qui était la cause de la plupart de ces conversions. D'après la loi, en effet, les non-mahométans qui vivent sous la domination musulmane doivent payer une capitation, mais ils sont relevés de cette obligation aussitôt qu'ils embrassent l'islamisme. Cette disposition a beaucoup contribué à la propagation de l'islam: des millions d'hommes apostasièrent parce que l'intérêt pécuniaire l'emportait chez eux sur toute autre considération. Mais ces conversions mêmes étaient fort dommageables pour le trésor. C'est ainsi que l'impôt de l'Egypte, même sous le califat d'Othmân, était de plus de moitié supérieur à ce qu'il fut fort peu de temps après sous le califat de Moâwia, parce que, dans l'intervalle, la majeure partie des chrétiens coptes avait accédé à l'islamisme. En partie par indifférence pour la religion, en partie pour des raisons d'argent, les califes entravaient les conversions. Plusieurs d'entr'eux n'accordaient pas l'exemption de la capitation aux nouveaux musulmans, sous prétexte qu'ils ne l'étaient devenus qu'en apparence et qu'ils ne se tenaient pas aux prescriptions de l'islamisme. De tous les Omaïades, Omar II fut le

seul prince vraiment croyant et pieux. L'intérêt pécuniaire ne le touchait pas; en revanche, la propagation de la foi lui tenait d'autant plus à cœur. Les fonctionnaires ne surent pas s'arranger de ce nouveau principe qui contrastait si fort avec celui qui avait été en vigueur auparavant. "Si tout continue à aller en Egypte comme maintenant," écrivait un fonctionnaire au calife, "les chrétiens sans exception se feront musulmans et l'état perdra tous ses revenus." — "Je regarderais comme un grand bonheur," dit Omar, "que tous les chrétiens se convertissent, car Dieu a envoyé son prophète pour remplir le rôle d'apôtre et non pas celui de collecteur d'impôts." Il répondit de même au gouverneur du Khorâsân, qui se plaignait que beaucoup de Perses de sa province n'eussent embrassé l'islamisme que pour être exemptés du paiement de la capitation et qu'ils ne se fussent pas fait circoncire: "Dieu a envoyé Mahomet pour faire connaître la vraie foi aux hommes et non pour les circoncire." Il ne prenait donc pas trop strictement les prescriptions de la loi: il n'ignorait pas que beaucoup de conversions manquaient de sincérité, mais il prévoyait en même temps — et en cela il a vu juste — que si les enfants et les petits-enfants des convertis étaient élevés dans l'islamisme, ils deviendraient un jour d'aussi bons, peut-être même de meilleurs musulmans que les Arabes.

En ce qui concerne la majorité de ces derniers, ils ont eu, pendant toute la période des Omaïades, ce degré de foi auquel les musulmans appliquent le nom d'*islam* pris dans un sens restreint. On distingue notamment trois degrés dans la foi et la tradition raconte ce qui suit à ce sujet:

Un jour Gabriel s'étant revêtu de l'apparence d'un Arabe, vint trouver Mahomet et se plaçant de façon que son genou touchât celui du prophète, il lui demanda:

"Envoyé de Dieu, qu'est-ce que l'islam?"

"Il y a islam," répondit Mahomet, "quand on reconnaît qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Allâh et que je suis l'envoyé de Dieu, qu'on prie régulièrement, qu'on fait des aumônes, qu'on jeûne pendant le mois de Ramadhân et qu'on accomplit le pèlerinage, si on le peut."

"Tu as raison. Et qu'est-ce que l'*îmân*?"

"L'*îmân* consiste à croire à Dieu, à ses anges, à ses livres, à ses prophètes, au jour du jugement et à la prédestination tant pour le bien que pour le mal."

"C'est exact. Et qu'est-ce que l'*ihsân*?"

"C'est le fait de servir Dieu comme si on le voyait, car bien que tu ne le voies pas, il te voit."

Dans ce sens donc, l'*islam* désigne une foi purement extérieure, l'observation des cinq préceptes fondamentaux. C'est à ce degré que se trouvaient les Arabes du temps des Omaïades, sauf que

pour beaucoup d'entr'eux la foi n'était même que le déisme, et le passage suivant du Koran (49, vs. 14) leur était tout-à-fait applicable: «Les Bédouins disent: Nous croyons. Réponds-leur [1]: Point du tout. Dites plutôt: Nous avons embrassé l'islam; car la foi n'a pas encore pénétré dans vos cœurs."

Mais malgré toute l'indifférence des Arabes d'alors et de leurs souverains, malgré le peu d'efforts qu'ils faisaient pour propager la foi, malgré leur habitude d'entraver cette propagation plutôt que de la favoriser, l'islamisme ne laissa pas de se répandre avec une étonnante rapidité parmi les peuples conquis. C'était là un phénomène que le monde n'avait jamais connu encore [2] et qui, à première vue, semble étrange et inexplicable, d'autant plus que la nouvelle doctrine n'était imposée à personne. Mahomet avait prescrit la tolérance. Il avait en réalité établi pour règle que ceux qui possédaient un livre reconnu par lui comme saint, une révélation qu'il reconnaissait, c'est-à-dire donc les juifs et les chrétiens, jouiraient de la liberté du culte moyennant le paiement d'un impôt; mais lui-même était déjà allé plus

---

1) Qu'on ne perde pas de vue que le Koran est la parole de Dieu et que c'est Dieu qui, par suite, met la réponse dans la bouche de Mahomet.

2) "Die massenhafte Annahme einer neuen Religion in Folge einer fremden Eroberung ist etwas dem ganzen Alterthum Unbekanntes, der Islam steht darin ganz einzig da." Von Gutschmid.

loin en accordant le même privilége aux sectateurs de Zoroastre établis dans la province de Bahraïn [1]. Othmân fit un pas de plus: il assimila les Berbères du nord de l'Afrique aux juifs, aux chrétiens et aux zoroastriens [2]. Nous ne savons, il est vrai, que fort peu de chose, sinon rien, de l'ancienne religion des Berbères; mais, à en juger par le caractère de ce peuple, nous pouvons conjecturer qu'elle constituait plutôt une religion sacerdotale qu'un culte de la divinité; en tout cas, il est incontestable que les Berbères n'avaient pas de livre saint. Il résulte clairement de là que la tolérance allait aussi loin que possible, plus loin peut-être que Mahomet ne l'avait voulu. En outre, la domination musulmane était un soulagement, un bienfait, notamment pour les chrétiens. Les chrétiens d'Orient appartenaient en majeure partie à des sectes que la cour de Constantinople opprimait et persécutait, tandis que l'islamisme leur laissait naturellement pleine liberté de comprendre le christianisme comme ils le trouvaient bon et accordait une égale protection à toutes les sectes anciennes ou nouvelles. Si l'on ajoute que les lourds impôts qu'ils avaient eu à payer à l'empereur romain n'étaient pas exigés par le nouveau gouvernement et que la capitation qu'on leur im-

1) Belâdzorî, éd. de Goeje, p. 79.
2) Belâdzorî, p. 80.

posait était modérée, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils donnassent de beaucoup la préférence à la domination des musulmans sur celle des Romains et à ce qu'ils soutinssent vigoureusement les Arabes dans leurs conquêtes, loin de travailler contre eux. Pourquoi donc ne s'en tinrent-ils pas dans la suite à leur religion; pourquoi embrassèrent-ils l'islamisme et cela généralement contre le gré de leurs souverains?

Différentes causes ont contribué à ce résultat. Nous avons déjà indiqué l'intérêt matériel: la capitation était modérée à la vérité; encore aimait-on mieux ne pas la payer. De plus le sentiment de la dignité personnelle et l'ambition se trouvaient aussi en jeu. On tolérait seulement les non-musulmans, sans plus; ils n'étaient pas mis sur la même ligne que les adhérents de l'islamisme et on les regardait comme une race inférieure. Les dispositions auxquelles les chrétiens devaient se soumettre et qui avaient été décrétées par Omar étaient fort humiliantes. Il ne leur était pas permis de bâtir des églises, des chapelles ou des couvents nouveaux, ni même, d'après ce qu'Omar avait décidé, de reconstruire ce qui tombait en ruines, bien qu'on le leur accordât communément. Tout musulman avait le droit d'entrer nuit et jour dans les églises; il fallait qu'elles fussent toujours ouvertes aux voyageurs mahométans et on était obligé de pourvoir pendant

trois fois vingt-quatre heures à leur entretien. Il ne pouvait y avoir de croix sur les églises; les chrétiens ne devaient pas montrer leurs livres saints dans les rues musulmanes ni prier ou chanter à haute voix dans leurs églises s'il y avait des musulmans dans le voisinage; les enterrements devaient avoir lieu en silence et sans cierges quand le convoi traversait des quartiers musulmans. Il n'était pas permis non plus aux chrétiens de tâcher de faire des prosélytes ni d'entraver en aucune façon ceux d'entr'eux qui voulaient passer à l'islamisme. En toute occasion ils étaient obligés de montrer du respect et de la soumission aux mahométans; quand ces derniers étaient assis, il leur fallait rester debout. Ils ne pouvaient porter le costume arabe, mais ils devaient conserver le leur propre et se distinguer, en outre, en mettant une espèce particulière de ceinture. Enfin, il ne leur était pas loisible de parler arabe, de faire graver des mots arabes sur leurs cachets, de prendre des noms arabes, d'employer des selles, de porter des armes ou d'avoir des musulmans comme esclaves.

Dans les premiers temps, il n'y a pas à le nier, ces dispositions ont rarement été appliquées dans toute leur rigueur. Ceux qui exécutaient la loi étaient plus tolérants et plus équitables que la loi elle-même. Parfois même on faisait avec des populations chrétiennes des traités qui les rele-

vaient de plusieurs des restrictions dont il vient d'être parlé [1]. Mais malgré tout cela les chrétiens avaient chez les musulmans à peu près la position que les juifs ont eue en Europe pendant le moyen âge et qu'ils ont encore actuellement dans l'esprit de la grande masse. Ils formaient aux yeux de leurs maîtres une race impure et sale qui excitait le dégoût; quand un musulman parlait à un chrétien, surtout à un prêtre, il se tenait à une certaine distance de crainte de se souiller en touchant sa robe [2]. En embrassant l'islamisme, le chrétien se purifiait en quelque sorte, tout comme chez nous le juif qui se fait baptiser, et se mettait plus ou moins sur un pied d'égalité avec le musulman. Plus ou moins, disons-nous, car les Arabes, toujours fort aristocratiques, regardaient de leur haut et avec dédain le chrétien converti; mais encore la conversion était-elle le premier pas de fait vers une situation meilleure. A la longue l'origine s'oubliait et les descendants des chrétiens convertis contribuaient pour leur part à ce résultat: au moyen de généalogies inventées, ils s'attribuaient une filiation arabe.

Ajoutez à cela que la transition du christianisme à l'islamisme n'était pas si difficile pour les Syriens et les Egyptiens, qui étaient chré-

---

1) Belâdzorî, éd. de Goeje, p. 121.
2) Voir mon *Histoire des musulmans d'Espagne*, II, p. 109.

tiens de naissance, il est vrai, mais qui, au fond, ne savaient pas grand'chose des dogmes, vu l'ignorance générale de ces temps-là. D'abord, l'islamisme avait directement ou indirectement emprunté beaucoup de dogmes au christianisme; en second lieu, l'idée d'un jugement de Dieu, si universellement répandue au moyen âge, ne laissa pas d'exercer aussi de l'influence en cette occasion. Celui qui l'emporte, pensait-on, a raison: or l'islamisme a triomphé du christianisme; c'est donc lui, et non le christianisme, qui est la vraie religion. S'il n'en était pas ainsi, si, comme le prétendaient les prêtres, Mahomet avait été un faux prophète, un imposteur, pourquoi donc les victoires innombrables et les conquêtes merveilleuses de ses adhérents n'étaient-elles arrêtées par aucun miracle? Il se produisait certainement tous les jours des miracles, même à la moindre occasion; et maintenant qu'un miracle eût pu sauver l'Eglise, maintenant qu'un miracle eût pu protéger de vastes pays chrétiens contre la domination des infidèles, maintenant, on l'attendait en vain.

Ainsi la croyance aux miracles, dont l'Eglise avait fait un si effroyable abus, se retournait contre l'Eglise même. Bien mieux! Il y avait eu des miracles, des miracles plus grands que ceux de tous les saints ensemble: un peuple auparavant inconnu avait coup sur coup conquis

les pays les plus vastes; mais loin de témoigner contre la doctrine qu'il prêchait, ils témoignaient pour elle.

Ainsi, bien qu'il faille attribuer en partie l'apostasie des chrétiens à l'intérêt personnel et au désir d'échapper à une situation humiliante, il est positif que beaucoup d'entr'eux ont embrassé l'islamisme par conviction.

Mais ce qui eut bien plus d'importance encore pour la nouvelle religion, ce fut la conversion d'un grand nombre de Perses.

L'antique religion qui, née d'un schisme d'avec le brahmanisme, avait eu pour fondateur Zarathustra Spitama et reçu son développement des grands prêtres qui lui succédèrent, avait perdu sa force aussi bien que sa pureté au moment où la Perse fut soumise par les Arabes. Une fois déjà, lors de la conquête de la Perse par Alexandre le Grand, elle avait cessé d'être la religion de l'état et il semble qu'elle n'a jamais su se relever de ce coup. Elle trouva plus tard, il est vrai, un appui chez les Sassanides. Cette famille, quand elle chercha au troisième siècle de notre ère à se rendre maîtresse de la couronne, gagna le peuple en lui promettant de rétablir le parsisme. "Le trône," disait souvent le fondateur de la dynastie, "est l'appui de l'autel, et l'autel est l'appui du trône." Ses successeurs ne voyaient également de salut que dans une étroite alliance avec les

prêtres zoroastriens. Mais, malgré cette protection des princes, il ne semble pas que le parsisme ait jamais retrouvé une vitalité bien puissante. C'est que de fortes influences extérieures s'étaient déjà fait sentir et que des idées nouvelles, parmi lesquelles il y en avait aussi de grecques et de chrétiennes, avaient réussi à s'y introduire. Khosroës Nouchirwân, assez peu prudent sous ce rapport, admit dans son entourage des philosophes grecs que Justinien persécutait, et il fit traduire les œuvres de Platon et d'Aristote. De bonne heure déjà, peut-être même aux temps de la domination grecque dans l'Inde [1], des missionnaires bouddhistes [2] avaient publié leurs doctrines dans les provinces de la Perse: ils disaient que Bouddha était un envoyé de Dieu, un médiateur entre le Créateur et les créatures, et qu'il ne faut pas vivre pour ce monde, mais pour le ciel [3]. C'est ainsi qu'il se produisit des sectes qui, tout en demandant des réformes dans l'état social, mêlaient de nouveaux dogmes au parsisme: par exemple, la métempsycose, qui est propre aussi bien au brahmanisme qu'au bouddhisme, la révélation faite par Dieu au pre-

---

1) Cf. Chwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus*, I, p. 134.

2) On sait que d'après Burnouf, dont l'opinion est à présent suivie par beaucoup de personnes, Bouddha est mort l'an 544 avant Jésus-Christ.

3) C'est ce que dit Masoudî *apud* Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, p. 90.

mier homme, la doctrine que le temps sans limites est le Dieu suprême, l'incarnation de la divinité dans la personne du prince régnant [1], etc. Les grandes sectes, à leur tour, se subdivisaient en sectes moindres. En un mot, la Perse devint le théâtre d'une grande fermentation religieuse; des cultes de tout genre y trouvaient un centre où ils se rencontraient. Ce qui arrive d'ordinaire en pareil cas ne manqua pas de se produire: on vit paraître des rationalistes, des philosophes, qui rejetaient toute révélation. Dans le nombre, il y en avait beaucoup qui étaient partisans de la religion naturelle, système très-ancien en Perse. Ils enseignaient qu'il faut aimer son prochain, se vaincre soi-même, dompter la sensualité, chercher à s'améliorer et se montrer patient; ils croyaient, en outre, à un être supérieur, à la providence et à l'immortalité de l'âme. D'autres, toutefois, n'y croyaient point: c'étaient des libres-penseurs dans le sens le plus étendu du mot. En vain les rois et les prêtres se donnaient la main pour détruire ces redoutables novateurs par le feu et par le glaive; le seul résultat de ces persécutions fut de faire naître une vive irritation contre le clergé et le gouvernement, et cette circonstance rendit dans la suite la conquête de la Perse par les Arabes aussi facile que le fut celle

1) On n'ignore pas que de nos jours encore dans le Tibet le lama est tenu pour la divinité faite homme.

d'une grande partie de l'empire romain. Et ce qu'il y avait de plus grave, c'est qu'il s'était produit un schisme dans l'Eglise même [1]. L'un des deux partis, celui des mages, qui était le plus fort dans la partie occidentale de l'empire, c'est-à-dire en Médie et en Perse, s'en tenait à l'Avesta, au texte, à la lettre même des écritures saintes; l'autre, celui des zendîks, qui se trouvait en majorité en Bactriane, suivait le Zend, l'explication allégorique du texte [2]; et s'il l'interprétait aussi arbitrairement que beaucoup de Persans devaient le faire dans la suite pour le Koran, il ne sera resté que bien peu de chose de la doctrine primitive.

Tel était l'état religieux du pays au moment où les Arabes le conquirent et où le parsisme perdit de nouveau et, cette fois, à jamais, le rang de religion d'état. Ce fut un coup mortel pour cette religion et il n'en pouvait être autrement, car lé trône et l'église se trouvaient si étroitement unis que la chute de l'un entraînait nécessairement celle de l'autre. Toutefois le parsisme ne devait pas s'éteindre subitement; beaucoup de Perses y restèrent fidèles et, au dixième siècle encore, il n'y avait presque point de village en Perse qui n'eût un temple du feu; mais le nombre des adhérents diminuait de jour en jour; les

1) Haug, *Essays*, p. 11.
2) Voir Spiegel dans le *Zeitschrift der Deuts.morgenl.Gesells.*, VII, p.104.

orthodoxes aussi bien que les hérétiques passaient en masse à l'islamisme. L'intérêt personnel jouait ici aussi son rôle; le Perse voulait, comme le chrétien, être exempté du paiement de la capitation; de plus, il était ambitieux, plein d'orgueil et fier d'un passé glorieux, et ce n'était qu'en devenant musulman qu'il pouvait échapper à la situation humiliante où la conquête arabe l'avait placé, ce n'était que de cette façon qu'il pouvait parvenir à prendre part au gouvernement. La transition, en outre, comme nous l'avons déjà montré plus haut, n'était pas si difficile. L'islamisme ne transportait pas le Perse dans un cercle d'idées qui lui fussent totalement étrangères; au contraire, les deux religions renfermaient beaucoup de dogmes communs; l'islamisme avait encore plus de points de contact avec les sectes hérétiques, celles, par exemple, de Manès (les manichéens) et de Mazdak, parce que le christianisme avait exercé son influence sur elles autant que sur l'islamisme.

La conversion de la Perse fut, jusqu'à un certain point, très-avantageuse pour l'islamisme. Alors que les Arabes se montraient indifférents et qu'ils devaient le rester, les Persans, en revanche, étaient pleins de foi et animés d'un zèle ardent pour la religion; ils avaient, en outre, l'habitude des études scientifiques et ils devinrent par là les créateurs de la théologie musulmane. "La

majorité de ceux", dit l'historien arabe Ibn-Khaldoun, "qui, au grand avantage de l'islamisme, ont appris par cœur et conservé les saintes traditions se compose de Persans; il faut en dire autant de ceux qui ont cultivé la dogmatique et de la plupart des commentateurs du Koran."

Ce n'est donc que grâce aux Persans que l'islamisme devint une force dans le monde, ce qu'il ne serait jamais devenu par les Arabes. L'histoire de l'islamisme ressemble sous ce rapport à celle du bouddhisme et du christianisme. Dans l'Inde, qui le vit naître, le bouddhisme succomba dans sa lutte contre le brahmanisme; en revanche, il fut accepté par d'autres peuples, dans d'autres pays, en Chine, à Ceylan, dans la Tartarie, dans la presqu'île au delà du Gange, au Japon. Issu du mosaïsme, le christianisme se vit rejeter par les juifs; mais il fut accueilli par le monde romain, qui l'embrassa pourtant plutôt nominalement qu'en réalité, et il reçut d'un troisième peuple, les Germains, toute sa portée.

Mais si importante et si salutaire que fût cette conversion pour l'islamisme, elle eut pourtant son côté nuisible et dangereux. Beaucoup de convertis n'étaient pas sincères, de sorte qu'on admit dans l'Eglise une foule de gens qui ne croyaient pas à l'islamisme. L'un trouvait qu'il ne donnait pas assez, l'autre, qu'il donnait trop: pas assez, car pour le Perse accoutumé à un culte

compliqué, l'islamisme était trop simple, trop sec, trop prosaïque; trop, car aux nombreux libres penseurs, l'islamisme, si simple qu'il fût, agréait aussi peu que toute autre religion. De là deux tendances qui se montrent dans les sectes musulmanes; l'une veut ajouter à la religion des dogmes empruntés à des cultes différents; l'autre tend à ramener l'islamisme à sa plus simple expression possible, c'est-à-dire, dans l'occurrence, à rien. Les deux tendances vont parfois d'accord, car les incrédules savaient se servir de ceux qui croyaient trop; ajoutez à cela des desseins personnels et des visées politiques: par orgueil national, on voulait secouer le joug étranger et rétablir l'indépendance de la Perse. De tout quoi provinrent des sectes qui, la plupart du temps, ont eu aussi bien un but politique que religieux: les chapitres suivants en feront connaître non pas tout l'ensemble, mais seulement les plus essentielles, car notre but ne peut pas être de donner une histoire des sectes; il nous faut nous borner à poursuivre les tendances principales et nous pouvons passer sous silence les variations peu importantes. Poussés par un préjugé dogmatique, les auteurs musulmans qui ont écrit sur l'islamisme ont fait précisément le contraire. Lorsque notamment l'esprit sectaire fut devenu puissant dans l'islamisme, on inventa une tradition (car c'est à coup sûr une invention), d'après laquelle

le prophète aurait dit: "Ma communauté se divisera en 73 sectes, dont 72 seront damnées et une seulement, sauvée." On ajouta qu'il y en a 70 chez les zoroastriens, 71 chez les juifs et 72 chez les chrétiens. On alla même jusqu'à mesurer l'excellence d'une religion au nombre plus ou moins grand de ses sectes; par suite, le parsisme, qui en avait 70, occupait le rang le moins élevé; le judaïsme était d'un degré plus haut, le christianisme, de deux; venait enfin l'islamisme avec son contingent de 73, en tête. Tout ce système, si étrange à nos yeux, repose sur la valeur symbolique que les nombres ronds ou saints de 70 à 72 ont eue en Asie de temps immémorial. On en a découvert l'origine dans l'astronomie: 70 jours forment, en effet, le cinquième de l'ancienne année lunaire, et 72, le cinquième de l'année solaire. L'idée est prise au parsisme; c'est du moins le Yasna qui en donne l'exemple le plus ancien à ma connaissance. Ce livre comprend actuellement 72 chapitres, "et cette division," dit Haug, "n'est pas fortuite; elle est faite à dessein, car deux chapitres, le 61me et le 72me se retrouvent deux fois et le 18me ne contient que des vers de la section des Gâthas du Yasna." [1] Ainsi donc, en

---

1) Haug, *Essays*, p. 133. Cet exemple, qui est d'une grande importance parce qu'il est le plus ancien et qu'il nous montre l'origine du fait, doit être ajouté à la collection, d'une si étonnante richesse d'ailleurs, qu'a faite Steinschneider (*Die kanonische Zahl der mu-*

d'autres termes, le Yasna a d'abord été divisé en 70 chapitres ($^1/_5$ de l'année lunaire) et plus tard en 72 ($^1/_5$ de l'année solaire). Pendant l'exil de Babylone, cette idée parse a passé aux juifs avec une très-grande quantité d'autres, et, plus tard, des juifs aux mahométans; mais comme ces derniers n'en connaissaient pas l'origine, et qu'il leur fallait attribuer des sectes, non pas à trois (70—72), mais à quatre religions, ils prirent un nombre supérieur d'une unité à 72. Il est toutefois bien remarquable que, chez eux aussi, le nombre de 72 soit attribué aux musulmans [1].

On voit donc qu'il ne faut pas prendre ces nombres à la lettre. Mais les théologiens musulmans l'ont fait; ils ont cru de leur devoir d'énumérer 73 sectes musulmanes. Un moment de réflexion leur aurait fait comprendre la folie de leur procédé. Quand, par exemple, Chahrastânî, qui vivait au XIIme siècle, en trouvait 73, il aurait bien dû s'aviser qu'il pouvait s'en produire de nouvelles (ce qui, d'ailleurs, a eu lieu), et que, dans ce cas, son calcul, qui lui en donnait juste 73, ni plus, ni moins, ne pouvait avoir de valeur. Si donc il en a compté trop, comme

---

hammedanischen Secten und die Symbolik der Zahl 70—73, *aus jüdischen und muhammedanisch-arabischen Quellen nachgewiesen*, dans le *Zeitschr. der Deuts. morgenl. Gesells.*, IV, p. 145 et suiv.). Si Haug avait connu le travail de Steinschneider, il n'aurait pas donné sa fausse explication. (Il croit retrouver 6×12 et il pense aux six *gahânbârs* ou périodes de la création.)

1) Steinschneider, *loc. cit.* p. 158, n. 53.

il est probable, par contre, des écrivains plus récents en ont pris trop peu, et cette malheureuse idée, ce dogme qu'il *devait* y en avoir 73, a eu pour effet de déformer et d'embrouiller beaucoup l'histoire de l'islamisme. Et il faut encore s'estimer très-heureux quand les auteurs veulent bien, comme Chahrastânî l'a fait, distinguer en sectes principales et sectes secondaires.

VII.

LES PREMIÈRES SECTES.

La notion de Dieu, la prédestination et le libre arbitre, tels étaient les principaux objets de la controverse à l'époque où l'islamisme fut adopté dans l'Irâk. Mahomet n'avait pas prévu ce qui arriverait, car il n'était pas théologien et il ne fallait pas tant demander à ce fondateur enthousiaste d'une religion, à ce maître populaire; les questions théologiques lui étaient étrangères et elles ne l'étaient pas moins à son entourage. Il avait attribué à Dieu des qualités humaines: la sagesse, la puissance, la vie, la volonté, la grandeur, la majesté, la bienfaisance, la vue, l'ouïe, la parole, voire même un visage et des mains. Ses disciples ne prenaient certainement pas ses paroles à la lettre et ils ne croyaient pas que Dieu ressemble à l'homme; mais aussi ne se préoccu-

paient-ils guère de déterminer exactement la notion de Dieu; ils savaient que le Dieu que Mahomet annonçait était l'Allâh taâla bien connu d'eux, et cela leur suffisait. De là ce fait que les questions qu'ils adressèrent au prophète en différentes occasions n'étaient pas de nature métaphysique et n'avaient qu'une portée pratique. La prédestination non plus ne les tourmentait pas beaucoup et Mahomet lui-même n'avait pas de système arrêté sur la question. C'est ainsi que le Koran dit bien que le sort de chaque homme n'est pas seulement déterminé d'avance, mais qu'il est même consigné par écrit; de sorte que, comme Sprenger le fait justement remarquer, la vie est à l'égard de ce livre de la destinée ce que la représentation d'un drame est par rapport au texte du poète; mais il dit tout aussi souvent que des anges inscrivent les actions des hommes *après* qu'elles ont été accomplies. C'est ainsi encore que Mahomet tirait parti du système de la prédestination quand son intérêt l'exigeait, p.e. lorsque les Médinois hésitaient à aller au combat; en pareil cas, on disait: "le terme de la vie de tout mortel est fixé d'avance; quand le moment est venu, la mort vous surprend, peu importe que vous soyez en face de l'ennemi ou que vous vous trouviez au milieu de vos amis." Mais il ne s'agissait nullement d'appliquer avec conséquence cette théorie sèche et fatale à l'esprit, et Mahomet affirme que la grâce est

la *suite* de la foi tout aussi souvent qu'il assure le contraire. On est donc fondé à dire que le dogme de l'élection et de la prédestination découlait nécessairement de l'idée qu'il se faisait de Dieu, et que c'est pour ce motif qu'il l'a réellement enseigné; mais il arrivait que sa raison et son cœur s'insurgeassent, et quand ils l'emportaient sur sa foi, il devenait infidèle à son système et, de la sorte, tombait naturellement dans des inconséquences.

En Arabie on remarqua rarement, si même on la remarqua jamais, cette absence d'un principe fixe; mais il en fut autrement dans l'Irâk, cette antique Babylonie, où la race sémitique et la race perse se rencontraient et se mélangeaient, et qui devint bientôt le centre de la science, puis, peu de temps après, sous les Abbâsides, le siége du gouvernement. C'est là, notamment dans la ville de Baçra (Bassora), qu'on vit dès le premier siècle déjà se produire une école théologique qui acquit bientôt une grande célébrité: son maître le plus renommé était Hasan al-Baçrî, fils d'un affranchi, de ce Zaïd ibn-Thâbit qui avait fait la collection du Koran et de l'esclave d'une des épouses du prophète. Hasan voyait la religion sous un aspect fort sombre. La crainte était pour lui le principe suprême de la moralité. C'est lui qui disait que "l'homme qui lit le Koran et qui y croit sera d'ordinaire rempli de terreur dans ce monde et pleu-

rera souvent." L'un de ses contemporains s'exprime comme suit à son égard: "Je n'ai jamais vu personne qui eût l'air plus triste que Hasan; aussi souvent que je le rencontrais, il me faisait l'effet de quelqu'un qui viendrait d'être frappé d'un grand malheur." Aussi passe-t-il à bon droit pour l'un des fondateurs de l'ascétisme musulman. Il était d'ailleurs orthodoxe ou, du moins, le tient-on pour tel [1]; mais c'est grâce à lui et sous sa direction que se produisit la théologie scolastique: cela veut dire qu'on ne se borna plus à croire simplement au Koran et à la tradition, mais qu'on se mit à parler des doctrines fondamentales de l'islam et à chercher à les expliquer. De la sorte on ne pouvait manquer de découvrir que Mahomet avait été parfois en contradiction avec lui-même ou avec la raison; les disciples de Hasan, persans pour la plupart, s'en aperçurent assez vite et l'un d'eux, Wâcil ibn-Atâ (qui était persan, semble-t-il), s'écarta en quatre points de la doctrine orthodoxe. Il niait d'abord les attributs de Dieu, se fondant pour cela sur ce principe que quiconque admet en même temps une idée et un attribut comme éternels, admet aussi par là même deux dieux. Chez lui cette doctrine ne se montre encore qu'en germe; mais ses élèves l'ont

---

1) Il me paraît assez probable que différentes thèses des élèves de Hasan sont en réalité de lui. Il ne les professait pas lui-même ouvertement par prudence et les faisait répandre par ses disciples.

mise en œuvre sous l'influence de la philosophie grecque. En second lieu, il défendait le libre arbitre, qui avait aussi été enseigné par d'autres ou que soutenaient précisément à cette époque d'autres élèves de Hasan, ou celui-ci même, selon quelques auteurs. Il posait en principe que Dieu est sage et juste, qu'on ne peut rien lui attribuer de mal ou d'injuste, qu'il est impossible qu'il fasse faire aux hommes le contraire de ce qu'il leur a ordonné et qu'il ne peut pas décider quelque chose à leur sujet pour les punir ou les récompenser ensuite d'avoir fait ce qui avait ainsi été résolu. De là il concluait que l'homme produit librement le bien ou le mal. Il appuyait cette doctrine sur des passages du Koran et il pouvait en effet invoquer ce livre aussi bien que ses adversaires. Mais, lui non plus, il n'était pas conséquent, car il admettait la prédestination pour tout ce qui arrive aux mortels et n'exceptait que ce qui relève du fait de l'homme. Sa troisième hérésie consistait à admettre une sorte de purgatoire. Un jour notamment quelqu'un était venu trouver Hasan et lui avait dit: "Maître, il s'est produit de nos jours une secte qui considère comme infidèles (ou damnés) ceux qui ont commis des péchés graves. [1] Une autre prétend, par contre, que les œuvres ne font pas partie essen-

1) Il a en vue une secte khâridjite.

tielle de la foi; d'après leur système, les mauvaises actions ne nuisent pas si la foi existe, et, de même, les bonnes œuvres accompagnées d'incrédulité sont inutiles. [1] Quelle est ton opinion à ce sujet?" Hasan se mit à réfléchir; mais avant qu'il eût trouvé une réponse, Wâcil dit: "Je prétends que le croyant qui a gravement péché n'est du nombre ni des élus ni des damnés, mais qu'il se trouve entre les deux." Là-dessus il se leva et se rendit dans une autre partie de la mosquée afin d'expliquer plus en détail son opinion à ses condisciples; ce qui fit dire à Hasan: "Wâcil s'est séparé de nous," et c'est pour cela que Wâcil et ses adhérents reçurent un des noms qui leur sont le plus ordinairement appliqués, celui de *motazilites* (ceux qui se séparent). Sa quatrième hérésie concernait les fondateurs de l'islamisme qui, après la mort d'Othmân, s'étaient disputé le trône. Il plaçait ces personnages fort bas, comme ils le méritent d'ailleurs, car la religion n'était pour eux qu'un moyen par lequel ils cherchaient à atteindre leurs fins ambitieuses; admettre leur témoignage, prétendait-il, est aussi peu licite que d'accepter celui de deux hommes qui se maudissent.

Telle était la doctrine de ce Wâcil, qui était connu d'ailleurs pour être un digne et savant

---

1) Cette secte est celle des Mordjia.

homme, et qui fonda la secte des motazilites ou *kadarites* (partisans du libre arbitre), comme on les appelle aussi. Eux-mêmes, ils prenaient le nom de partisans de la justice et de l'unité (de Dieu), et ils considéraient comme une injure les noms que leur donnaient leurs adversaires, surtout celui de *kadarite*; car il circulait une tradition, fausse à coup sûr, d'après laquelle Mahomet aurait dit: "Les *kadarites* sont les mages de cette communauté."

Dans la suite, cette doctrine fut remaniée et propagée sous l'influence de la philosophie d'Aristote. La secte se subdivisa, ce qui était dans la nature des choses. Tous les motazilites s'accordaient en plusieurs points: ils niaient l'existence d'attributs en Dieu et ils contestaient tout ce qui aurait pu porter atteinte au dogme de l'unité; pour écarter de Dieu toute idée d'injustice, ils reconnaissaient liberté entière d'action à l'homme; ils enseignaient que toutes les vérités nécessaires pour le salut sont du domaine de la raison; qu'on peut les acquérir grâce aux seules lumières de la raison, aussi bien avant la révélation qu'après, de sorte que l'homme, en tout temps et en tout lieu, doit posséder ces vérités. Mais à ces propositions principales les différentes sectes en ajoutaient encore d'autres qui leur étaient propres. La plupart d'entr'elles ont traité la théologie avec beaucoup de profondeur; d'autres, par contre,

sont tombées dans des subtilités ou bien encore se sont fortement écartées de l'esprit de l'islamisme. Il s'en trouvait, par exemple, qui croyaient à la métempsycose, qui prétendaient que les animaux de chaque espèce forment une communauté et ont pour prophète un animal comme eux; chose bien étrange, elles fondaient ce dernier dogme sur deux versets du Koran. Et il y avait encore bien d'autres folies du même genre. Mais il serait injuste de rendre tous les motazilites responsables des erreurs de quelques-uns, et, tout compte fait, ils méritent d'être cités avec respect. En méditant sur ce que la religion leur prescrivait de croire, ils devinrent les rationalistes de l'islam. C'est ainsi qu'une de leurs principales affirmations était que le Koran a réellement été créé, quoique le prophète eût dit le contraire. Si le Koran n'était pas créé, disaient-ils, il faudrait admettre deux êtres éternels. Du moment que le Koran ou parole de Dieu passait pour quelque chose de créé, il ne pouvait plus, vu l'immutabilité de la divinité, être considéré comme appartenant à son essence; par là tout le dogme de la révélation se trouva peu-à-peu fortement ébranlé et beaucoup de motazilites disaient sans détours qu'il n'est pas impossible d'écrire quelque chose d'aussi bon ou même de meilleur que le Koran; ils protestaient donc contre le dogme de l'origine divine du Koran et contre l'inspiration. L'idée

qu'ils se faisaient de Dieu était plus pure et plus élevée que celle des orthodoxes. Ils ne voulaient entendre parler d'aucune conception corporelle de la divinité. Mahomet avait dit: "Vous verrez un jour votre Seigneur comme, à la bataille de Bedr, vous avez vu la pleine lune;" et ces paroles, que les orthodoxes prenaient à la lettre, étaient pour eux une cause toujours nouvelle de scandale. Aussi les expliquaient-ils en disant que l'homme, après sa mort, connaîtra Dieu par les yeux de l'esprit, c'est-à-dire par la raison. Ils ne permettaient pas non plus de prétendre que Dieu a créé l'infidèle et ils se montraient peu satisfaits de la formule consacrée disant de Dieu "qu'il nuit et qu'il procure des avantages." Ils ne pouvaient admettre les miracles que le Koran rapporte; ils niaient donc que la mer se fût desséchée pour livrer passage aux Israélites conduits par Moïse, que le bâton de Moïse se fût changé en serpent et que Jésus eût ressuscité des morts. Mahomet lui-même ne devait pas échapper à leurs attaques. Il y avait une secte qui soutenait que le prophète avait épousé trop de femmes et que son contemporain Abou-Dzarr al-Ghifârî avait eu beaucoup plus de retenue et de piété que lui, ce qui, aussi bien, était parfaitement exact.

Une autre secte, celle des *djabarites*, s'accordait en différents points avec les motazilites. Eux aussi, ils croyaient qu'on ne peut concilier un multipli-

cité d'attributs avec l'unité de Dieu; ils soutenaient également que le Koran a été créé. En matière politique, quelques-uns d'entr'eux étaient encore plus libéraux que les motazilites. Ces derniers admettaient notamment que le calife ne devait pas nécessairement être Koraïchite et que des hommes d'autres tribus pouvaient aussi revêtir cette dignité; mais parmi les djabarites il y en avait qui disaient: "Si un Koraïchite et un Nabatéen [1] prétendent en même temps au califat et qu'ils aient les mêmes titres, nous donnons la préférence au Nabatéen; car le peuple auquel il appartient n'étant ni aussi nombreux ni aussi puissant que celui des Koraïchites, il nous sera beaucoup plus facile de le déposer s'il contrevient à la loi."

Il y avait une autre matière, en revanche, où les djabarites se trouvaient directement en opposition avec les motazilites. Ils défendaient la prédestination et ce dogme prenait dans leur système une place tellement prépondérante qu'ils y durent leur nom: ils ravalaient l'homme jusqu'à en faire un aveugle instrument puisqu'ils refusaient de lui reconnaître l'activité et le pouvoir d'agir.

---

1) Les Nabatéens, qui se livraient à l'agriculture dans l'Irâk, étaient encore à demi considérés comme arabes, bien qu'ils fussent d'origine araméenne; mais aussi passaient-ils en même temps pour les plus méprisables de tous les Arabes.

Quant aux attributs de Dieu, les deux sectes dont il vient d'être question trouvèrent leurs plus ardents adversaires dans les *cifâtites*, qui ne se bornaient pas à les admettre et qui les prenaient même tellement à la lettre qu'ils tombaient dans un grossier anthropomorphisme.

En présence de ces sectes hérétiques, les maîtres orthodoxes faisaient vraiment triste figure. Ils n'étaient pas de taille à lutter avec elles, ne connaissant pas comme leurs adversaires la philosophie grecque et ne sachant pas manier comme eux les armes de la dialectique. Ils s'efforçaient de tenir le juste milieu. Le Koran, disaient-ils, ne doit pas être expliqué allégoriquement, mais il ne faut pas non plus le prendre toujours à la lettre. Ce qu'on ne comprend pas, ce qu'on ne peut expliquer, on doit le regarder comme un mystère impénétrable pour notre faible intelligence et il faut avant tout y croire. "Relativement à Dieu," disait-on, "nous savons que rien ne lui ressemble. Nous n'allons pas plus loin. Quand nous lisons dans le Koran: "le Miséricordieux *est assis* sur son trône" ou bien encore: "ce que j'ai créé de mes *mains*," nous ne sommes pas tenus d'expliquer ces termes; nous sommes uniquement tenus de croire que Dieu est un, et cela, nous le croyons comme une vérité au-dessus de tout doute." On voit avec quelle naïveté l'Eglise orthodoxe reconnaissait son impuissance. Ce qui

ne l'empêchait pas toutefois d'être prudente. L'un de ses maîtres poussa même la prudence si loin qu'un jour qu'il expliquait le Koran à des Persans, il se dispensa de traduire les expressions de *main*, de *vue*, d'*être assis*, etc., quand elles s'appliquent à Dieu. Au surplus l'Eglise trouvait cette manie de faire des questions et de raisonner aussi incommode que déplacée. C'est ainsi que le célèbre théologien Mâlik, fondateur de l'une des quatre sectes orthodoxes, disait laconiquement: "Dieu est assis sur son trône, c'est chose connue; le *comment* nous échappe; il est nécessaire d'y croire et c'est une hérésie que de faire des questions à ce sujet." Ah! si on avait pu par de tels coups d'autorité réduire les hérétiques au silence! Mais comme il n'en était nullement ainsi, comme les hérétiques étaient d'avis que des arguments de ce genre ne sont pas du tout des arguments, les orthodoxes recoururent aux armes de ceux qui ne sont pas convaincus eux-mêmes de la bonté de la cause qu'ils défendent: ils réclamèrent l'aide du gouvernement et l'excitèrent à poursuivre leurs adversaires. Cela se passait sous le califat de l'Omaïade Abdalmélik; ce prince s'était vu forcé par des troubles sans cesse renaissants de gouverner avec un sceptre de fer; en même temps, les dissentiments théologiques menaçaient également de mettre le désordre dans la société; aussi se rendit-il aux vœux des docteurs ortho-

doxes. Bien qu'il fût d'ailleurs musulman fort tiède, il mit d'abord à la torture l'un des plus célèbres motazilites et le fit pendre ensuite. La secte, cependant, n'était pas affaiblie par de tels traitements et un docteur motazilite dit fort justement à ce propos: "Ces hommes pendent les croyants, et après cela ils osent encore prétendre que toutes nos actions sont conformes aux décrets de Dieu!"

Mais il devait venir des temps bien plus difficiles encore pour l'Eglise orthodoxe. L'appui de la puissance temporelle lui échappa: un défenseur de la doctrine du libre arbitre, Yézîd III, monta sur le trône et, dès ce jour, la puissance des motazilites grandit de plus en plus.

Les sectes dont il a été question jusqu'à présent n'étaient dangereuses que pour l'Eglise, non pour l'état; deux autres, par contre, quoique parties à peu près du même principe, en étaient arrivées à la longue à des résultats diamétralement opposés et mêlaient des visées politiques à leurs idées religieuses; elles mirent le gouvernement dans une situation très-difficile. C'étaient les khâridjites et les chiites.

Ceux qui par la suite reçurent le nom de khâridjites étaient à l'origine des partisans d'Alî; mais quand, lors de la bataille de Ciffîn qu'il livrait à l'Omaïade Moâwia, Alî eut consenti après une longue résistance à ce que le différend fût

vidé par deux arbitres, ils se séparèrent de lui et reçurent à ce propos le nom de khâridjites (ceux qui sortent, qui se séparent). C'est ainsi du moins que l'origine de la secte est donnée par les historiens arabes; mais un examen plus approfondi de la question montre que cette opinion doit être modifiée. Les 12,000 hommes qui abandonnèrent Alî lors de la bataille de Ciffîn renfermaient des éléments très-différents. Dans le nombre, il y avait des personnages haut placés qui, ayant pris part après la mort de Mahomet au soulèvement général, en avaient été sévèrement punis et qui saisirent avec avidité la première occasion venue de se venger de l'aristocratie médinoise. Ceux-ci donc, bien qu'ils aient joué à cette époque un rôle considérable, ne peuvent être, à strictement parler, compris dans la secte des khâridjites. Cette secte se composait bien plutôt d'hommes pieux et orthodoxes, qui priaient et jeûnaient beaucoup, mais qui entendaient l'orthodoxie autrement qu'Alî et ses amis de Médine. Indignés depuis longtemps de l'hypocrisie des compagnons de Mahomet, qui se faisaient de la religion un moyen d'atteindre leurs fins ambitieuses, ils se joignirent à l'autre parti dans la bataille de Ciffîn; mais ils ne peuvent être confondus avec lui. C'étaient, en effet, des républicains, des démocrates. Ils n'entendaient pas admettre le droit exclusif des Koraïchites au trône. Le mieux, à leur avis,

c'eût été de n'avoir pas de souverain du tout; mais s'il en fallait absolument un, il devait être choisi par tous et, en ce cas, il était indifférent de savoir à quelle tribu ou à quelle classe de la société il appartenait; ce pouvait être un Nabatéen ou un Koraïchite, un esclave ou un homme libre, pourvu seulement qu'il fût honnête et juste. Quant aux devoirs moraux que chacun doit remplir, ils les prenaient très-strictement, car ils mettaient le péché grave sur la même ligne que l'infidélité et enseignaient, en conséquence, que celui qui s'en rend coupable est damné.

Ils prirent de bonne heure une position très-hardie. Repoussant fièrement les avances d'Alî qui cherchait à les gagner de nouveau, ils envoyèrent des émissaires en différents lieux, maltraitèrent les partisans d'Alî et se fortifièrent dans Nahrawân (entre Wâsit et Bagdad). Alî marcha alors contre eux. A son arrivée, ceux qui n'avaient d'autre but que de contrecarrer Alî et les siens, se dispersèrent; seuls, les hommes vraiment pieux, au nombre de quinze à dix-huit cents, restèrent à leur poste et refusèrent opiniâtrement de se soumettre. Ils furent cernés et très-peu seulement s'en tirèrent la vie sauve.

Nonobstant cette grande défaite, la secte continua à exister et elle se propagea de plus en plus sous le règne des Omaïades. Elle se composait principalement de gens appartenant aux classes

laborieuses et, par suite, prêchait l'égalité et la fraternité. Les sectaires invoquaient dans ce but les paroles suivantes du Koran: «Tous les musulmans sont frères." «Ne nous demandez pas," disaient-ils, «quelle est notre tribu ou notre condition sociale; nous sommes tous enfants de l'islam; l'homme à qui Dieu donne la prééminence sur d'autres, c'est celui qui lui montre le plus de reconnaissance." Ils se tenaient d'ailleurs fort tranquilles, n'enseignaient pas ouvertement et avaient même déposé leur chef parce que celui-ci désapprouvait leur soumission au gouvernement et leurs rapports avec des gens que n'appartenaient pas à la secte; néanmoins les Omaïades et l'aristocratie de l'Irâk (car c'est dans cette province qu'ils étaient le plus nombreux) les considéraient comme dangereux. Et ils l'étaient bien réellement. Le gouvernement aurait pu les laisser faire s'ils s'étaient bornés à déclarer que ceux que l'Eglise orthodoxe considérait comme saints n'avaient tous été que d'hypocrites ambitieux; car, en ce point, les Omaïades étaient complétement d'accord avec eux; mais ce qu'ils ne pouvaient tolérer, c'est que, partageant cette fois l'avis des orthodoxes, ils déclarassent les Omaïades infidèles et ne reconnussent pas le droit exclusif des Koraïchites au pouvoir.

Sous le règne de Merwân Ier, le gouverneur de l'Irâk, Obaïdallâh, commença donc à les persé-

cuter avec la plus grande violence. Ils subirent cette épreuve avec une fermeté digne d'admiration. Mettant leur confiance en Dieu, ils montaient toujours à l'échafaud d'un pas ferme en priant et en récitant des passages du Koran. Jamais aucun d'entr'eux ne rompit sa parole pour sauver sa vie. Un jour on arrêta un khâridjite dans la rue. "Accorde-moi," dit-il à l'homme de la police, "la permission de rentrer un instant chez moi afin que je me purifie et que je prie." "Et qui me répond que tu reviendras?" "Dieu," dit le khâridjite, — et il revint. Un autre, qui était en prison, attendrit même son geôlier par sa piété et son éloquence. "Ta doctrine," lui disait le geôlier, "me semble belle et sainte; c'est pourquoi je veux te rendre service. Je te permettrai donc d'aller voir ta famille la nuit si tu me promets de revenir à l'aube du jour." — "Je te le promets," dit l'autre. Longtemps les choses se passèrent de la sorte; mais une nuit que le khâridjite était dans sa famille, quelques-uns de ses amis vinrent lui raconter qu'on avait assassiné un des bourreaux; le gouverneur, ajoutaient-ils, en était tellement irrité qu'il avait donné l'ordre de décapiter tous les hérétiques actuellement détenus. Ils le conjuraient donc de ne pas retourner dans sa prison; mais il ne les écouta pas, malgré leurs prières et les larmes de sa femme et de ses enfants. "Pourrais-je

paraître devant Dieu," disait-il, "si j'étais devenu infidèle à la parole que j'ai donnée?"

Les femmes n'étaient pas moins héroïques que les hommes. Quand on avertit la pieuse Baldjâ qu'Obaïdallâh avait prononcé son nom la veille (ce qui, dans sa bouche, équivalait à un arrêt de mort) et qu'on lui conseillait de se cacher, elle s'y refusa. "S'il me fait arrêter," dit-elle, "Dieu l'en punira; mais je ne veux pas qu'il y ait à cause de moi des visites domiciliaires, je ne veux pas que quelqu'un de nos frères soit compromis pour moi." Calme et résignée, elle attendit les bourreaux, qui la mirent à mort après lui avoir fait subir d'horribles tortures.

Mais cette patience ne devait toutefois pas durer longtemps; aux yeux de la secte, et à ceux des musulmans en général, une telle soumission, loin d'être méritoire, passait pour une faiblesse. L'Eglise musulmane ne doit pas seulement combattre avec les armes spirituelles, il lui faut aussi en employer d'autres. La secte persécutée se transforma donc bientôt en société secrète et chaque fois qu'un khâridjite était décapité, on pouvait être assuré qu'on trouverait le lendemain le bourreau assassiné. Bientôt il y eut un soulèvement. Quand le territoire sacré de la Mecque fut menacé par les troupes du calife, les khâridjites, sous la conduite de Nâfi, fils d'Azrak, volèrent au secours du prétendant du parti orthodoxe, Abdallâh ibn-Zobaïr, et défendirent la ville avec une grande

bravoure. Mais comme, à la longue, la bonne entente n'était pas possible entre eux et les orthodoxes, ils quittèrent la Mecque et profitèrent de l'anarchie qui régnait partout pour se rendre maîtres de la province persane d'Ahwâz (Khouzistan).

A dater de cette époque, les khâridjites, ceux du moins d'Ahwâz, appelés azrakites d'après le nom du père de leur chef, ne se bornèrent plus à défendre tout rapport avec ceux qui n'appartenaient pas à leur secte. Aigris par de longues persécutions et altérés de vengeance, ils déclarèrent que puisque tous les autres hommes étaient des infidèles ou des pécheurs (ce qui était tout un à leurs yeux) il fallait leur faire une guerre d'extermination s'ils refusaient d'embrasser la foi des azrakites, qui formaient le peuple de Dieu. Personne ne devait être épargné, pas même les femmes ni les enfants à la mamelle. Quant aux membres de leur propre secte qui étaient d'un caractère plus calme ou moins fanatiques, ils étaient également sans pitié pour eux. Nul, déclaraient-ils, ne pouvait dissimuler sa foi pour des raisons temporelles ou par crainte; quiconque ne prenait point part à la lutte devait être regardé comme infidèle, comme damné, et, par suite, être mis à mort.

Longtemps ces cruels khâridjites furent le fléau de l'Irâk, qui avoisinait leurs domaines. Ils battirent toutes les armées qu'on envoya contre eux

et déjà ils menaçaient Baçra, quand enfin Mohallab reçut du calife le commandement suprême. Il comprit que pour soumettre ces fanatiques pour qui la mort sur le champ de bataille était le plus sûr moyen de parvenir au ciel, il fallait plus que des talents militaires; avec un tact merveilleux il sut transformer peu-à-peu les habitants de l'Irâk jadis si indifférents en véritables héros de la foi. Cette guerre sanglante dura dix-neuf ans; enfin les khâridjites furent soumis en Asie, non toutefois de telle façon que, dans la suite, ils ne se révoltassent encore souvent. Beaucoup d'entr'eux avaient au surplus su échapper aux persécutions et avaient trouvé un refuge dans les déserts du nord de l'Afrique; là, ils répandirent leurs doctrines chez les Berbères, qui les reçurent avidement.

La soumission de ce peuple, qui s'étendait depuis les frontières égyptiennes jusqu'à l'océan Atlantique, avait coûté des torrents de sang aux Arabes. Les Berbères, fort attachés à leur indépendance, avaient été pour eux de tout autres ennemis que les mercenaires et les sujets mécontents de l'empire romain et de l'empire perse; il avait fallu une guerre de soixante-dix ans pour les dompter, et même après ce laps considérable de temps leur soumission était encore plus nominale que réelle. Ils avaient pourtant embrassé immédiatement l'islamisme et, dès l'origine, cette

religion avait exercé une grande influence sur tous leurs actes. Les Berbères forment un peuple pieux et superstitieux, qui honore aveuglément ses prêtres; mais, en même temps, ils sont animés de sentiments fort démocratiques; aussi la doctrine que prêchaient les khâridjites devait trouver accès chez eux: on leur disait, en effet, que leurs oppresseurs, les gouverneurs arabes, étaient des infidèles, des damnés, et que tout Berbère, s'il y était appelé par le suffrage de tous, pouvait devenir calife. A cela s'ajoutait que précisément à l'époque où les khâridjites arrivèrent en Afrique, ils avaient des griefs très-fondés contre leurs maîtres et que tout était mûr pour un soulèvement général. Aussi ne se fit-il pas attendre; empreint d'un caractère religieux autant que politique, il s'étendit jusqu'à l'Espagne et ne put être réprimé qu'avec la plus grande difficulté. Même après cette époque le parti des khâridjites continua d'exister en Afrique et il se montra plus d'une fois dangereux pour le gouvernement.

Les khâridjites avaient été à l'origine partisans d'Alî; les chiites l'étaient également; au reste, leurs opinions différaient considérablement, et si celles des khâridjites les amenaient, en politique, à la démocratie, celles des chiites, par contre, les faisaient aboutir à l'absolutisme, au despotisme le plus écrasant.

Bien qu'ils se trouvassent souvent sous la direc-

tion de chefs arabes qui s'efforçaient de se servir d'eux pour atteindre quelque but qui leur était personnel, les chiites étaient pourtant au fond une secte persane, et c'est précisément ici que parut le mieux au grand jour la différence entre la race arabe, qui aime la liberté, et la race perse, accoutumée à la soumission de l'esclave. Pour les Persans le principe de l'élection du successeur du prophète était quelque chose d'inouï et d'incompréhensible. Ils ne connaissaient que le principe d'hérédité; ils pensaient donc que Mahomet n'ayant pas laissé de fils, son gendre Alî aurait dû lui succéder et que la souveraineté était héréditaire dans sa famille. Par suite, tous les califes sauf Alî, c'est-à-dire Abou-Bekr, Omar et Othmân, aussi bien que les Omaïades, étaient à leurs yeux des usurpateurs auxquels on ne devait pas obéissance. La haine qu'ils éprouvaient pour le gouvernement et pour la domination arabe les confirmait dans cette opinion; en même temps ils jetaient des regards de convoitise sur les richesses de leurs maîtres. Habitués, en outre, à voir dans leurs rois des descendants des divinités inférieures, ils reportèrent ce respect idolâtre sur Alî et sa postérité. L'obéissance absolue à l'imâm de la race d'Alî, tel était à leurs yeux le devoir le plus important; si on le remplissait, on pouvait sans scrupule interpréter tous les autres allégoriquement et les transgresser. L'imâm était tout pour eux; c'était

Dieu fait homme. Une soumission servile, accompagnée d'immoralité, telle était la base de leur système.

Les chiites se divisaient d'ailleurs en différentes sectes, qu'on peut ramener à deux groupes principaux: celui des modérés et celui des ultra-chiites. Les premiers (*zaïdites*) formaient bien plus un parti politique qu'une secte religieuse; ils croyaient simplement que l'imâmat, uni naturellement au pouvoir temporel, revenait aux descendants de la fille du prophète, Fatime, femme d'Alî; ils admettaient même qu'en certains cas l'imâm légitime pouvait ou devait pour un temps céder la place à un autre. Alî, disaient-ils, l'avait fait pendant la vie d'Abou-Bekr et celle d'Omar, attendu qu'il ne lui eût pas été facile à cette époque de réunir tous les Arabes sous son sceptre. Quant aux ultra-chiites, ils parurent de bonne heure déjà et on peut considérer Abdallâh ibn-Sabâ comme le fondateur de leur système. C'était un juif converti de l'Arabie méridionale, du Yémen. L'incarnation de la divinité semble avoir été son idée de prédilection, car, alors qu'il était encore juif, il tenait Josué pour Dieu. Othmân, dont il blâmait ouvertement l'administration, l'avait exilé de Médine; il s'était rendu alors en Egypte, où, grâce à sa profonde connaissance de l'Ecriture sainte, il s'était bientôt acquis une grande considération. Il y enseigna que de même que les chré-

tiens croyaient que le Christ reviendra un jour, de même les musulmans ne devaient pas douter du retour de Mahomet; et cette doctrine, il l'édifiait sur un verset du Koran, dans lequel Dieu assure à Mahomet qu'il le ramènera un jour dans sa patrie [1]. Il soutenait en outre que tous les prophètes que Dieu a envoyés sur la terre avaient eu un aide ou vizir; le vizir de Mahomet n'était autre qu'Alî; aussi la succession lui revenait-elle après sa mort. "Othmân n'est donc pas un calife légitime; il n'a pas droit à l'obéissance et en admettant même qu'il ne soit pas usurpateur, encore est-il indigne du califat à cause des mauvais gouverneurs qu'il a nommés. Par suite, il faut le déposer." Othmân, nous le savons, ne fut pas seulement déposé, mais même assassiné, et Abdallâh ibn-Sabâ joua un grand rôle en cette occasion. Sous Alî, il poussa le culte de ce prince si loin qu'il le déclara Dieu, comme il l'avait fait antérieurement pour Josué. Alî était trop sensé pour accepter des hommages aussi extravagants; il envoya Abdallâh ibn-Sabâ en exil à Madâîn et fit brûler quelques-uns de ses partisans les plus fanatiques. Malgré cela le juif converti s'en tint à son idée, et quand Alî eut été assassiné, il annonça qu'il n'était pas mort; qu'une partie de la divinité habitait en lui; qu'il était impossible de le

1) Sourate 28, vs. 84. D'après les musulmans, ce verset a été révélé à Mahomet pendant sa fuite de la Mecque à Médine.

dompter ; que le tonnerre était sa voix, la foudre, son fléau ; qu'il reviendrait sur la terre et qu'il la remplirait de justice, aussi bien qu'elle était maintenant pleine d'iniquité. Ses partisans, qui attendirent en vain le retour d'Alî, ajoutèrent toutefois que cette partie de la divinité qui avait été dans Alî passait successivement à ses descendants les imâms.

Bien que cette secte se répandît partout et qu'elle devînt très-nombreuse, on ne peut, à proprement parler, y comprendre les chiites qui les premiers mirent en péril le califat des Omaïades et qu'on nommait *mokhtârites* ou partisans de Mokhtâr : ce n'étaient guère que des instruments dans la main d'un aventurier audacieux, rusé et sans conscience. Mokhtâr avait appartenu à tous les partis ; il avait été tour à tour khâridjite, orthodoxe ou zobaïrite, comme on disait alors, c'est-à-dire partisan du prétendant de la Mecque, Abdallâh ibn-Zobaïr, enfin chiite ; pour justifier ces changements continuels. il avait inventé la doctrine de la mutabilité de Dieu. D'après lui, cette mutabilité se rapportait aussi bien à la connaissance qu'à la volonté, de sorte qu'aujourd'hui Dieu sait, veut et ordonne le contraire de ce qu'il a su, voulu et ordonné hier. C'était là une doctrine très-commode pour Mokhtâr, car comme il prédisait souvent l'avenir et que, plus d'une fois, ses prédictions ne s'accomplissaient pas, il pouvait

toujours se justifier en disant que Dieu avait changé d'avis. Elle trouva d'autant plus facilement créance qu'elle n'était pas étrangère aux musulmans et que Mahomet lui-même y avait prêté en soutenant que Dieu a révoqué beaucoup de versets du Koran pour mettre d'autres à leur place.

Comme il régnait dans les provinces de la Perse une profonde compassion pour le malheureux sort d'Alî et de ses fils, Mokhtâr annonça qu'il luttait pour venger la mort de Hosaïn. Il reconnut comme imâm et calife un autre fils d'Alî, Mohammed ibn-Hanafîya. Ce personnage semble avoir été un homme sensé et désintéressé ou extrêmement timide; du moins il n'entra pas publiquement en scène comme chef de parti; il est vrai qu'il reconnaissait parfois Mokhtâr pour lieutenant; mais, en d'autres occasions, il le désavouait, de sorte que Mokhtâr, à proprement parler, ne relevait que de lui-même, ce qui, vu l'ambition et l'égoïsme qui étaient ses grands mobiles, ne pouvait que lui être agréable. Il combattait aussi bien les partisans d'Abdallâh ibn-Zobaïr que les Omaïades. Au premier il enleva Koufa, capitale de l'Irâk, et il vainquit les autres à la bataille qui fut livrée sur les rives du Khâzir, tout près de Mosoul (686). Il dut en partie sa victoire à la bêtise de ses soldats. Avant qu'ils marchassent contre l'armée des Omaïades, il leur avait dit: "Si vous l'emportez,

ce sera par l'assistance de Dieu; mais ne vous laissez pas décourager par l'adversité; car il m'a été révélé que, le cas échéant, Dieu enverra des anges à votre secours; vous les verrez voler tout près des nuages sous la forme de pigeons blancs." Le mot de l'énigme, c'était que Mokhtâr, qui n'accompagnait pas l'armée et qui était resté à Koufa, avait fait prendre à ses amis les plus intimes des pigeons des colombiers de cette ville et leur avait donné l'ordre de les laisser voler quand ils croiraient que la bataille menaçait d'avoir une issue défavorable. Les pigeons devaient donc tout d'abord avertir Mokhtâr qu'il eût à veiller à sa sûreté; en outre, ils exciteraient les soldats superstitieux à faire tous leurs efforts pour changer la défaite en victoire. Le plan réussit complétement. Les chiites cédèrent au commencement; mais quand on lâcha les pigeons, ils reprirent la lutte avec un nouveau courage en criant: "voilà les anges!"; et comme, au même moment, une partie de l'armée des Omaïades fit défection pour un autre motif, ils restèrent maîtres du champ de bataille.

Mais leur triomphe ne fut pas de longue durée. Mokhtâr perdit la vie l'année suivante (687) et les Omaïades conservèrent l'avantage. Ils ne surent toutefois pas empêcher que les chiites ne prissent continuellement les armes et que leur secte ne devînt de plus en plus nombreuse. C'est ce qui eut

lieu surtout dans la province persane du Khorâsân où les Arabes étaient en guerre entr'eux et où régnait une complète anarchie. Les Abbâsides (descendants d'Abbâs, oncle du prophète) saisirent l'occasion avec ardeur et travaillèrent les Persans à l'aide d'émissaires. Ils surent très-adroitement se mettre à la place des Alides et exploiter à leur profit le mouvement chiite qui allait grandissant. Tout d'abord, ce mouvement eut l'air de se produire réellement en faveur des descendants d'Alî; les émissaires faisaient jurer fidélité à un calife de la famille du prophète, mais sans nommer personne; beaucoup d'entr'eux étaient de sincères chiites et croyaient vraiment travailler dans l'intérêt des Alides; même Abou-Moslim, le plus distingué d'entr'eux, le pensait, et ce n'est que la timidité du chef reconnu par lui qui le fit changer de plan. Il avait notamment envoyé à l'Alide Djafar le Véridique le message suivant: "J'annonce la parole; je détourne les gens de la domination des Omaïades pour les amener à celle de la famille du prophète; si tu m'approuves, tu n'as rien de plus à faire." Mais la réponse de Djafar était conçue comme suit: "Tu n'es pas mon homme et le moment ne me convient pas." Ainsi déçu dans son attente, Abou-Moslim se tourna vers Abou-'l-Abbâs, qui accepta avidement ses offres. Pour ménager la transition, on imagina d'enseigner qu'un des Alides, qu'on nommait, avait légué l'imâmat

à un Abbâside, qu'on nommait également. Mais les moyens que les Alides avaient employés furent également mis en œuvre par les autres: on faussa le sens du Koran afin d'en tirer la preuve que la succession appartenait aux Abbâsides; dans le même but, on inventa des traditions; on prêcha avec ardeur la doctrine de la divinité de l'imâm. C'est de cette façon que les Abbâsides se frayèrent la voie du trône: le glaive, le poignard et le poison firent le reste.

VIII.

L'ISLAMISME SOUS LES PREMIERS ABBASIDES.

Califes:

750. Abou-'l-Abbâs le Sanguinaire.	809. Al-Amîn.
754. Al-Mançour.	813. Al-Mamoun.
775. Al-Mahdî.	833. Al-Motacim.
785. Al-Hâdî.	842. Al-Wâthik.
786. Hâroun ar-rachîd.	847—861. Al-Motawakkil.

La domination des Persans sur les Arabes, c'est-à-dire donc des vaincus sur les conquérants, se préparait depuis longtemps déjà; elle devint complète quand les Abbâsides, qui devaient leur élévation aux Persans, montèrent sur le trône. Ces princes avaient pour règle qu'il fallait se tenir sur ses gardes contre les Arabes et qu'il n'y avait de confiance à avoir que dans les étrangers, les Persans, ceux surtout du Khorâsân: aussi de-

vait-on s'en faire des amis. Les personnages les plus distingués de la cour étaient, en conséquence, des Persans. Les fameux Barmécides descendaient d'un grand de Perse qui avait eu la surveillance du temple du feu de Balkh; Afchîn, le tout-puissant favori du calife al-Motacim, était le rejeton des princes d'Osrouchna en Transoxiane. Les Arabes, il est vrai, murmuraient et s'efforçaient de reprendre leur ancienne prépondérance. La guerre qui éclata entre les deux frères al-Amîn et al-Mamoun, fils de Hâroun ar-rachîd, n'était, au fond, que le renouvellement de la lutte que la nationalité arabe et la nationalité perse se livraient pour la domination. Mais les Arabes éprouvèrent de nouveau un échec; de nouveau, et quoi qu'il leur en coûtât, ils durent reconnaître la suprématie de la Perse; de nouveau, il leur fallut assister en spectateurs passifs à un changement de gouvernement qui se rattachait à la défaite de l'une de ces races par l'autre et qui en découlait: la manière de voir si libérale des Arabes fut, en effet, remplacée par les idées despotiques des Persans.

Quant à l'Eglise orthodoxe, la domination des Abbâsides lui fut bien plus funeste encore que ne l'avait été celle des Omaïades et il n'en pouvait être autrement. Les Omaïades avaient été généralement indifférents à la religion; mais si même les orthodoxes n'avaient trouvé d'appui que chez

bien peu d'entr'eux, la plupart du moins ne leur avaient plus montré d'hostilité décidée dès que le parti des vrais croyants eut été dompté dans les deux villes saintes. Au contraire, les Abbâsides et leur entourage leur étaient franchement hostiles; les califes étaient des hérétiques, des demichiites, et les hommes d'état qu'ils avaient à leur service étaient parfois pis encore. A tort ou à raison, on accusait les Barmécides d'être en réalité zoroastriens ou même athées. Afchîn avait encore un plus mauvais renom. Quand il fut tombé en disgrâce et que le calife le fit comparaître devant une cour de justice où siégeaient tous les hauts fonctionnaires militaires et civils, on l'accusa d'avoir fait fouetter deux prêtres. Il ne le nia point: ces gens, disait-il, avaient violemment transformé un temple du feu en mosquée, et comme cet acte constituait une violation du traité conclu avec les habitants de la ville, il les avait punis comme ils le méritaient. On lui reprochait en outre de conserver dans son palais un livre impie orné d'or et de pierres précieuses. Il reconnut également la chose. "C'est un livre," dit-il, "que m'ont légué mes ancêtres et qu'ils m'ont recommandé de lire à cause de la morale pure qu'il contient. J'ai laissé les ornements tels qu'ils étaient; j'ai fait mon profit de la morale qui s'y trouve et quant à la partie qui ne s'accorde pas avec la religion, je n'y ai prêté aucune atten-

tion; je n'ai donc jamais cru agir contrairement à l'islamisme en lisant ce livre." Même des zoroastriens vinrent témoigner contre lui et s'efforcèrent de prouver que cet homme, jadis si puissant, privé maintenant de tout secours et abandonné de tous, n'avait pas suivi les prescriptions musulmanes. Le grand prêtre zoroastrien ou mobed, qui vivait à la cour du calife, accusa Afchîn de manger la chair d'animaux étranglés[1] et d'avoir voulu l'engager lui aussi à l'imiter en alléguant qu'elle était plus tendre que celle des animaux égorgés. Il ajouta encore qu'il lui avait dit un jour: "Je me suis laissé contraindre par les Arabes à tout faire: j'ai mangé des olives, j'ai monté des chameaux, j'ai porté des sandales; mais ils n'ont pas pu m'amener à me faire circoncire." Et Afchîn n'osa ou ne put nier le bien fondé de ces accusations; il se borna à dire qu'un non-musulman ne peut se présenter comme accusateur, de sorte qu'il paraît bien que l'homme le plus puissant de l'empire était un incirconcis. Il ne nia pas non plus avoir souffert que les habitants de la province d'Osrouchna l'appelassent *Khodá* (Dieu). "Ils ont l'habitude," disait-il, "de donner ce nom à leurs princes, et si je le leur avais défendu, c'en eût été fait de leur obéissance."

---

1) De même qu'aux juifs, il est défendu aux musulmans de manger la chair d'un animal qui n'aurait pas été égorgé au moyen d'un couteau.

Tout bien pesé, il est donc fort douteux qu'on puisse ranger des hommes comme Afchîn parmi les musulmans. Il est bien vrai que les Abbâsides ne s'écartaient pas autant de l'islamisme que leurs gens de confiance; l'intérêt le leur eût défendu s'ils en avaient eu l'envie; mais ils étaient fort loin d'être orthodoxes, surtout al-Mamoun, homme singulier, qui se montrait tantôt despote fantasque et tantôt prince noble et sensé. Il entendait très-librement les prescriptions de la religion; c'est ainsi, par exemple, qu'il buvait ouvertement du vin et qu'il abolit une prière introduite par Omar Ier. Il favorisa de tout son pouvoir l'étude de la philosophie grecque, qui était naturellement un objet d'horreur pour les orthodoxes. Néanmoins il me semble qu'on va trop loin quand on prétend qu'il avait rejeté l'islamisme et qu'il était partisan de la religion naturelle; c'était plutôt un motazilite, ce qu'on nomme un théologien libéral; mais, libéral, il l'a été fort peu à l'égard de ceux qui pensaient autrement que lui. Aussi déclara-t-il dans un édit que le Koran a été créé, et quand les orthodoxes, qui voyaient là la négation de la divinité de ce livre, s'insurgèrent contre cette doctrine, il institua le kâdhî de Bagdad grand inquisiteur et s'efforça, en recourant au fouet, de convaincre les docteurs de la religion que le Koran n'existe pas de toute éternité. «Ici aussi on retrouve ce fait qu'on a pu remarquer

d'innombrables fois dans l'histoire des états et des religions de l'Orient aussi bien que de l'Occident: c'est que même un système qui repose sur le libre arbitre de l'homme et sur l'examen individuel, du moment qu'il possède le pouvoir, peut rivaliser pour le prosélytisme et pour l'intolérance avec l'absolutisme le plus orthodoxe [1]."

Dans ces temps si pleins de danger pour eux, alors que leur religion n'était plus celle de l'état, les orthodoxes suivaient leur voie comme auparavant. Leur doctrine resta aussi étroite et aussi bornée qu'elle l'avait été jusqu'alors; ils s'attachaient à la lettre et aux mots; toute leur érudition, toute leur science n'était qu'affaire de mémoire et ne consistait qu'à savoir par cœur le Koran et les innombrables traditions, et cela précisément au moment où la doctrine de leurs adversaires, les motazilites, qui était devenue dominante, se développait sous l'influence de la philosophie grecque et arrivait à former un tout systématique. Pourtant ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient faire sans s'écarter de leurs principes. A l'époque des premiers Abbâsides on vit se produire les quatre sectes ou écoles orthodoxes, qui diffèrent entr'elles plutôt sur les questions de droit que sur les points de foi; car on sait que le droit musulman repose sur le Koran et sur la tradition.

---

1) Weil, *Geschichte der Chalifen*, II, p. 288.

C'est aussi à cette époque que les traditions furent réunies et examinées avec soin. Ce sont ces deux circonstances qui ont donné plus de fermeté au système orthodoxe.

Les fondateurs des quatre sectes orthodoxes étaient Abou-Hanîfa († 767), persan d'origine, qui vivait dans l'Irâk; Mâlik († 795), le grand docteur de Médine; ach-Châfiî († 820), qui, comme Mahomet, appartenait à la tribu de Koraïch, et Ibn-Hanbal († 855), qui enseignait à Bagdad. Bien que ces maîtres soient assez bien d'accord sur les points de dogme, leurs disciples, qui, de nos jours encore, portent les noms de hanafites, mâlikites, châfiites et hanbalites, se sont pourtant distingués par l'esprit qui les animait. Les hanbalites forment une secte sévère, puritaine, intolérante, qui se fait de Dieu une idée fort anthropomorphique; ils ont suscité plus d'un soulèvement au nom de la religion, surtout dans les derniers temps de la domination des Abbâsides à Bagdad; ils pénétraient alors dans les maisons, renversaient les vases à vin qu'ils y trouvaient, battaient les chanteuses et brisaient les instruments de musique. Les hanafites constituent la secte la plus libérale; les deux autres tiennent le milieu entre les hanbalites et les hanafites, bien que les mâlikites ne laissent pas non plus d'être stricts et sévères.

Nous avons déjà parlé plus haut de Bokhârî

(† 870), qui fit la collection des traditions. Lui aussi appartenait à une famille persane; son arrière-grand-père avait embrassé l'islamisme. L'amour de la vérité le poussa à entreprendre son grand travail. "L'envoyé de Dieu," raconte-t-il lui-même, "m'apparut en songe et il me semblait que j'écartais de lui les mouches. Quand je me fus éveillé, je demandai le sens de cette vision à un devin qui expliquait les rêves. Il me répondit: "Tu dois écarter de lui les mensonges." Telle a été la cause de la composition de mon livre." Il possédait au plus haut degré la qualité que les orthodoxes estimaient le plus, une forte mémoire. Un jour différents maîtres de traditions de Bagdad s'étaient donné le mot pour la mettre à l'épreuve: ils avaient en conséquence chargé dix de leurs élèves de choisir chacun dix traditions, de mêler les noms des autorités qui se les étaient transmises, de mutiler le texte et de les réciter à Bokhârî dans cet état de corruption. Quand Bokhârî les eut entendues, il déclara qu'elles lui étaient inconnues, mais qu'il savait bien quelque chose d'approchant; et alors il se mit à rétablir de mémoire aussi bien la série des autorités que le texte même des paroles. Quant à la critique, nous avons déjà vu qu'il n'en manquait pas et il faut reconnaître qu'il a rempli sa tâche avec le plus grand soin. Il considérait cette tâche comme un devoir religieux; aussi ne consignait-il aucune

tradition par écrit qu'il ne se fût d'abord lavé et qu'il n'eût prié deux fois. Outre sa compilation, il s'en produisit différentes autres à cette époque, telles que celle de Moslim qui passe, avec celle de Bokhârî, pour la meilleure, et une autre d'Abou-Dâwoud.

Il faut vraiment admirer l'activité des maîtres orthodoxes de ce temps, non moins que leur constance; car ils eurent à subir mainte persécution, maint mauvais traitement. Les Abbâsides n'avaient pas pour eux le moindre respect, quelque haut placés qu'ils fussent dans l'opinion publique et bien que, par exemple, les leçons de Bokhârî fussent suivies à Bagdad par 20,000 auditeurs: ils les traitaient comme ils auraient traité de vulgaires malfaiteurs. Le fondateur de l'une des quatre sectes orthodoxes, Mâlik, ayant osé dire sous le règne d'al-Mançour qu'il ne considérait pas le serment prêté aux Abbâsides comme obligatoire vu qu'il n'était pas libre et qu'il avait été extorqué par contrainte, le gouverneur de Médine, parent du calife, le fit amener devant lui, le fit fouetter et lui démit un bras. Sous le règne d'al-Mamoun, les deux théologiens les plus respectés de Bagdad, Ibn-Hanbal et Mohammed ibn-Nouh, furent cités devant le tribunal de l'inquisition pour reconnaître que le Koran a été créé. Ils s'y refusèrent et furent envoyés couverts de chaînes à Tarse, où se trouvait le calife. La mort subite

d'al-Mamoun les sauva cette fois de la peine qui les menaçait; mais sous le règne suivant, celui d'al-Motacim, ce calife qui avait à sa cour un grand prêtre zoroastrien et dont le favori Afchîn mérite à peine le nom de musulman, on battit de verges Ibn-Hanbal qu'on honorait partout comme un saint, parce qu'il refusait opiniâtrement de reconnaître que le Koran a été créé.

En général les orthodoxes restaient résignés au milieu de tous ces mauvais traitements, ce qui, au fond, était contraire à l'esprit de l'islamisme; mais ils ne pouvaient faire autrement, n'ayant personne à opposer aux Abbâsides. On ne pouvait pas songer aux Omaïades, qui n'avaient jamais eu des dispositions cléricales; en outre, les Abbâsides les avaient à peu près exterminés et ceux d'entr'eux qui avaient échappé au grand massacre vivaient bien loin de là, dans un pays qui s'était séparé de l'empire, l'Espagne. Cependant quelques personnes, pleines d'un ardent désir, tournaient leurs regards vers les Omaïades d'Espagne, lors surtout du règne de l'honnête et pieux Hichâm I[er]. Mâlik déclarait que, seul, ce prince était digne d'occuper le trône des califes et qu'il réalisait l'idéal du souverain musulman. Mais ce n'étaient là que de vains souhaits. Quant aux Alides, les orthodoxes ne pouvaient jamais ni en aucun cas s'entendre avec eux. Bien que Mâlik, pour qui tout prétendant était préférable

aux Abbâsides, qui l'avaient si cruellement maltraité, soutînt jusqu'à un certain point leurs prétentions, l'immense majorité des orthodoxes ne voulait pas entendre parler de ces chiites qui déifiaient leur prince; ils les regardaient comme des infidèles, des idolâtres. Par suite, les docteurs orthodoxes n'avaient pas de prétendant, jusqu'au jour où, sous le gouvernement d'al-Wâthik, l'un des leurs assuma ce rôle. Le calife al-Wâthik s'occupait bien plus de plaisirs matériels que de questions théologiques; mais, en ce qui concerne ces questions, il se laissait mener par des motazilites et des chiites modérés. Leurs principes dominaient donc et parmi ceux qui les combattaient, le théologien Ahmed ibn-Naçr occupait la place principale. C'était un homme de naissance considérable, dont le grand-père avait été du nombre des premiers émissaires des Abbâsides. A ses yeux, le calife était un infidèle et il forma le plan de le renverser du trône. S'il y réussissait, il espérait ou bien qu'il deviendrait lui-même calife, ou bien, du moins, que lui et ses partisans en nommeraient un nouveau. Le plan était sérieux; la populace était gagnée: quiconque, en effet, prenait part au soulèvement devait recevoir une pièce d'or; on avait fixé le jour où tous les conjurés, répondant à l'appel du tambour et bien pourvus d'armes, devaient se réunir, surprendre la garnison de Bagdad et proclamer la

déchéance du calife. Mais, par malheur, le soir de la veille du jour convenu, deux des conjurés prirent avec excès la boisson enivrante que Mahomet a prohibée et, sans savoir ce qu'ils faisaient, ils donnèrent le signal de la révolte, contrairement à ce qui avait été entendu: aussi les autres ne prirent-ils pas les armes. Il ne fut pas difficile à la police d'arrêter les fauteurs du désordre et de les forcer à donner les noms de leurs complices. Il semble toutefois qu'il n'y avait pas de preuves suffisantes pour condamner le théologien prétendant du chef de crime contre l'état. L'affaire resta donc sur le terrain théologique: Ahmed fut condamné à mort comme infidèle, parce que, notamment, il tenait le Koran pour non créé et croyait que les hommes pieux verront réellement Dieu dans le ciel. On le mit à mort et sa tête fut exposée avec l'inscription suivante: "Ceci est la tête de l'infidèle et impie polythéiste Ahmed ibn-Naçr."

Cette tentative avortée de révolte avait une fois de plus démontré la faiblesse du parti orthodoxe. Il lui fallait mettre patiemment sa confiance dans Allâh et attendre de l'avenir des jours meilleurs. Heureusement pour lui, son attente ne devait pas être longue; peu à peu la position des Abbâsides devint fort critique; leurs amis et leurs partisans d'autrefois firent défection et ils furent bien forcés à la fin de chercher leur dernier appui chez les orthodoxes.

Dès le début, les Abbâsides n'avaient pas réussi à s'entendre avec leur propre parti, avec les Persans qui les avaient mis sur le trône et qui se composaient d'éléments fort hétérogènes. Beaucoup d'entr'eux croyaient très-sérieusement que du moment que les Abbâsides seraient califes, la justice allait régner partout et que l'âge d'or commencerait. C'est dans cette conviction, dans cette croyance, qu'ils avaient obéi aveuglément, qu'ils avaient assassiné et empoisonné quand le maître l'ordonnait, car un ordre de lui était pour eux l'ordre de Dieu même: la beauté et la splendeur du but justifiaient les moyens. Abou-Moslim était du nombre de ceux-là et, plus que tout autre, il avait contribué à l'élévation des Abbâsides. Mais leurs yeux se dessillèrent assez tôt; le règne des Abbâsides avait inauguré non l'ère de la justice, mais celle de l'iniquité; et les fanatiques, s'apercevant que l'œuvre qu'ils avaient accomplie n'émanait pas de Dieu, mais de l'enfer, se repentirent amèrement de ce qu'ils avaient fait. Abou-Moslim tout le premier: il fit alors parvenir au calife al-Mançour la curieuse lettre que voici:

"J'avais un guide de la famille du prophète, qui devait m'enseigner la doctrine et les devoirs prescrits par Dieu. Je croyais trouver chez lui la science, mais il m'a conduit à l'erreur à l'aide du Koran même, car il le faussait par amour pour les biens de ce monde. Il m'a ordonné

au nom de Dieu de tirer l'épée, de bannir tout sentiment de pitié de mon cœur, de n'accepter des adversaires aucune justification et de ne pardonner aucune erreur. Tout cela, je l'ai fait; je vous ai frayé la voie qui conduit au pouvoir, car je ne vous connaissais pas; mais maintenant Dieu m'a tiré de mon erreur, maintenant je ne vous connais que trop bien, maintenant je me repens et je fais pénitence. Que Dieu me pardonne toutes les injustices que j'ai commises; mais s'il ne me pardonne pas, s'il me punit, je devrai encore reconnaître qu'il est juste."

On sut naturellement se défaire d'Abou-Moslim; mais il avait joui dans le Khorâsân d'une considération toute particulière; ses partisans, tout aussi déçus qu'il l'avait été, étaient nombreux; 60,000 hommes se levèrent pour venger sa mort et il fallut verser des torrents de sang pour soumettre tout de bon ce parti qui montrait maintenant le plus d'hostilité aux Abbâsides, alors qu'il aurait dû précisément être leur appui le plus ferme.

C'étaient des fanatiques plus niais encore ceux qui, s'inspirant des idées indo-persanes, nommaient leur prince Dieu. Aussi longtemps que la victoire avait été douteuse, les Abbâsides avaient pu tolérer cette espèce de culte; depuis qu'ils étaient les maîtres, ils ne le pouvaient plus, car ils auraient par trop soulevé contre eux, non-seulement les orthodoxes, mais encore

toute la race arabe. D'un autre côté, ils s'aliénaient les sympathies des Persans s'ils refusaient d'être Dieu pour eux; mais il fallait choisir, et les pauvres Persans, qui avaient pourtant si bonne volonté, furent sacrifiés aux Arabes. Les Râwendites (de Râwend, près d'Ispahan) l'apprirent à leurs dépens quand ils vinrent présenter leurs hommages à al-Mançour; ils le nommaient leur Dieu, et croyaient voir dans le gouverneur de la Mecque l'ange Gabriel et dans le commandant des gardes du corps l'homme chez lequel avait émigré l'âme d'Adam. On ne se borna pas à repousser leurs hommages, on jeta leurs chefs en prison. Dès ce moment al-Mançour cessa d'être calife aux yeux des Râwendites. Les idées de prince légitime et de Dieu étaient, pour eux, deux choses inséparables, et si le souverain déclarait ne pas être Dieu, il ne pouvait être qu'un usurpateur et devait être déposé. Aussi en conçurent-ils immédiatement le dessein. Ils se rendirent à la prison; mais pour ne pas éveiller l'attention, ils prirent un cercueil vide et le firent porter devant eux comme s'ils enterraient quelqu'un. Arrivés à la prison, ils en brisèrent les portes, délivrèrent leurs chefs et assaillirent ensuite le palais du calife. Il y eut un moment extrêmement critique; mais enfin des troupes accoururent en nombre suffisant et les Râwendites tombèrent sous les coups de leurs glaives. Il n'y en avait pas moins des mil-

liers de gens en Perse qui pensaient comme eux et pour lesquels les Abbâsides n'étaient plus califes depuis qu'ils avaient refusé d'être Dieu. Voilà pourquoi tous ceux qui eurent moins de scrupules sous ce rapport trouvèrent dans ce pays une terre où la semence de la révolte fructifiait vigoureusement.

Mais les Abbâsides en avaient rebuté d'autres encore et notamment les sectaires que les écrivains musulmans comprennent sous le nom général de *zendîks* : c'étaient ou bien des zoroastriens, ou bien des partisans d'autres systèmes persans, principalement des mazdakites, ou bien encore des libres penseurs. Les mazdakites, secte perse qui existait déjà avant la conquête du pays par les Arabes, prêchaient la communauté des femmes et des biens, si l'on peut en croire la généralité des auteurs musulmans. Ils se moquaient des mahométans quand ils remplissaient leurs devoirs religieux, et faisaient de mordantes remarques au sujet surtout des rites qui s'accomplissaient pendant le pèlerinage de la Mecque. Ils ne croyaient ni à la vie future, ni à l'existence de Dieu; par contre, ils observaient fort strictement les devoirs moraux communs à toutes les religions et pratiquaient spécialement l'amour du prochain. Quant aux libres penseurs proprement dits, ils considéraient tous les prophètes comme d'habiles imposteurs dont le seul but avai été de s'assurer la puis-

sance temporelle et ils regardaient les devoirs que prescrit la religion comme des moyens inventés pour tenir la populace en bride, mais auxquels l'homme bien élevé n'était pas tenu de se soumettre. Les Abbâsides avaient encouragé et protégé toutes ces gens alors qu'ils luttaient encore pour obtenir le pouvoir; plus tard, al-Mamoun en avait fait autant quand il disputait le trône à son frère al-Amîn; mais les motifs qui portèrent les califes à rompre avec les ultra-chiites, les amenèrent aussi à cesser d'avoir rien de commun avec les autres et même à les persécuter aussitôt qu'ils n'eurent plus besoin d'eux. C'est pourquoi al-Mahdî établit une cour de justice inquisitoriale qui devait juger les personnes de cette espèce et qui a existé jusqu'à la fin du règne de Hâroun ar-Rachîd. Cette cour ne peut, il est vrai, rivaliser le moins du monde pour l'injustice et la cruauté avec l'inquisition chrétienne; elle a pourtant condamné à mort plus d'un innocent comme zendîk, communiste ou libre penseur.

Par suite, les différents zendîks, quelque divergentes que fussent au reste leurs tendances, avaient tous un sentiment commun: celui d'une haine irréconciliable pour les Abbâsides. Et à tous ces ennemis venaient encore s'ajouter les Alides, à la place desquels les Abbâsides avaient su se mettre si adroitement, dont ils avaient prêché les doctrines à leur profit personnel et qui s'étaient

vu violemment persécuter aussi bien par le fondateur de la dynastie que par ses successeurs. Seul, al-Mamoun fit une tentative de réconciliation; mais elle venait trop tard et ne pouvait qu'échouer.

C'est ainsi que les califes avaient partout des ennemis. Ils eurent à réprimer d'innombrables révoltes. Les Alides étaient toujours insurgés; non sans succès, car ils arrachèrent deux grandes provinces aux Abbâsides, l'une à l'extrémité occidentale (l'empire actuel du Maroc), l'autre, sur les rives de la mer Caspienne (le Tabaristan). C'est dans le Khorâsân et la Transoxiane, où l'islam ne parvenait pas à prendre racine et où les doctrines bouddhistes conservaient toute leur vigueur, que surgit l'ouvrier, le foulon, qui était ensuite devenu le secrétaire d'Abou-Moslim. Il est connu sous le nom d'al-Mokanna (le voilé) parce qu'il portait toujours un masque d'or pour prévenir la mauvaise impression qu'aurait faite la laideur de son visage. C'était un homme extraordinairement rusé et versé d'une manière toute spéciale dans les sciences naturelles, de sorte qu'auparavant déjà il passait pour un faiseur de miracles. Il se mit alors à enseigner la doctrine ultra-chiite de la métempsycose et de l'incarnation de la divinité. D'après ce système, Dieu s'était manifesté successivement sous la forme d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de Mahomet, d'Alî, de

Mohammed ibn-al-Hanafîya, fils du précédent, et sous celle d'Abou-Moslim; il s'incarnait actuellement en sa personne. Son parti était nombreux; trois armées du calife al-Mahdî furent défaites par lui; il résista pendant quatre ans et quand enfin il fut réduit à la dernière extrémité dans sa forteresse, lui et les siens mirent fin à leurs jours par le poison.

Un soulèvement des zoroastriens et des mazdakites du Djordjân et du nord de la Syrie, qui eut lieu sous le même règne, ne fut guère moins dangereux. Quelques-uns des personnages les plus considérables de l'empire, parmi lesquels on comptait des parents du calife, se trouvaient en cette occasion à la tête du mouvement. Mais la révolte qui, de toutes, dura le plus longtemps fut encore celle de Bâbek. Ce vaillant champion de la nationalité perse qui, ainsi que tant d'autres, combinait des doctrines indo-persanes avec des idées chiites, sut se maintenir pendant vingt ans et les Abbâsides ne réussirent à se rendre maîtres de lui qu'après avoir sacrifié 250,000 soldats.

Si l'on ajoute que les Abbâsides avaient à combattre partout et toujours ces khâridjites chaque fois vaincus et jamais soumis, on doit se demander d'abord comment il leur était encore possible de se maintenir contre tous ces ennemis et, ensuite, pourquoi ces princes, qui étaient d'ailleurs assez experts dans l'art de gouverner despotiquement

et qui n'auraient pas eu beaucoup à apprendre de Machiavel, ont si longtemps tâtonné à l'aveugle avant de reconnaître les deux bases sur lesquelles seules pouvait reposer leur puissance. Ce qu'il leur fallait, en effet, c'étaient d'abord des soldats étrangers, des mercenaires, qui ne comprendraient pas la langue des Arabes et des Persans et qui, indifférents aux opinions religieuses et politiques des sujets, seraient d'aveugles instruments aux mains du maître qui les nourrissait. Ensuite ils devaient, pour avoir le droit de brûler les hérétiques, cesser eux-mêmes de l'être, rentrer dans le giron de l'Eglise orthodoxe et chercher leur appui dans son clergé.

Contraints par la nécessité, ils eurent d'abord recours à des soldats étrangers. Il le fallait bien: les Arabes n'avaient jamais eu leur confiance et les Persans ne l'avaient plus. C'est pourquoi ils prirent des Turcs et des Berbères à leur solde; déjà sous al-Motacim toute la garde et le noyau de l'armée se composaient de ces étrangers; leur nombre s'élevait à cette époque à 70,000 hommes. Mais un despote ne peut régner seulement avec des soldats; il faut aussi des prêtres. C'est là une vérité que, dans leur aveuglement, les neuf premiers Abbâsides ne virent pas, ce qui fit qu'ils restèrent attachés à leurs doctrines motazilites et à demi chiites. Enfin le dixième, al-Motawakkil, monta sur le trône et avec lui parut l'aurore

de ce jour que les docteurs orthodoxes avaient si longtemps attendu en vain.

D'après nos idées, al-Motawakkil a été un tyran cruel et perfide. Il était frère d'al-Wâthik, dont le fils avait d'abord été choisi par les grands dignitaires pour être calife; mais quand on vit que cet enfant faisait sotte figure dans les longs vêtements royaux, le chef de la garde turque réussit à faire reconnaître al-Motawakkil. Le nouveau calife se vengea immédiatement du vizir, qui avait voté pour son neveu. Il le jeta en prison, lui fit souffrir des tortures de tout genre, et finit par le faire enfermer dans un four étroit, garni partout à l'intérieur de clous pointus, où il périt de la façon la plus misérable. Le chef de la garde turque, à qui al-Motawakkil devait le trône, n'eut pas un sort plus heureux. La reconnaissance est rarement la vertu des princes et al-Motawakkil nourrissait une profonde rancune contre Itâkh (c'étail le nom du Turc), précisément parce qu'il lui avait de trop grandes obligations. Itâkh s'était, en outre, montré imprudent. Un soir qu'il était chez le calife et qu'ils avaient bu tous deux plus qu'ils ne pouvaient supporter, al-Motawakkil se mit à tourmenter et à offenser tellement Itâkh que celui-ci perdit enfin patience et se jeta sur lui. Le lendemain matin il supplia son maître de lui pardonner et dit, pour s'excuser, qu'il n'avait pas su ce qu'il faisait. Al-Motawakkil assura qu'il n'y

pensait plus: c'est qu'il n'osait encore rien tenter contre ce puissant grand chambellan, qui était en même temps ministre des finances et de la police et qui pouvait compter sur l'appui de la garde. Quelque temps après il sut l'amener adroitement à faire un pèlerinage à la Mecque; l'ayant ainsi séparé des troupes, il le fit arrêter et le laissa mourir de soif. Il prétendit ensuite qu'il était mort de mort naturelle; à l'appui de son dire, il fit déclarer par des témoins que le cadavre ne portait aucune trace de violences.

Avec tout cela al-Motawakkil était extrêmement orthodoxe et, par suite, le parti clérical le jugeait tout autrement que nous ne le ferions. Un historien musulman bien connu est d'avis qu'il allait un peu trop loin dans sa haine pour Alî, car les orthodoxes, eux aussi, estimaient fort ce prince, vu sa qualité de neveu et de gendre du prophète; "mais au reste," dit-il, "il était du nombre des plus excellents califes, car il défendit de croire que le Koran a été créé." [1] Il était orthodoxe: qu'importait donc qu'il fût ivrogne, voluptueux, perfide, que ce fût un monstre de cruauté? Mais il était même plus qu'orthodoxe: animé d'un zèle brûlant pour la pureté de la doctrine, il s'efforçait de persécuter tous ceux qui pensaient autrement, de les torturer, de les exterminer autant que possible.

1) Abou-'l-fedâ, II, p. 190.

Les prescriptions relatives aux chrétiens et aux juifs, qui étaient presque tombées dans l'oubli sous les règnes précédents, furent renouvelées et aggravées. On régla en détail l'habillement qu'ils devaient porter; ils perdirent les charges qu'ils remplissaient; ils se virent enlever les églises que, sous la domination arabe, le gouvernement avait laissé bâtir en fermant les yeux: on en faisait des mosquées si elles étaient assez grandes, on les démolissait si elles étaient petites et on défendait de construire encore sur ce sol souillé, qui devait rester dorénavant nivelé. On clouait sur les portes de leurs maisons des poupées de bois qui représentaient des diables. Le lieu même de l'éternel repos des morts ne devait pas être respecté. Les tombes furent démolies à ras de terre, afin qu'on n'allât pas prendre la sépulture d'un chrétien ou d'un juif pour celle d'un orthodoxe. [1] Le sort des musulmans hétérodoxes était encore plus dur. Il va de soi qu'on persécuta ceux qui ne croyaient pas à l'éternité du Koran. Quiconque osait dire du mal d'Abou-Bekr, d'Omar, d'Othmân et d'Aïcha, qui sont les saints des orthodoxes, était fouetté et jeté dans le Tigre. Sous le gouvernement d'al-Mamoun, ceux qui doutaient de l'excellence d'Alî avaient été mis hors la loi; mais maintenant les vents et les flots avaient changé: on n'osait plus

1) Ibn-Maskowaïh, man. 101 de l'Académie royale des sciences, p. 168—169.

dire du bien d'Alî. Un célèbre philologue auquel le calife avait demandé qui de ses propres fils ou de ceux d'Alî il estimait le plus haut, avait répondu en louant les fils d'Alî sans parler de ceux d'al-Motawakkil. Le calife en ressentit une telle colère qu'il ordonna à ses Turcs de faire mourir ce malheureux en le foulant aux pieds. Il n'était plus permis de visiter la tombe de Hosaïn, où les chiites se rendaient en pèlerinage; la chapelle fut démolie et le sol converti en champ. L'intolérance atteignit sa limite extrême, à tel point que même des théologiens hautement honorés, piliers de l'église orthodoxe, ne purent échapper à l'accusation d'hérésie. L'honnête Bokhârî, qui avait fait la collection des traditions, dut, en ses vieux jours, se défendre contre l'accusation d'hétérodoxie; on avait fait courir le bruit qu'à l'exemple des motazilites, il croyait au libre arbitre de l'homme[1] et à la création du Koran.

Le triomphe des orthodoxes était donc complet et la réaction sévit avec violence. Toutefois leur force n'était que matérielle; leur doctrine n'avait

1) „Khalko 'l-af'âli lil'ibâdi" chez Abou-'l-fedâ, II, p. 238. De même que Reiske, Krehl (dans sa dissertation sur Bokhârî, *Zeitschr. der Deuts. morgenl. Gesells.*, IV, p. 6) a pensé que ces mots signifient „que toutes les actions humaines, les mauvaises comme les bonnes, ont Dieu pour cause." Mais c'est là précisément la doctrine orthodoxe de la prédestination; aussi n'aurait-on pas pu faire à Bokhârî un grief d'une proposition de ce genre. Les mots d'Abou-'l-fedâ désignent justement le contraire; l'expression dont il se sert est le terme consacré pour exprimer le libre arbitre. Voir, par exemple, Chahrastânî, éd. Cureton, p. 30, l. 5 et 4 d'en bas.

pas encore de forme systématique et ne possédait pas ce qu'on est convenu de nommer une base scientifique ; dans la discussion, leurs docteurs n'étaient pas encore de taille à tenir tête aux motazilites. Mais ici aussi il se produisit un peu plus tard un important changement. Les orthodoxes eurent le bonheur de voir l'un des plus célèbres docteurs motazilites, Abou-'l-Hasan al-Acharî († 941), passer dans leur parti. Cette conversion devait avoir une telle importance que la tradition l'attribue à un miracle : le prophète, dit-on, apparut en rêve à al-Acharî, le convainquit de son erreur et le remit dans la bonne voie.[1] Mais l'histoire nous apprend que la cause première de la conversion d'al-Acharî a été l'idée particulière qu'il se faisait de la prédestination et de la justice de Dieu : c'étaient là, en effet, deux choses que les motazilites cherchaient à accorder. Il eut un jour une dispute à ce sujet avec son maître, le motazilite al-Djobbâî, qui passait de son temps pour le premier théologien dogmatique.

"Supposons," lui avait dit al-Acharî, "trois frères : l'un est un vrai croyant, honnête et pieux ; le second, un infidèle voluptueux ; le troisième n'est encore qu'un enfant ; supposons, en outre, qu'ils viennent tous à mourir : que va-t-il leur arriver ?"

---

1) Ibn-Asâkir, man. 698, fol. 10 recto.

"Le croyant," répondit al-Djobbâî, "occupera une place élevée dans le ciel; l'infidèle ira au fond de l'enfer; l'enfant sera sauvé, mais il ne montera pas aussi haut que le frère pieux et croyant."

"Admettons maintenant que l'enfant veuille s'élever jusqu'à l'endroit où se trouve son frère; le lui permettra-t-on?"

"Non; on lui répondrait: Ton frère a obtenu cette place parce qu'il a maintes fois montré son obéissance à Dieu, et c'est là ce que tu n'as pas fait."

"Et si l'enfant disait: Il n'y a pas de ma faute; tu ne m'as laissé vivre que peu de temps et tu m'as privé ainsi de l'occasion de faire preuve d'obéissance."

"Dans ce cas le Tout-Puissant dirait: Je savais que si je t'avais accordé une plus longue vie, tu serais devenu rebelle et que tu aurais mérité l'enfer. En te condamnant à mourir jeune, j'ai fait ce qu'il y avait de mieux pour toi."

"Fort bien! Mais suppose que le frère infidèle dise: Grand Dieu! puisque tu savais ce qui l'attendait, tu dois également avoir su l'avenir qui m'était réservé; pourquoi n'as-tu pas aussi fait pour moi ce qu'il y avait de mieux?"

"Tu es possédé du démon!"

"Nullement; mais l'âne du docteur s'arrête au milieu du pont."

Depuis lors al-Acharî s'écarta de plus en plus

des doctrines qui avaient longtemps été les siennes et il finit par les rejeter ouvertement et solennellement. Un vendredi qu'entouré de ses élèves il se trouvait dans sa chaire à la grande mosquée de Baçra, il s'écria tout à coup à haute voix: "Ceux qui me connaissent savent qui je suis; à ceux qui l'ignorent, je dirai que je me nomme al-Acharî. Autrefois j'ai enseigné que le Koran a été créé, que nos yeux ne verront pas Dieu et qu'en vertu du libre arbitre nous commettons de mauvaises actions. Mais maintenant je suis revenu à la vérité. J'abjure mes erreurs et je m'engage à réfuter les motazilites et à exposer leur honte au grand jour."

Il tint parole et appuya le système orthodoxe sur la dialectique, qu'il avait apprise de ses anciens amis, les combattant ainsi avec leurs propres armes. A l'origine les orthodoxes regardaient ce nouvel allié avec une grande défiance; ils craignaient la philosophie, même quand ils la voyaient revêtue de la doctrine pure. La secte la plus étroite et la plus intolérante des quatre, celle des hanbalites, était même décidément hostile au philosophe orthodoxe. On le regardait dans ce monde-là comme un infidèle dont le sang pouvait être versé impunément. Quand il fut mort, les hanbalites voulurent déterrer son cadavre pour le brûler; le gouvernement dut intervenir et s'y opposer. Dans la suite ils renouvelèrent encore leur

tentative, si bien qu'à la fin, pour les empêcher de réaliser leur dessein, on ne trouva d'autre moyen que de rendre méconnaissable l'endroit où al-Acharî était enterré: si grande était la haine que nourrissait une secte alors encore puissante et nombreuse contre l'homme qui avait essayé de mettre la doctrine orthodoxe d'accord avec la raison! Mais tous les orthodoxes ne partageaient point cette aversion. Et, en effet, il fallait bien reconnaître la grandeur du service qu'al-Acharî avait rendu à leur cause. Que son système puisse résister à l'épreuve d'un exameu philosophique sans préjugé, c'est là une tout autre question; toujours est-il qu'il était paré de termes techniques de philosophie, qu'il faisait à peu près aussi bon effet que celui des motazilites, qu'il s'était donné le but louable de réconcilier les différents partis et qu'il avait l'air (en demander plus n'eût pas été juste) de s'accorder avec la raison. Aussi le nombre des docteurs qui l'embrassèrent s'accrut-il de jour en jour, et on finit par le tenir pour tellement orthodoxe que quiconque le combattait était regardé comme un infidèle qu'on devait punir de mort. Le philosophe croyant fut révéré comme saint; le prophète apparut même en songe à des docteurs pour leur dire que le système d'al-Acharî est le seul vrai.

Avec le temps, par contre, l'influence des motazilites alla diminuant de plus en plus. La perte

du pouvoir temporel, c'était là le premier malheur qui les avait frappés; la défection d'al-Acharî fut le second. "Les motazilites," dit un auteur musulman, "portaient autrefois la tête haute, mais leur règne finit quand Dieu envoya al-Acharî." Ils ne disparurent cependant pas tout à coup, et peut-être existent-ils encore en ce moment; mais ils n'avaient plus de force; depuis le onzième siècle, ils n'ont pas eu de docteur qui se soit fait un nom, tandis que le système d'al-Acharî a été, au contraire, de mieux en mieux élaboré, si bien que dans sa dernière forme, il ne comprend plus seulement la dogmatique, mais qu'il embrasse aussi des matières purement philosophiques, telles que l'ontologie, la cosmologie, etc.

IX.

LES ISMAÉLIENS.

Si complet que semblât le triomphe des orthodoxes, le danger qui les menaçait n'avait pas disparu : il n'était que déplacé. Il n'y avait plus rien à craindre des motazilites ; mais il restait d'autres ennemis et leurs efforts infatigables devaient être couronnés d'un succès dont on ne pourrait nullement méconnaître l'importance. Nous voulons parler des chiites et de ceux qui cherchaient à cacher sous ce nom leurs sentiments hostiles à l'islamisme.

Pour les choses essentielles, presque tous les chiites étaient d'accord. Au fond, ils auraient bien voulu rejeter le Koran ; mais, n'osant pas risquer de faire une démarche aussi hardie, ils expliquaient ce livre allégoriquement et, pour justifier leur procédé, ils invoquaient une tradition d'après

laquelle Mahomet aurait dit: "Nous autres prophètes, nous parlons aux hommes dans la mesure de ce que leur intelligence peut comprendre." Par là, il leur était possible d'écarter les prescriptions de l'islamisme au moyen du raisonnement et d'introduire une foule de doctrines étrangères dans cette religion. De plus, ils croyaient que l'imâmat, c'est-à-dire le pouvoir spirituel, auquel, d'ailleurs, le pouvoir temporel est indissolublement lié, revient aux descendants d'Alî et que l'imâm ne peut pécher. Ils formaient néanmoins différentes sectes et le point principal sur lequel portait leur désaccord était la question de savoir qui des descendants du sixième imâm, Djafar le Véridique, avait droit à l'imâmat. Djafar avait eu plusieurs fils, dont l'aîné s'appelait Ismaël, et le second, Mousâ; c'était Ismaël qu'il avait désigné pour lui succéder. Dans la suite pourtant ce prince se rendit indigne de cet honneur: maigre honneur, du reste, car les Alides se bornaient à prétendre à un empire que possédait une autre famille. Il commit le crime de prendre une boisson enivrante et c'est à cette occasion que son père dit: "Ismaël n'est pas mon fils; un démon a pris sa figure. Il ne me succédera pas; Dieu a changé d'avis à son égard. Je choisis pour me remplacer dans l'imâmat Mousâ, mon second fils." Mais une partie des chiites n'accepta point la décision. "La première disposition," disaient-ils, "est la meil-

leure et il n'est pas donné à Dieu de changer d'avis. Quiconque connaît le sens caché de la loi n'encourt pas de peine s'il n'en suit pas le sens apparent. Tout ce que commande et fait l'imâm est juste. Ismaël n'a donc nullement péché en buvant du vin." On donna à ce parti le nom d'ismaéliens, qu'ils acceptèrent sans répugnance; alors que la majorité, après la mort de Djafar arrivée en l'an 765, reconnaissait comme imâm son autre fils Mousâ, les ismaéliens persistèrent à tenir que l'imâmat appartient aux descendants d'Ismaël. Mais ces princes étaient découragés à cause du peu de succès des efforts des chiites, et comme ils ne voulaient pas s'attirer les malheurs de leurs ancêtres qui, presque tous, avaient péri de mort violente, ils s'arrangèrent pour se soustraire aux dangereux hommages de leurs partisans et se cachèrent dans les provinces les plus éloignées, le Khorâsân et le Candahar.

Après cette désertion de ses chefs, il semblait que la secte des ismaéliens n'allait pas tarder à périr, quand un Persan audacieux et habile vint lui donner une autre direction et lui rendre une nouvelle vie.

Cet homme s'appelait Abdallâh ibn-Maïmoun. Ses ancêtres avaient appartenu à la secte de Bardesane, qui admettait deux Dieux, dont l'un a créé la lumière, et l'autre, les ténèbres. Son père, oculiste de profession, était un libre penseur. Pour

échapper aux griffes de l'inquisition, dont soixante-dix de ses amis avaient été les victimes, il avait cherché un refuge à Jérusalem, où il enseignait en secret les sciences occultes, tandis qu'en public il se donnait pour chiite pieux et zélé. Sous la direction d'un tel père, Abdallâh devint un adroit prestidigitateur, un habile oculiste et un savant exactement au courant de tous les systèmes de la théologie et de la philosophie. S'aidant de son habileté de prestidigitateur, il s'efforça d'abord de se faire passer pour prophète; mais comme il n'y réussissait pas, il conçut un autre plan bien plus vaste: celui de faire collaborer les vaincus et les vainqueurs dans un même but; de réunir dans une société secrète, qui aurait différents degrés d'initiation, aussi bien les libres penseurs que les gens superstitieux de toutes les sectes; de se servir des croyants pour faire régner les infidèles, et des conquérants pour renverser l'empire qu'ils avaient fondé; de se former, enfin, un parti nombreux, étroitement uni, dressé à l'obéissance passive, qui, quand le moment serait venu, donnerait le trône, sinon à lui-même, du moins à ses descendants.

Il apporta à l'exécution de ce plan une ruse étonnante et une grande connaissance des hommes. En apparence il était ismaélien et il donna une vie nouvelle à cette secte qui n'avait pas de chef en lui en promettant un: c'était là la doc-

trine de l'imâm caché. "Le monde," disait-il, "n'a jamais été privé d'imâm et ne le sera non plus jamais. Quant à l'imâm, quel qu'il soit, son père et son grand-père l'ont été avant lui, et ainsi de suite jusqu'à Adam. Le fils de l'imâm l'est également, de même son petit-fils et ses descendants, jusqu'à la fin du monde. Il n'est pas possible que l'imâm meure, si ce n'est quand il lui est né un fils qui sera imâm après lui. Mais il n'est pas toujours visible. Parfois il se manifeste, parfois il reste caché, de même qu'il fait tantôt jour et tantôt nuit. Quand il se manifeste, sa doctrine reste cachée; s'il est, au contraire, caché, c'est sa doctrine alors qui se révèle et ses missionnaires apparaissent au milieu des hommes. Du temps d'Abraham, Melchisédech, auquel Abraham donna la dîme, était imâm. La période antérieure à l'islamisme a été le temps du mystère: aussi les imâms étaient-ils cachés. Du temps d'Alî, l'imâm s'est révélé; c'est ce prince qui l'était. Les imâms sont demeurés visibles jusqu'au temps d'Ismaël; mais depuis lors ils sont cachés et ils le resteront jusqu'à ce qu'ils paraissent de nouveau."

Grâce à cette doctrine, Abdallâh tenait l'espoir des ismaéliens en éveil; mais, au fond du cœur, il les méprisait et ne les regardait que comme des instruments pour atteindre son but. Persan jusqu'au fond de l'âme, il abhorrait Alî, ses descendants et les Arabes en général. Il se rendait très-bien

compte que si un Alide réussissait à fonder un empire persan, comme les Persans le désiraient, ces derniers n'y gagneraient rien; aussi prescrivit-il à ses confidents de mettre à mort sans pitié tous les descendants d'Alî qui leur tomberaient dans les mains. Ce n'est pas chez les chiites, mais chez les zoroastriens, les manichéens, les païens de Harrân et les partisans de la philosophie grecque qu'il cherchait ses véritables soutiens; à ceux-là seuls on pouvait se fier, à ceux-là seuls on pouvait peu à peu dire le dernier mot, à savoir que les imâms, les religions et la morale ne sont que tromperie. Les autres hommes, les *ânes*, comme Abdallâh les nommait, n'étaient pas en état de comprendre cette doctrine. Toutefois il ne dédaignait nullement leur collaboration. Le système que répandaient les missionnaires (on les appelait *dâïs* ou *enrôleurs*) avait différents degrés: sept, à l'origine; plus tard, neuf, et rien n'empêchait que celui qui ne pouvait parvenir au plus élevé ne rendît des services dans sa position plus modeste. Pour donner une idée exacte de ce système, il sera nécessaire de faire connaître quelques particularités au sujet de chacun de ces neuf degrés.

Premier degré. Le dâî ou missionnaire se fait passer pour un homme extrêmement pieux. Il éveille la curiosité par des paroles obscures. La religion de Mahomet, c'est ainsi qu'il raisonne,

est très-difficile, très-mystérieuse; seuls, un ange du premier rang, ou un prophète, ou encore un serviteur fidèle dont le cœur a été illuminé par Dieu, peuvent en savoir le vrai sens et le faire connaître. Viennent alors des questions sur des points délicats. "Que signifie le jet des petites pierres pendant le pèlerinage, ou bien les courses rapides entre Çafâ et Merwa? — Pourquoi a-t-il fallu six jours à Dieu pour créer le monde? Ne pouvait-il pas le faire en une heure? — Que veulent dire ces mots: Eve a été tirée d'une côte d'Adam? — Quelle forme a ton âme? Où est-elle? D'où est-elle provenue?" etc. On ne donnait pas la solution de ces questions; elles n'avaient d'autre but que de faire naître chez les auditeurs l'étonnement, l'embarras, le doute; mais le dâî fait quelque allusion à un sens caché, allégorique; parfois aussi il commence une explication, puis il s'interrompt au milieu, excite ainsi la curiosité et quand on insiste pour avoir le mot, il répond: "Pas de précipitation: la religion est trop précieuse pour qu'on aille en confier les mystères à des indignes et qu'on en fasse ainsi un jeu, un objet de raillerie. Chaque fois que Dieu a voulu donner une mission prophétique à l'un de ses serviteurs, il a, au préalable, exigé de lui une promesse solennelle." On citait à l'appui des passages du Koran. "Veux-tu en savoir davantage, il te faut t'obliger, en nous frappant la main et en faisant

les serments les plus solennels, à ne pas trahir notre secret, à n'accorder à qui que ce soit du secours contre nous, à ne pas nous dresser d'embûches, à ne nous dire que la vérité et à ne te liguer contre nous avec aucun de nos ennemis." L'autre prête-t-il le serment, le dâî exige de lui une somme d'argent et l'habitue à une aveugle soumission. Refuse-t-il, au contraire, de jurer, ou s'il jure et qu'il ne veuille payer, le dâî ne s'occupe plus de lui et l'abandonne aux doutes qu'il a fait naître dans son esprit.

Deuxième degré. On persuade au prosélyte que les hommes ont erré en acceptant la doctrine des précédents docteurs musulmans, et que, seuls, les imâms sont en possession de la vérité divine.

Troisième degré. Ce que le prosélyte doit croire relativement aux imâms. Il y en a sept (car c'est là le nombre sacré; c'est ainsi qu'il y a sept planètes, sept cieux et sept terres), et non douze, comme le prétend l'autre branche des chiites, celle qu'on nomme le *parti des douze*. Notre maître, ajoute-t-on, le septième imâm, connaissait le sens caché de la religion, les allégories et le sens allégorique des allégories mêmes. Seuls entre toutes les sectes chiites, nous avons hérité de sa science; nous pouvons donc seuls l'enseigner.

Quatrième degré. De même qu'il y a sept imâms, il y a aussi sept prophètes, qui ont dû abolir les religions antérieures et les remplacer par de nou-

velles. Chacun d'eux devait avoir un aide; celui-ci, à son tour, avait aussi un aide, qui propageait la doctrine, et ainsi jusqu'à sept. Ces sept personnes portent le nom de *silencieux* (*çâmit*), parce qu'ils se tiennent à une religion déjà existante; les fondateurs de religions s'appellent, par contre, *parleurs* (*nâtik*). Quand le temps des sept silencieux est écoulé, il paraît un prophète qui introduit une nouvelle religion. C'est ainsi qu'il y a sept parleurs: Adam (avec Seth et six autres comme silencieux); Noé (Sem);[1] Abraham (Ismaël); Moïse (Aaron); Jésus (Pierre); Mahomet (Alî) et enfin le *seigneur du siècle*[2] (Abdallâh), qui a dévoilé le sens mystique et intime des choses; chacun doit le suivre et lui obéir.

(Au fond, cette idée d'une révélation qui se continue et se modifie selon les besoins du temps est bien celle du prophète, comme nous l'avons dit plus haut; mais alors que Mahomet avait annoncé qu'il était, lui, le dernier des prophètes, les ismaéliens admettaient, au contraire, une mission prophétique postérieure à Mahomet. Parvenu au quatrième degré, le prosélyte cessait donc d'être musulman).

Cinquième degré. La tradition n'a pas de valeur, et les termes du Koran n'en ont pas davantage.

---

1) Les noms qui sont entre parenthèses indiquent le premier des silencieux.

2) Ce nom désigne Mohammed ibn-Ismaël.

Les devoirs et les usages que Mahomet a établis seront bientôt abrogés. On agissait sur le sentiment national. Le disciple est-il persan, on reproche aux Persans d'obéir avec une soumission aussi servile à leurs ennemis, leurs oppresseurs, les Arabes. S'il est arabe, on lui dit que les Persans se sont arrogé le pouvoir suprême, qui appartient à sa race; or celle-ci n'en a conservé que l'ombre, alors que la véritable puissance et tous les biens de la terre, sur lesquels elle a bien plus de droit, se trouvent aux mains de ses adversaires.

Sixième degré. Peu à peu et avec beaucoup de précaution, on amène l'initié à l'idée qu'il n'a pas besoin d'observer les usages religieux prescrits, tels que la prière, le paîment de la taxe des pauvres, le jeûne, le pèlerinage. Toutes ces formes ne sont qu'une représentation symbolique et rien de plus. Ce sont des énigmes proposées par des philosophes qui se faisaient passer pour prophètes ou imâms; eux-mêmes, ils ne les considéraient toutes que comme un moyen de tenir la populace en sujétion et d'exciter à des actions de nature à être utiles à la société. Ceux toutefois qui ont établi ces usages étaient des gens sensés et de grands hommes: leurs lois témoignent de leur profonde sagesse. Mais ils n'étaient pas arrivés aussi haut que les vrais philosophes, tels que Platon et Aristote, par exemple; ceux-ci ont de

beaucoup surpassé les fondateurs de religions en raison et en sagesse.

Les initiés des trois derniers degrés ne parvenaient pas tous aux mêmes résultats, car on se trouvait ici en plein sur le terrain de la philosophie ; mais c'est le petit nombre, à ce qu'il semble, qui en arrivait à ce point : beaucoup de missionnaires et d'autres personnes qui ont joué un grand rôle chez les ismaéliens n'ont pas dépassé les degrés inférieurs. Le but de l'ordre n'était d'ailleurs pas non plus de faire de la propagande philosophique ; le grand-maître avait trop de sens pour ne pas comprendre qu'en donnant à connaître à la masse le véritable caractère du système, on pourrait bien renverser des états, mais non en fonder un : or c'était justement là ce qu'il voulait. Parvenir à réaliser ses visées ambitieuses, procurer un trône à ses descendants, voilà ce qui lui tenait bien plus à cœur que la propagation des secrets de son système. Il approuvait que les gouvernants y fussent initiés, mais non que les sujets aussi les comprissent ; car il s'agissait précisément de les tenir en respect à l'aide d'une religion sévère et de stricts devoirs moraux.

Les missionnaires, au surplus, savaient prendre avec une merveilleuse adresse mille formes différentes selon les instructions que leur donnait le grand-maître et d'après la mesure des opinions et de la culture des personnes à qui ils avaient

affaire. Ils parlaient, pour ainsi dire, à chacun sa propre langue. Ils gagnaient la sotte multitude par des tours d'adresse qu'ils faisaient passer pour des miracles; les hommes pieux, par les dehors de la vertu et du zèle religieux qu'ils savaient se donner; les mystiques, par leur explication mystérieuse des mystères; les zoroastriens, les dualistes, les philosophes, en les faisant arriver immédiatement à un degré supérieur. Comme toutes les sectes nourrissaient l'espoir indéterminé d'un meilleur avenir, on promettait aux musulmans la venue du mahdî, aux juifs, celle du messie, aux chrétiens, celle du consolateur, du Paraclet. Presque toujours les missionnaires atteignaient leur but et c'est ainsi qu'une masse de personnes de confessions différentes en vinrent à prêter une main secourable à une entreprise dont le véritable but n'était connu que de très-peu de gens.

L'œuvre avançait, quoique lentement encore. Abdallâh lui-même savait qu'il n'en verrait pas la fin. Il mourut à Salamîya, en Syrie; mais son fils Ahmed, qui resta dans cette ville, lui succéda en qualité de grand-maître; c'est de son temps que se produisit dans l'Irâk cette branche des ismaéliens qui est connue sous le nom de Karmatès (887). On raconte comme suit l'origine de cette secte:

Le grand-maître Ahmed avait envoyé dans l'Irâk l'un de ses dâîs, Hosaïn al-Ahwâzî; il y ren-

contra un certain Hamdân, surnommé Karmat,[1] qui gagnait sa vie en transportant du blé avec ses bœufs. Il s'informa auprès de lui du chemin à suivre et comme ils s'aperçurent qu'ils se rendaient tous deux au même endroit, ils firent route ensemble et se mirent à causer.

"Il me semble," dit Hamdân, "que tu viensde fort loin et que tu es extrêmement fatigué; mets-toi donc sur mon bœuf."

"On ne m'a pas dit de le faire."

"De ces paroles je dois conclure que tu agis d'après des ordres que quelqu'un t'a donnés."

"C'est bien ainsi."

"De qui donc les reçois-tu?"

"De celui qui est mon maître et le tien, du maître de ce monde et de l'autre."

Hamdân réfléchit quelques instants au sens de ces expressions, regarda attentivement son compagnon de voyage et reprit ensuite:

"Dieu seul est le maître de toutes ces choses."

---

1) On a en vain essayé d'expliquer par l'arabe ce sobriquet, qui est devenu le nom de la secte. Nous n'avons pas affaire ici à des Arabes, mais à des Nabatéens, dont le dialecte est, au fond, araméen. Aussi beaucoup d'historiens arabes disent-ils que le mot en question est nabatéen et désigne celui dont les yeux sont restés rouges à la suite d'une ophthalmie. Je le tiens pour le syriaque *kourmoto*, qui signifie en général *difforme de visage* et qui a peut-être pris chez les Nabatéens le sens plus spécial qu'indiquent les auteurs arabes. Ce qui rend cette étymologie encore plus vraisemblable, c'est qu'on trouve aussi chez eux la forme de *kormot* ou *kourmot*. *Karmat* est donc une prononciation corrompue.

"Il en est ainsi; mais il délègue le gouvernement à qui il veut."

Après avoir gardé un instant le silence, Hamdân reprit:

"Que vas-tu faire dans le village dont tu m'as demandé le chemin?"

"Je vais faire connaître l'un des secrets de Dieu à quelques personnes qui y demeurent. J'ai reçu l'ordre de pourvoir largement ce village d'eau, d'enrichir les habitants, de les délivrer, de les mettre en possession des biens de leurs maîtres."

"Tu sembles posséder une science et une puissance singulières. Jè t'en conjure au nom de Dieu, communique-moi quelque chose de cette science."

"Je ne le puis que si tu te lies à moi par une promesse solennelle; dans ce cas, il m'est possible de te dire des choses qui te seront utiles."

Hamdân se déclara prêt à faire cette promesse; ils s'assirent alors au bord de la route et le dâî reçut le serment de Hamdân; après quoi il lui communiqua que le mahdî dont la venue avait été prédite par Mahomet apparaîtrait bientôt. Tout ravi de cette nouvelle, Hamdân l'invita à l'accompagner chez lui et à y passer quelque temps. "J'ai," dit-il, "des frères et des amis, que je t'amènerai et qui contracteront volontiers une obligation du même genre relativement au mahdî." L'autre y consentit et bientôt le village entier eut prêté serment. Tout le monde était

rempli d'admiration pour ce missionnaire qui jeûnait le jour, veillait la nuit pour prier et gagnait humblement son pain en travaillant comme tailleur. On croyait que lui-même, que les habits qu'il faisait portaient bonheur et chacun se sentait fort honoré quand parfois le saint homme daignait passer la nuit dans sa maison. C'est ainsi qu'il resta dans le village jusqu'à la fin de sa vie, et quand il fut sur le point de mourir, il choisit comme successeur Hamdân-Karmat qu'il avait peu à peu initié à tous ses secrets.

On raconte encore autrement la façon dont le missionnaire était venu dans le village et avait fait la connaissance de Hamdân-Karmat. Le fond toutefois est le même; mais on n'y a pas assez fait attention et on n'a point, par suite, compris tout-à-fait exactement le caractère de la secte. On aurait dû remarquer que les hommes qui allaient jouer un rôle n'étaient pas des Arabes, mais des habitants du Sawâd de l'Irâk, c'est-à-dire des Nabatéens, et qu'ils appartenaient à une race araméenne, à un peuple de paysans et de serfs que les Arabes méprisaient profondément. On peut donc comparer leur soulèvement à la Jacquerie et à la guerre des paysans du temps de la Réforme. Il avait aussi un caractère religieux, ou, si on préfère, antireligieux; ce n'est qu'en apparence que les Nabatéens avaient embrassé l'islamisme; les gens cultivés, les écrivains, les sa-

vants étaient des rationalistes hostiles à toute religion révélée, ainsi que cela résulte des ouvrages nabatéens sur l'agriculture;[1] mais la masse, quoiqu'elle ne fût pas attachée à l'islamisme et qu'elle trouvât bien pénibles les devoirs prescrits par cette religion, était ignorante, stupide, superstitieuse; au fond, le mouvement était principalement dirigé contre la société existante. Les paysans nabatéens si longtemps méprisés voulaient à leur tour jouir des biens de ce monde. Hamdân-Karmat leur promit donc que toutes les richesses de la terre leur appartiendraient sans que personne les partageât avec eux. Cette promesse fit merveille. Dans toutes les régions du Sawâd on recevait bien les missionnaires et une foule de Nabatéens s'affilièrent à la secte. De farouches tribus de bédouins, auxquelles le pillage général des riches ne pouvait qu'agréer, ne restèrent pas en arrière. Mais il fallait de l'argent. Bien qu'il semblât difficile d'en tirer de ces pauvres gens, Hamdân-Karmat sut vaincre la difficulté. Il commença par exiger une petite contribution, une pièce d'argent par tête, non-seulement des hommes mais aussi des femmes et des enfants. La contribution fut payée de bonne grâce. Quelque temps après il demanda une pièce d'or à tout homme fait. Il l'obtint également: l'un aidait

1) Voir surtout Von Gutschmid, *Zeitschr. der Deuts. morgenl. Gesells.*, XV, p. 90—92.

l'autre; les plus riches payaient pour les pauvres. Il lui fallut alors sept pièces d'or et à quiconque les lui remettait, il donnait gros comme une aveline d'un mets délicieux qu'il avait préparé; c'était, disait-il, la nourriture des habitants du paradis, qui avait été envoyée du ciel à l'imâm. Le peuple stupide mangeait et payait. Enfin il introduisit le communisme. Puisque tous les biens de la terre devaient bientôt appartenir aux siens, il leur démontrait que le peu qu'ils possédaient pour le moment devait leur être indifférent, qu'il leur fallait donc tout mettre ensemble pour servir à l'usage commun. Cette fois encore on obéit et quand tous, même les plus pauvres, furent pourvus de vêtements et d'armes, le grand-dâî (car tel était le titre que portait Hamdân- Karmat) annonça qu'on n'avait plus besoin d'observer les devoirs qu'il avait prescrits auparavant; personne n'était plus tenu de prier ni de jeûner; par contre, chacun pouvait librement piller et assassiner les ennemis. On ne se le fit pas dire deux fois et l'œuvre horrible commença. La terreur que les karmates répandaient dans toute la province était indescriptible, et beaucoup de personnes s'affilièrent à eux ou feignirent du moins d'être de leurs amis, uniquement pour ne pas être pillés et massacrés.

Mais il manquait encore quelque chose: il fallait un point de ralliement, une forteresse qui,

en cas de nécessité, pût servir de refuge. On sut pourvoir à ce besoin. Les dâîs se réunirent et choisirent pour le but qu'on avait en vue un village du Sawâd, qui appartenait au domaine du calife. Tout le monde fut mis à l'ouvrage; on amena de grandes pierres et bientôt on vit s'élever une puissante forteresse, qu'on nomma la *maison de refuge* (*dâr alhidjra*, 890). "Dès ce moment," dit un historien musulman, "tout le monde les craignit et ils ne craignirent plus personne."

Le parti devenait toujours de plus en plus fort. Beaucoup de membres de l'autre branche des chiites, celle qu'on nommait le parti des douze et qui reconnaissait comme imâms les descendants de Mousâ, deuxième fils de Djafar, vinrent se réunir aux karmates. Leur douzième imâm, Mohammed, avait disparu dans une allée souterraine (879), et comme ils attendaient en vain son retour, ils consentirent sans peine à se joindre à un parti pourvu d'un chef qui devait se faire connaître aussitôt que les circonstances seraient favorables.

On envoya des dâîs dans toutes les directions. L'un d'eux, Abou-Saîd, travailla la province de Bahraïn (au nord-est de la presqu'île arabique). C'était un terrain aussi favorable que le Sawâd à la propagation de la doctrine. Le Bahraïn avait été une province perse avant Mahomet; une grande partie de la population se composait de

Perses qui n'avaient pas embrassé l'islamisme, de juifs et de chrétiens[1]; le reste était formé de Nabatéens devenus arabes[2], c'est-à-dire donc de tribus parentes des karmates du Sawâd. Ces Nabatéens aussi étaient de très-mauvais musulmans; ils avaient été des premiers à abjurer l'islamisme après la mort de Mahomet; ce n'est que sous Omar qu'on les avait de nouveau soumis, sans toutefois que l'islamisme prît racine chez eux. Les opinions les plus étranges y trouvaient au contraire un facile accès, pourvu qu'elles fussent anti-islamiques; aussi la prédication d'Abou-Saïd fut-elle couronnée d'un succès éclatant. En deux ans (899—901) il se rendit maître de toute cette vaste province. L'Irâk non plus ne fut pas épargné. Le calife al-Motadhid envoya une armée de 10,000 hommes contre ce formidable adversaire (900). Elle fut battue, et le général, fait prisonnier. Abou-Saïd le fit amener en sa présence, lui rendit la liberté, mais le chargea d'un message pour le calife; il devait lui signifier que tous ses efforts pour reconquérir le Bahraïn seraient inutiles. Le général transmit le message, expliqua toutes les raisons qu'Abou-Saïd avait déduites et qui étaient, en effet, irréfutables pour la plupart. En entendant ce fier langage, le calife se prit à

1) Du temps de Mahomet, et peut-être encore après, la religion d'une partie de la population du Bahraïn était le culte du cheval. Voir Belâdzorî, éd. de Goeje, p. 78.

2) *Nouveau Journal asiatique*, XV, p. 127.

trembler de fureur; le général croyait à n'en pas douter qu'il allait se mettre lui-même à la tête des troupes; mais sa colère se calma et il ne renouvela plus la lutte avec les karmates du Bahraïn. Il n'avait que trop conscience de son impuissance.

Les forces de la secte devinrent encore plus grandes dans le nord de l'Afrique, grâce à l'appui qu'elle trouva chez la tribu berbère de Ketâma (dans la province actuelle de Constantine). Un dâî audacieux et rusé, Abou-Abdallâh, y avait été envoyé. Il débuta par enseigner la lecture aux enfants des Ketâmites et sut gagner la confiance des parents; jetant alors le masque, il se déclara chiite, se dit le précurseur du mahdî et promit aux Ketâmites les biens de ce monde et de l'autre s'ils voulaient prendre les armes pour la cause sainte. Ils obéirent, et comme leur tribu était la plus nombreuse et la plus puissante de toutes, ils remportèrent en peu de temps d'éclatants succès et renversèrent l'empire fondé depuis plus d'un siècle par les Aghlabites, qui s'étaient séparés du califat. Sur ces entrefaites était arrivé le mahdî qu'on attendait. C'était le grand-maître Saïd, qui descendait en réalité de l'oculiste Abdallâh, mais qui se donnait pour un rejeton d'Alî et se faisait appeler Obaïdallâh. Jusqu'en l'année 902 il avait, comme ses prédécesseurs, habité Salamîya en Syrie; mais, à cette époque, des dangers graves le

portèrent à quitter cet endroit. Déguisé en marchand, il se rendit en Afrique, où ses partisans faisaient de si grands progrès. Arrivé là, il eut encore à subir un emprisonnement jusqu'à ce qu'il fût délivré par ses fidèles; on le proclama alors calife (909) et il devint le fondateur de la dynastie des Fatimides [1].

Le plan adroit concerté par l'oculiste avait donc réussi: ses descendants venaient de conquérir un trône. Mais Obaïdallâh et ses successeurs tinrent secret le véritable but de la secte. C'est qu'en effet ils n'avaient pas affaire en Afrique à un peuple civilisé comme l'étaient les Persans, mais à des hordes grossières, à demi barbares, qui ne comprenaient rien aux spéculations philosophiques et que scandalisait la doctrine de leurs princes quand, de temps à autre, ils en laissaient paraître quelque chose. En outre, ce que les sujets croyaient laissait, au fond, les princes assez indifférents: le grand point, c'était qu'ils fussent des instruments obéissants, fidèles, aveugles. Les karmates du Bahraïn, par contre, manifestaient beaucoup plus franchement leurs opinions. Chez eux on ne jeûnait et on ne priait pas; il était permis de boire du vin et la parenté à aucun degré n'empêchait le mariage. Mais le communisme que Hamdân-Karmat avait prêché ne semble pas

1) Ainsi nommés d'après Fatime, fille du prophète et femme d'Alî, de laquelle ces califes prétendaient descendre.

avoir existé dans le Bahraïn, et les karmates de ce pays n'étaient pas initiés aux plus hauts mystères de la secte; ils n'étaient pas libres penseurs et ce qu'ils faisaient, ils le faisaient par conviction religieuse, si étrange que fût d'ailleurs cette conviction. Ils admettaient un Dieu qui gouverne tout; le Koran était pour eux aussi un livre saint, mais ils le prenaient dans un sens allégorique; ils se regardaient comme les élus et croyaient de leur devoir d'exterminer par le glaive tous ceux qui pensaient autrement qu'eux. Il peut nous sembler étrange de trouver énoncée dans une poésie de leur chef Abou-Tâhir la croyance que Jésus apparaîtrait à cette époque sur terre, ratifierait les actions des karmates et leur donnerait de nouveaux ordres; mais cela s'explique par ce fait que les ismaéliens admettaient l'incarnation de la divinité en sept temps et sous sept noms différents (Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus, Mahomet et Mohammed ibn-Ismaël), et qu'ils considéraient toutes ces personnes comme n'en formant qu'une seule, c'est-à-dire comme Dieu.

Abou-Tâhir, fils d'Abou-Saîd, était depuis 913 le chef des karmates. Le nom de cet homme n'était jamais prononcé, même par les chiites, sujets des Fatimides, qu'avec une sainte indignation, et pourtant il était secrètement en rapport avec le calife Obaïdallâh, le reconnaissait comme souverain, lui donnait le cinquième du produit des impôts et ac-

complissait sur son ordre tous ces actes de profanation qui ont tant scandalisé les musulmans. Et ils étaient vraiment de nature à faire dresser les cheveux sur la tête des croyants. On surprenait et on pillait les caravanes de pèlerins qui se rendaient de l'Irâk à la Mecque; on faisait prisonniers les hommes et les femmes et on les vendait comme esclaves. Et non content d'avoir rendu le pèlerinage impossible, Abou-Tâhir, toujours sur l'ordre d'Obaïdallâh, marcha sur la ville sainte de la Mecque dans le but arrêté d'enlever l'objet le plus sacré, la *pierre noire*, que les pieux musulmans appellent "la main droite de Dieu sur la terre;" il voulait ainsi porter à l'islamisme le coup le plus sensible.

C'était en janvier 930. Cette fois la grande caravane des pèlerins avait pu arriver sans encombre à la Mecque et les cérémonies d'usage avaient commencé. Tout à coup on apprit qu'Abou-Tâhir s'avançait à la tête de ses karmates. L'émir de la Mecque alla au-devant de lui et chercha à l'amener à la retraite en lui offrant de l'argent. Mais Abou-Tâhir n'avait que faire d'argent et il rejeta les propositions. Là-dessus le combat s'engagea; les Mecquois furent battus et les karmates entrèrent dans la ville. Ils allèrent tout droit au temple. L'effroi et la terreur des pieux pèlerins étaient indescriptibles; pleurant et priant, ils se cramponnaient aux murs de

la Kaba; les femmes, ne sachant que devenir, faisaient retentir l'air de leurs cris de terreur. Mais les farouches karmates avançaient toujours; ils tuaient à coups de sabre et foulaient aux pieds tous ceux qu'ils trouvaient sur leur passage, tandis qu'Abou-Tâhir, faisant allusion à un verset du Koran, criait aux pèlerins: "Vous êtes vraiment des ânes! Vous croyez que quiconque arrive sur ce territoire est en sûreté: où est-elle donc maintenant cette fameuse sûreté? Vous voyez ce que nous faisons."

Pendant six, onze ou dix-sept jours, car les récits varient sur ce point, on pilla la Mecque. Des hommes et des femmes furent réduits en esclavage et partagés entre les karmates. Le nombre des morts doit avoir été considérable, bien qu'on ne puisse le déterminer exactement; on raconta à Bagdad que 70,000 personnes avaient perdu la vie; mais c'est certainement là une exagération et on peut en dire autant d'un autre rapport qui parle de plus de 30,000 hommes. C'est en tout cas "la plus grande calamité qui ait jamais frappé l'islamisme [1]," d'autant plus que les karmates, quand ils quittèrent enfin la ville, emportèrent la pierre noire. La seule consolation qui restât était de penser que l'autre pierre sainte, connue sous le nom de station d'Abraham, avait été mise

1) *Chroniques de la Mecque*, III, p. 162.

en sûreté à temps et avait échappé aux recherches d'Abou-Tâhir.

L'indignation des musulmans au sujet de cette horrible profanation fut si grande que le calife Obaïdallâh, bien qu'il eût donné positivement l'ordre de faire ce qu'on avait fait, trouva sage de désavouer ce qui s'était passé; dans une lettre à laquelle on donna toute la publicité possible, il ordonna aux karmates de restituer la pierre noire aux Mecquois. Mais les dépêches secrètes doivent avoir tenu un tout autre langage, car elle resta chez les ravisseurs.

Le but qu'on s'était proposé ne se trouvait pourtant pas atteint. On avait espéré qu'en empêchant le pèlerinage et en enlevant la pierre, on porterait un coup fatal à l'islamisme; mais, en cela, on s'était trompé. Il est vrai que l'indignation et la douleur des fidèles furent extrêmes; mais ils croyaient que Dieu voulait les éprouver rudement et leur foi ne fut pas ébranlée. Quand il leur était possible de se rendre à la Mecque, ils le faisaient, et bien que la pierre sacrée ne fût plus dans le mur de la Kaba, ils touchaient néanmoins de la main la place où elle avait été et la baisaient. Ainsi déçus dans leur attente, les karmates devinrent peu à peu plus maniables. L'an 939 ils conclurent un traité en vertu duquel ils s'engageaient à ne pas molester la caravane des pèlerins, pourvu qu'on leur payât une taxe déterminée

par chameau et par cheval. Tout d'abord la contribution avait été supportée par le trésor, mais, dans la suite, elle fut imposée aux pèlerins mêmes, et comme elle était lourde, il va de soi que leur nombre décrut sensiblement. Il fut beaucoup plus difficile de ravoir la pierre. On offrit aux karmates de grandes sommes en échange, mais ils répondirent: "Nous l'avons prise en suite d'un ordre[1], et nous ne la rendrons qu'en vertu d'un autre ordre." L'ayant enfin reçu du troisième calife fatimide, al-Mançour, ils la restituèrent: elle avait été vingt ans en leur possession et, en échange, on leur paya 24,000 dînârs, c'est-à-dire 240,000 francs, ou, en tenant compte de la valeur qu'avait alors l'argent, à peu près deux millions de francs.

Pendant toute la vie d'Abou-Tâhir, les karmates furent les véritables maîtres de l'Arabie, de la Syrie et de l'Irâk; les gouverneurs de ces contrées n'avaient le choix qu'entre le paiement d'un tribut ou le pillage de leurs villes. Ils conservèrent encore leur force après la mort d'Abou-Tâhir; mais leur empire commença à tomber du moment qu'ils se séparèrent des Fatimides, devenus maîtres aussi de l'Egypte dans l'entre-temps, et qu'ils se brouillèrent avec eux (969), plutôt, semble-t-il, pour des raisons politiques que pour des motifs religieux.

---

1) Notamment de l'imâm Obaïdallâh.

Par contre, la puissance des Fatimides devint d'autant plus grande, et, sous eux, l'ismaélisme prit un développement très-original et fort éloigné de l'esprit qui avait animé la secte à ses débuts.

Le sixième calife de cette famille, Hâkim, monta en 996 sur le trône; il n'avait alors que onze ans. Cet enfant était destiné à devenir un homme fort étrange. Son extérieur déjà était bizarre et inspirait la crainte. Personne ne pouvait soutenir le regard perçant de ses grands yeux d'un bleu brunâtre; sa forte voix suffisait pour faire naître la terreur. Son caractère était encore plus étrange. Le souverain de l'Egypte et de la Syrie était versatile et changeant à l'excès; à en juger par quelques-uns de ses actes, on le prendrait pour un fou, si sa conduite en d'autres occasions ne venait contredire cette opinion.

Il faut distinguer avec soin deux périodes dans sa vie si on veut expliquer quelque peu sa manière d'agir. La seconde commence notamment avec l'année 1017; à cette époque, Hâkim, cédant à l'influence de Hamza, embrassa complétement les doctrines des ultra-chiites et se mit à les appliquer. La première, en revanche, avait eu un tout autre caractère et, pendant toute sa durée, c'est-à-dire jusqu'à ce que Hâkim eût atteint sa trente-deuxième année, il se montra animé d'un zèle aveugle et cruel pour la religion; comme ses sujets se divisaient en deux partis, celui des or-

thodoxes, auquel appartenait la grande majorité des Egyptiens, et celui des chiites, il en favorisait tantôt l'un et tantôt l'autre. Parfois il forçait ses sujets à suivre les usages des chiites, d'autres fois il leur accordait pleine liberté des cultes; parfois on fermait les réunions où s'enseignait la doctrine secrète des ismaéliens, puis on les rouvrait de nouveau. En un point seulement il fut conséquent avec lui-même pendant cette première période: il persécuta sans pitié les chrétiens et les juifs, qui, au grand scandale des musulmans, avaient eu une influence et un pouvoir considérables sous le gouvernement des Fatimides précédents. Les lois relatives aux vêtements particuliers qu'ils devaient porter furent remises en vigueur et aggravées; il leur fallait subir avec patience des avanies de tout genre; on bâtit d'abord sur les toits de leurs temples de petites mosquées d'où un muezzin annonçait les heures des prières musulmanes; plus tard on démolit les églises et les synagogues; les fêtes chrétiennes, auxquelles les musulmans prenaient part à cette époque, ne pouvaient plus se célébrer; il y eut plus d'un martyr qui mourut pour n'avoir pas voulu abjurer sa foi; un plus grand nombre de personnes encore embrassèrent l'islamisme par crainte, et on regarda comme un bienfait que le prince daignât enfin accorder aux chrétiens et aux juifs qui refusaient d'abandonner la foi de leurs pères la permission

de se rendre dans d'autres pays: car, avant cela, il leur avait été interdit de le faire. Hâkim croyait avoir de bonnes raisons pour les persécuter de la sorte et il les communiqua même aux intéressés. Un jour notamment qu'à son ordinaire il était sorti la nuit, il en rencontra six ou sept. Ils lui demandèrent la permission d'exposer leurs griefs et quand il la leur eut accordée, ils lui dirent: "Ta conduite à notre égard est en désaccord avec ce qu'ont fait le prophète et tous ses successeurs. Ils ne nous ont jamais forcés de démolir nos temples et nos couvents ni de déchirer les livres que Dieu a révélés à nos prophètes. Et maintenant ce sont là toutes choses qui se font sur ton ordre; la loi de Moïse et l'Evangile servent à envelopper de l'onguent ou du savon. Si tu veux nous dire pour quelle raison tes procédés pour nous diffèrent à ce point de ceux de tes prédécesseurs, nous écouterons respectueusement ta réponse; mais si tu ne veux pas nous donner d'explications, permets-nous au moins de nous en aller." Hâkim ne montra pas du tout de mécontentement au sujet de la démarche qu'ils faisaient. "Venez me trouver demain pendant la nuit," dit-il, "et amenez avec vous les plus savants de vos coreligionnaires: je vous répondrai." Au temps dit, ils arrivèrent avec quatre autres. Hâkim leur raconta alors que Mahomet avait eu de son temps un entretien avec les chefs des juifs et des chrétiens. Il

leur avait donné les preuves de sa mission divine; mais ils lui objectèrent leurs scrupules et, là-dessus, Mahomet leur promit de ne pas les forcer à embrasser sa religion, pourvu qu'ils payassent une capitation. De temps à autre Hâkim demandait à ses auditeurs si ce qu'il racontait était conforme à la vérité. Ils en convinrent et Hâkim reprit: "Mahomet leur dit à cette occasion: "Vous avez refusé de reconnaître en moi la haute dignité à laquelle Dieu m'a appelé; vous avez dit que celui dont la venue est annoncée par vos livres saints doit porter un autre nom que le mien et qu'il n'apparaîtra qu'après un laps de temps d'environ quatre siècles. Eh bien! faisons un traité par lequel vous vous engagerez à me payer une contribution pendant tout le temps qui s'écoulera jusqu'à la venue de cet autre que vous attendez. Si je suis un menteur et un imposteur, vous pourrez vous venger de ma persécution, puisqu'à l'expiration du délai fixé, le pouvoir passera en vos mains. Si, au contraire, cet autre ne se montre pas à cette époque, le prince qui régnera alors à ma place vous invitera de nouveau à embrasser ma religion. Si vous acceptez, votre soumission vous sauvera; sinon, il vous fera mourir sans pitié, il détruira vos temples, livrera vos écritures au mépris public et vous exterminera, vous et tous les autres infidèles."

"Chacun sait," continua Hâkim, "à quelle

époque est né Mahomet; aucun de ses successeurs n'a pu rompre jusqu'à ce jour le lien de l'obligation qu'il avait contractée; mais maintenant que le pouvoir m'a été donné et que le temps accordé par Mahomet est écoulé, j'ai le droit d'exécuter l'accord conclu entre lui et vos ancêtres. Avez-vous quelque chose à objecter?"

Ses interlocuteurs se retirèrent sans répondre.

On voit donc qu'il circulait à cette époque quelque tradition de ce genre. Elle semble être née de la doctrine du millénium, qu'on connaît suffisamment par l'histoire de l'Europe et qui semble avoir été admise aussi par les chiites; car, de même que toute la chrétienté croyait que le retour du Messie et la fin du monde se produiraient en l'an 1000, de même les sectes chiites pensaient alors qu'on se trouvait dans la période de la fin et que la dernière incarnation de la divinité aurait lieu bientôt.

Au surplus, les décrets de Hâkim n'étaient pas toujours aussi ridicules que cherchent à le faire paraître les chroniqueurs musulmans orthodoxes, plus habitués d'ailleurs à nous donner une caricature qu'un portrait de ce prince. Hâkim s'est efforcé de combattre l'immoralité sans bornes de son temps par des ordonnances de police sévères et parfois bizarres. Ce but se retrouve dans différentes dispositions; nous citerons celles qui sont relatives aux bains; celles qui s'occupent du vin,

dont il était un adversaire si acharné qu'il ne fit pas seulement défense sévère de le vendre, mais qu'il ordonna même de saisir dans les boutiques les raisins secs dont on fait aussi du vin et de les livrer aux flammes; celles qui se rapportent aux échecs, qui furent prohibés et dont on brûla les échiquiers, d'où il ressort qu'il les regardait comme un jeu illicite, un jeu de hasard; enfin celles qui concernent les divertissements publics, qu'on cessa d'autoriser, et les femmes, auxquelles il fut interdit sous peine de mort de se montrer encore dans les rues. Cette dernière disposition, comme le disait l'ordonnance, était devenue nécessaire à la suite de leurs déréglements. On peut trouver ces lois, ainsi que d'autres du même genre, trop sévères et peu appropriées souvent au résultat qu'on voulait atteindre; toujours est-il que Hâkim, en les faisant, avait en vue un but moral et religieux. Et sa conduite répondait dans une certaine mesure à ses idées. Bien qu'il lui arrivât souvent de trop céder à ses lubies ou aux impressions du moment, et qu'il devînt ainsi parfois injuste et cruel, il était pourtant bon musulman, du moins dans le sens chiite. On ne peut lui contester l'humilité et la haine d'une vaine pompe. Il voulait que son nom fût toujours mentionné de la façon la plus simple dans la prière; il n'exigeait pas, mieux encore, il prohiba les marques de respect habituelles aux autres prin-

ces, telles que la coutume de baiser la main, l'étrier ou le sol. Il se trouvait toujours au milieu de son peuple, écoutait et voyait tout par lui-même, portait alors des vêtements extrêmement simples, comme l'avait prescrit le prophète, et montait, non pas un cheval, mais un âne, ce qui s'accordait bien mieux avec le précepte de l'humilité. Il était généreux au plus haut point. Son ministre trouva même un jour qu'il l'était trop; c'est pourquoi il s'abstint de payer les pensions assignées aux indigents, aux veuves et aux orphelins, et il l'annonça au prince, ajoutant qu'une aussi grande bienfaisance épuisait le trésor. « Tout mon espoir et toute ma crainte," lui écrivit Hâkim, « sont en Dieu, l'être bon par excellence. C'est à lui qu'appartiennent les richesses, et, nous autres hommes, nous n'en sommes que les administrateurs sur la terre. Paie donc à chacun ce qui lui a été assigné et garde-toi bien d'en rien retenir." Le ministre, forcé d'obéir, chercha alors à économiser sur ce qui se distribuait aux étrangers et remit un mémoire à ce sujet. Mais Hâkim écrivit au verso de la pièce: «Vivre dans un pays comme étranger est un état humiliant et c'est chose amère que la pauvreté. Tous les hommes font partie de la famille de Dieu, car il les a tous créés. Continue donc à payer conformément à l'ancienne coutume. Il ne faut pas que l'histoire puisse dire de nous que nous avons

retenu ce que donnaient nos prédécesseurs. Suivre de bonnes habitudes, c'est une partie de la vertu." Il ne laissait pas non plus d'être ingénieux. Un jour que l'eau du Nil, à laquelle l'Egypte doit sa fertilité, ne se mettait pas à croître aussi vite que d'ordinaire, il y eut une apparence de famine, comme souvent en pareil cas. Chacun cherchait à se procurer une provision de grain et les marchands de blé ne voulaient pas vendre, dans l'espoir d'obtenir plus tard des prix plus élevés. Le peuple se plaignit hautement et recourut à Hâkim. Comme par magie, le prince sut faire cesser la disette, grâce à une menace cruelle en apparence. "Demain," disait-il, "je sortirai. Je visiterai chaque maison et si je n'y vois pas de blé, j'en ferai pendre ou décapiter le propriétaire." Le jour suivant il sortit et n'en trouva pas une seule dépourvue de grain. La crainte de la famine — car il n'y avait que cela — disparut; les esprits étaient calmés. La fixation d'un maximum pour les denrées alimentaires et un ordre portant que nul ne pourrait avoir de provisions que pour ses besoins personnels firent le reste.

Pendant la seconde période, qui comprend les trois dernières années de sa vie, Hâkim tomba tout-à-fait au pouvoir des ultra-chiites. Un certain Turc, appelé Darazî, d'après lequel on a nommé les druzes, venait d'arriver depuis peu d'Orient en Egypte. C'était un missionnaire, un dâî

de cette secte ismaélienne qui croyait à l'incarnation de la divinité. Entré au service de Hâkim, qui le combla de bienfaits, il annonça publiquement que celui-ci était Dieu fait homme, écrivit un livre pour prouver que l'âme d'Adam avait passé dans Alî, puis dans ses descendants et enfin dans Hâkim, et en donna lecture dans la grande mosquée du Caire. Mais cette conduite provoqua une vive indignation et le peuple voulut massacrer Darazî: il eut grand'peine à s'échapper et on pilla sa maison. Il s'ensuivit un soulèvement général qui dura trois jours et dans lequel périrent beaucoup de partisans de Darazî.

Hâkim lui-même avait embrassé la nouvelle doctrine et se regardait comme la divinité incarnée; il ne faudrait toutefois pas en conclure qu'il fût devenu fou, car, à raisonner ainsi, on devrait aussi considérer comme tels des millions d'hommes qui ont embrassé ce dogme et d'autres du même genre aussi bien à cette époque qu'auparavant. Effrayé par l'émeute, Hâkim n'osa pas prendre ouvertement parti pour Darazî; il lui fit donc parvenir de l'argent en secret et lui conseilla de se rendre en Syrie pour répandre la doctrine dans les montagnes. Il se conforma à cet avis et devint le fondateur de la secte des druzes dans le Liban; mais ceux-ci, tout en portant son nom, reconnaissent en cette qualité Hamza, autre ami de Hâkim.

Hamza aussi était étranger, et, probablement, originaire de la Perse. Il fut plus heureux que Darazî. Comme il avait su gagner un grand nombre de partisans par un système bien combiné d'émissaires, Hâkim put l'an 1017 publier ouvertement ses prétentions à la divinité. Il s'efforçait, en conséquence, de se faire passer pour omniscient. Il avait toujours eu une très-bonne police et il n'employait pas seulement comme agents des hommes, mais aussi des femmes; par elles, il savait les secrets des harems et c'est précisément parce qu'il les connaissait qu'il avait fait des lois si sévères contre les femmes. Cet espionnage, vu les circonstances, ne pouvait qu'augmenter encore. Recevant les rapports le matin, Hâkim était à même de raconter à bien des gens ce qui leur était arrivé, ce qui s'était passé dans leurs maisons. Par là le peuple en vint à s'imaginer tout de bon que les choses les plus cachées lui étaient connues. Aussi lui rendait-on des honneurs divins. Dans tous ses états et même dans les deux villes saintes de la Mecque et de Médine, qui avaient reconnu la souveraineté des Fatimides, on se levait avec respect quand son nom était prononcé dans la prière. Lui-même ne priait et ne jeûnait plus; pour d'autres aussi il abolit quelques-unes des prescriptions de l'islamisme, telles que le jeûne, le paiement de la taxe des pauvres et le pèlerinage de la Mecque; car les

ismaéliens prenaient allégoriquement toutes les prescriptions du Koran. C'est ainsi que la prière, le paiement de la taxe, le pèlerinage, la guerre contre les infidèles ne signifiaient d'après eux que l'amour pour Alî et ses descendants, la haine irréconciliable pour ses ennemis et, avant tout, pour Abou-Bekr, Omar et Othmân; le jeûne, c'était le silence que l'initié doit garder au sujet des secrets qui lui sont confiés.

Hâkim, qui se plaisait jadis aux persécutions, était devenu fort tolérant pour toutes les religions et pour toutes les sectes. Les orthodoxes purent de nouveau accomplir toutes les cérémonies qu'il avait prohibées quand il était encore chiite rigoureux; les chrétiens et les juifs obtinrent l'autorisation de rebâtir les édifices de leurs cultes; les piliers, les pierres et le bois leur furent rendus, de même que les terres et les jardins qui avaient appartenu aux églises et aux synagogues; l'obligation de porter des vêtements distinctifs fut abolie; le calife alla même jusqu'à déclarer que le devoir de combattre les infidèles ne s'appliquait plus ni aux chrétiens ni aux juifs et que tout individu qui aurait abjuré sa foi contre son gré pourrait y revenir. Aussi vit-on en une semaine six mille chrétiens apostats abandonner l'islamisme; quant aux émigrés, ils revinrent en masse.

Enfin, au commencement de l'année 1021, Hâkim disparut d'une façon mystérieuse. Il est pro-

bable qu'il fut assassiné en quelque lieu écarté; mais il y eut beaucoup de gens qui ne crurent pas à sa mort. Hamza, de son côté, composa un écrit pour dire qu'il n'avait disparu qu'à cause des péchés des hommes; de nos jours encore, les druzes attendent son retour, si ce n'est que, d'après leurs idées, il doit revenir seulement à la fin du monde.

C'est une singulière religion que celle des druzes ou unitaires, ainsi qu'ils s'intitulent eux-mêmes [1]. Elle a été prêchée par Darazî, Hamza, d'autres encore, et consignée dans un certain nombre d'écrits, œuvre, pour partie, de Hamza en personne. On ne peut la considérer comme une secte de l'islamisme, car non-seulement les druzes ne sont pas reconnus par les musulmans en qualité de coreligionnaires, mais encore eux-mêmes ils tiennent l'islamisme pour abrogé. Bien mieux, ils se sont aussi tellement écartés de l'ismaélisme qu'ils en sont en réalité sortis et qu'ils ne se montrent pas moins hostiles aux chiites ou aux ismaéliens qu'aux orthodoxes. Mais leur système, si original qu'il soit, comprend néanmoins beaucoup d'éléments empruntés à la doctrine des sectes musulmanes; aussi ne pouvons-nous point le passer complétement sous silence.

---

1) Ce peuple, autrefois plus nombreux, compte encore de nos jours 140,000 âmes.

Chez eux aussi l'unité de Dieu figure en première ligne et ils la prennent dans le sens des motazilites, c'est-à-dire qu'ils n'attribuent à Dieu aucune qualité qui serait distincte de son être. Quant au dogme du libre arbitre, ils ont également beaucoup de points de contact avec ces sectaires. Dix fois, disent-ils encore, Dieu s'est révélé sous la forme de l'homme; mais les noms des personnes dans lesquelles il s'est incarné sont tout autres chez eux que chez les ismaéliens. Il s'est montré pour la dixième et dernière fois sous la forme de Hâkim, et on ne doit plus attendre d'incarnation ultérieure avant le jour où ce dernier apparaîtra de nouveau parmi les hommes dans le but de faire triompher la foi à l'unité de Dieu et de punir les infidèles. Tout ce que Hâkim a fait est bon, sage et miraculeux; on écartait et on justifiait les inconséquences de sa conduite en prenant toutes ses actions allégoriquement, chose d'autant plus facile que le Koran et les traditions s'expliquaient également d'une façon symbolique. Les préceptes de l'islamisme ne sont pas admis par les druzes; Hamza les a remplacés par sept autres qu'il formule comme suit, mais sans les ranger dans un ordre logique: Le premier et le plus grand des devoirs est de dire la vérité; le deuxième, est de veiller à la sûreté générale; le troisième, d'abjurer la religion précédente; le quatrième, de se séparer complétement des dé-

mons et de ceux qui vivent dans l'erreur; le cinquième, de reconnaître que Dieu a été unique, qu'il l'est et qu'il le sera toujours; le sixième, d'être content de ce que Dieu fait; le septième, de se soumettre à ses ordres dans le bonheur comme dans l'adversité. La secte attache une très-grande importance à la pureté des mœurs et à la fidélité dans le mariage.

Tout autre a été le développement des ismaéliens orientaux ou assassins. En comparaison de cette secte qui a su fonder et faire durer deux siècles un royaume de brigands et de meurtriers, toutes les autres sociétés secrètes n'apparaissent que comme des essais avortés ou des imitations malheureuses.

Dans le courant du onzième siècle vivait à Reï, en Perse, un certain Hasan-Çabbâh [1]. Son père, chiite ardent, appartenait à la secte connue sous le nom de parti des douze, c'est-à-dire celui qui reconnaît douze imâms. Mais comme il avait beaucoup de persécutions à souffrir de la part de ses ennemis, qu'on l'accusait tantôt d'hérésie, tantôt d'infidélité et d'athéisme, et qu'il se voyait ainsi exposé à maint danger, il chercha à se laver du soupçon qui pesait sur lui en envoyant son jeune fils Hasan à l'école de Nîsâbour, à la tête de laquelle se trouvait alors un docteur plus

1) Proprement Hasan ibn-Çabbâh; mais les Persans omettent d'ordinaire le mot *ibn*. Çabbâh était le nom d'un de ses ancêtres.

qu'octogénaire, célèbre pour sa science et son orthodoxie. Mais les maîtres les plus orthodoxes ne forment pas toujours des disciples qui leur ressemblent. On en fit cette fois encore l'expérience, car, des trois plus fameux élèves qui soient sortis de cette école, deux n'étaient rien moins que bien pensants. C'étaient des amis intimes; ils se nommaient Nizâm-al-molk, Omar al-Khaiyâmî et Hasan-Çabbâh. Le premier a fait preuve de talent comme ministre sous les Seldjoucides. Le second est l'un des plus grands mathématiciens; son algèbre, qu'on estime très-haut, a été publiée de nos jours; mais il a fait aussi en persan de petits vers où il raille impitoyablement les doctrines du Koran non moins que celles des enthousiastes et des mystiques: de là son surnom de Voltaire de l'Orient. Le troisième, enfin, fut le fondateur de la secte des assassins, ces ennemis jurés de l'islamisme.

C'était une idée universellement accréditée que celui qui recevait son instruction dans l'école de Nîsâbour était certain, non-seulement de s'assurer le bonheur éternel, mais aussi de réussir ici-bas. Un jour que Hasan avait rappelé cette opinion à ses deux amis, il ajouta: "Selon toute apparence, l'un de nous fera un brillant chemin dans le monde; promettons-nous donc réciproquement que celui auquel écherra le meilleur lot fera participer les deux autres à son bonheur."

Ainsi fut fait. Des années s'écoulèrent et Nizâm-al-molk se trouva être celui des trois qui réussit. Après avoir revêtu différents emplois de moindre importance au service de l'état, il obtint sous le sultan Alparslân le premier poste de l'empire, celui de vizir. Ce fut son ancien compagnon d'études Omar al-Khaiyâmî qui se rendit d'abord auprès de lui. Le vizir le reçut avec les plus grands honneurs, fut le premier à rappeler la parole donnée et lui offrit un ministère; mais le mathématicien n'en voulut pas et se borna à demander un large revenu qui le mît en état de vivre tranquillement et sans obstacle pour la science. Il va de soi que son vœu fut exaucé. Longtemps après, alors que régnait Mélikchâh, sous lequel Nizâm-al-molk était resté ministre, Hasan-Çabbâh, qui avait beaucoup plus d'ambition qu'Omar, vint lui aussi à la cour. Il rappela durement au ministre sa parole, qu'il semblait avoir oubliée. Nizâm-al-molk se rendit à ses désirs: il le pourvut d'un poste richement rétribué qui le mettait en contact journalier avec le sultan. Hasan sut bientôt acquérir une grande influence sur le prince et il en usa aux dépens du ministre, dont il voulait prendre la place. Il chercha à faire planer des doutes sur sa probité; un jour que le sultan avait demandé au vizir une balance des recettes et des dépenses de l'état et que celui-ci avait répondu qu'il lui faudrait plus d'un an pour la faire, Hasan

s'engagea à la livrer dans les quarante jours si on mettait pendant ce temps tous les employés de la chambre des comptes à sa disposition. Mélikchâh l'ayant fait, la balance fut réellement achevée dans le délai fixé. Nizâm-al-molk, prévoyant une disgrâce, eut recours à un moyen déloyal pour y échapper. Il parvint à faire enlever secrètement quelques feuillets de l'état. Le sultan, en prenant connaissance du document, s'aperçut bien vite qu'il n'était pas en ordre. Il fit des reproches à Hasan, qui, ignorant ce qui s'était passé, ne put pas donner d'explications. Nizâm-al-molk sut alors tirer parti de ce commencement de victoire avec tant d'habileté que Hasan tomba en disgrâce; il fut forcé de quitter la cour et de se cacher afin d'échapper aux recherches du vizir, qui en voulait à sa vie. Il trouva un asile dans la maison d'un certain Abou-'l-Fadhl, qui vivait à Ispahan. Il ne tarissait pas en plaintes et en malédictions contre le sultan et son vizir. "Si j'avais seulement deux amis fidèles à mon service," s'écria-t-il un jour, "j'aurais bientôt mis un terme au pouvoir de ce Turc et de ce paysan [1]." Son hôte pensait qu'il était devenu fou; il ne comprenait pas qu'un homme qui n'aurait pas eu le cerveau malade pût en venir à l'idée d'attaquer avec deux aides seulement le puissant Mélikchâh, dont l'em-

1) Il veut dire le sultan et le ministre.

pire s'étendait depuis Antioche jusqu'à Kâchgar. Sans dire ce qu'il pensait, il se mit le matin et à midi à donner des boissons et des aliments calmants à son ami. Hasan prenait ce qu'il avait devant lui sans faire d'observations. — Vingt ans après,alors qu'il possédait la forteresse d'Alamout, que le vizir Nizâm-al-molk était tombé sous le poignard des assassins qu'il avait à sa solde, et que, le sultan Mélikchâh étant mort peu de temps après, l'empire se trouvait en proie à l'anarchie, Abou-'l-Fadhl, devenu l'un des plus zélés partisans de son ami, séjournait à Alamout. "Eh bien!" lui dit un jour Hasan, "lequel de nous deux était fou, moi ou toi? Lequel de nous deux avait le plus besoin des boissons et des aliments calmants que tu me servais à Ispahan? Tu vois comment j'ai tenu parole aussitôt que j'ai eu trouvé deux amis fidèles!"

Hasan, bien qu'élevé dans une école orthodoxe, était resté jusque-là fervent ismaélien du parti des douze; mais il fit alors la connaissance d'un homme initié au système tel qu'il s'enseignait dans la loge du Caire. Quoiqu'il discutât sans cesse avec lui, ses raisonnements avaient pourtant un tel attrait pour lui qu'un jour qu'il était tombé dangereusement malade, il se dit en lui-même: "La doctrine de cet homme est la vraie; seul, mon fanatisme m'a amené à ne pas vouloir le reconnaître et maintenant je risque de mou-

rir sans être parvenu à la connaissance de la vérité." Quand il se trouva rétabli, il se fit recevoir dans la société, fut bientôt au courant de tous les mystères du système et se rendit ensuite en Egypte, sur le conseil d'un dâî. Le prince qui gouvernait alors ce royaume, al-Mostancir, de la famille des Fatimides, l'accabla d'honneurs, car on savait déjà en Egypte qu'il était homme de grands talents; mais, peut-être par prudence, il ne le laissa pas approcher de sa personne. Hasan resta en Egypte environ un an et demi; s'étant alors mêlé à une querelle relative à la succession au trône, il s'attira l'inimitié du chef de l'armée et fut embarqué sur un vaisseau qui faisait voile pour les côtes barbaresques. A peine était-on en mer qu'il s'éleva une violente tempête. Tout le monde était éperdu, sauf Hasan, qui contemplait l'orage avec le plus grand calme; quelqu'un lui ayant demandé la cause de sa tranquillité, il répondit: "Notre seigneur [1] m'a promis qu'aucun mal ne m'atteindrait." Quelques instants après, la tempête se calma et, dès ce moment, les matelots eurent tant de respect pour Hasan qu'ils devinrent ses fidèles disciples. Mais le vent qui continuait à souffler de l'ouest poussa le navire vers les côtes syriennes et non vers celles de la Barbarie. Hasan y débarqua, retourna en Perse, re-

---

1) Sous ce nom, les ismaéliens n'entendent pas Dieu, mais le grand-maître de l'ordre.

cruta partout des partisans et arriva enfin au fort d'Alamout ou *nid de l'aigle*[1]; c'était la plus grande et la plus solide d'une cinquantaine de forteresses qui se trouvaient dans le district de Roudbâr, au nord de Kazwîn. Usant de ruse autant que de violence, il se rendit maître en 1090 de ce fort, qui devint le centre de sa puissance.

Initié aux secrets les plus cachés de la loge du Caire, Hasan avait pour principe que "rien n'est vrai et que tout est permis," et pour but, la constitution d'un état dans l'état; mais il avait trop d'expérience et connaissait trop bien les hommes pour manifester ouvertement ses sentiments. Le monde musulman était d'accord pour reconnaître que le pouvoir suprême doit appartenir à l'imâm-calife, au pape-empereur; il ne se divisait que sur la question de savoir quelle famille avait droit à cette dignité. Hasan était donc forcé d'agir au nom d'un calife et c'est ce qu'il faisait. Tout en se donnant pour très-pieux, il recrutait des adhérents, en apparence au profit du fatimide al-Mostancir, calife qui résidait au Caire. Ne prenant absolument aucun titre royal, il se contentait d'être simplement grand-maître de l'ordre et se faisait appeler *notre seigneur* ou encore *le chaikh*

1) Alamout est une contraction de deux mots persans, *alah amout*, *le nid de l'aigle*, ainsi nommé parce que des aigles y avaient réellement eu un nid.

de la montagne [1], c'est-à-dire le grand-maître de la montagne; en effet, le nom de chaikh, que portent de nos jours encore ceux qui sont à la tête des tribus arabes ou des ordres religieux, veut seulement dire chef ou vieillard parce que, d'ordinaire, le chef est un homme âgé. Son empire n'était pas non plus un empire ordinaire, comme celui des Fatimides, mais bien un ordre, une confrérie, qui avait une constitution particulière. Sous le grand-maître se trouvaient les grands-dâîs, gouverneurs des trois provinces de Djebal, de Kouhistân et de Syrie, où la société avait une grande puissance. Après eux, il y avait les dâîs, qui étaient les missionnaires habituels, les maîtres initiés. Venaient ensuite les compagnons (refîk), qui, grâce à une initiation graduelle, étaient en voie de devenir maîtres. Les *fidâîs* occupaient le cinquième rang: c'étaient les exécuteurs des décisions des chefs, les assassins voués eux-mêmes à la mort. C'est d'eux que l'ordre tient en Occident le nom d'assassins. Les fidâîs devaient notamment tuer les tyrans, les ennemis de l'ordre. Quand ils le faisaient, ils étaient généralement pris et mis à mort de la façon la plus cruelle; aussi les préparait-on au martyre d'une manière toute spéciale. Le grand-maître ou le grand-dâî invitait à un repas le jeune homme vigoureux et

1) Au moyen âge les croisés français traduisaient ce nom par *le vieux de la montagne*.

décidé qu'on croyait digne d'être reçu comme fidâî et l'enivrait en lui faisant mâcher de la graine et des feuilles du *hachîch*, plante qui a la plus grande ressemblance avec notre chanvre; ou bien encore, on lui donnait une boisson préparée avec ce hachîch. Quand le jeune homme était ivre et qu'il éprouvait les sensations agréables que procure l'usage de cette plante, on le transportait dans un jardin fermé de grands murs, qui se trouvait à Alamout. C'était un vrai paradis oriental; tout y était également charmant. Au milieu de parcs fleuris, d'allées ombreuses, de berceaux de roses, de pampres de vignes et de ruisseaux murmurants s'élevaient des salles aérées et des kiosques de porcelaine, ornés de tapis de Perse ou de Grèce; là se trouvaient de belles jeunes filles aux yeux noirs qui offraient au futur fidâî à son réveil les vins les plus brûlants, dans des coupes d'or, d'argent ou de cristal. En même temps les sons des instruments de musique venaient se fondre dans le concert des chants des oiseaux; tout respirait le plaisir, la sensualité, la volupté. Quand enfin le jeune homme s'était assoupi à la suite de l'excès de la jouissance, on le rapportait dans la salle où son maître était resté: celui-ci lui assurait qu'il ne l'avait pas quitté, qu'il n'était allé au paradis qu'en esprit et qu'il y avait eu un avant-goût des félicités réservées à ceux qui sont prêts à sacrifier leur vie pour la foi et pour

leurs chefs. C'est ainsi que ces jeunes gens égarés se prêtaient à devenir d'aveugles instruments de meurtre et cherchaient avec avidité l'occasion de risquer leur vie terrestre afin d'obtenir la béatitude éternelle. Les promesses que Mahomet avait faites aux fidèles dans le Koran et qui paraissaient à beaucoup de gens n'être qu'un beau rêve ou un symbole, devenaient pour eux des réalités dont ils avaient joui; changer ce plaisir passager de quelques heures en un bonheur perpétuel, tel était dès ce moment le but de leurs efforts.

Les fidâîs, à cause de l'usage qu'ils faisaient du *hachîch*, furent appelés *hachîchîn*; dans la bouche des croisés français, ce mot est devenu *assassin*; de là le nom de l'ordre; de là aussi l'emploi du mot d'*assassin* dans le sens général de *meurtrier*.

Au sixième degré se trouvaient les *lâcik*; c'étaient, semble-t-il, ceux qui étaient destinés à devenir un jour fidâîs. Au septième, enfin, il y avait les laïques, les *fidèles*, le peuple, la masse.

Les degrés de l'initiation étaient donc à peu près les mêmes que dans le système des autres ismaéliens, avec cette différence pourtant que Hasan les avait ramenés au nombre primitif de sept. La puissance de l'ordre s'appuyait sur deux bases principales: la possession de châteaux-forts et le fanatisme des fidâîs. Partout où ils le pouvaient, les assassins se rendaient maîtres des forteresses et en bâtissaient de nouvelles dans les monta-

gnes; de là ils dominaient ensuite les plaines. Quant au fanatisme des fidâïs, il était sans bornes; en tuant les ennemis de l'ordre, ils croyaient faire œuvre excellente et gagner le ciel. Les mères partageaient leur aberration. C'est ainsi qu'un jour huit d'entr'eux avaient reçu mission d'assassiner le prince de Mosoul, l'un des plus puissants ennemis de la société. Vêtus en derviches, ils l'attendirent dans la mosquée et tombèrent sur lui. Le prince, protégé par sa cotte de mailles, se défendit un certain temps et abattit trois de ses meurtriers; mais avant que sa garde pût venir à son aide, il reçut une blessure mortelle, aux suites de laquelle il succomba le jour même. Les assassins survivants furent massacrés par le peuple, sauf un seul, qui parvint à s'échapper. La mère de ce dernier avait d'abord entendu dire que le prince de Mosoul avait été tué et que les huit fidâïs avaient péri. Pleine de joie, elle se farda et mit ses plus beaux vêtements; mais quand elle vit revenir son fils, elle se coupa les cheveux et se noircit le visage, tant elle était affligée qu'il ne fût pas mort martyr.

Les meurtres commis par l'ordre sont extrêmement nombreux; les hommes les plus considérables devinrent ses victimes aussi bien parmi les musulmans que parmi les croisés, quoiqu'il fût parfois dans des rapports d'amitié avec ceux-ci. La façon dont il se débarrassait de ses ennemis

n'était du reste pas chose nouvelle. Mahomet lui-même, quoique seulement par exception, avait déjà agi de la sorte[1], et quiconque est quelque peu familiarisé avec l'histoire du seizième siècle sait que le système des assassins a aussi été appliqué en Europe. Mais l'ordre n'avait pas que ce moyen d'atteindre son but; c'est ce qui résulte de l'histoire de Fakhr-ad-dîn Râzî. Les gens qui portaient envie à ce théologien jurisconsulte avaient fait courir le bruit qu'il était attaché en secret à la doctrine des ismaéliens; c'est pourquoi il monta un jour en chaire à Reï, accabla ces sectaires d'injures et se déchaîna contre eux avec la plus grande violence. Le grand-maître envoya immédiatement un fidâî, qui, se faisant passer pour étudiant, suivit pendant sept mois les cours du maître, mais sans trouver l'occasion de remplir son mandat. Il parvint enfin à saisir un moment où le docteur était seul dans sa chambre d'étude. Fermant la porte sur lui, il jeta Râzî par terre et lui mit son poignard sur la poitrine. «Que veux-tu faire de moi?" demanda Râzî. «Je veux t'ouvrir le ventre et la poitrine." — «Pourquoi?" — «Parce que publiquement, en pleine chaire, tu as mal parlé des ismaéliens." Le maître supplia le jeune homme d'épargner sa vie; il voulait, disait-il, jurer solennellement qu'il ne médirait jamais plus

1) Voir p. 70—71.

des ismaéliens. "Je sais ce que cela veut dire," répondit le fidâî; "quand je serai parti, tu prouveras par quelque subtile interprétation que ton serment ne te lie pas." Le docteur prit Dieu à témoin qu'il ne le ferait pas et que s'il se rendait coupable de parjure, rien ne pourrait expier son crime. Le fidâî le lâcha alors en disant: "Je n'avais pas ordre de te tuer; sinon, je n'aurais pas manqué de le faire. Voici ce que je suis chargé de te dire: Mohammed, fils de Hasan [1], te salue et te prie de lui faire visite dans son château-fort. Nous t'y recevrons avec les plus grands honneurs. Nous méprisons, dit le grand-maître, les sots discours de la populace; mais toi, qui es un docteur renommé, tu ne dois pas nous insulter, car tes paroles pénètrent dans les cœurs et s'y gravent comme les lettres que l'artiste inscrit sur la pierre." Râzî répondit qu'il lui était impossible de se rendre à Alamout, mais qu'à l'avenir il ne lui échapperait plus un mot contre le maître du château-fort. Le fidâî tira alors trois cents ducats de sa ceinture et les déposa devant l'autre en disant: "Voilà ta pension; d'après la décision du conseil tu recevras chaque année la même somme. Je te laisse aussi pour tes serviteurs deux vêtements du Yémen, que t'envoie le grand-maître." Au même instant il disparut. Le docteur prit les habits et l'or, et, pen-

1) Mohammed II, cinquième grand-maître.

dant quatre ou cinq ans, il reçut régulièrement la même somme. Ses dispositions furent dès lors tout autres. Jadis il avait eu l'habitude, aussi souvent que l'exposition d'un point controversé l'amenait à mentionner les ismaéliens, de s'exprimer comme suit: "Quoi qu'en puissent dire les impies, que Dieu les maudisse et les condamne!" Mais depuis qu'il jouissait de la pension, il se bornait toujours en pareil cas à ces paroles laconiques: "Quoi que puissent dire les ismaéliens." Un de ses élèves lui ayant demandé le motif de cette nouvelle façon de s'exprimer, il lui donna une réponse équivoque: "On ne peut maudire les ismaéliens, parce que leurs arguments sont trop *persuasifs* et trop *tranchants*."

Extérieurement les assassins ne se distinguaient pas des musulmans; ils observaient même les préceptes de la loi avec la plus grande rigueur; sous l'administration de Hasan, le fondateur de l'ordre, nul ne buvait du vin; tous les assassins étaient des modèles de retenue et Hasan se montrait même si sévère qu'il condamna à un exil perpétuel un individu qui avait joué de la flûte à Alamout. Les chefs n'avaient jamais non plus de femmes chez eux;ils vivaient dans le célibat. Mais, à la longue, cette retenue cessa. Les ismaéliens avaient la conviction que quand apparaîtrait l'imâm, en faveur duquel les grands-maîtres recrutaient des adhérents, il les dispenserait de suivre les comman-

dements de la loi. Mais comme on attendait en vain sa venue, le quatrième grand-maître, Hasan II, s'aventura à échanger le rôle de propagateur et de précurseur contre celui de l'imâm qu'on attendait. Les circonstances étaient favorables. La puissance de l'ordre se trouvait être très-grande dans différentes provinces; le père et le grand-père de Hasan avaient déjà été grands-maîtres avant lui, de sorte qu'on était habitué au gouvernement de cette famille[1]; Hasan lui-même, qui avait profondément pénétré dans le système des ismaéliens et qui y avait ajouté de nouveaux dogmes, était fort estimé et fort aimé pour sa douceur, son éloquence et sa science. Il pouvait donc risquer le grand pas, et il le fit, non en une fois pourtant, mais par degrés. Dans l'été de l'an 1164, au mois de Ramadhân, qui est celui pendant lequel on est tenu de jeûner, il fit élever une chaire dans la plaine qui s'étendait sous les murs d'Alamout; mais, contrairement à l'usage musulman, il ne la plaça point dans la direction de la Mecque. Il convoqua ensuite ses fidèles pour le 17 Ramadhân. Ce jour-là, il monta en chaire. Il avait, disait-il, reçu secrètement de l'imâm un écrit conçu comme suit: L'imâm a ouvert les portes de sa miséricorde pour vous et vos ancêtres; il vous envoie son pardon; il vous choisit pour serviteurs

---

1) Aucun membre de la race du fondateur de l'ordre n'a été grand-maître après lui; son successeur fut Buzurg-Umîd.

et vous prend comme élus; il vous dispense des pénibles obligations légales et vous fait parvenir à la résurrection. (Les ismaéliens emploient ce mot pour désigner le jour de la révélation de l'imâm et de sa doctrine). Le grand-maître fit ensuite dresser des tables et invita le peuple à mettre fin au jeûne. On accepta avec plaisir; on mangea, on but du vin et un orchestre nombreux se fit entendre. C'est à partir de cette époque que le 17 Ramadhân, nommé fête de la résurrection, est devenu le grand jour de réjouissance des assassins et forme le commencement de leur année. Les commandements du Koran furent considérés comme abolis, de sorte qu'on n'avait plus besoin de prier ni de jeûner et qu'on était libre de boire du vin et de manger de la chair de porc. Cette abrogation a naturellement scandalisé au plus haut point les musulmans orthodoxes; or ce sont les seuls qui nous fassent connaître les assassins, si on excepte les chroniqueurs chrétiens du moyen âge, d'ailleurs fort imparfaitement informés. Avaient-ils cependant le droit d'injurier les assassins comme ils le font? On peut en douter; l'un d'eux, du moins, a ces paroles remarquables[1]: "Les ismaéliens regardent le précepte d'adorer Dieu cinq fois dans l'espace d'un jour et d'une nuit comme une exigence de pure forme. D'après leur doctrine, il

1) Djowaïnî, dans le *Journ. asiat.* V[e] série, XV, p. 209.

faut toujours être de cœur avec Dieu, et avoir son âme toujours tournée vers la divinité; c'est là, disent-ils, la véritable prière." Sans aucun doute, cette façon de comprendre la prière s'écarte autant qu'il est possible du culte purement machinal des orthodoxes; mais des rapports de ce genre, qui échappent parfois aux chroniqueurs bien pensants, nous amèneraient à voir dans la grande masse des ismaéliens plutôt une secte mystique qu'une association de libres penseurs, quels qu'aient pu être d'ailleurs les sentiments des chefs, qui n'étaient pas nombreux.

Un peu plus tard, Hasan II prétendit qu'il était l'imâm et qu'il descendait des imâms, c'est-à-dire des Fatimides d'Egypte. Pour rendre cette prétention plus vraisemblable, on fit courir différentes fables. Le plan réussit: Hasan fut reconnu par les siens pour l'imâm et la doctrine des assassins resta longtemps ce qu'il l'avait faite; mais elle scandalisa si fort les musulmans que le grand-maître Hasan III trouva prudent de rétablir l'islamisme et, cela, dans sa forme la plus stricte; il brûla même en présence des théologiens musulmans les plus distingués les livres composés par le fondateur ainsi que les règlements secrets de l'ordre. Sous son administration il ne se commit pas non plus d'assassinat. On peut douter toutefois qu'il ait été parfaitement sincère sous tous les rapports; il est du moins certain que,

dans la suite, lors de la prise d'Alamout, les livres du fondateur de la société se retrouvèrent. Il est donc tout naturel de supposer que Hasan III a brûlé dans son autodafé ou bien d'autres livres que ceux qu'on disait, ou bien des copies au lieu des pièces originales. En outre, à sa mort, l'ordre en revint à sa précédente doctrine, et c'est seulement sous les coups de Houlagou, chef des Mongols, qui prit Alamout, qu'il perdit partout sa puissance après avoir subsisté près de deux siècles. Toutefois les ismaéliens continuèrent à exister comme secte et on en trouve encore en Perse et en Syrie; mais c'est une secte comme toutes les autres: elle n'élève aucune prétention au pouvoir et le souvenir de la puissance qu'elle posséda jadis semble même effacé chez elle.

X.

LE ÇOUFISME.

Le mysticisme se retrouve dans tous les pays dès qu'une vie intérieure plus profonde vient à se développer chez le peuple; mais c'est surtout à l'Orient qu'il appartient en propre et il ne fleurit nulle part plus vigoureusement que dans l'Inde. La conscience de l'infini dans l'homme amène l'Hindou à s'y plonger si complétement que le fini et le particulier disparaissent pour lui; pour arriver à ce résultat, il fixe invariablement ses regards sur un seul point et se livre à la plus complète apathie.

Le mysticisme se rattache d'ordinaire à une religion positive; mais il en est qui s'y prêtent plus que d'autres; il en est qui éveillent davantage le sentiment et qui s'accordent mieux avec les doctrines auxquelles le mysticisme conséquent est

parvenu par la réflexion. Sous ce double rapport le Koran n'est guère de nature à se fondre avec le mysticisme. Au lieu de développer la vie de l'âme et d'exciter l'homme à s'unir avec Dieu dans son cœur, il se borne bien plutôt à prescrire un certain nombre de pratiques religieuses et d'actions morales par lesquelles il nous faut mériter la bienveillance de la divinité. La dogmatique du Koran, elle aussi, fait obstacle au mysticisme. Ce livre ne dit pas de Dieu qu'il est dans le monde, qu'il habite dans l'âme des hommes. L'islamisme maintient le théisme, c'est-à-dire la séparation de Dieu et du monde, avec plus de précision et de rigueur encore que le judaïsme. Ajoutez à cela que l'exactitude avec laquelle sont décrits le sort des élus et celui des damnés empêche le mystique d'accorder cette religion positive avec son système propre de l'absorption de l'individu en Dieu.

Le mysticisme n'en occupe pas moins une place importante dans l'histoire de l'islam. Certains côtés de la doctrine de Mahomet s'y prêtaient plus ou moins; telles étaient, par exemple, la promesse que les fidèles contempleront Dieu dans l'autre monde et la mélancolie avec laquelle on y parle de cette vie périssable en l'opposant à la vie éternelle. En outre, si le Koran contient trop peu de mysticisme, la tradition est là pour suppléer ce qui manque. Peu importe pour notre sujet que les assertions mêmes qu'invoquent les mystiques

ne soient pas authentiques; car enfin elles ont été admises dans les grandes collections qui passent pour telles et, en conséquence, elles ont de l'autorité. On trouve des exemples de ces traditions mystiques dans les aphorismes suivants qu'on attribue à Mahomet. "C'est quand il prie que le fidèle est le plus près de Dieu. — Dieu a divisé l'amour en cent parties; il en a gardé quatre-vingt-dix-neuf pour lui et en a donné une aux hommes; quelque amour qu'il y ait chez ceux-ci, ce n'est que grâce à cette seule partie qu'ils s'aiment entr'eux. — Heureux celui qui me voit, dit le prophète, car il voit Dieu; heureux aussi l'homme qui voit celui qui m'a vu. — Quand j'aime un serviteur, dit Dieu, je deviens son œil, son oreille et sa bouche, de sorte que c'est par moi qu'il voit, qu'il entend et qu'il parle. — Dieu s'étend sur le cœur des fidèles comme sur un trône. — Dieu aime son fidèle plus que la mère qui se sent saisie de pitié pour son enfant. — La terre et le ciel, dit Dieu, ne me comprennent pas, mais le cœur de mon fidèle me comprend."

Le mysticisme est-il toutefois sorti du sein de l'islamisme, comme on l'a prétendu? On peut en douter à bon droit, car les témoignages qu'on a apportés au débat sont trop récents pour avoir de l'autorité. De plus, ils proviennent pour la plupart de mystiques, de çoufis: or ceux-ci cherchaient toujours à reporter la naissance de leur doctrine

non-seulement aux premiers temps de l'islamisme, en faisant, par exemple, des çoufis d'Alī et de Mahomet, mais même à l'époque patriarcale, en disant qu'Abraham déjà avait été çoufi. Enfin les textes en question se trouvent dans des livres qui se distinguent plus par leurs poétiques récits de miracles que par leur authenticité historique [1]. Il est bien plus naturel de croire que le mysticisme est venu de la Perse; il existait, en effet, dans ce pays avant la conquête musulmane, grâce à l'influence de l'Inde; déjà avant cette époque on voyait régner en Perse l'idée de l'émanation et celle du retour de toute chose en Dieu, et on y entendait dire que le monde n'a pas d'existence extérieure et visible, que tout ce qui existe est Dieu et que, hors Dieu, il n'y a rien [2].

Il n'est toutefois pas sans intérêt pour nous d'avoir quelque connaissance des récits en cours au sujet des premiers mystiques; car si nous devons hésiter à les accepter comme des vérités démontrées, nous pouvons du moins constater grâce à

---

1) Je suis complétement d'accord sur ce point avec de Sacy (voir le compte-rendu qu'il a fait du *sufismus* de Tholuck, dans le *Journal des savants* de 1821), et quand Tholuck (*Blüthensammlung aus der Morgenländischen Mystik*, p. 34) objecte que quelques-uns des traits du mysticisme qu'il a rapportés se trouvent pourtant chez des historiens dignes de foi, tels qu'Ibn-Khallikân, il oublie que les articles en question de cet auteur (ainsi que celui qui concerne Râbia) ont précisément été puisés dans des livres dus à des çoufis.

2) Tel est encore l'avis de de Sacy, et il n'y a pas longtemps, Trumpp disait (*Zeitschr. der Deuts. Morgenl. Gesells.* XVI, p. 244): „Dass der Sufismus ein *indisches* Produkt ist, darüber kann kein Zweifel obwalten, und noch näher bestimmt ist der Sufismus ein speciell *buddhistisches* Erzeugniss."

eux comment les mystiques eux-mêmes ont voulu donner une base historique à leurs idées.

Une femme pieuse, du nom de Râbia, dont des pèlerins avaient l'habitude au moyen âge de visiter la tombe sur une colline à l'est de Jérusalem, occupe, au dire des çoufis, la première place parmi les plus anciens mystiques. Les paroles et les actions qu'on lui prête contienent en germe le çoufisme, c'est-à-dire une sorte de panthéisme sentimental, un mysticisme développé du cœur se manifestant comme panthéisme. C'est ainsi qu'elle s'écriait dans ses moments d'enthousiasme: "Grand Dieu! consume par le feu mon cœur qui aspire à toi", ou bien qu'elle faisait des vers comme ceux-ci:

Je garde mon cœur pour qu'il vive avec toi, ô Dieu, et je ne laisse que mon corps à ceux qui viennent me voir; c'est donc mon corps qui est en la compagnie du visiteur: mon cœur est avec celui que j'aime ardemment.

Quand ses amis l'engageaient à se marier, elle répondait: "Voilà longtemps déjà que je suis mariée et que mon existence s'est absorbée en Lui." Un autre jour, comme on lui demandait si elle voyait Dieu quand elle l'adorait, elle dit: "Certainement que je le vois; si je ne le voyais pas, je ne l'adorerais point." On lui attribue encore des paroles qui se rencontrent aussi dans la mystique chrétienne; c'est ainsi qu'elle aurait dit pendant une grave maladie: "Une blessure secrète de mon cœur me dévore et elle ne pourra guérir que quand je m'unirai à mon ami. Je continuerai à souffrir

jusqu'à ce que j'atteigne mon but le jour du jugement."

Au dire des çoufis, Râbia était plus haut placée que les hommes célèbres des temps anciens qu'ils comptent au nombre des leurs, tels que Hasan de Baçra[1] et Chakîk de Balkh. Ces deux personnages vinrent la voir un jour qu'elle était malade; à cette occasion, Hasan lui dit en prose rimée:

Celui-là n'est pas sincère dans sa foi qui ne supporte pas avec patience les coups de son Seigneur.

Là-dessus Chakîk, voulant le corriger, dit en se servant de la même rime:

Celui-là n'est pas sincère dans sa foi qui ne trouve pas plaisir aux coups de son Seigneur.

Mais ces paroles parurent trop égoïstes à Râbia et elle dit à son tour, toujours sur la même rime:

Celui-là n'est pas sincère dans sa foi qui, dans la contemplation de son Seigneur, n'oublie pas ses coups.

On voit clairement percer dans ce récit le désir d'assurer à Râbia le premier rang parmi les mystiques,et c'est chose aussi caractéristique que digne de remarque d'avoir à constater que les çoufis ont choisi précisément une femme pour représenter le plus ancien mysticisme de l'islam. Ce récit et d'autres du même genre n'ont guère de valeur historique; c'est ce qui résulte encore par exemple de la circonstance que les çoufis font du célèbre Hasan de Baçra un de leurs précurseurs et lui attribuent des assertions du genre de celle-ci: "Les

1) Voir p. 201—202.

élus passeront sept cent mille ans dans l'enthousiasme et, grâce à la contemplation de la beauté de Dieu, ils seront absorbés par l'unité." Et en effet, s'il est légitime de mettre en doute l'orthodoxie de Hasan, on ne peut cependant pas nier qu'il n'ait eu un tout autre point de départ que les mystiques. Pour lui, nous l'avons dit plus haut, la crainte est le principe de la piété; de là sa manière sombre et mélancolique de comprendre la religion. Les mystiques, par contre, partent tout naturellement de l'amour et se montrent ardents adversaires de ceux qui s'appuient sur la crainte. Quelqu'un ayant demandé à l'un des leurs qui il faut regarder comme infâme, il répondit: "Celui qui sert Dieu ou parce qu'il craint le châtiment, ou parce qu'il espère une récompense." Et l'autre ayant ajouté: "Pour quel motif donc sers-tu Dieu?" il répliqua: "Par amour."

Nous transportant maintenant de nouveau sur le terrain plus solide de l'histoire, nous voyons vers l'an 200 de l'hégire (815 de notre ère) Abou-Saîd ibn-abî-'l-Khaïr désigné comme le fondateur de la secte des çoufîs, ainsi nommés parce qu'ils portaient une robe de laine; *çouf*, en effet, signifie *laine* en arabe [1].

Nous avons montré plus haut que le second

1) On a proposé beaucoup de mauvaises étymologies pour le mot de *çoufî*; la nôtre semble être la vraie, car les Persans donnent souvent aux derviches ou çoufîs (deux noms qui sont fréquemment employés comme synonymes) l'épithète de *pechmîneh pôch* ou *revêtu de laine*.

siècle de l'hégire a vu un grand mouvement religieux; alors que, d'une part, le scepticisme et l'incrédulité ébranlaient l'islamisme jusque dans ses fondements, il était conforme à la nature des choses que, d'autre part, le mysticisme acquît une grande puissance, qu'on dît adieu au monde et qu'on se consacrât entièrement à la vie contemplative. Nonobstant donc la défense expresse du prophète qui avait dit: "qu'il n'y ait pas de vie monacale dans l'islam," le Persan Abou-Saïd fonda dans le Khorâsân un *Khânakâh* ou couvent, y réunit des gens qui pensaient comme lui et leur prescrivit des règles monastiques. Faut-il toutefois croire que le système religieux et philosophique provient tout entier de lui, ainsi que le prétendent les çoufîs, ou doit-on révoquer la chose en doute avec quelques savants européens[1]? Quoi qu'on décide sur ce point, on constatera qu'en tout cas la secte ne se maintint pas longtemps dans les limites de la piété et du mysticisme purs; elle ne le pouvait d'ailleurs pas, parce que, comme nous l'avons déjà fait remarquer, le mysticisme est par trop en désaccord avec la froide et sèche doctrine de Mahomet, et que, d'autre part, cette mystique douce, tendre et pleine de sentiment s'est transformée en panthéisme, tant en vertu de sa propre tendance que sous l'action de systèmes plus anciens. On l'a fort bien dit naguère

1) "Il est plus que vraisemblable que l'ensemble de cette doctrine n'avait été ni professé, ni même entrevu par Abou-Saïd, fondateur de la secte." De Sacy dans le *Journal des savants*, 1821, p. 725.

encore: "Nous avons dans le çoufisme un exemple frappant du terme où doit aboutir un système originairement théiste. L'idée abstraite d'un Dieu unique qui se tient éloigné de ce que fait l'humanité et qui, par un immuable destin, a une fois pour toutes repoussé tous les efforts des hommes, devait nécessairement laisser dans leur cœur un vide que rien ne peut combler; ce Dieu est par trop étranger au cœur humain; il n'exerce sur lui aucune influence morale; il le tue par le sort qu'il lui a assigné de toute éternité. La suite nécessaire, c'est que le cœur humain, à son tour, l'a repoussé et a tenté de se donner lui-même aide et repos. C'est ainsi que le çoufisme panthéiste s'est fait jour à travers le système théiste abstrait de l'islamisme avec son idée inflexible de la divinité; il a attiré Dieu à lui en le faisant descendre dans la nature, il l'a transformé en l'idée abstraite de l'être absolu et s'est identifié avec lui comme partie de cet être absolu."

Les çoufis ainsi parvenus au panthéisme se divisèrent en deux branches, dont l'une avait pour chef Bestâmî (+ 875), et l'autre, Djonaïd (+ 909). Le Persan Bestâmî, tout comme les mossaliens chez les chrétiens du quatrième siècle, prêchait ouvertement un panthéisme qu'il était tout-à-fait impossible de concilier avec la religion révélée; nul parmi les çoufis n'a exprimé plus clairement que lui la divinité de l'homme, quoique la ten-

dance du Koran soit bien plutôt d'humaniser Dieu. Voici, par exemple, des paroles de lui qu'on a conservées: "Je suis l'océan sans fond, sans commencement, sans fin. — Quand les hommes s'imaginent adorer Dieu, c'est Dieu qui s'adore lui-même." L'autre secte provenait, comme nous l'avons dit, de Djonaïd, qui était également Persan d'origine, quoiqu'il fût né à Bagdad; elle professait, il est vrai, le même système; mais elle l'exprimait avec plus de prudence et combinait d'une façon bien étonnante la dogmatique musulmane avec un système philosophique diamétralement opposé à l'islamisme. Pour parvenir à ce résultat, on avait eu recours à un moyen qui a rendu d'éminents services dans tous les temps et pour toutes les religions: on conserva les termes consacrés, mais en les prenant dans un tout autre sens. Il en fut ainsi du mot *tauhîd*, par exemple, qui signifie dans l'islamisme l'unité de Dieu, mais que les çoufis emploient pour désigner l'unité panthéiste. Voici comment le but du çoufisme a été déterminé par Djonaïd: "Délivrer l'esprit des instigations des passions, se défaire d'habitudes contractées, extirper la nature humaine, dompter les sens, acquérir des qualités intellectuelles, s'élever par la connaissance de la vérité et faire le bien."

Les çoufis eurent dès le début le sort qu'ils ont eu depuis toujours: quand ils exposaient leurs doctrines avec prudence, de façon à les déguiser, on

les regardait comme des hommes extrêmement pieux et on les honorait comme des saints; dans le cas contraire, on les persécutait et ils subissaient parfois la mort des martyrs. Il arrivait aussi fort souvent que les musulmans orthodoxes ne sussent que penser des çoufis. C'est ce qu'on voit par l'exemple de Hallâdj[1]: cet homme remarquable, Persan d'origine, petit-fils d'un zoroastrien, fut élève de Djonaïd et souffrit le martyre en 922; de nos jours il passe aux yeux des çoufis pour l'un des plus grands saints. "Quelques auteurs," disait un écrivain orthodoxe bien des siècles après sa mort, "l'élèvent jusqu'au ciel; pour d'autres, c'est un infidèle, un impie." — "Ses contemporains," dit un autre, "avaient à son sujet des opinions aussi divergentes que celles des juifs et des chrétiens sur le Messie." Et vraiment, quand on lit sa vie dans des auteurs de tendances différentes, on serait tenté de penser, si l'on ne savait d'ailleurs si bien ce qui en est, qu'ils parlent de plusieurs personnes ayant porté par hasard le même nom. Aux yeux des orthodoxes ordinaires[2], c'est avant tout un sorcier, qui aurait fait alliance soit avec des puissances célestes, soit avec celles de l'enfer: car il faisait voir des fruits d'été en hiver et des fruits d'hiver en été; il savait révéler au grand jour tout

1) Son véritable nom est Hosaïn ibn-Mançour.
2) Ibn-al-Athîr (éd. Tornberg, VIII, p. 92—95), suivi par Abou-'l-fedâ (II, 338 et suiv.).

ce qu'on avait fait chez soi, il devinait même les pensées les plus secrètes de chacun, et quand il étendait dans l'air sa main vide, il la retirait pleine de pièces de monnaie, portant, comme de coutume, les mots suivants: "Dis: Dieu est un." Chez les chiites modérés [1], qui avaient plus d'un point de contact avec les çoufîs, il n'est pas du tout question de cette sorcellerie. Pour eux, la doctrine de Hallâdj, qu'il avait d'ailleurs pratiquée lui-même, portait qu'en se livrant à l'abstinence, en se refusant tout plaisir et en châtiant la chair, on pouvait s'élever peu à peu si haut qu'on devenait l'égal des élus et même des anges. Si l'on persévérait dans cette voie et qu'il ne restât plus rien de la nature humaine, on recevait l'esprit de Dieu comme Jésus l'avait reçu et tout ce qu'on faisait alors était une action de Dieu. Les chiites disent en outre que la cause pour laquelle Hallâdj a été mis à mort doit plutôt être cherchée dans l'influence étonnante qu'il exerçait sur les plus hautes classes de la société, sur les princes et leur entourage, et qui inspirait de vives inquiétudes à d'autres personnes, spécialement, semble-t-il, au clergé orthodoxe. Et Hallâdj n'a même pas été jugé défavorablement par ceux d'entre les orthodoxes qui se distinguaient par une certaine largeur de vues et qui, comme Gazzâlî,

1) Voyez les géographes Balkhî et Ibn-Haukal, dont mon ami, le Dr. de Goeje, prépare une édition.

tout en ayant quelque aversion pour la philosophie, demandaient pourtant une religion du cœur et ne se contentaient pas de la sèche orthodoxie de la grande majorité des docteurs. Gazzâlî est allé jusqu'à vouloir mettre dans un jour favorable les assertions suivantes de Hallâdj: "Je suis la vérité[1]." — "Il n'y a rien dans le paradis si ce n'est Dieu." Il les explique par l'excès de son amour pour Dieu. A ses yeux, ainsi qu'à ceux d'autres docteurs de grande autorité, Hallâdj est un saint et un martyr. Les plus savants théologiens du dixième siècle, au contraire, étaient d'avis qu'il méritait d'être puni de mort comme infidèle et blasphémateur[2]. Il y a mieux encore: même les plus grands admirateurs de Hallâdj, les çoufis, ne sont pas tout-à-fait d'accord sur son compte[3]. Certains d'entr'eux ont douté qu'il fût panthéiste pur et pensent qu'il a plutôt enseigné un panthéisme numérique, une immanation de la divinité dans certaines âmes. Mais telle n'est pas l'opinion de la grande majorité des çoufis. On pourra le mieux se rendre compte de la haute estime qu'ils professent pour lui en comparant la façon dont ils racontent son martyre avec la version ordinaire que les orthodoxes donnent de cet événement.

1) C'est-à-dire: Je suis Dieu.
2) Ibn-Khallikân, éd. de Slane, I, p. 216 et suiv.
3) Voyez sa biographie tirée des vies persanes des saints ou *Teskiret al-auliâ* du çoufî Ferîd-ed-dîn Attâr (Tholuck, *Blüthensammlung*, p. 310—327).

Voici d'abord comment cette dernière est conçue:

Quand Hallâdj fut de retour à Bagdad, on ne tarda pas à raconter qu'il ressuscitait des morts et que les djinns étaient à son service, si bien qu'ils lui apportaient tout ce qu'il désirait. Hâmid, vizir du calife al-Moctadir, s'en émut et demanda au souverain qu'on mît Hallâdj et ses partisans en son pouvoir. Mais le grand chambellan Naçr, qui était fort prévenu en sa faveur, s'y opposa; son influence ayant toutefois été moins grande que celle du vizir, Hallâdj fut arrêté, ainsi que quelques-uns de ses partisans. Quand on questionna ces derniers, ils reconnurent qu'ils tenaient leur maître pour Dieu, vu qu'il ressuscitait les morts. Mais lorsqu'il fut lui-même interrogé, il répondit: "Dieu me garde de prétendre à la divinité ou à la dignité de prophète; je suis un homme qui adore le Dieu très-haut." Le vizir convoqua alors deux cadis et les principaux théologiens et leur demanda une sentence contre Hallâdj. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient la prononcer en l'absence de preuves et sans aveu de la part de l'accusé. Le vizir, déçu dans son attente, fit venir plusieurs fois Hallâdj chez lui; mais c'est en vain qu'il essaya par des questions captieuses de tirer de lui l'une ou l'autre opinion hérétique. Enfin il réussit à trouver dans l'un de ses ouvrages que celui qui voulait faire le pèlerinage de la Mecque, mais qui en était empêché

par quelque raison, pouvait s'acquitter autrement. Il devait accomplir les tournées habituelles et le reste des rites dans une chambre soigneusement nettoyée et fermée à toute autre personne; il lui fallait ensuite donner dans cette chambre les mets les plus choisis à trente orphelins, les servir en personne, leur faire cadeau de vêtements et remettre sept dirhems à chacun d'eux. En faisant tout cela, disait-il, on accomplissait une œuvre aussi méritoire que le pèlerinage. Le vizir montra au cadi Abou-Amr ce passage qui le scandalisait. Abou-Amr demanda alors à Hallâdj: "Comment en es-tu venu à cette idée?" Hallâdj cita un livre de Hasan de Baçra d'où, disait-il, il l'avait tirée. "C'est un mensonge, ô infidèle dont il est permis de verser le sang," s'écria alors le cadi; "le livre que tu dis nous a été expliqué à la Mecque par l'un des docteurs, mais ce que tu as écrit ne s'y trouve pas." Le vizir s'empara avec avidité des paroles échappées au cadi dans son emportement (ô infidèle, etc.) et il lui demanda une sentence de mort. Le cadi refusa; il ne l'avait pas, disait-il, entendu ainsi; mais le vizir insista et finit par obtenir le jugement, que les autres jurisconsultes présents signèrent égalemment.

En vain Hallâdj chercha-t-il à prouver que la condamnation était injuste. "Vous n'avez pas le droit," s'écriait-il, "de verser mon sang. Ma religion, c'est l'islamisme; je crois à la tradition et

j'ai écrit sur cette matière des livres que vous pouvez trouver partout. J'ai toujours reconnu toute l'excellence des quatre imâms[1] aussi bien que celle des quatre premiers califes. C'est Dieu que j'appelle à mon aide, afin que ma vie soit épargnée!" On le mena à la prison; le vizir se hâta de faire parvenir les fetwâs des jurisconsultes au calife; celui-ci ordonna que Hallâdj fût livré au chef de la police, qu'on lui fît donner mille coups de fouet, puis encore mille autres s'il ne mourait pas des premiers et qu'on le fît ensuite décapiter. Mais le vizir ne transmit pas fidèlement ces ordres et les modifia comme suit: "Si Hallâdj ne meurt pas sous les coups de fouet, qu'on lui coupe d'abord une main, puis un pied, puis l'autre main et l'autre pied, qu'on lui tranche enfin la tête et qu'on brûle son cadavre."

Hallâdj subit avec une admirable fermeté l'horrible condamnation prononcée contre lui, et quand son corps eut été brûlé, les cendres en furent jetées dans le Tigre. Mais ses disciples ne crurent pas à sa mort; ils étaient persuadés qu'une personne qui lui ressemblait avait été martyrisée à sa place et que lui-même se montrerait de nouveau après quarante jours. Quelques personnes assuraient l'avoir rencontré monté sur un âne dans le chemin qui mène à Nahrawân et lui avoir entendu dire

1) C'est-à-dire les fondateurs des quatre sectes orthodoxes.

ces paroles: "Ne soyez pas comme ces gens niais qui pensent que j'ai été fouetté et mis à mort."

Ecoutons maintenant ce que racontent les çoufis.

Tout le monde parlait de Hallâdj; on avait vu les miracles qu'il avait faits et une multitude innombrable s'était attachée à lui. Et comment eût-il pu en être autrement? Lors d'un pèlerinage il lui arriva de traverser le désert avec quatre cents çoufis. Ses compagnons lui dirent un jour: "Il n'y a rien à manger et nous avons faim; il nous faut un agneau rôti." "Asseyez-vous," répondit-il. Quand ils se furent assis, il mit sa main derrière le dos et il donna à chacun un agneau rôti et deux petits pains tout chauds. Ils mangèrent et demandèrent ensuite des dattes. "Secouez-moi," dit-il. On obéit et il tomba tant de dattes fraîches qu'ils en eurent assez pour se rassasier.

Mais il avait aussi des jaloux, des ennemis; on le calomnia auprès du calife et les théologiens de Bagdad le condamnèrent à mort, parce qu'il avait dit: "Je suis la vérité" (c'est-à-dire, je suis Dieu). On lui demanda de dire: "C'est Lui qui est Dieu." Il répondit: "Oui! Il est le tout."

On le mit en prison; une quantité innombrable de personnes s'y rendaient pour se faire instruire par lui, jusqu'à ce qu'il fût défendu un an après d'aller le voir. La première nuit qui suivit le jour de son emprisonnement, on vint et on ne le vit pas dans son cachot; la deuxième, on ne le trouva pas,

non plus que le cachot lui-même; la troisième, il y était. "Où as-tu été?" lui demanda-t-on. "La première nuit," dit-il, "j'étais chez l'être glorieux (Dieu); voilà pourquoi vous ne m'avez pas vu; la suivante, c'est l'être glorieux qui était auprès de moi; aussi ne m'avez-vous pas trouvé, non plus que le cachot. Aujourd'hui on m'a envoyé ici pour satisfaire à la loi; venez et faites de moi ce qui vous a été ordonné."

On raconte aussi qu'au moment où il arriva à la prison, six cents personnes y étaient détenues. "Je veux vous délivrer," leur dit-il. — "Pourquoi ne te délivres-tu pas toi-même?" répondirent-elles. — "Je suis dans les fers de Dieu et j'ai un compagnon, un gardien fidèle. Je n'ai qu'à vouloir pour détacher les chaînes d'un geste." Il fit un signe et, en effet, celles de tous les prisonniers tombèrent. "Mais la porte est fermée," dirent-ils, "comment sortirons-nous?" Hallâdj ayant fait un autre geste, les portes s'ouvrirent et tout le monde s'en alla; il resta seul. "Pourquoi ne t'en vas-tu pas?" demanda-t-on. "J'ai un secret," répondit-il, "que je ne puis confier qu'à celui qui sait garder un secret."

Le lendemain le calife, apprenant ce qui était passé, s'écria: "Il va faire des malheurs; qu'on le pende!"

On lui demanda: "Où sont les prisonniers?" — "Je les ai délivrés," dit-il. — "Pourquoi n'es-tu

pas parti avec eux?"—"Dieu est irrité contre moi [1]."

Le calife donna alors l'ordre de le fouetter. Il reçut six cents coups et chaque fois qu'il était frappé, on entendait une voix crier: "Ne crains rien, Hallâdj!"

Cent mille personnes étaient accourues sur la route par laquelle on le menait à l'échafaud; il promena les yeux autour de lui et s'écria: "Dieu! Dieu! Dieu! Je suis Dieu!"

"Qu'est-ce que le véritable amour?" lui demanda un derviche. "Tu le verras aujourd'hui, demain et après-demain," répondit-il [2]. — "Lègue-moi quelque chose," lui dit un jeune garçon. Hallâdj lui répondit: "Les hommes de ce bas monde aspirent à faire de bonnes œuvres; aspire, quant à toi, à une chose dont un atome indivisible vaut mieux que toutes les bonnes œuvres ensemble des anges et des hommes, c'est-à-dire à la connaissance de la vraie science."

Pendant tout le parcours, il dansa et agita les mains, bien qu'il eût seize chaînes à porter. "Quelle est cette manière de marcher?" disait-on. "Ne vais-je donc pas au lieu où je dois être sacrifié?" répondit-il; et, là-dessus, il chanta les vers suivants:

---

1) Voici probablement à quoi ces paroles font allusion: d'après les çoufîs, Dieu a permis que Hallâdj subît le martyre parce qu'il avait révélé le grand secret en disant: "Je suis Dieu." Voyez Malcolm, *History of Persia*, II, p. 400—401.

2) Il voulait dire: "Le véritable amour (pour Dieu) consiste à se soumettre avec résignation à tout ce qui doit m'arriver aujourd'hui, demain et après-demain."

N'accuse pas mon ami de cruauté!

Il m'a donné à boire ce qu'il boit lui-même, agissant comme l'hôte agit à l'égard de son hôte[1].

Et pendant que la coupe circulait, il a fait apporter le billot et le glaive;

Voilà ce qui arrive à celui qui boit du vin avec le Dragon pendant la chaleur de l'été[2].

Quand il mit le pied sur l'escalier de l'échafaud, il dit: "Voici pour l'homme l'échelle du ciel." Là-dessus il affermit sa ceinture, ôta son *taïlesân*[3], leva les mains au ciel, tourna son visage dans la direction de la Mecque et prononça quelques paroles. Ensuite il gravit l'escalier. Le peuple lui ayant jeté des pierres, aucune plainte ne lui échappa; mais quand le çoufî Chiblî, disciple de Djonaïd, eut lancé de la boue, il poussa un soupir. "Pourquoi," lui demanda-t-on alors, "ne soupires-tu pas quand on te frappe avec des pierres et le fais-tu quand c'est avec de la boue?"—"Ceux qui prennent des pierres," répondit-il, "ne savent ce qu'ils font, aussi cela ne m'afflige-t-il pas; mais Chiblî sait bien qu'il pèche, même quand il ne jette que de la boue." On lui abattit une main. Il sourit en disant: "Couper la main à celui qui est enchaîné, cela n'est pas bien difficile; mais le grand art, ce serait d'enlever les qualités qui tendent au ciel le plus élevé." On lui coupa ensuite les deux pieds. Il sourit de nouveau en disant: "J'ai encore deux

1) Attendu notamment que le Dieu absolu qui se divise en individus se sacrifie lui-même.

2) Le Dragon, signe du zodiaque, représente ici Dieu.

3) Sorte de drap qui couvre la tête et les épaules.

autres pieds, avec lesquels je me rends dans les deux mondes; coupez-les-moi donc si vous pouvez!" Quand les deux mains eurent été tranchées, il se frotta les joues avec ses moignons sanglants, puis aussi les bras. "Qu'est-ce que cela veut dire?" lui demanda-t-on. "J'ai," dit-il, "déjà perdu beaucoup de sang et mes joues vont bientôt devenir pâles. Je crains que vous ne vous imaginiez que j'ai pâli de terreur; aussi veux-je vous quitter avec des joues roses. Le rouge foncé est la couleur des hommes." — "Et pourquoi," continua-t-on, "te frottes-tu aussi les bras de ton sang?" — "J'accomplis," répondit-il, "ma purification. Les ablutions de l'amour [1] doivent se faire avec du sang."

Quand on lui eut crevé les yeux et qu'on voulut enfin lui couper la langue, il demanda à pouvoir dire encore un mot, et pendant que la foule continuait à l'accaber de pierres, il s'écria: "Grand Dieu! ne les rejette pas en voyant qu'ils m'affligent comme ils le font. Louange à toi parce que, pour l'amour de toi, on m'a coupé les pieds et les mains. Quand ma tête aura été séparée du tronc, j'espère que je verrai ta face."

Ses dernières paroles furent: "L'unique chose que l'Unique demande, c'est qu'on déclare qu'il est l'Unique [2]."

---

1) C'est-à-dire: Quand on fait vraiment par amour pour Dieu les ablutions prescrites dans la loi.

2) C'est là ce que veulent dire les mots: „*Hasbo 'l-wâhid ifrâdo 'l-wâhid*," et non pas: „Die Zahlen des Einen sind die Glieder des Einen," comme

Tel est le récit des çoufis. Si on le compare avec celui des orthodoxes, on ne peut conserver de doutes sur la question de savoir de quel côté se trouve la vérité historique, et il faut reconnaître que le martyre de Hallâdj a bien plus été causé par la haine que lui portait le vizir Hâmid que par ses sentiments hérétiques, pour ne rien dire de ses idées panthéistes. Ce que les çoufis racontent est une légende, mais une légende très-remarquable; ils se sont emparés de ce martyr, à tort ou à raison, et lui ont mis dans la bouche des opinions qui sont horribles aux yeux des orthodoxes et excellentes aux leurs. Il est ainsi devenu pour eux l'un des plus éminents représentants de leur doctrine; par son exemple, ils ont clairement montré que la mort et surtout la mort la plus cruelle de toutes, est ce qui peut arriver de plus heureux à un çoufi : par là, en effet, son âme est délivrée de sa prison, le corps, et l'*amant* arrive à cette *union* éternelle avec l'*être aimé* (Dieu), qu'il désirait depuis si longtemps. Pour mieux mettre la chose en lumière, il nous faut essayer d'esquisser l'ensemble du système, tel que l'a fait son développement graduel, car il ne s'est certainement pas produit en une fois.

Le monde, d'après les çoufis, existe de toute

---

traduit Tholuck, car cela n'a pas de sens. C'est une formule parfaitement orthodoxe, qui, dans la bouche de ceux qui pensent bien, signifie l'unité de Dieu comme principe de la religion; mais dans celle d'un çoufi, elle veut dire l'unité panthéiste. Voir p. 323.

éternité; c'est une émanation de Dieu, lequel se trouve partout et en toute chose. Ils comparent les émanations de son essence divine, de son esprit divin, aux rayons du soleil qui, à ce qu'ils croient, s'émettent et s'absorbent sans cesse. Cette absorption par l'être divin, auquel appartient ce qu'il y a d'immortel en eux, est constamment l'objet de leurs ardents désirs. Ils pensent que l'âme de l'homme et le principe de vie répandu dans toute la nature appartiennent à Dieu. La matière n'est pour beaucoup d'entr'eux qu'une illusion des sens: elle n'existe que grâce à la lumière divine, grâce au principe de vie qui nous met en état de la percevoir; en soi, elle n'est rien.

Le but de la vie doit être l'union avec Dieu; mais ce but, on ne peut l'atteindre sans un maître et on n'y arrive point en une fois. On doit donc parcourir différents degrés sous la direction d'un autre. On en compte d'ordinaire trois, quoiqu'il y ait des sectes qui en ont un plus grand nombre. Le premier degré, qui s'appelle la *loi*, est l'introduction dans la doctrine des çoufis; le disciple se trouve encore en plein sur la large base de l'islamisme; il observe strictement toutes les prescriptions du Koran et de la tradition, s'acquitte régulièrement des ablutions, des prières, etc.; Dieu est pour lui une idée extérieure, transcendante; en un mot, comme il reste musulman orthodoxe pendant cette période, on le regarde et on le traite comme un

profane non encore initié. Ce temps d'épreuve peut avoir une durée plus ou moins longue, selon que le maître sous la direction duquel il s'est placé le juge nécessaire.

Le deuxième degré se nomme *la voie, la méthode.* Le çoufi apprend que le culte extérieur n'est qu'une apparence: il est organisé pour les masses, qui s'attachent aux dehors, mais il n'a pas de valeur pour *celui qui sait.* Il apprend encore à rejeter successivement tous les dogmes de l'islamisme; il n'a plus besoin d'observer les usages religieux, car il a abandonné les "œuvres matérielles" pour les "œuvres spirituelles." Dans cette période, qui forme en réalité la transition entre ce qui est extérieur et ce qui est intérieur, entre l'apparence et l'être, on familiarise aussi les jeunes çoufis avec les écrits qui font le principal objet des lectures et des études de la secte. Mais on ne peut arriver à ce degré sans une piété, une vertu et une constance vraiment grandes; car il serait dangereux de dispenser quelqu'un de ces usages et de ces cérémonies qui doivent retenir les faibles, s'il n'était pas parvenu à la conscience de sa propre dignité et à la connaissance de Dieu. Voilà pourquoi cette période est aussi celle de l'ascétisme; on doit travailler à détacher son esprit et son cœur de tous les objects visibles, afin de parvenir à l'union avec Dieu. Il y a pour cela des rubriques: on jeûne et on veille dans le silence et la solitude; il faut ban-

nir toutes les pensées de son esprit afin d'arriver à cet état d'inconscience que les çoufis appellent *mort*. De la sorte, on parvient à un enthousiasme qui ne dure pas toujours, qui n'est que temporaire et que les çoufis nomment *hâl* ou *état*: on le représente par le symbole de l'union de l'amant avec sa bien-aimée. Si cet état se renouvelle souvent, s'il devient perpétuel, on se trouve arrivé au *makâm* ou station.

Le troisième degré est celui de la *certitude*. Le çoufi est complétement parvenu à la science; ce qui jadis lui semblait transcendant, a maintenant acquis pour lui une certitude subjective. Il a trouvé Dieu en lui-même; il sait qu'il fait partie de la divinité; son propre moi et la divinité sont des idées identiques. Il emploie encore des façons de dire mahométanes, mais il n'y a plus pour lui de différence entre les religions et il regarde avec le même dédain la mosquée, l'église des chrétiens et le dêwal des Hindous.

Les degrés ont porté d'autres noms encore selon la différence des temps et des sectes; mais le fond reste le même.

L'influence que le çoufisme a exercée sur le monde musulman et qui, de nos jours, augmente plutôt qu'elle ne diminue, est extrêmement grande. Cette religion de l'imagination, «ce rêve aussi bien de ceux qui sont le moins développés que de ceux

qui le sont le plus [1]," a été la religion de presque tous les grands poètes persans, qui ont chanté l'union avec la bien-aimée et l'ivresse de l'esprit dans de brûlantes poésies. Ces œuvres ont un langage symbolique propre et débordent de sensualité aux yeux des uns, et, aux yeux des autres, d'un mysticisme plein d'enthousiasme [2]. D'innombrables chants arabes ou turcs sont l'écho de ces chansons; ce n'est pas seulement en Perse, dans l'Inde et dans l'archipel indien, mais même dans les pays les plus orthodoxes, sans en excepter l'Espagne musulmane, que le çoufisme a trouvé accès et que ces hautes idées spéculatives de l'infini ont été accueillies avec enthousiasme par les sectateurs d'une religion anthropomorphique. L'ingénuité allait en effet si loin qu'on se laissa séduire par l'apparence, sans soupçonner que le çoufisme était le plus dangereux ennemi de l'islamisme; et quand beaucoup de personnes s'en rendirent enfin compte, il était trop tard: la foi en la doctrine de Mahomet était minée et il n'eût plus été possible de la sauver ni de la restaurer.

1) Malcolm.

2) Le psychologue ne fait pas la distinction, car il connaît l'étroite parenté qui unit le mysticisme et la sensualité et il sait combien de fois ces deux mots ne sont que des noms différents pour une seule et même chose.

XI.

L'ISLAM DANS L'OCCIDENT.

Se transporter de l'Orient, tel qu'il était au moyen âge, en Occident, au Maroc et en Espagne, c'est quitter la scène tumultueuse des querelles et des guerres de religion pour des régions où régnaient le calme et l'apaisement sur le terrain religieux, des régions où la vraie foi antique était tenue en honneur, où les audacieux systèmes enseignés à Bagdad ou en Perse étaient inconnus, où ils inspiraient une sainte horreur quand parfois un pèlerin, après en avoir acquis des notions superficielles pendant son voyage, venait en redire quelque chose à son retour. Pour ces pèlerins, la liberté de penser et de discuter, telle qu'elle se manifestait en Orient, était une vraie pierre d'achoppement. Un pieux théologien d'Espagne avait visité vers la fin du dixième siècle la grande ville

de Bagdad, si célèbre dans le monde entier. A son retour, on lui demanda s'il avait assisté aux réunions des scolastiques. "J'y suis allé deux fois," répondit-il, "mais je me suis bien gardé d'y retourner une troisième." — "Et pourquoi donc?" — "Pourquoi? Figurez-vous qu'à la première séance, il n'y avait pas seulement des musulmans de toutes les sectes, orthodoxes ou hétérodoxes, mais aussi des infidèles, des zoroastriens, des matérialistes, des athées, des juifs, des chrétiens, bref, des infidèles de toutes les espèces. Chaque secte avait un chef chargé de défendre les opinions qu'elle professait; aussi souvent qu'un de ces chefs entrait dans la salle, tout le monde se levait respectueusement et personne ne se rasseyait avant qu'il eût pris place. La salle fut bientôt comble et l'un des infidèles prit alors la parole. "Nous nous sommes réunis pour discuter," dit-il; "tous, vous connaissez nos conventions; vous autres, musulmans, vous ne nous combattrez par aucun argument tiré de votre livre on fondé sur l'autorité de votre prophète; car nous ne croyons ni à ce livre, ni à votre prophète. Chacun de nous s'en tiendra donc aux arguments puisés dans la raison humaine." Ces paroles furent accueillies par d'unanimes applaudissements; mais vous sentez bien qu'après ce que j'avais entendu, je n'avais nulle envie de retourner dans cette assemblée. On m'a proposé d'aller en voir une autre. J'y consentis:

mais c'était encore une fois le même scandale."

Bien des années après, du temps de Saladin, Ibn-Djobaïr de Grenade visita l'Orient. Tout ce qu'il voyait l'effarouchait au plus haut point. Il s'était rendu dans le Hidjâz, où se trouvent les deux villes saintes, et il écrit (Dieu sait avec quel profond soupir) les paroles suivantes : "Il n'y a pas de religion dans le Hidjâz." Il avait parcouru beaucoup d'autres pays ; après avoir partout porté de préférence son attention sur leur situation au point de vue religieux, il arrive à cette conclusion : "Il n'y a plus d'islamisme qu'en Occident ; partout ailleurs ce n'est qu'hérésie et incrédulité." Il ne fait exception que pour quelques personnes qu'Allâh a spécialement prises sous sa protection. Et tous ces princes, tous ces tyrans qui mettaient des impositions sur les pèlerins, qui ne voyaient dans le pèlerinage qu'un moyen de remplir leur trésor à sec, il les frappe d'un même anathème ; seul, le pieux et orthodoxe Saladin, qui avait aboli l'impôt levé sur les pèlerins, trouve grâce à ses yeux ; mais que pouvait ce prince, isolé comme il l'était? Pour convertir l'Orient, pour le regagner à l'islamisme, il n'y a qu'un moyen: c'est qu'il soit conquis par les Almohades, les maîtres du Maroc et de l'Espagne, les seuls croyants sincères d'entre tous les souverains. C'est aussi ce que demande Ibn-Djobaïr et il nous raconte que les gens pieux de l'Egypte partageaient son désir. Un théologien

avait même déjà composé un fort beau sermon pour souhaiter la bienvenue au prince des croyants de l'Occident: quel dommage seulement qu'il n'ait jamais été dans le cas de le prononcer!

Ibn-Djobaïr avait d'ailleurs raison; ce qu'il dit, il ne le dit pas sous l'inspiration d'un patriotisme exagéré; c'est une vérité incontestable: ses compatriotes étaient vraiment les véritables orthodoxes, les élus; aucun de ces hérétiques ou de ces infidèles qui pullulaient en Orient n'aurait pu dire ou écrire en Occident ce qu'il disait ou écrivait dans sa patrie. C'est ainsi, pour ne citer qu'un nom illustre, qu'on ne pourrait se figurer en Occident un homme comme Abou-'l-alâ (+ 1057), qui passe, après Motanabbî, pour le plus grand des poètes arabes modernes; ce n'est pas là qu'on aurait osé publier des vers dans le genre de ceux-ci:

J'admire les chrétiens qui croient que Dieu a été abandonné aux outrages et aux mauvais traitements;

Les juifs, qui sont convaincus que Dieu aime le sang versé et l'odeur de la viande rôtie;

Les gens qui accourent de bien loin pour jeter de petites pierres et baiser un bloc de rocher;

Quelle chose étonnante que toutes ces religions! Tous les hommes sont-ils donc aveugles pour la vérité? — —

Tu me racontes que quand j'aurai longtemps reposé dans la tombe, je redeviendrai vivant,

Et que j'habiterai alors un jardin, où je mangerai et où je boirai de bonnes choses, au milieu de jeunes filles aux yeux noirs et de jeunes garçons alertes:

Mais dis-moi donc un peu, mon pauvre homme, quel accident ta cervelle a-t-elle éprouvé pour que tu racontes tant de folies? — —.

Les hommes forment deux classes: les uns ont la raison, mais sans la foi; les autres, la foi, mais sans la raison.

Bien que ces vers fussent assez connus, Abou-'l-alâ ne fut jamais persécuté; au contraire, on l'honorait beaucoup; il reçut une foule de marques d'amitié de la part des personnages les plus puissants et les plus considérables, et quand il mourut à un âge fort avancé, on ne récita pas moins de quatre-vingt-quatre chants funèbres sur sa tombe. S'il avait vécu à Cordoue, le peuple l'aurait lapidé.

Il y avait donc un grand contraste sous ce rapport entre l'Orient et l'Occident; il est facile de l'expliquer si l'on tient compte de la différence des populations. Les peuples de l'Asie, ce berceau de presque toutes les religions, avaient déjà parcouru une longue période de développement religieux à l'époque où ils embrassèrent l'islamisme, et ce culte était trop peu relevé pour satisfaire leur raison, leur imagination et leur cœur. Il en était tout autrement en Afrique et en Europe, chez des peuples qui, n'ayant jamais tiré de religions de leur propre fond, les ont toujours empruntées a d'autres. Pour ces Berbères étrangers à la civilisation et à demi barbares, l'islamisme, quand ils l'adoptèrent, a été aussi bienfaisant qu'il l'est de nos jours pour les idolâtres de l'Afrique centrale. Il était tellement au-dessus d'eux que maintenant encore qu'il s'est écoulé tant de siècles, ils occu-

pent sous le rapport religieux un degré bien inférieur à celui où Mahomet et ses amis se trouvaient déjà de leur temps. Ils étaient si crédules (et ils le sont encore) qu'ils prenaient les tours les plus simples des charlatans pour des miracles; aussi d'adroits généraux arabes en ont-ils beaucoup converti de cette façon. Quant à l'origine divine de l'islamisme, nul chez eux n'en doutait: comment auraient-ils osé contredire les prêtres, eux qui avaient pour tout prêtre un respect sans bornes? L'islamisme avait donc trouvé chez les Berbères un appui comme nulle part ailleurs, si ce n'est chez les Espagnols, qui l'emportaient peut-être encore sur eux en zèle aveugle pour la doctrine de Mahomet.

A l'époque de la conquête musulmane, l'Espagne était plutôt chrétienne de nom que de fait. Ç'a de tout temps été le pays le plus retardé de l'Europe; les idées et les systèmes nouveaux y pénètrent toujours en dernier lieu: c'est ainsi que, de toutes les provinces de l'empire romain, l'Espagne était restée le plus longtemps attachée au paganisme. Quand Constantin fit du christianisme la religion de l'état, elle était presque entièrement païenne; elle l'était encore en partie au commencement du huitième siècle, à l'époque où les musulmans conquirent le pays, et ceux mêmes qui se disaient chrétiens ne savaient que fort peu de chose de leur religion. De plus, on n'avait pas appris à connaître

le christianisme sous un aspect très-favorable. Les vrais maîtres de l'empire visigoth, c'étaient les évêques; or ils avaient plutôt aggravé qu'amélioré la situation malheureuse dans laquelle les empereurs romains avaient mis le pays; loin d'adoucir le sort des esclaves et des serfs, qui étaient fort nombreux, ils l'empiraient; au lieu de veiller à l'instruction de ces malheureux, de ces ignorants, ils consacraient de préférence leur temps et leur zèle à persécuter les juifs d'une manière horrible. Le christianisme n'avait donc nullement pénétré dans les cœurs et cette circonstance contribua largement à la propagation de l'islamisme. Beaucoup de personnages considérables l'embrassèrent; mais c'est surtout parmi les esclaves et les serfs qu'il trouva très-facilement accès. C'est qu'il favorisait leur émancipation bien plus que le christianisme entendu à la façon des évêques de l'empire visigoth. Parlant au nom d'Allâh, Mahomet avait permis aux esclaves de se racheter. Affranchir l'un d'eux, c'était faire une bonne œuvre et on pouvait obtenir ainsi la rémission de différents péchés. En outre l'esclavage chez les Arabes n'était ni pénible ni de longue durée. Souvent il arrivait qu'on donnât la liberté après quelques années de servitude, surtout à celui qui s'était converti. Le sort des serfs qui habitaient les métairies des musulmans ne laissa pas non plus de s'améliorer: ils devinrent de vrais fermiers. La conquête procurait d'autre

part aux esclaves et aux serfs des chrétiens un moyen très-facile de devenir libres. Ils n'avaient qu'à se réfugier sur le bien d'un musulman et à prononcer la formule: "Il n'y pas d'autre dieu qu'Allâh et Mahomet est son prophète." Dès ce moment ils étaient musulmans et "affranchis d'Allâh." D'innombrables individus asservis recoururent à ce moyen; mais par là même que le nouveau culte était surtout adopté par les classes les moins élevées et les plus ignorantes de la société, il prit, chez ce peuple toujours superstitieux et exalté quelle que soit sa religion, un caractère de fanatisme qu'il n'avait pas ailleurs.

Aussi bien en Espagne qu'en Afrique, la façon dont les peuples conquis comprenaient l'islamisme réagit sur les vainqueurs, qui ne formaient qu'une infime minorité. Les Arabes, fort tièdes encore au moment de la conquête, se prirent, sous l'influence des Berbères et des Espagnols, à s'y attacher plus fortement qu'ils ne l'avaient fait en d'autres pays.

On ne doit donc pas s'attendre à ce que l'histoire de cette religion en Occident présente la même variété, le même conflit d'opinions et d'idées qu'en Orient. Pourtant, même en Occident, tout le monde n'est pas resté dans le giron de l'église orthodoxe; là aussi des divergences se sont fait jour dans la manière de voir, quoique avec moins de vigueur qu'en Asie; en outre, tout grand mouve-

ment y porte un caractère décidément religieux et est toujours amené par des motifs de religion. Aussi l'islamisme y a-t-il également son histoire; nous allons l'esquisser à grands traits.

Nous devons commencer par examiner une forme toute spéciale de la religion de Mahomet ou, pour mieux dire, un culte nouveau qui en est sorti; il fut fondé par un descendant de Siméon dans les provinces centrales de l'empire actuel du Maroc et a duré au delà de deux siècles.

Parmi les chefs qui prirent part au grand soulèvement des khâridjites, dont nous avons parlé plus haut[1], se trouvait Tarîf; cet homme, d'origine juive, descendait de la tribu de Siméon et était roi de deux tribus berbères[2]. Quand les khâridjites, presque toujours vainqueurs d'abord, eurent enfin été battus à leur tour et se furent dispersés, Tarîf se rendit dans le pays de Temsna, s'y établit et fut reconnu roi par la population, qui semble avoir adoré Iacchus ou Bacchus avant sa conversion à l'islamisme et qui transporta ce nom à Allâh. Tarîf lui-même resta musulman jusqu'à sa mort; mais son fils Çâlih, qui lui succéda, se donna pour prophète et composa un nouveau Koran; ne trouvant pas toutefois prudent de le faire connaître tout de suite, il laissa cette tâche à ses suc-

1) Voir p. 217—219.
2) C'est lui qui fit la première invasion en Espagne et la ville de Tarifa porte encore son nom.

cesseurs. Il se rendit en Orient après avoir dit à ses sujets qu'il était le mahdî et qu'il reviendrait pour remplir le monde de justice quand le septième roi serait monté sur le trône.

Son fils Elie resta musulman en apparence et ce n'est que son petit-fils Jonas (il régnait vers la fin du huitième siècle) qui osa annoncer la nouvelle doctrine. C'était un islamisme fortement modifié. Tous les prophètes que Mahomet avait reconnus en cette qualité furent également admis par Çâlih; mais il avait ajouté que lui-même et tous ses descendants qui régneraient après lui étaient également prophètes. Le jeûne fut transporté d'un mois à un autre: au lieu de Ramadhân ce fut Redjeb qu'on prit pour mois d'abstinence; de plus on ajouta encore un jour de jeûne par semaine. Les prières furent doublées: on devait prier cinq fois le jour et cinq fois aussi la nuit; la "grande fête," celle des sacrifices, avait lieu un autre jour et dans un autre mois; les ablutions et les cérémonies de la prière concordaient en partie avec celles des musulmans et avaient, en partie, été modifiées à dessein. La prière publique se faisait, non plus le vendredi, mais le jeudi, de grand matin. Il n'y avait pas de muezzin ou crieur pour appeler à la prière; on se réglait d'après le chant du coq; aussi ne pouvait-on, sauf le cas d'extrême nécessité, tuer des coqs ou des poules, ni manger des œufs. Le pèlerinage de la Mecque ne s'accomplis-

sait naturellement que par exception, vu l'éloignement; mais il n'était pas aboli et un roi, Jonas, s'acquitta même de ce devoir. Le nombre des femmes légitimes n'était pas limité à quatre, comme dans la loi de Mahomet; on avait le droit d'en épouser autant qu'on pouvait en nourrir: le roi Yahmed, par exemple, en eut quarante-quatre. Par contre, il n'était pas loisible d'avoir des esclaves pour concubines, comme Mahomet l'avait permis, et, de même, il était défendu de se marier avec des cousines jusqu'au troisième degré; enfin, on ne pouvait épouser des femmes musulmanes ni donner sa fille en mariage à un musulman. Les lois étaient très-sévères: on exilait le menteur; on mettait à mort le voleur dont le délit était prouvé; on lapidait celui qui se rendait coupable d'adultère.

Le Koran de Çâlih, écrit en langue berbère, se composait de quatre-vingts sourates ou chapitres, qui, pour la plupart, portaient le nom d'un prophète. La première était celle de Job, la dernière, celle de Jonas. Un fragment de celle de Job nous a été conservé dans une traduction arabe; en voici un passage: «Aussi longtemps que Mahomet [1] a vécu, ceux qui étaient devenus ses compagnons ont marché dans la voie de la justice; mais quand il est mort, les hommes se sont cor-

---

1) Proprement *Mâmet*, car c'est ainsi que les Berberes prononçaient ce nom.

rompus. Celui-là ment qui affirme que la vérité peut continuer à se trouver là où il n'y a pas d'envoyé de Dieu."

Bien que quelques prescriptions fussent très-arbitraires et ne puissent s'expliquer que par le désir de faire différer autant que possible la nouvelle religion de l'ancienne, il y en a d'autres cependant où perce l'intention de modifier l'islamisme d'après les besoins du peuple ignorant et fanatique qu'il s'agissait de gouverner. D'autre part, Çâlih voulait assurer à ses descendants la continuation du pouvour chez les Berbères, qu'il a toujours été très-difficile de tenir en bride, vu leurs sentiments extrêmement démocratiques. Le moyen dont il s'est servi à cet effet était parfaitement choisi. Le Berbère superstitieux, qui se soumet aveuglément aux prêtres, aura bien plus d'obéissance encore pour un saint, un prophète; en conséquence, Çâlih transforma les rois en prophètes et établit ainsi leur pouvoir sur la base la plus solide. Il pensait probablement aussi que la moralité ne pouvait être maintenue chez les Berbères que de cette façon; à lui seul un livre saint ne suffisait pas pour atteindre ce but et celui qui convenait encore le moins, c'était le Koran de Mahomet: il est, en effet, écrit dans une langue que les Berbères ne comprenaient pas et on ne pouvait pourtant pas le traduire. Au surplus, la doctrine de Çâlih avait un caractère fort cruel; elle rappelle

sous ce rapport le système de la secte des khâridjites, à laquelle il avait d'abord appartenu ainsi que son père. Quiconque refusait de l'embrasser devait être mis à mort. C'est ainsi qu'on lit que le roi Jonas passa au fil de l'épée les habitants de 387 villes.

Les adeptes de cette religion, qui sont connus sous le nom de Bereghwâta et qui pouvaient mettre 25,000 cavaliers en campagne, furent longtemps la terreur de leurs voisins. Au dixième siècle, le roi avait coutume de réunir ses armées et d'annoncer qu'il allait entreprendre une expédition ; aussitôt tous les peuples voisins s'empressaient de lui faire offrir des présents, ce qui lui permettait de renvoyer ses troupes dans leurs foyers. Enfin, vers l'an 1030, les Bereghwâta furent vaincus par un prince berbère et forcés d'embrasser de nouveau l'islamisme. Mais il se soulevèrent encore et, seuls, les Almoravides réussirent à les soumettre complétement. C'est à cette occasion que périt leur foi; peut-être avait-elle déjà été ébranlée quand, sous le règne de leur septième roi, ils virent qu'ils attendaient en vain le retour de Çâlih.

En Espagne aussi on fit de semblables tentatives dans le but de changer l'islamisme. C'est ainsi que pendant les guerres civiles qui eurent lieu vers la fin du neuvième siècle dans la région de Badajoz et de Mérida, on vit se produire une religion qui te-

nait le milieu entre l'islamisme et le christianisme et qui comprenait des éléments empruntés à ces deux cultes. On ne nous donne toutefois pas de détails précis à ce sujet et la nouvelle religion ne semble avoir eu qu'une très-courte durée. L'Espagne ne resta pas non plus complétement exempte de mouvements chiites, et, de temps à autre, il se montrait quelque trace de l'ancien scepticisme arabe. Mais ces phénomènes étaient de nature éphémère, et sous le règne des Omaïades de Cordoue, il y en a eu d'autres qui méritent bien plus d'attirer l'attention: c'est, d'une part, la puissance qu'avait le clergé et dont il abusa plus d'une fois pour troubler l'état, et, d'autre part, l'intolérance des masses. L'aristocratie arabe était éclairée, il est vrai, et, parmi les princes, on en comptait plusieurs qui cultivaient les sciences avec succès et qui avaient assez de largeur dans les idées pour confier des postes considérables à des chrétiens et à des juifs; mais, malgré cela, les chrétiens, qui étaient encore fort nombreux dans le pays, se trouvaient exposés à plus d'un outrage de la part de la populace, composée pourtant en majorité des descendants de gens qui avaient été chrétiens, de renégats. Excité par le clergé, le peuple ne tolérait pas non plus l'étude de la philosophie et de l'astronomie, parce qu'il regardait ces sciences comme hostiles à la religion. Les grands qui s'y adonnaient n'osaient donc pas le montrer

ouvertement et ils les étudiaient en secret; ils avaient de bonnes raisons pour être prudents, car dès qu'on savait de quelqu'un qu'il était astronome on philosophe, le peuple le lapidait ou le brûlait avant que le prince fût informé de rien. Il était de la plus haute importance pour tout homme d'état d'avoir la réputation d'être orthodoxe. On sait comment le célèbre Almanzor, premier ministre de l'insignifiant Hichâm II, réussit à se la donner. On le tenait pour un musulman tiède et on disait qu'il s'adonnait en secret à la philosophie. Il lui fallait écarter cette accusation;voici le moyen auquel il eut recours dans ce but. Le calife précédent, Hakam II, grand savant, avait formé une bibliothèque d'une importance considérable et contenant des ouvrages de tout genre. Almanzor fit venir chez lui les principaux théologiens, les mena à la bibliothèque et leur dit qu'il avait le dessein d'anéantir les li-livres traitant de philosophie, d'astronomie et d'autres sciences prohibées par la religion; il les invita ensuite à les choisir eux-mêmes. Ils acceptèrent cette mission avec un grand empressement. Quand ils eurent fini, le ministre fit jeter au feu les livres condamnés et afin de montrer son zèle pour la foi, il en brûla lui-même quelques-uns. Il parvint ainsi à se faire aimer du peuple et il continua par la suite à se montrer l'ennemi des philosophes et le soutien de l'Eglise. Il combla les

théologiens d'honneurs; il écoutait leurs pieuses exhortations avec une patience inépuisable, quelque prolixes qu'elles fussent parfois; il copia même de sa propre main le Koran. Quels qu'aient pu être d'ailleurs ses véritables sentiments, il était avant tout homme d'état et il connaissait le peuple qu'il avait à gouverner.

Le commencement du onzième siècle fut l'époque d'un grand changement aussi bien dans les opinions politiques que dans les idées religieuses. Le pouvoir des Omaïades, fort ébranlé, se trouvait sur le point de tomber; une révolution dans l'état social était imminente et la religion aussi se voyait en butte à d'incessantes attaques. Les mesures qu'Almanzor venait de prendre tout récemment encore contre les philosophes n'avaient pas donné les résultats que le clergé en attendait; loin de là, les libres penseurs ne faisaient que se multiplier. Il y avait une école, sortie, à ce qu'il semble, du sein même du clergé, qui, voilant sa pensée sous d'étranges allégories, enseignait que l'univers est infini et qui prétendait, en outre, que s'il est possible d'imposer une religion par la ruse ou par la violence, on ne peut jamais la prouver par le raisonnement. Une autre se composait de naturalistes. Elle déclarait qu'elle ne croirait à la religion que quand on apporterait des preuves mathématiques à l'appui, et comme on n'y parvenait pas, elle regardait l'islamisme comme une

folie. Une troisième, qui comprenait non-seulement des musulmans, mais aussi des chrétiens et des juifs, prêchait l'indifférence sous le nom de *religion universelle* et se distinguait par son profond mépris pour la dialectique. «Le monde", disait-elle, «est plein de religions, de sectes et d'écoles philosophiques, qui se haïssent et s'abhorrent mutuellement. Voyez les chrétiens! Le Melchite ne peut souffrir le Nestorien, le Nestorien a horreur du Jacobite et l'un damne l'autre. Chez les musulmans, le Motazilite déclare que tous ceux qui ne pensent pas comme lui sont des infidèles; le Khâridjite regarde comme un devoir de tuer les membres d'une autre secte que la sienne, et l'orthodoxe ne veut avoir affaire à aucun de ces systèmes. Chez les juifs, il en va de même. Les philosophes se damnent un peu moins, mais ils ne s'accordent pas mieux entr'eux. Et quand on se demande lequel de ces nombreux systèmes philosophiques et religieux renferme la vérité, il faut bien reconnaître que l'un est aussi bon que l'autre. Les arguments de tous ces champions sont également forts, ou, si l'on veut, également faibles; la seule différence, c'est que l'un sait mieux que l'autre manier les armes de la dialectique. Faut-il des preuves? Allez à ces assemblées où des hommes d'opinions différentes discutent ensemble. Qu'y voit-on, en effet? Celui qui a triomphé hier est mis aujourd'hui en déroute, et,

dans ces doctes réunions, la chance est aussi variable que sur les vrais champs de bataille; c'est que chacun y parle de choses dont il ne sait rien et dont il ne peut rien savoir."

Quelques-uns de ces sceptiques croyaient cependant à l'existence d'un Dieu qui a tout créé et à la mission de Mahomet; "le reste", disaient-ils, "peut être vrai ou ne pas l'être; nous ne voulons ni le nier ni l'affirmer; nous ne le savons pas, mais notre conscience ne nous permet pas d'accepter des doctrines dont la vérité, à nos yeux, n'est pas démontrée." C'étaient là les modérés; d'autres n'admettaient que l'existence d'un créateur, et ceux qui allaient le plus loin disaient que l'existence de Dieu, la création du monde, etc., n'étaient pas prouvées, mais que le contraire ne l'était pas davantage. Quelques-uns enseignaient qu'on doit du moins garder l'apparence de la religion dans laquelle on est né; d'autres, que la religion universelle est la seule nécessaire et, sous ce nom, ils entendaient les principes moraux qui sont prêchés par toute religion et s'accordent avec la raison.

Le morcellement de l'Espagne en beaucoup de petits royaumes après la chute des Omaïades fut très-favorable à l'étude de la philosophie. La plupart des princes qui se rendirent maîtres des différentes provinces étaient fort avancés dans la civilisation; ils protégeaient les arts et les sciences

et ne souffraient point qu'on opprimât la conscience. Aussi un contemporain, philosophe lui-même, déclare-t-il que la philosophie n'a jamais été étudiée avec plus de zèle qu'à cette époque. Le clergé le voyait de mauvais œil, cela se conçoit aisément; il désirait avec ardeur des souverains orthodoxes et, à la fin du onzième siècle, ses vœux furent exaucés.

Il s'était, en effet, produit dans l'intervalle un grand changement en Afrique. Dans le désert du Sahara, qui séparait les pays arabes de la terre des nègres, vivait la puissante et belliqueuse tribu de Cinhédja, qui appartenait à la race berbère. Depuis longtemps l'islamisme était le culte dominant de ce peuple; en apparence, du moins, car il ne savait que fort peu de chose de la religion qu'il disait suivre. Mais l'an 1036, le roi Yahyâ, après avoir confié le gouvernement à son fils Ibrâhîm, fit un voyage en Orient dans le but de visiter les deux villes saintes. Lors de son retour, il s'arrêta quelque temps à Kaïrawân et suivit avec beaucoup d'attention les cours d'un célèbre docteur. Le maître lui demanda qui il était et quand il fut renseigné sur ce point, il voulut savoir à quelle secte appartenaient ses sujets. "Ils ne sont pas assez savants," répondit le roi, "pour pouvoir distinguer une secte de l'autre." Bientôt on s'aperçut que le roi lui-même ne savait rien du Koran ni de la tradition, mais qu'en même temps il

désirait ardemment être instruit dans la doctrine; il assurait, en outre, que son peuple partageait son désir. Il pria le docteur de lui donner un de ses disciples pour l'accompagner en qualité de missionnaire. Le maître ne put satisfaire ce vœu, car aucun de ses élèves n'avait envie de se risquer au milieu des barbares du désert. Ce n'est qu'à grand'peine qu'on trouva ailleurs le missionnaire demandé. Il se nommait Abdallâh ibn-Yâsîn.

Arrivé à destination, Abdallâh s'aperçut bientôt que tout ce que le peuple savait de l'islamisme consistait à pouvoir énoncer la profession de foi: "Il n'y a d'autre dieu qu'Allâh et Mahomet est son prophète." Quant aux commandements, ces gens n'en connaissaient rien et c'est en vain qu'il s'efforça de les instruire sous ce rapport; ils ne l'écoutaient pas, ce qui le découragea tellement qu'il forma le projet de laisser cette ingrate entreprise. Il voulait essayer s'il n'aurait pas plus de succès en prêchant l'islamisme chez les nègres. Mais le roi Yahyâ le détourna de son projet. "Près de la côte de mon pays," lui dit-il, "il y a une petite île; allons-y et servons-y Dieu jusqu'à la fin de nos jours." Abdallâh accepta l'offre; lui et le roi, ainsi que sept autres personnes, se rendirent dans l'île et y construisirent une *râbita*, c'est-à-dire un couvent fortifié, avec des cellules pour servir d'habitation aux gens pieux. On parla beaucoup dans le désert de cette étrange conduite du roi;

on se racontait qu'il s'était retiré du monde pour échapper ainsi au feu de l'enfer et mériter le ciel. Il vint bientôt dans l'île beaucoup de personnes que poussait la curiosité ou le repentir. Abdallâh les instruisait et il ne tarda pas à avoir autour de lui un millier d'élèves qui étaient du nombre des personnages les plus considérables de la tribu; il leur donna le nom de *Morâbitoun* (c'est-à-dire ceux qui habitent la *râbita*), dont les chrétiens espagnols ont fait Almoravides. Le nombre des adhérents allait toujours croissant; mais les efforts qu'on fit pour convertir les autres restèrent sans effet, jusqu'à ce qu'Abdallâh annonçât la guerre sainte. On la fit avec beaucoup de bonheur et les Berbères furent contraints par l'emploi de la force à observer les devoirs religieux. C'était chose singulière que le baptême, la *purification*, que les convertis avaient à subir: chacun d'eux recevait cent coups de fouet. En peu de temps tout le Sahara fut non-seulement soumis, mais encore animé d'un zèle fanatique. Le vrai souverain était le prêtre Abdallâh; c'était lui qui faisait les rois et qui, de temps à autre, leur administrait le nombre voulu de coups de fouet quand ils s'étaient rendus coupables de quelque chose qui lui déplaisait.

Les Almoravides entrèrent bientôt en scène comme conquérants. Sembables à un torrent, ils envahirent le pays qui porte aujourd'hui le nom d'em-

pire du Maroc et soumirent les Bereghwâta. Comme ils étaient extrêmement généreux à l'égard des théologiens et qu'ils se tenaient très-strictement aux préceptes de l'islamisme, de façon, par exemple, à ne pas exiger d'autres impôts que ceux que prescrit la religion, ils gagnaient partout le clergé et les classes inférieures, qu'épuisaient des gouvernements tyranniques.

Abdallâh avait péri dans la guerre faite aux Bereghwâta. Sur sa tombe on éleva une mosquée; on se racontait des miracles qu'il aurait faits et il devint un saint pour les Almoravides. Et pourtant il n'avait pas toujours bien strictement observé la loi; c'était son habitude de s'approprier le tiers des impôts et du butin, alors que la loi ne reconnaît au souverain que le cinquième du butin. Mais aussi il n'était pas le souverain et il prétendait que ce qu'il faisait est permis à un prêtre. Sous d'autres rapports il respectait la loi. C'est ainsi qu'il s'était fort scandalisé lors de son arrivée au désert en voyant que les hommes épousaient plus de quatre femmes et qu'ils allaient parfois jusqu'à dix. Il avait vivement combattu cet abus et c'est précisément là, semble-t-il, la raison principale de l'opposition qu'il rencontra au début. Lui-même, il n'en eut jamais plus de quatre. Il est bien vrai qu'il avait l'habitude de les répudier à la fin de chaque mois et d'en prendre alors quatre autres; mais c'était là chose licite, et bien qu'on

trouvât le procédé quelque peu étrange, nul n'avait le droit de l'en blâmer.

Après avoir été gouvernés par un prêtre, un saint, les Almoravides le furent ensuite par une femme. Chez les Arabes, un fait de ce genre eût paru assez singulier; mais il en est autrement chez les Berbères. Chez eux, les femmes sont beaucoup plus libres que chez les Arabes, elles jouissent de bien plus de considération et ont une plus grande influence; tous les mouvements importants des Berbères ont eu pour promoteurs ou des prêtres ou des femmes. Celle qui régnait maintenant sur eux était Zaïnab, fille d'un marchand, épouse du roi Abou-Bekr ibn-Omar. Femme intelligente et ingénieuse, elle passait pour sorcière ou pour faiseuse de miracles. Sous son administration — car c'est elle qui gouvernait et non son mari — on poursuivit les conquêtes, jusqu'au moment où des troubles éclatèrent dans le Sahara même et y rendirent la présence du roi nécessaire. Zaïnab, toutefois, qui n'avait jamais vécu dans un pays barbare comme celui-là, ne se sentait nulle envie d'accompagner son mari, et le roi lui-même comprit qu'il ne pouvait exiger ce sacrifice d'une femme habituée à avoir ses aises et à vivre dans le luxe. En outre, il fallait bien que Zaïnab restât à la tête des Almoravides, parce qu'ils lui étaient fort attachés. L'affaire fut donc arrangée comme suit: le roi se sépara de Zaïnab et la donna pour

femme à son neveu Yousof ibn-Téchoufîn, auquel il confia en outre le gouvernement des Almoravides.

Zaïnab conserva donc la même puissance, car son nouveau mari se laissait, lui aussi, complétement mener par elle. Quelque temps après, le roi ayant rétabli le calme dans le Sahara et repoussé les attaques des nègres, revint dans l'intention bien arrêtée de déposer son neveu et de nommer un autre à sa place, car sa puissance commençait à lui porter ombrage. Mais Zaïnab n'y pouvait acquiescer, et quand son mari lui demanda conseil, elle l'engagea à tenir courageusement tête à son oncle tout en l'accablant en même temps de cadeaux magnifiques. Yousof se rendit à son avis. Il alla à la rencontre de son oncle, ne descendit pas de cheval quand il le vit et le salua très-froidement. "Pourquoi," lui demanda Abou-Bekr, "as-tu amené une si énorme quantité de troupes?" — "Pour briser mes adversaires," répondit-il. Le roi comprit que son neveu ne se laisserait pas déposer; il accepta ses riches présents, lui fit quelques exhortations édifiantes et retourna ensuite dans le Sahara, où il périt dans une guerre contre les nègres.

Bientôt l'empire de Yousof, dont l'épouse était morte sur ces entrefaites, s'étendit depuis le Sénégal jusqu'à l'Algérie; c'est alors que les princes de l'Espagne, incapables de résister encore à Alphonse VI, roi de Castille, l'invitèrent à venir à leur aide. Il exauça leurs vœux et fit subir une

grande défaite aux Castillans (1086) dans la bataille de Zallâca, non loin de Badajoz. Il retourna ensuite en Afrique; mais, quatre ans après, quand les Castillans se mirent de nouveau à serrer de près les musulmans, on l'invita encore à donner du secours. Cette fois il ne fit pas grand mal aux ennemis; il en fit d'autant plus aux princes musulmans, car il convoitait l'Espagne. Il pouvait compter sur les classes inférieures, qui voyaient dans cet homme pieux l'élu du Seigneur, et plus encore sur le clergé. Aussi ce fut le clergé qui le délia de son serment, car, avant de venir en Espagne, il avait dû jurer qu'il ne ferait aucune tentative pour dépouiller les souverains mahométans de leurs états. Les prêtres déclarèrent dans un fetwâ que les princes de l'Andalousie étaient des débauchés et des impies; que par le mauvais exemple qu'ils donnaient, ils avaient corrompu les peuples et les avaient rendus indifférents pour les choses les plus saintes: à preuve, le peu de zèle qu'on mettait à assister aux cérémonies publiques du culte; qu'ils avaient levé des impôts illégaux et que, bien que Yousof les eût avertis de les abolir, ils les avaient maintenus; que, mettant le comble à leurs iniquités, ils avaient récemment conclu une alliance avec le roi de Castille, le plus terrible ennemi de la vraie foi [1]; qu'ils s'étaient donc

1) Menacés par Yousof, les princes d'Andalousie l'avaient réellement fait.

rendus indignes de régner encore sur des musulmans; que Yousof était délié de toutes les obligations qu'il pouvait avoir contractées avec eux et que ce n'était pas seulement son droit, mais son devoir de les détrôner sans délai. "Nous assumons devant Dieu," disait cette pièce en finissant, "la responsabilité de cet acte. Si nous nous trompons, nous consentons à subir dans la vie future la peine de notre action, et nous déclarons que toi, émir des musulmans, tu n'en es pas responsable; mais nous sommes fermement convaincus que les princes de l'Andalousie, si tu les laisses faire, livreront notre pays aux infidèles, et si cette hypothèse doit se réaliser, tu auras à rendre compte à Dieu de ton inaction."

Pour donner encore plus d'autorité à ce fetwâ, Yousof le fit approuver par son clergé africain et l'envoya ensuite aux plus célèbres docteurs de l'Egypte et de l'Asie. Bien qu'ils ne connussent rien aux affaires d'Occident, ces théologiens furent tellement ravis de l'idée qu'il y avait quelque part un pays où le clergé disposait des couronnes, qu'ils n'hésitèrent pas à adhérer complétement à la décision des docteurs de l'Andalousie.

Les princes de ce pays furent alors détrônés tour à tour, relégués dans les déserts de l'Afrique ou cruellement mis à mort; bientôt le roi de Maroc (car Yousof avait fait lui-même bâtir cette ville et l'avait prise pour résidence) régna sur

toute l'Espagne musulmane. Cette révolution avait été faite par le clergé et il n'eut pas lieu de s'en repentir. Il faut remonter jusqu'au temps des Visigoths pour trouver un autre exemple d'un clergé aussi puissant que l'a été celui des musulmans sous la domination des Almoravides. Les princes, et surtout Alî, fils et successeur de Yousof, qui ne fit guère toute sa vie que prier et jeûner, comblèrent les théologiens d'honneurs; ils n'exécutaient que ce qui était approuvé d'eux. C'est par les théologiens que l'état était gouverné; c'étaient eux qui disposaient de toutes les places et ils profitèrent de l'occasion pour accumuler d'immenses richesses; aussi un poète imprudent pouvait-il parler de "ces hypocrites, ces loups, qui rampent dans l'ombre et qui engloutissent (mais aussi avec quelle piété!) tous les biens de la terre." Il serait d'ailleurs difficile de se figurer des gens plus étroits et plus intolérants qu'eux. Ces nouveaux orthodoxes n'étaient au fond que peu versés dans l'étude du Koran et de la tradition, ces deux bases de l'ancienne orthodoxie; ils se trouvaient à un degré moins élevé encore; la seule chose qu'ils connussent bien, c'étaient les écrits des disciples de Mâlik [1]; en revanche, ils reconnaissaient à ces écrits une autorité infaillible. Leur théologie n'était à proprement parler que la connaissance minutieuse

1) La secte de Mâlik, qui est l'une des quatre orthodoxes, était celle qui dominait en Occident.

du droit canon, et quiconque cherchait quelque chose de plus dans la religion, se voyait déclarer hérétique. C'est ainsi que le livre que Ghazzâlî avait publié en Orient sous le titre de "Révivification des sciences théologiques" souleva beaucoup de critiques en Andalousie. Non que ce fût un ouvrage entaché d'hérésie; mais Ghazzâlî y fustigeait vigoureusement les théologiens de son temps, qui ne s'occupaient que de questions de droit; il voulait faire de la religion une institution où le cœur eût sa part. Mais c'était là précisément attaquer le côté faible des théologiens d'Andalousie; aussi étaient-ils profondément indignés; le cadi de Cordoue déclara que tous ceux qui avaient lu le livre de Ghazzâlî étaient des infidèles, des damnés; il rédigea un fetwâ par lequel il ordonnait d'en brûler tous les exemplaires. Ce fetwâ fut signé par les théologiens de Cordoue et approuvé par le roi Alî. En conséquence l'ouvrage fut livré aux flammes dans toutes les villes du royaume, et on défendit d'en posséder un exemplaire, sous peine de mort et de confiscation des biens.

Ce fut aussi un temps calamiteux pour les juifs et les chrétiens. Ces derniers n'étaient nombreux à cette époque que dans la province de Grenade. Une antique et belle église qu'ils possédaient fut démolie en exécution d'un fetwâ du clergé musulman, et on les persécuta de toutes les manières, si bien qu'ils finirent par invoquer le secours du

roi d'Aragon. Mais l'expédition que ce prince dirigea contre l'Andalousie n'eut pas le succès qu'on espérait et les chrétiens furent rudement châtiés; on en transporta la plupart en Afrique, où on leur assigna un séjour aux environs de Salé et de Méquinez. Onze ans plus tard la même mesure fut renouvelée, de sorte qu'il en resta fort peu en Andalousie.

L'administration des Almoravides, qui n'avait pas été mauvaise à ses débuts, devint bientôt aussi misérable que possible. Les pieux Berbères, habitués jadis à la vie simple du désert, se corrompirent bientôt au milieu des richesses et du luxe de ce beau pays d'Espagne, sans pour cela devenir plus civilisés, car, de la civilisation andalouse, ils ne prirent que les mauvais côtés. L'Espagne fut traitée par eux en pays conquis et le gouvernement était trop impuissant pour pouvoir y mettre obstacle. Le clergé avait dû partager le pouvoir avec les femmes des hauts fonctionnaires, qui, uniquement attentives à s'enrichir, accordaient leur protection même à des brigands, pourvu qu'ils la payassent. Aussi cet empire ne dura-t-il pas longtemps et il tomba par les moyens qui l'avaient fait naître: fondé par un réformateur, il fut renversé par un autre réformateur.

Cet autre, c'était Mohammed ibn-Toumert; il ne valait pas mieux que le premier, à le juger au point de vue de la morale; mais il le surpassait en

science. Il appartenait à la tribu berbère de Maçmouda, c'est-à-dire aux farouches habitants de l'Atlas marocain, qui s'étaient toujours distingués par leur puissance et leur courage; ils avaient aussi opposé aux Almoravides une résistance tellement opiniâtre que Yousof avait dû fonder la ville de Maroc dans le voisinage de leur pays afin de briser leur force par des attaques sans cesse réitérées.

Dès sa plus tendre jeunesse, Mohammed avait fait de l'étude du Koran son occupation favorite; il était toujours à la mosquée et on lui avait donné le surnom de *l'homme aux illuminations*, à cause du grand nombre de cierges qu'il y allumait[1]. Quand il fut parvenu à l'adolescence, il fit le pèlerinage de la Mecque; il se rendit ensuite à Bagdad et, sous la direction de maîtres célèbres de l'école philosophique orthodoxe d'al-Acharî[2], s'y livra avec la plus grande ardeur à l'étude de la théologie, moins toutefois par amour pour la science que par ambition; car il semble que l'idée d'entrer en scène comme réformateur et de fonder ainsi un nouvel empire ait germé de bonne heure dans son esprit.

De retour en Afrique, il se mit immédiatement à remplir la tâche qu'il s'était imposée. Elle comportait deux choses: il prêchait d'abord la réforme

1) De nos jours encore on a l'habitude dans l'Afrique du nord d'allumer des cierges devant les saints.

2) Voir p. 252—256.

des mœurs et résistait en conséquence avec sévérité à tout ce qui était en opposition avec la loi; en second lieu, il voulait introduire le système d'al-Acharî, qu'il avait lui-même embrassé. Jusqu'alors on avait considéré cette doctrine comme hérétique dans cette terre si arriérée d'Occident. On portait le même jugement sur l'explication allégorique que Mohammed, à l'exemple des acharites, donnait de quelques passages du Koran et de la tradition qui scandalisaient surtout par leur anthropomorphisme. En outre, le système de Mohammed comprenait encore la négation des attributs de la divinité: sous ce rapport, il s'écartait de celui des acharites et concordait avec celui des motazilites.

Le réformateur, comme on pouvait s'y attendre, rencontra une grande opposition presque partout où il se montra. A Bougie, où il avait brisé les vases à vin et les instruments de musique, les habitants le chassèrent. A Tlemsen, au contraire, le peuple honorait comme un saint cet homme pieux, qui n'avait pas d'égal dans ce pays pour l'éloquence et la science. Il habitait une mosquée située hors des portes de la ville; une nuit, il s'aperçut de l'absence d'un homme avec lequel il avait fait connaissance. Il demanda où il était et on lui répondit qu' il avait été mis en prison. Il se rendit immédiatement à la ville, frappa à la porte et demanda qu'on le laissât entrer. C'était une chose complétement inusitée que d'ouvrir la nuit

et on ne l'aurait pas fait pour tout autre; mais Mohammed jouissait d'une telle considération que les gardiens n'hésitèrent pas à l'excepter de la règle. Entré en ville, il alla tout droit à la prison. Les geôliers et les soldats coururent au-devant de lui; ils se poussaient pour avoir l'honneur de toucher un pan de son vêtement. Il appela par son nom le prisonnier qu'il connaissait. "Me voici," répondit-il. "Sors donc," dit Mohammed, "tu es libre." Et l'autre quitta la prison tandis que les geôliers étaient là à le regarder, "comme si on versait de l'eau bouillante sur eux."

Mohammed donna en d'autres occasions encore des preuves du pouvoir étonnant qu'il exerçait sur la multitude. Les princes, non plus, ne lui faisaient pas peur. Un vendredi, dans la mosquée de Maroc, il fit, en présence de tout le peuple, une véhémente admonition à Alî, prince des Almoravides. Un autre jour, il rencontra la sœur d'Alî, Soura, dans la rue. Elle n'avait pas de voile, car l'usage de se voiler n'avait pas été adopté par les femmes almoravides, pas plus qu'il n'existe encore de nos jours parmi les femmes berbères; mais le Koran est exprès sur ce point; aussi Mohammed blâma-t-il vertement la princesse et comme elle trouvait le procédé inconvenant, il se mit, avec l'aide de ses élèves, à frapper si rudement la bête qu'elle montait qu'elle s'emporta et jeta l'amazone à terre. Les larmes aux yeux, Soura courut

chez son frère et se plaignit vivement de l'offense qu'elle avait dû subir. Le pieux et faible Alî n'osa point toutefois punir le réformateur. Il se borna à l'obliger à comparaître devant une réunion de théologiens, qui devaient examiner l'orthodoxie de sa doctrine. La dispute eut lieu, mais elle tourna à la confusion des docteurs, qui n'étaient pas de taille à se mesurer avec un dialecticien aussi exercé. Ils s'efforcèrent alors, il est vrai, de persuader au prince de se débarrasser le plus simplement du monde de cet homme insupportable; mais Alî était trop honnête pour suivre ce conseil.

Après bien des aventures, Mohammed revint enfin parmi ses compatriotes, les Maçmouda (1121), bâtit chez eux une *râbita* [1] et se vit bientôt entouré d'un grand nombre de disciples. Il composa pour eux dans sa langue maternelle, le berbère, des livres où il exposait sa doctrine. C'est à cette époque que commença la période la plus remarquable de sa vie, celle où il réalisa ses plans ambitieux. Il n'avançait pourtant qu'avec prudence: il se borna au début à prêcher la réforme des mœurs; mais, ajoutait-il, on ne peut contraindre les hommes et il ne faut pas verser le sang. A mesure que croissait son influence, il allait plus loin. Il parlait beaucoup des traditions relatives au mahdî ou messie des musulmans, annonçant que sa venue était proche. Il finit par dire qu'il était lui-même

1) Voir p. 359

le mahdî impeccable et qu'il descendait d'Alî, gendre du prophète. On le crut et on lui jura fidélité; grâce à son intelligence et à ses prophéties, qui s'accomplissaient la plupart du temps, il avait acquis une telle autorité sur ce peuple grossier qu'il en obtenait une obéissance aveugle; eût-il même, dit-on, donné à quelqu'un des siens l'ordre d'assassiner son père, son frère ou son fils, on l'eût exécuté. Ce n'est qu'en se faisant passer pour saint qu'il pouvait maintenir son influence. Aussi vivait-il avec une extrême simplicité et fort pauvrement, portait toujours un vieux manteau rapiécé et ne touchait jamais une femme. Mais on s'abuserait en le prenant pour un fanatique: c'était plutôt un astucieux imposteur, qui, plus d'une fois, eut recours aux moyens les plus vils pour atteindre son but. Un jour, par exemple, qu'il était cerné avec les siens dans la montagne par les Almoravides, il se produisit une telle disette que beaucoup de personnes considérables se mirent à demander qu'on s'arrangeât avec les ennemis. Voici ce qu'il fit pour parer à cette difficulté et pour se débarrasser du même coup de ces hommes importants. Il y avait au nombre de ses confidents un certain Abou-Abdallâh qui, sous sa direction, avait étudié en secret la théologie et le droit, mais qui se faisait passer pour fou en public. Après avoir tout concerté avec lui, Mohammed se rendit un jour à la mosquée. Il y trouva un homme bien

vêtu et lui demanda qui il était. "Je suis Abou-Abdallâh du mont Wânchérîch," répondit l'autre. Là-dessus Mohammed dit en se tournant vers le peuple: "Voici un individu qui prétend être Abou-Abdallâh du mont Wânchérîch; voyez s'il dit vrai." Le peuple se convainquit tout de suite que c'était bien lui; mais, en même temps, il s'étonnait fort qu'un homme connu pour fou et vêtu d'ordinaire d'une façon très-négligée eût en ce moment une mine si différente. Mohammed fit également semblant d'être très-étonné et demanda à Abou-Abdallâh ce qui lui était arrivé. "Cette nuit-ci," répondit-il, "un ange est descendu du ciel; il m'a lavé le cœur [1] et m'a inculqué le Koran, les traditions, le Mowatta [2] et d'autres livres encore." Mohammed lui fit alors quelques questions de théologie et de droit et l'autre y répondit d'une manière parfaitement exacte. Le peuple ne douta pas un instant qu'il n'y eût eu un grand miracle, et quand les esprits furent ainsi préparés, Abou-Abdallâh s'écria: "Le Dieu très-haut m'a accordé une lumière qui me permet de distinguer ceux qui doivent entrer dans le ciel de ceux qui seront damnés. Il vous enjoint de faire mourir ces derniers et, pour prouver la vérité de ce que je dis, il a fait descendre des anges dans le puits qui n'est pas loin d'ici: ces anges attesteront

---

1) De même que le cœur du prophète avait aussi été purifié. Voir p. 126 et s.
2) C'est un ouvrage de droit, écrit par Mâlik.

que vous pouvez vous fier à moi." Tout le monde y courut immédiatement. Mohammed, après avoir prononcé une prière, s'écria: "Anges du Seigneur! Abou-Abdallâh de Wânchérîch dit-il la vérité?" — "Oui, il la dit", répondirent plusieurs voix sortant des profondeurs du puits. Mohammed avait en effet ordonné à quelques-uns de ses confidents de s'y cacher, car il était à sec, et ils savaient naturellement ce qu'ils avaient à répondre. Ce nouveau miracle fit, si possible, plus d'impression encore sur le peuple que le premier. Mohammed reprit: "Ce puits est pur et saint, car les anges y sont descendus; aussi serait-il bon de le combler pour qu'aucun objet impur ne puisse le souiller par la suite." Chacun s'empressa d'y jeter des pierres et du sable; — les malheureux qui avaient joué le rôle d'anges furent donc sacrifiés; on les enterra tout vifs; mais Mohammed s'était ainsi débarrassé de gens qui auraient pu dévoiler plus tard sa supercherie. Et maintenant il se voyait en mesure d'accomplir son dessein. Il fit annoncer que tous les habitants de la montagne avaient à se réunir près du puits, un jour qu'il indiquait. On s'y rendit. Ce jour-là Abou-Abdallâh rangea quelques individus à sa gauche et d'autres à sa droite; puis montrant tout-à-coup les premiers, qui ne soupçonnaient pas le danger, il s'écria: "Voilà les damnés!" Les élus tombèrent immédiatement sur eux et les jetèrent dans un préci-

pice. Ils étaient au nombre de sept mille, et ce jour fut appelé le *jour de la séparation.*

Quelque abominables que fussent les moyens employés par Mohammed, il réussit complétement. Il ne vit plus les grandes conquêtes de ses disciples, nommés Almohades ou unitaires [1], car il mourut l'an 1128; mais son élève préféré, Abd-al-moumin, lui succéda et continua son œuvre avec le plus grand succès, si bien qu'il conquit en peu d'années les vastes territoires qu'avaient possédés les Almoravides.

Les nouveaux maîtres dépassèrent encore leurs prédécesseurs en intolérance à l'égard des juifs et des chrétiens, si loin d'ailleurs qu'ils fussent allés sous ce rapport. Après la conquête de Maroc en l'an 1146, Abd-al-moumin fit venir les juifs et les chrétiens et leur parla comme suit, au rapport des auteurs musulmans: "Vos ancêtres n'ont-ils pas nié la mission du prophète, n'ont-ils pas refusé de croire qu'il était celui dont la venue était annoncée dans leurs Ecritures saintes? N'ont-ils pas dit: celui qui doit venir ne viendra que pour confirmer notre loi et notre religion?" On répondit affirmativement. "Eh bien!" reprit alors le prince, "où est-il donc celui que vous attendez?

1) Proprement *al-mowahhidoun*; la prononciation corrompue d'*Almohades* est due aux Castillans. Ils s'intitulaient unitaires par opposition aux Almoravides, car ceux-ci, qui reconnaissaient des attributs en Dieu, étaient par là des polythéistes à leurs yeux.

Il ne devait pas se faire attendre plus de cinq cents ans; où est-il? Notre religion existe déjà depuis plus de cinq siècles et il n'est apparu aucun prophète chez vous. Nous ne pouvons pas permettre plus longtemps que vous persévériez dans votre infidélité; — nous n'avons pas besoin de vos taxes; — l'islamisme ou la mort: c'est à vous de choisir!" On leur permit toutefois de prendre un troisième parti: celui de vendre leurs biens et de quitter le pays. Mais il n'y eut que peu de juifs qui profitèrent de cette faculté; la plupart feignirent d'embrasser l'islamisme, tout en restant fidèles chez eux aux usages du mosaïsme, et les Almohades, qui savaient fort bien à quoi s'en tenir, ne les en empêchèrent pas, car, si intolérants qu'ils fussent, ils ne recoururent jamais aux abominables mesures que l'inquisition portugaise devait prendre dans la suite. Les chrétiens se réfugièrent pour la plupart à Tolède, qui était alors la capitale du royaume de Castille, et quand les Almohades eurent conquis l'Andalousie, les chrétiens et les juifs de ce pays qui avaient réussi à échapper au glaive de leurs ennemis affluèrent également en Castille.

Avec tout cela le système des Almohades, fondé sur la philosophie orthodoxe des acharites et mélangé d'éléments motazilites et chiites, n'était pas aussi étroit ni aussi mortel pour l'esprit que la roide et sèche orthodoxie des Almoravides. Il

était donc moins hostile à un certain développement libre; ajoutez à cela que le deuxième prince, Yousof (1163—1184), fut un homme lettré et éclairé. Bien loin d'éprouver de l'aversion pour la philosophie, il s'y était adonné avec ardeur, et Ibn-Tofaïl d'Andalousie, l'auteur du roman philosophique bien connu Haï ibn-Yokthân, était son confident le plus intime; ce fut lui qui attira à la cour les plus fameux savants de tous les pays et, parmi eux, Averroès [1]; ils y jouissaient de pensions considérables. Bien des gens s'étonnèrent sans doute de la protection ouverte qu'ils voyaient accorder à la philosophie; mais personne ne s'en étonna plus que les philosophes eux-mêmes. Voici, par exemple, comment Averroès raconte son premier entretien avec Yousof. "Quand j'entrai chez le prince des croyants, je le trouvai seul avec Ibn-Tofaïl. "Quelle est l'opinion des philosophes," me dit-il, "au sujet du ciel? Existe-t-il de toute éternité ou bien a-t-il eu un commencement?" Cette question me remplit d'effroi; je cherchai un prétexte pour ne pas devoir y répondre; je prétendis que je ne m'étais jamais occupé de philosophie, car je ne savais pas ce qu'il avait arrangé avec Ibn-Tofaïl. Il s'aperçut du motif de ma timidité; c'est pourquoi il adressa la parole à ce dernier, se mit à discourir sur le point en question, rapporta

1) C'est une corruption d'*Ibn-Rochd*.

ce qu'Aristote, Platon et tous les autres philosophes en ont dit et énuméra également les arguments que les théologiens leur ont opposés. Je m'aperçus alors qu'il était plus exactement au courant que beaucoup de ceux qui consacrent exclusivement leur temps à cette science. Aussi me mit-il si bien à mon aise que je commençai à raisonner à mon tour et à lui montrer ce que je savais en fait de philosophie."

Dans la suite Averroès resta toujours en grande faveur auprès de Yousof et ce fut à sa demande qu'il écrivit ses commentaires sur Aristote. Le successeur de Yousof, Yakoub Almanzor, se montra d'abord aussi le protecteur d'Averroès et des autres philosophes de l'époque. Cependant l'orthodoxie avait de nouveau levé la tête; grâce à toutes sortes d'intrigues et à la calomnie (car c'était une arme qu'elle savait manier avec habileté) elle réussit à gagner le prince à sa cause. Averroès fut envoyé en exil à Lucéna; d'autres savants aussi durent quitter la cour; l'étude de la philosophie fut proscrite et on brûla les livres qui traitaient de cette matière. La victoire des orthodoxes n'était pourtant pas encore complète, car Yakoub Almanzor changea de nouveau d'avis, abrogea les édits qu'il avait faits et rappela à la cour Averroès et ses émules. Mais, bien peu de temps après, l'orthodoxie remporta un triomphe définitif; les philosophes furent réduits au silence

au moyen des vieux arguments: on les brûla et il ne fut bientôt plus question de la philosophie. L'Occident était redevenu ce qu'il avait été jadis, c'est-à-dire le plus solide rempart de la doctrine orthodoxe; et c'est avec orgueil que les musulmans de ces régions disaient: "Dans notre pays, on ne tolère pas la moindre hérésie, et il n'y a nulle part d'église, nulle part de synagogue" [1].

1) On le disait en effet, bien qu'il fût encore resté un fort petit nombre d'églises.

XII.

LES TURCS, LES MONGOLS, L'INDE ET LA CHINE.

C'est en vain qu'on chercherait de nouveaux systèmes dans l'histoire plus récente de l'islamisme, si l'on excepte celui des wahhâbites, auquel nous consacrerons le chapitre suivant, ainsi que quelques exemples de syncrétisme. Les masses s'en tenaient à l'ancienne orthodoxie, tandis que les gens plus cultivés se contentaient du système d'al-Acharî, qui constitue une transaction entre la foi et la raison. Mais l'islam se propagea aussi chez les peuples qui firent la conquête de pays musulmans, et ce sont même eux, pour partie du moins, qui sont devenus le plus solide appui de l'Eglise.

Et tout d'abord les Turcs occidentaux. Il ne fut pas difficile de leur faire embrasser l'islamisme, parce qu'avec son ardent prosélytisme et les plaisirs sensuels qu'il promet dans la vie future, il

convenait beaucoup mieux à ce peuple passionné que le bouddhisme, religion paisible et contemplative. Une fois convertis, ce furent eux qui reprirent l'œuvre abandonnée par les Arabes, qui s'étaient arrêtés pour jouir des fruits de leurs conquêtes, et ils le firent avec un enthousiasme encore plus vif peut-être que celui qui avait animé les amis de Mahomet; ils devinrent les vaillants et irrésistibles champions de la religion et, cela, avec une orthodoxie qui ne laissait rien à désirer.

Il s'est formé en Asie un grand nombre de royaumes turcs, non toutefois par la conquête; les Turcs occidentaux n'avaient pas l'habitude d'envahir les riches contrées dont la possession les tentait; ils employaient un autre moyen pour atteindre leur but: ils s'insinuaient; comme chefs de bandes ou de tribus, ils se mettaient avec leurs hommes au service des princes musulmans. Les califes, les premiers, avaient pris des Turcs à leur solde et les employaient à réprimer toute tentative de révolte et à établir solidement le despotisme. Mais ces mercenaires ne s'aperçurent que trop tôt qu'ils étaient les indispensables soutiens du monarque, que, sans eux, le califat s'effondrait; aussi se mirent-ils à donner des ordres à leur maître, à se débarrasser de lui quand il ne faisait pas leurs volontés, à mettre sur le trône un autre qui fût plus maniable, à dominer l'empire et à fonder de nouveaux états quand l'occa-

sion était propice. C'est ainsi que s'éleva, entr'autres, le royaume turc de Gazna, dont le chef devait faire la conquête de l'Inde. Le fondateur de cet état fut Alptekîn; cet ancien esclave des Samanides, princes du Khorâsân et de la Transoxiane, sut si bien gagner par ses talents la faveur de son maître qu'on le nomma gouverneur du Khorâsân. Plus tard, vers 961, il la perdit, traversa avec une troupe d'élite le mont Hindoukouch et se rendit maître de la ville de Gazna. Le nouveau royaume s'étendit bientôt, grâce d'abord au Turc Sebektekîn, qui avait été esclave lui aussi, grâce ensuite à son fils Mahmoud. Sebektekîn avait laissé pleine liberté des cultes aux brahmanistes et aux bouddhistes, mais Mahmoud se montra beaucoup moins tolérant et il s'efforça toujours d'enlever les idoles. On connaît surtout sa dernière expédition contre les Hindous, celle de 1025. Elle était dirigée contre Soumenât, sur la côte du Guzérate, où se trouvait la grande idole de Chiwa. C'était une pierre conique ornée d'or et de pierres précieuses dans sa partie supérieure; les indigènes lui attribuaient la puissance de guérir et lui offraient tous les jours de l'eau du Gange et des fleurs de la vallée de Kachmîr. Une foule innombrable était accourue pour empêcher le sacrilége et pour protéger le faux dieu, objet de son affection; mais elle ne put résister à la farouche bravoure des Turcs qu'animait un

zèle ardent pour la doctrine de Mahomet et qu'excitait, en outre, l'espoir d'un riche butin. Ils se frayèrent un passage à travers des monceaux de cadavres et se rendirent maîtres de la ville. Mahmoud ordonna de briser la pierre de Chiwa en deux morceaux et les fit transporter à sa résidence de Gazna; l'un d'eux fut mis dans la lice, à côté de la statue de Vichnou, que Mahmoud avait conquise auparavant à Tanesser; de l'autre, on fit le seuil de la grande mosquée [1].

L'islamisme resta dès lors pour l'Inde la religion de la cour et du gouvernement. Au douzième siècle, Mohammed Gaurî prit Bénarès, qui était le principal centre de la science hindoue et le véritable La Mecque du brahmanisme; il y détruisit également les idoles. D'ordinaire pourtant on accordait la liberté des cultes; les idoles furent rétablies, même à Bénarès; on permit aux Hindous d'y aller en pèlerinage; l'administration de la ville sainte fut même uniquement confiée à des indigènes, et aucun des conquérants musulmans, quels que fussent d'ailleurs son orgueil, sa puissance et son zèle pour la religion, ne songea à accorder à ses fonctionnaires le droit d'entrer dans la ville. La population hindoue était trop nombreuse et trop attachée à sa foi pour

1) Quand Gazna tomba en 1842 aux mains des Anglais, ils renvoyèrent à Soumenât les trophées de Mahmoud, qui se trouvaient encore à Gazna; ils voulaient ainsi gagner les brahmanistes.

qu'on eût pu la forcer à embrasser l'islamisme. Aussi la grande majorité des musulmans de l'Inde ne se composait-elle pas d'indigènes mais de ces millions de Turcs, de Persans, d'Arabes et de Mongols qui, à différentes époques, avaient quitté leur patrie pour jouir des trésors de l'Inde.

L'islamisme pénétra aussi dans l'archipel indien tant par la colonisation et la conquête que par l'intermédiaire de marchands mahométans qui s'y établirent; car, de bonne heure déjà, le commerce et la navigation dans ces eaux étaient aux mains des Arabes et des Persans. Les habitants de la côte septentrionale de Sumatra furent convertis au commencement du quatorzième siècle par un certain chaikh Ismaël de la Mécque. Le prince qui régna cinquante ans plus tard sur ces contrées et qui portait le nom ou titre arabe d'al-mélik ad-dhâhir, était un musulman zélé et orthodoxe: il s'entretenait souvent avec les théologiens et se rendait à pied à la mosquée par humilité, il fit la guerre aux infidèles qui l'entouraient et ne les laissa en paix que quand ils se furent mis à lui payer la capitation fixée par le prophète. A Java, où il y avait aussi des bouddhistes, on voyait régner encore à cette époque cette forme du brahmanisme qui est connue sous le nom de chiwaïsme; mais à la fin du quatorzième siècle, quand florissait l'empire de Madjapahit, le plus puissant de ceux qui avaient existé jusqu'a-

lors dans cette partie du monde, l'islamisme s'y propagea également, grâce à différentes personnes: c'était tout d'abord Maulânâ [1] Ibrâhîm, qui descendait de Zaïn-al-âbidîn, arrière-petit-fils du prophète [2] et qui s'établit à Gresig (Grissee); puis il y eut Radèn Rahmat, sounan de Ngampel (Sourabaya), et son disciple Radèn Patah, qui fit bâtir à Bintârâ (plus tard Demak) une mosquée regardée de nos jours encore par les Javanais comme l'un des objets les plus saints de leur île. Au début, les conversions furent dues à la persuasion et les grands du pays favorisaient parfois les missionnaires; mais, à la longue, il se produisit des querelles religieuses entre les mahométans et les chiwaïtes et la guerre sainte fut prêchée. Les mahométans prirent en 1478 la capitale Madjapahit et conservèrent l'avantage; les chiwaïtes se virent forcés de se réfugier à Bali, où leur religion domine actuellement encore. A Bornéo, l'islam, à ce qu'il semble, ne fut prêché que vers 1550 et, cela, par des Arabes qui venaient de Palembang; il y est devenu la religion des gens des côtes, étrangers pour la plupart, mais non celle de la masse de la population, et il en a été de même dans plusieurs îles de l'archipel.

Dans l'intervalle il s'était produit un change-

---

1) C'est-à-dire *Notre seigneur*.

2) Zaïn-al-âbidîn (Abou-'l-Hasan Alî), l'un des douze imâms des chiites, était fils de Hosaïn, fils d'Alî.

ment très-important sur le continent de l'Asie. Sembable en cela aux Arabes du septième siècle, un peuple sortit au treizième de déserts inconnus et parut sur la scène du monde pour conquérir en peu d'années des pays encore plus étendus que ceux dont les Arabes s'étaient emparés autrefois. Nous voulons parler des Mongols. Le chef de quelques hordes nomades peu importantes du plateau de l'Asie qui s'étend entre la Chine et la Sibérie, était parvenu à réunir sous son drapeau la plupart des tribus mongoles. Djenghis-Kân, car c'est de lui qu'il s'agit, devint bientôt le fléau de l'Orient et de l'Occident. A la tête d'une nombreuse cavalerie, il inonda la Chine, dont les Mongols étaient tributaires, et la dévasta jusqu'aux rives du Fleuve Jaune. Chargé d'un immense butin, il quitta la Chine uniquement pour saccager et conquérir d'autres pays. Il soumit la Transoxiane, le Khorazm, la Perse et, pendant que quelques-unes de ses nombreuses armées poursuivaient la guerre en Chine, d'autres pillaient les rives de l'Indus et de l'Euphrate, pénétraient jusqu'au nord de la mer Noire, tombaient sur la Crimée et dévastaient une partie de la Russie. Ses successeurs continuèrent son œuvre. La Russie fut frappée d'un tribut; on brûla Cracovie, on convertit la Pologne et la Hongrie en déserts, on soumit l'Arménie, la Géorgie et l'Asie-Mineure et on prit Bagdad, siége du califat; toute

la Chine, le Tibet et la plus grande partie de l'Inde furent soumis, si bien que les descendants de Djenghis-Kân, un demi-siècle après la mort de ce grand conquérant, régnaient sur presque toute l'Asie.

En ce qui concerne les idées religieuses, ces conquérants du monde, ces dévastateurs qui s'attaquaient à toute la terre, se trouvaient à un degré fort humble de développement. Ils reconnaissaient un être suprême, auquel ils donnaient, ainsi qu'au ciel, le nom de *Tangri*; ils adoraient en outre le soleil, la lune, les montagnes, les rivières et les éléments. Ils rendaient hommage au soleil en s'agenouillant devant lui, tournés vers le sud; quant aux autres corps célestes et aux éléments, ils versaient en leur honneur une partie de ce qu'ils buvaient. Ils représentaient leurs divinités à l'aide de petites figures de bois ou de feutre (*ongon*) qu'ils suspendaient aux parois de leurs huttes; ils s'inclinaient devant elles et leur offraient les prémices de leurs repas en leur frottant la bouche de viande ou de lait. Mourir, pensaient-ils, c'est passer dans un autre monde, où l'on vivait de la même manière qu'on avait vécu dans celui-ci. Ils étaient superstitieux à l'excès. Ils cherchaient à apaiser les mauvais esprits, à l'influence desquels ils attribuaient leurs maladies, soit par des sacrifices, soit par l'intercession des *Çames* ou prêtres, qui étaient à la fois sorciers,

interprètes des songes, augures, astrologues et médecins. On croyait que les Cames avaient à leur service des esprits familiers, qui leur faisaient connaître les secrets du passé, du présent et de l'avenir. Ils évoquaient les esprits en prononçant des mots magiques et en frappant sur un tambourin; ils s'exaltaient peu à peu et prononçaient alors leurs oracles en se livrant à d'étranges cabrioles et en faisant subir à leur corps toute espèce de contorsions. On les consultait en chaque occasion de quelque importance; on leur accordait une confiance aveugle et ils savaient la conserver, car, quand leurs prophéties ne s'accomplissaient pas, ils avaient l'art de sauvegarder malgré tout leur infaillibilité.

Il n'était pas probable que les Mongols, entrés dorénavant en contact journalier avec des peuples parvenus à un développement religieux beaucoup plus élevé, restassent fidèles au chamanisme, ainsi qu'on nommait leur religion; mais la question était de savoir quel culte ils embrasseraient. Serait-ce le bouddhisme, l'islamisme ou le christianisme? Toutes ces religions avaient des chances et même les juifs ne désespéraient pas de voir cette fois la leur conserver l'avantage. N'avait-elle pas été le culte officiel d'un peuple du même genre, les Khozares? Et combien leurs espérances ne durent-elles pas s'exalter quand, sous le règne d'Argoun (1284—1290), un de leurs

coreligionnaires devint le premier ministre du prince, après avoir été auparavant l'un de ses médecins. La lignée d'Abraham était dans le ravissement; c'était pour être glorifié par son peuple, disait-on, que Jéhovah lui avait enfin accordé cet homme. Et de toutes les extrémités de la terre on vit affluer chez cet israélite devenu maître du monde les tisserands, les teinturiers, les cordonniers et les brocanteurs juifs. Leur fortune était faite; ils obtenaient les plus hauts postes, ils étaient comblés de richesses, eux qui avaient été si longtemps les plus méprisés d'entre les méprisés! Tout cela, ils le devaient à Sad-ad-daula (le bonheur de l'empire), car le prince avait donné ce titre honorifique à son ministre, qui le méritait bien d'ailleurs. C'était, en effet, un homme de génie, de beaucoup d'esprit, de formes agréables et courtoises. Il sut en fort peu de temps mettre de l'ordre dans le chaos de finances en désarroi; il surveillait strictement les voleurs haut placés ou les déposait, il veillait à ce que le droit eût son cours régulier sans que les chefs militaires pussent l'entraver, il s'entourait de savants et de poètes et les récompensait libéralement; en un mot, c'était le ministre le plus poli et le plus capable que les Mongols eussent encore eu. Mais les musulmans murmuraient et, à cela, rien d'étonnant; autrefois, c'étaient eux qui avaient occupé ces postes qui leur permettaient de s'enrichir

impunément d'une manière illicite; mais cet âge d'or n'était plus et un juif, un misérable juif, en était la cause. Il fallait qu'il tombât, qu'il mourût! C'est pourquoi on réveilla le fanatisme. On fit courir le bruit que le juif et son maître païen avaient conçu le projet de forcer les musulmans à embrasser le paganisme et de convertir la Kaba en un temple consacré aux idoles. Quelque insensée que fût l'accusation, elle trouva créance et fit de l'effet: c'était l'essentiel. D'autre part les généraux mongols, aux vols et aux exactions desquels on avait mis un terme, étaient pleins d'irritation contre le juif. C'est dans ces circonstances qu'Argoun tomba malade, tellement même que les Cames déclarèrent qu'il était ensorcelé et qu'il ne pourrait guérir. Sad-ad-daula prévoyait sa chute, mais sans pouvoir l'empêcher. Avant même que son maître eût rendu le dernier soupir, il fut arrêté et mis à mort par les fonctionnaires mongols mécontents. Argoun à l'agonie, ne le voyant pas auprès de son lit, demanda des nouvelles de son ami; aux réponses évasives qu'on lui fit, il devina le sort qui l'avait atteint. On envoya des courriers dans toutes les provinces pour arrêter les frères et les amis du vizir assassiné; on les jeta en prison; leurs fils, leurs filles, leurs serviteurs, leurs biens, tout leur fut enlevé. Les musulmans, à moitié fous de joie, se livrèrent alors à de terribles persécutions contre les juifs.

L'espoir des sectateurs du mosaïsme de convertir les Mongols à leur foi s'était donc évanoui; mais laquelle des trois autres religions aurait le dessus? C'était là une question de la plus haute importance, car personne ne pouvait être indifférent quand il s'agissait de savoir quel serait le culte officiel de cet immense empire. Aussi les prêtres des trois confessions s'efforçaient-ils à l'envi d'être les premiers à gagner et à convertir les princes. Les chrétiens avaient beaucoup d'influence. Lors de leurs attaques contre les pays mahométans, les Mongols avaient cherché et réussi à s'appuyer sur eux vu leur état d'oppression, et les chrétiens orientaux aspiraient déjà au moment où ils pourraient à leur tour fouler aux pieds leurs maîtres, les altiers musulmans. Bien des circonstances les confirmaient dans leur espoir. C'est ainsi que sous le règne du grand-Kân Kouyouk, qui était incapable de s'occuper des affaires de l'état, parce que l'abus des plaisirs de l'amour et des boissons fortes avait ruiné sa santé, tout le pouvoir était aux mains de deux ministres chrétiens, dont l'un avait même élevé le prince. Les médecins de Kouyouk étaient aussi des chrétiens; son entourage fourmillait de moines de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de Bagdad et de la Russie; devant sa tente se trouvait une chapelle où l'on disait tous les jours la messe et dont les desservants étaient salariés par lui; aussi racon-

tait-on généralement qu'il allait embrasser le christianisme; on s'étonnait qu'il ne l'eût pas déjà fait. La religion du Christ avait surtout trouvé accès chez les femmes et une impératrice la professait. Rien d'étonnant donc à ce qu'en Europe aussi, et surtout chez le chef de l'Eglise, il y eût un vif désir de convertir les Mongols. C'était précisément le temps où l'empereur Frédéric II, le fils le plus rebelle que l'Eglise eût encore eu, avait mis la papauté fort à l'étroit. Pendant presque deux ans, le siége de saint Pierre était resté vacant. Frédéric avait rendu l'élection à peu près impossible, ce qui ne l'empêchait pas d'écrire aux cardinaux: "Pourquoi ne nommez-vous pas, enfants de Bélial? Croyez-vous que les choses puissent aussi marcher sans pape? Ou bien, au lieu d'un pape, va-t-il paraître un autre saint des saints? Quelle mine pourra-t-il bien avoir?" Les cardinaux avaient pourtant fini par élire un pape: Sinibald Fiesco reçut la tiare sous le nom d'Innocent IV; mais, craignant à bon droit l'empereur et non moins les républicains de Rome, il avait quitté cette ville déguisé et protégé par les ténèbres de la nuit; ayant ensuite demandé asile aux rois d'Aragon, de France et d'Angleterre, il n'avait rencontré que des refus. "Quand j'aurai écrasé le grand dragon", s'écria-t-il, "je saurai bien aussi les fouler aux pieds, ces petits serpents." Enfin, il était arrivé à Lyon, où il se

trouvait en sûreté, car cette ville n'appartenait que de nom à l'empire germanique. Il y convoqua donc le fameux concile qui fut tenu en 1245 et y exposa ses griefs. "Cela ne vous touche-t-il pas, ô vous qui passez sur la route! Regardez donc et voyez s'il y a une douleur qui égale ma douleur! [1] De même que le Christ a été frappé de cinq blessures, de même je suis frappé moi aussi d'une quintuple douleur." La dernière, et ce n'était certainement pas la moins terrible, était occasionnée par l'empereur, "cet ennemi déclaré de tous ceux qui servent le Christ; il ne fonde pas dans son pays des couvents consacrés à la piété, mais des villes mahométanes; il se joue de la Terre sainte et la livre aux musulmans; il fait garder sa femme chrétienne par des eunuques mahométans; il tient en honneur les mœurs et les usages de l'islamisme et il n'a pas honte, lui, le premier prince de la chrétienté, d'avoir un harem de femmes sarrasines." — Mais sa première douleur venait des Mongols; il fallait leur envoyer des députés pour leur persuader de cesser de verser le sang des chrétiens et d'embrasser plutôt la vraie foi, qui seule assure le salut. C'est ce qui fut unanimement résolu par le concile. On espérait peut-être trouver dans la conversion des Mongols une compensation pour la défection de l'empereur du

1) Lamentations, I, 12.

saint-empire romain, ce railleur, ce rebelle, ce musulman.

Deux ambassades de moines partirent pour la Perse avec des lettres du pape pour le Kân. C'était Kouyouk qui régnait alors; l'accueil qu'on fit aux moines ne fut guère convenable. On leur donna si peu à manger qu'ils pensèrent mourir de faim et les généraux mongols leur disaient: "Hé quoi, vous osez nous conseiller de nous faire chrétiens, de devenir des chiens comme vous et votre pape?" Le tact nécessaire pour mener leur tâche à bonne fin faisait, en outre, complétement défaut aux missionnaires; les lettres du pape, roides, impérieuses et rédigées dans le style de chancellerie du moyen âge étaient d'ailleurs bien peu faites pour convertir les Mongols. Cependant les moines avaient pu constater que le christianisme, bien que sous une forme différente de celle de Rome, s'était déjà beaucoup propagé chez eux. C'est pourquoi les papes et les souverains européens, trop souvent trompés par des aventuriers d'Asie qui se disaient députés par le Kân, ne se découragèrent pas et envoyèrent à plusieurs reprises des missionnaires aux Mongols. On avait affaire en eux, non à des pécheurs endurcis et railleurs comme le malin Frédéric, mais à un peuple crédule qu'il devait être facile de convertir. "Hélas", dit en soupirant un moine dont le récit s'occupe de ces événements, "si Dieu m'avait seulement fait la grâce

de m'accorder le pouvoir d'accomplir des miracles comme ceux de Moïse, j'aurais peut-être bien converti le Kân."

On jugeait mal les Mongols; les prêtres chrétiens aussi bien que ceux des bouddhistes et des musulmans erraient quand ils les regardaient en matière de foi comme une table rase où l'on pourrait écrire ce qu'on voulait. Ils n'avaient pas de véritable attachement pour le chamanisme, cela ne souffre pas de doute; ils étaient superstitieux, il n'est pas possible non plus de le nier; mais, avec tout cela, ils étaient encore plus moqueurs qu'on ne l'avait cru. Quand un missionnaire disait: "Dieu lui-même a annoncé que celui qui croit et se fait baptiser sera sauvé, mais que celui qui ne croit pas sera damné", le prince ne pouvait s'empêcher de sourire et les Mongols battaient ironiquement des mains: ils avaient appris à connaître plus d'une religion et ils savaient que chacune se donnait pour la seule qui pût assurer le salut. Aussi n'avaient-ils pas plus de sympathie pour l'une que pour l'autre; à leurs yeux, elles étaient toutes également bonnes. Djenghis-Kân avait été d'avis que la façon d'honorer Dieu n'importait guère; il avait recommandé aussi instamment que possible à ses successeurs de ne donner à aucune religion le pas sur l'autre, mais de mettre les membres de toutes les Eglises sur le même pied. Ses descendants se conduisirent d'après ce

conseil. Le Kân Mangou, par exemple, assistait régulièrement avec sa famille aux offices des chrétiens, des mahométans et des bouddhistes, prenait part à toutes les cérémonies et comblait tous les prêtres de bienfaits. "Tous ceux qui sont à ma cour," disait-il à un missionnaire catholique, "adorent le même Dieu, l'être unique et éternel; ils doivent être libres de le servir de la façon qu'ils jugent la meilleure."

Seules des raisons politiques se trouvèrent assez fortes pour faire abandonner aux successeurs de Djenghis-kân l'indifférence que le fondateur de leur dynastie leur avait prescrite; et s'ils ne devaient tenir compte que de leur intérêt, c'est-à-dire s'ils ne faisaient attention qu'au culte de la grande majorité de leurs sujets, c'était encore le christianisme qui, des trois, avait le moins de chance de devenir leur religion. Koubilaï, qui possédait le plus grand empire que l'histoire connaisse, vu qu'il comprenait presque toute l'Asie, fut le premier à faire un choix; comme le centre de gravité de sa puissance se trouvait dans des pays bouddhistes, il se fit bouddhiste. Mais il n'en resta pas moins aussi tolérant que ses prédécesseurs; parmi ses fonctionnaires il avait des chrétiens et surtout des musulmans; les jours des grandes fêtes du christianisme, il faisait venir des sectateurs de ce culte, encensait leur évangile et le baisait. "Il y a", disait-il souvent, "quatre grands prophètes:

Jésus-Christ, Mahomet, Moïse et Sommona-Kodom (Châkiamouni); je les honore tous les quatre."

Il n'y a pas de famille princière qui ait été aussi cosmopolite en matière religieuse que la race de Djenghis-Kân. C'est que l'empire tout entier était cosmopolite; les conquêtes des Mongols avaient pour ainsi dire rapproché les extrémités de l'Asie. Des corps d'Alains et de Kiptchaks faisaient la guerre au Tonquin et des ingénieurs chinois travaillaient aux bords du Tigre. A la cour de Ta-tou on voyait des astronomes et des mathématiciens persans s'entretenir de sujets scientifiques avec des mandarins; des gens d'une vingtaine de nations qui, avant le treizième siècle, se connaissaient à peine de nom, écrivaient ou calculaient à cette époque dans la même chambre. De là aussi ce fait que la grande immigration musulmane en Chine date du temps de la domination mongole: il y en avait toutefois eu de moins importantes auparavant, grâce surtout au commerce. Les Mahométans y occupèrent de hautes fonctions, non-seulement civiles mais encore militaires. "Dans chaque ville," dit le voyageur marocain Ibn-Batouta, qui visita la Chine au milieu du quatorzième siècle, "il y a un quartier spécial qu'habitent les musulmans et où ils ont leurs mosquées; on les honore et on les respecte." L'ardeur du prosélytisme ne leur faisait pas non plus

défaut: ils recueillaient les enfants qui étaient abandonnés de leurs parents et les élevaient dans l'islamisme.

Cependant l'empire, trop grand pour un seul maître, s'était divisé en quatre états, et on vit se présenter encore une fois la question de savoir quelle religion deviendrait en Perse celle de la cour et du gouvernement. Le christianisme se crut assuré de l'emporter quand Tagoudar-Ogoul monta sur le trône en 1282. Et il n'en pouvait être autrement. Dans sa jeunesse ce prince s'était fait baptiser et avait reçu à cette occasion le nom de Nicolas. Aussi, grande fut la déception quand on vit que le premier rescrit publié par le nouveau souverain et adressé aux autorités de Bagdad était conçu comme suit: "Nous avons pris possession du trône et nous sommes musulmans. Annoncez cette bonne nouvelle aux habitants de Bagdad! Rendez aux académies et aux établissements de bienfaisance tout ce qu'ils possédaient du temps des califes Abbâsides! Respectez les lois de l'islam, ô habitants de Bagdad, car le prophète (que le salut soit sur lui) a dit: "L'islamisme triomphera constamment jusqu'au jour de la résurrection". Nous sommes convaincu de la vérité de cette prophétie. Il n'y a qu'un Dieu; il est éternel!" L'immense majorité de ses sujets était mahométans; aussi Tagoudar-Ogoul ne voulut-il plus s'appeler Nicolas et il prit le nom de sultan

Ahmed. Resta-t-il néanmoins aussi tolérant que son parent qui s'était fait bouddhiste? Les écrivains chrétiens orientaux du moyen âge sont en désaccord à ce sujet: un Syrien le prétend; il dit même que le prince favorisait particulièrement les chrétiens; — un Arménien, par contre, dont le témoignage concorde avec celui d'un musulman de la Perse, assure que le prince contraignait un certain nombre de Mongols soit par des dons, soit en recourant à la violence, à abjurer le christianisme, et qu'il changea en mosquées les églises chrétiennes aussi bien que les temples bouddhistes et chamaniques. Quoi qu'il en soit, il est en tout cas certain que les Mongols musulmans de la Perse étaient bien loin de montrer autant de tolérance que les Mongols bouddhistes de la Chine. Gazan, qui avait été élevé dans le bouddhisme, mais qui, quand il disputa le trône à Baïdou, avait embrassé le mahométisme afin de gagner les Persans, était porté à la persécution; il fit dévaster les temples des bouddhistes et des zoroastriens, les églises et les synagogues, bref tous les édifices sacrés qui n'étaient pas des mosquées. "Pendant tout son règne", dit un historien persan, "il observa avec le plus grand zèle les prescriptions de l'islamisme. Cette circonstance prouve qu'il l'a embrassé par conviction et non point parce que son intérêt le commandait. Et d'ailleurs, quel intérêt eût été assez fort pour

amener un prince aussi puissant à changer de religion, lui dont les ancêtres païens avaient conquis le monde? ... Il fit embrasser l'islamisme à toute son armée" ....

On voit que les musulmans croyaient que la conversion de Gazan avait été tout-à-fait sincère. Mais était-il orthodoxe ou chiite? L'un aussi bien que l'autre; car il ne voulait blesser aucun des deux partis. "Je reconnais," disait-il, "les mérites des compagnons du prophète; Dieu me garde de ne pas les honorer!" En cela, donc, il était orthodoxe. Mais ce n'est pas une fois seulement qu'il fut miraculeusement convaincu de l'excellence de la race d'Ali; en effet, il avait vu dans deux songes différents le prophète lui apparaître avec Ali et ses deux fils, Hasan et Hosaïn. "Embrasse-les et regarde-les comme tes frères", lui avait dit Mahomet. C'est pourquoi il visita à plusieurs reprises les tombeaux des Alides et combla de bienfaits leurs descendants, les Saiyids.

A coup sûr, ce n'est pas la ruse qui manquait aux Mongols. A preuve encore ce que fit Œldjaïtou: il était monté sur le trône comme orthodoxe; mais quand il fut de son intérêt de devenir chiite, il eut fort à propos un rêve qui amena sa conversion au chiisme, ainsi que celle de ses généraux et de ses courtisans.

Une fois encore, sous un autre conquérant, Timour (Tamerlan), tous les royaumes mongols de-

vaient se retrouver réunis et ne former qu'un seul empire; mais à sa mort ils se séparèrent de nouveau. Seul, un de ses descendants, Baber, réussit à fonder un empire plus durable, celui du grand Mogol dans l'Inde. Le prince le plus célèbre de cette dynastie, celui sous lequel l'empire mongol-hindou atteignit l'apogée de sa puissance et de sa prospérité, l'empereur Akbar (1556-1606), montra par son exemple que la vieille tolérance mongole n'était pas morte encore, ou, si l'on préfère, que les Mongols étaient plutôt musulmans de nom que de fait.

Akbar, prince très-lettré, avait coutume de s'entretenir le vendredi soir avec les théologiens musulmans. Ces conférences se prolongeaient souvent pendant toute la nuit. Des savants de différentes sectes défendaient leurs opinions et attaquaient celles de leurs adversaires. Ils le faisaient avec une vivacité qui scandalisait extrêmement l'empereur et qui ébranlait en même temps sa foi. Il s'entoura alors des théologiens de toutes les religions en vigueur dans l'Inde (et elles étaient nombreuses), s'efforça de formuler un nouveau système en s'aidant de tous les autres et parvint aux conclusions suivantes: chaque croyance a de savants défenseurs; chaque peuple a sa révélation, ses saints, ses miracles; le principe qu'il ne faut pas faire le mal est reconnu par toutes les sectes; tous les systèmes sont également vrais;

c'est pourquoi il n'y a pas de raison suffisante pour embrasser une religion et rejeter l'autre; mais ce qui est encore le moins admissible, c'est d'abandonner d'antiques idées pour d'autres qui comptent à peine mille années d'existence.

De là la grande estime dont jouirent alors les brahmanes; l'empereur employait la nuit à se faire instruire secrètement par eux. Il se montrait fort prévenu en faveur de leur doctrine et surtout de leur idée de la métempsycose, dont, disait-il, toutes les religions ont conservé des traces. Les çoufis avaient aussi une grande influence sur lui; de même les prêtres catholiques, si bien qu'il fit traduire l'Evangile. Un brahmane lui persuada de pratiquer le culte du soleil et d'honorer le feu et l'eau, des pierres et des arbres, des vaches et même la bouse des vaches. La fête de la nouvelle année se célébrait régulièrement à la cour; pendant une semaine, l'empereur portait successivement chaque jour un vêtement nouveau, de la couleur consacrée à chacune des sept planètes. Au lever du soleil et à minuit on récitait des prières empruntées aux Hindous. Ordre fut donné de regarder les vaches comme saintes et leur fumier comme pur. Il fut défendu de manger du bœuf; on obtint des médecins un avis portant qu'il est de digestion difficile et on déclara permis de consommer la viande du porc.

Les zoroastriens aussi acquirent de l'influence.

Un certain nombre d'adorateurs du feu, qui venaient du Guzzerat, convertirent beaucoup de monde à leur foi. L'empereur lui-même était persuadé jusqu'à un certain point, car il chargea son vizír d'entretenir nuit et jour un feu sacré dans le palais et, au nouvel an de la vingt-cinquième année de son règne, il célébra en public le culte du feu.

Les courtisans prenaient part à tous ces actes et il n'y avait pas d'opposition. Bien mieux, le grand cadi, le mufti et les principaux théologiens musulmans approuvèrent une résolution portant que les décisions d'un empereur vraiment juste ont la même force que la loi et la tradition, et que chaque fois qu'il y avait divergence d'opinion entre l'empereur et les théologiens, l'avis de l'empereur devait l'emporter.

Puisqu'il rencontrait une aussi grande servilité, il n'était pas étonnant qu'Akbar allât plus loin encore. On abolit l'ancienne formule: «Il n'y a d'autre dieu que Dieu et Mahomet est son prophète," et on mit à sa place: «Il n'y a d'autre dieu que Dieu et Akbar est son vicaire." On permit l'usage du vin et les jeux de hasard, mais tout en prenant des mesures contre l'abus possible. Comme Akbar croyait que l'islamisme ne devait durer que mille ans et que ce laps de temps était écoulé, il abrogea le calcul des années d'après l'hégire et ordonna qu'on les comptât en partant de son avé-

nement au trône. Les noms arabes des mois furent changés et on reprit les anciennes dénominations perses; de même, les vieilles fêtes de la Perse remplacèrent celles des musulmans. On conserva la prière du vendredi, mais on y voyait rarement assister d'autres personnes que des vieillards ou des pauvres. On entrava l'étude de la langue et de la littérature des Arabes, on prohiba celle de la théologie et du droit musulmans. Le nom de Mahomet lui-même faisait naître des scrupules; par suite, beaucoup de personnes qui le portaient en adoptèrent un autre. La polygamie fut abolie; personne ne pouvait avoir plus d'une femme, à moins que la seule qu'on avait ne fût stérile; dans ce cas il était permis d'en épouser une seconde. La circoncision ne pouvait être pratiquée que sur ceux qui avaient atteint leur douzième année; encore fallait-il le consentement de celui qui devait être opéré.

Si on ajoute qu'Akbar lui-même s'abstenait au moins six mois de l'année de nourriture animale et qu'à la fin de son règne il étendit la défense de tuer les bœufs aux chevaux, aux chameaux et aux brebis, il faudra bien reconnaître que dans toutes ses ordonnances perce une hostilité systématique contre l'islamisme, ainsi qu'une préférence marquée pour le brahmanisme, qu'il cherchait d'ailleurs à rendre plus noble. Il trouvait trop dangereux d'abolir la religion mahométane

d'un seul coup; c'eût été d'ailleurs une infraction à ses principes de tolérance, car chacun avait le droit de choisir sa religion et de faire bâtir des temples; mais il minait l'islamisme en en niant les principaux dogmes, en désapprouvant les cérémonies de ce culte, en contrecarrant les prescriptions de la loi. Le système d'Akbar ne lui a d'ailleurs survécu que peu de temps. Son fils Djehânghîr, qui lui succéda, parut d'abord avoir quelque penchant à le maintenir; mais il l'abandonna bientôt par indifférence pour toute religion quelconque, et alors les musulmans de l'Inde, qui, aussi bien, ne s'étaient pas montrés fort zélés pour leur foi, purent se remettre à être aussi orthodoxes qu'ils le jugèrent bon.

D'aussi fortes dérogations à l'islamisme n'étaient possibles que dans un pays comme l'Inde, où il existait côte à côte un très-grand nombre de religions. C'est pourquoi elles ne se produisirent nulle part ailleurs et c'est même dans la période dont nous nous occupons que l'islamisme des orthodoxes, aussi bien que celui des chiites, a pris la forme bien arrêtée qu'il a encore de nos jours. En Perse, où la majorité de la population avait toujours été chiite, le système modéré de cette secte, tel que nous le décrirons dans notre quatorzième chapitre, devint la religion de l'état quand, l'an 1499, Ismaël, fondateur de la dynastie des Céféwides, monta sur le trône. Il l'est

resté depuis lors et les Céféwides y étaient fort attachés; parmi tous leurs titres, c'est encore à celui de "chien de la porte d'Ali" [1] qu'ils attachaient le plus de prix.

Il a été fait, il est vrai, une tentative pour rétablir l'union entre l'église persane et l'église orthodoxe, à savoir par Nâdir-châh. Ce prince célèbre a été sous un certain rapport l'Akbar de la Perse. Il avait une grande aversion pour la superstition régnante. C'est ainsi qu'il vint un jour à Mechhed en Khorâsân, où se trouve enterré l'imâm Rizâ et où, d'après la croyance populaire, il se produisait encore des miracles; c'étaient surtout des aveugles qui recouvraient la vue; mais les individus que les derviches y envoyaient n'étaient pas infirmes; ils faisaient seulement semblant de l'être. Donc Nâdir-châh trouva l'une de ces personnes près du tombeau du saint. "Depuis combien de temps es-tu aveugle?" lui demanda-t-il. "Depuis deux ans". "C'est une preuve," dit le prince, "que tu n'as point la foi. Si tu étais un vrai croyant, il y a longtemps que tu serais guéri. Mais fais-y bien attention, mon ami; si, à mon retour, je te retrouve privé de la vue, je te trancherai la tête." Quelque temps après le prince revint; l'autre se mit à prier avec toute la ferveur possible et, soudain, il recouvra la vue. "Miracle!

1) *Segui deri Alî.*

Miracle!" s'écria la populace en déchirant en petits morceaux le vêtement du malade pour en faire des reliques. "Il n'y a rien de tel que la foi," dit le prince en souriant. Mais lui-même il n'en avait guère. Il est vrai qu'il ordonna de traduire les quatre Evangiles en persan et qu'il fit disputer en sa présence des membres du clergé chrétien avec des prêtres juifs et mahométans; mais il se railla des opinions de tous ces docteurs et les renvoya chez eux en disant que si Dieu lui prêtait vie, il fonderait une religion beaucoup meilleure que celles qu'ils avaient. Les questions dogmatiques ne lui inspiraient donc que de l'indifférence; il ne les regardait que comme des moyens d'atteindre ses fins politiques. C'est pour ce motif que quand il s'était agi de chasser de la Perse les Afghans et les Turcs, il avait fortement agi sur le fanatisme des chiites; plus tard, lorsque cet enthousiasme vint se mettre en travers des plans de conquête qu'il formait relativement à l'Inde et à l'Asie mineure, il tenta de réconcilier l'église persane avec celle des orthodoxes et décréta en 1736 l'abolition du chiisme; mais il ne réussit pas et ses efforts vinrent échouer contre l'attachement que les Persans avaient pour leur antique doctrine.

L'Eglise orthodoxe changea de chef au commencement du seizième siècle. Jusqu'alors les Abbâsides avaient été investis du califat. Après la prise de Bagdad par les Mongols, l'un d'entr'eux s'était

réfugié en Egypte. Le sultan des Mamelouks le reconnut en qualité de calife, de vicaire du prophète, de chef de l'Eglise, sans toutefois lui accorder aucun pouvoir temporel. Il eut encore seize successeurs; mais lors de la conquête de l'Egypte par Sélîm Ier, sultan de Turquie (1516), le dernier d'entr'eux fut fait prisonnier et transporté à Constantinople. En échange de sa liberté et d'une pension, il fit abandon de son titre au profit de Sélîm. C'est depuis cette époque que le sultan de Turquie est regardé comme le chef de l'islamisme par tous les princes et tous les peuples orthodoxes, y compris les chérifs de la Mecque et ceux du Maroc, qui passent pour descendre de Mahomet.

XIII.

LES WAHHÂBITES.

Adopté par beaucoup de peuples étrangers et superstitieux, l'islamisme n'avait pas échappé au sort qui atteint toutes les religions à la longue: il s'était corrompu et abâtardi. Mahomet n'était pas resté un simple mortel, bien que le Koran répète assez souvent qu'il n'est rien de plus. Il s'était formé une croyance générale disant qu'après sa mort et son enterrement son âme s'était de nouveau unie à son corps et qu'il avait fait son ascension au ciel sur le Borâk, jument de Gabriel. On croyait qu'il protégeait ses fidèles partisans auprès du Tout-Puissant et qu'il les lui recommandait. On prononçait son nom comme si on l'invoquait. Son tombeau était visité à Médine avec la même dévotion que le temple de la Mecque. A ce grand saint étaient venus s'en ajouter

de moins importants en quantité innombrable. Presque chaque village du monde musulman avait le sien; les villes en comptaient plusieurs. Venait-il à mourir quelqu'un qui avait joui d'une réputation spéciale de piété, on le déposait dans un sépulcre particulier, plus ou moins orné; autour de son tombeau, on élevait une coupole ou chapelle. C'est à ces endroits qu'on faisait de préférence la prière, croyant s'assurer par là l'intercession du saint auprès de Dieu; on y allait en pèlerinage. Si la réputation du pieux personnage croissait, s'il faisait beaucoup de miracles — car la foi aux miracles avait beaucoup augmenté, bien que Mahomet lui-même eût toujours déclaré qu'il ne savait pas en faire — la chapelle s'agrandissait et se transformait en une mosquée qui portait son nom. On y attachait des administrateurs, des employés, etc., généralement choisis parmi ses proches, de sorte qu'il était fort avantageux d'avoir un saint dans sa famille. D'après nos idées, les hommes auxquels on rendait de si grands honneurs après leur mort en étaient parfois bien peu dignes. C'étaient souvent des hypocrites, d'habiles imposteurs, ou des fous, des imbéciles; on regardait en effet ces derniers comme particulièrement favorisés de Dieu. Maintes fois — car il n'y avait pas de contrôle et tout dépendait de la seule opinion de quelques habitants d'un endroit — maintes fois on proclama saint un homme

sans savoir au juste pourquoi. Néanmoins les musulmans étaient aussi attachés à leurs saints que les catholiques le sont aux leurs; les reliques, consistant en morceaux des vêtements qu'ils avaient portés, se payaient fort cher et on y attribuait ces vertus miraculeuses qu'ils avaient possédées eux-mêmes. Chaque année, un jour spécial, on célébrait dans toute ville et dans tout village une fête en l'honneur du patron. A la campagne, c'était même la coutume en quelques endroits d'immoler des victimes à quelque saint, comme on avait jadis sacrifié aux idoles. Il y avait également des couvents et des moines mendiants en foule, quelque expresse qu'eût été la défense de Mahomet à ce sujet.

Par contre, les préceptes de l'islamisme autres que la prière, les ablutions et le jeûne, s'observaient fort mal dans le grand empire turc. On était trop avide pour faire des aumônes; on était trop orgueilleux, on aimait trop l'ostentation pour porter les vêtements simples que le prophète avait prescrits: on mettait des étoffes de soie, bien que Mahomet l'eût sinon défendu, du moins fortement désapprouvé; quant à la rigueur et à l'impartialité, ces qualités qui avaient si particulièrement distingué les premiers califes, il n'y en avait pas trace chez les juges sous une administration foncièrement corrompue; l'envie de guerroyer contre les infidèles s'était affaiblie et avait

même disparu; rien de plus commun que l'ivrognerie et la débauche; la conduite de beaucoup de pèlerins dans les villes saintes, où une véritable armée de filles sans mœurs les attendait, constituait pour les gens vraiment pieux une cause perpétuelle de scandale.

La fille cadette du judaïsme avait donc suivi la même voie que son aînée, qui, vraisemblablement, n'était pas restée sans influence sur ce changement, et Mahomet n'aurait pas plus reconnu sa religion dans le nouvel islamisme que le Christ n'aurait retrouvé la sienne dans le catholicisme. Luther s'était élevé contre l'une des religions; Abd-al-wahhâb s'éleva contre l'autre.

On ne possède pas beaucoup de détails sur la vie de ce réformateur; la chose est regrettable, mais elle s'explique aisément, car on ne le connaît, non plus que les wahhâbites, qui portent son nom, que par les récits de voyageurs européens et non par ceux d'écrivains orientaux. Il naquit vers l'an 1720, à ce qu'on pense, à al-Hauta, dans la province arabe du Nedjd, et appartenait à la tribu de Témîm. On raconte qu'il étudia plusieurs années à Médine et que, suivant en cela la coutume de ses compatriotes, il visita les écoles des principales villes de l'Orient. Ce qu'il vit et entendit lui prouva que l'islamisme était foncièrement corrompu; il voulut alors le ramener à sa pureté primitive et se mit à prêcher dans ce sens; mais comme les

systèmes nouveaux trouvent aussi difficilement accueil en Orient qu'en Occident, ses efforts ne furent pas couronnés de succès. La Mecque et Médine n'étaient d'ailleurs pas des endroits fort bien choisis pour y prêcher une réforme, car tous les habitants avaient un intérêt pécuniaire au maintien de l'ancien état de choses. C'est pour ce motif qu'Abd-al-wahhâb retourna dans sa patrie, c'est-à-dire ce grand plateau de l'Arabie qui forme la province de Nedjd. Il espérait que sa doctrine y trouverait plus d'accueil; car si les Bédouins qui l'habitaient connaissaient fort peu la religion et ressemblaient en ce point à la généralité des gens de leur race, ils avaient cependant toujours été plus religieux que les autres, et c'est peut-être parce qu'ils ignoraient les usages des différentes sectes qu'on pouvait espérer les amener à adopter un système épuré. Il ne fut pas déçu dans son attente; à Derâya (ou Darya), le personnage le plus puissant de la ville, Mohammed ibn-Saoud, embrassa le premier sa doctrine et devint même son gendre; d'autres suivirent son exemple.

La doctrine d'Abd-al-wahhâb n'était pas du tout nouvelle; il voulait seulement abolir les abus qui s'étaient glissés dans l'islamisme et répandre aussi la foi parmi les Bédouins; car, quoique musulmans de nom, ils ne savaient pas grand'chose de la religion et se montraient indifférents pour les devoirs qu'elle prescrit. Mais il eut le sort de

la plupart des réformateurs: il fut mal compris de ses amis aussi bien que de ses ennemis. Ces derniers, entendant parler d'une secte qui accusait les Turcs d'hérésie et qui rendait beaucoup moins d'honneurs au prophète, furent facilement amenés à croire qu'il était né une nouvelle religion et que, par suite, les wahhâbites n'étaient pas seulement des hérétiques, mais même des *Kâfirs* ou infidèles. Ils furent confirmés dans leur opinion aussi bien par le chérif de la Mecque, intéressé à aggraver encore la scission qui s'était produite entr'eux et l'empire turc, que par les pachas de Bagdad, de Damas et du Caire, ces ennemis naturels des Bédouins. Les opinions les plus étranges ont également cours sur eux en Europe, et il n'est pas rare, de nos jours encore, de les entendre qualifier d'héritiers de la doctrine des karmates. Mais c'est là une idée tout-à-fait fausse. Leurs actions rappellent bien parfois celles des karmates, mais elles procèdent de tout autres motifs, et la complète orthodoxie de leur doctrine résulte déjà clairement de leur catéchisme, qui repose sur le Koran et la tradition et qui ne renferme rien que le Turc le plus strict n'admette comme vrai. Aussi les théologiens du Caire ont-ils dû reconnaître l'orthodoxie des wahhâbites. Deux de leurs envoyés s'étaient, en effet, rendus dans cette ville en 1815; l'un d'eux connaissait fort bien leur doctrine. Mohammed-Alî, pacha d'Egypte, les in-

vita à l'exposer aux principaux théologiens; on tint plusieurs conférences, et le wahhâbite conserva toujours l'avantage dans la discussion: il démontrait chaque proposition qu'il avançait par un passage du Koran ou de la tradition, qu'il savait tous deux entièrement par cœur. Les oulémas reconnurent qu'ils ne pouvaient découvrir d'hérésie chez eux, et comme ils ont fait cette déclaration à contre-cœur, leur témoignage n'en a que plus de poids. On avait aussi reçu au Caire un livre contenant différents traités théologiques composés par Abd-al-wahhâb lui-même. Beaucoup d'oulémas le lurent et déclarèrent unanimement que si telles étaient les opinions de la nouvelle secte, eux aussi ils y appartenaient.

Ceux qui s'écartaient de la vraie doctrine, ce n'étaient donc pas les wahhâbites, mais bien les Turcs; et c'est précisément contre leurs innovations que s'élevaient ces réformateurs. Ils s'attaquaient au culte idolâtre rendu à Mahomet; bien qu'il fût à leurs yeux un prophète chargé d'annoncer la volonté de Dieu, ce n'en était pas moins un homme comme les autres, dont la dépouille mortelle, loin d'être montée au ciel, reposait au contraire dans le tombeau de Médine. Ils combattaient tout autant le culte rendu aux saints; ils proclamaient que tous les hommes sont égaux devant Dieu; que même le plus vertueux, le plus pieux de tous ne peut intercéder auprès de lui;

que,par suite,c'est pécher que d'invoquer les saints et d'honorer leurs reliques. Partout donc où ils arrivaient, ils avaient coutume de détruire tout d'abord les chapelles, les coupoles et les tombes ornées des saints; — c'étaient les iconoclastes du protestantisme musulman.

Telle était, pour l'essentiel, la doctrine du fondateur de la secte; mais, comme d'ordinaire, ses disciples ont attaché de l'importance à d'autres points encore qui n'en avaient aucune et ils ont ainsi donné une fausse idée du système à leurs ennemis. Outre les saints, leur fanatisme s'attaquait avant tout aux vêtements et à l'usage du tabac. Ils regardaient avec dédain les habits bariolés et précieux que portaient les pèlerins turcs; ils savaient que le prophète les avait prohibés, que lui-même portait un manteau aussi simple que le leur,et ils ne croyaient pas moins nécessaire de suivre la façon dont il s'habillait que d'agir conformément à ses prescriptions morales. Aussi pouvait-on immédiatement reconnaître un wahhâbite à son costume. Quant à l'usage du tabac, plusieurs oulémas turcs l'ont déclaré illicite dans leurs écrits, en se fondant sur des motifs religieux; aussi beaucoup de savants de toutes les provinces de la Turquie ne fument-ils pas et l'une des quatre sectes orthodoxes, celle de Mâlik, considère cette habitude comme fort répréhensible. Sur ce point encore, la doctrine des wahhâbites n'était donc

pas nouvelle; en outre, ils voulaient combattre l'habitude si répandue en Orient de fumer des plantes enivrantes et ils n'y pouvaient réussir qu'en généralisant la défense. Le chapelet fut également prohibé. Les musulmans en ont d'habitude un à la main et ils en parcourent les grains entre les doigts, le plus souvent sans rien dire et même en conversant avec leurs amis; quelquefois ils invoquent le nom de Dieu, ou font tout bas une petite prière sur chaque grain. Abd-al-wahhâb regardait ces rosaires comme un signe de superstition et il n'en permit plus l'emploi. Sa passion puritaine de réformer s'étendait parfois du reste à des minuties sans importance. C'est ainsi que les musulmans se rasent la tête et, suivant un usage établi, se laissent croître une touffe de cheveux sur le sommet. La plupart n'y attachent pas grande importance et ils le font parce que la coutume le veut. Mais il y en a qui pensent qu'au jour du jugement universel le prophète les prendra par cette touffe pour les transporter dans le paradis. Afin de combattre cette superstition, le réformateur ne permit plus de la laisser. Par contre, c'est à tort qu'on a dit qu'il avait aussi défendu l'usage du café; "les wahhâbites," dit un voyageur européen, "en boivent certainement et ils en font même une consommation immodérée."

Il y a lieu de douter qu'Abd-al-wahhâb, quand

il prêchait la réforme à Derâya, ait eu le dessein de faire de son protecteur le fondateur d'une nouvelle dynastie en Arabie. Ni lui ni Mohammed ibn-Saoud n'étaient assez puissants et cette idée ne semble s'être fait jour que du vivant d'Abd-al-Azîz, fils de Mohammed ibn-Saoud; mais dès qu'elle se produisit, ce fut un véritable bonheur pour le Nedjd. Jusqu'alors la plus grande anarchie avait régné dans ces régions. Les villes et les bourgades, complétement indépendantes les unes des autres, étaient perpétuellement en guerre entr'elles. Le droit du plus fort prévalait seul; en outre, le pays était en permanence le théâtre de désordres et d'effusions de sang, par suite des invasions des tribus bédouines du voisinage. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'Abd-al-Azîz parvint à faire accepter sa religion par toute la province; mais quand il y eut réussi, il exerça cette autorité qu'avaient possédée les successeurs de Mahomet et, sans tenter d'ailleurs l'entreprise impossible de porter atteinte à l'indépendance de ses compatriotes, il les força à vivre en paix, à respecter la propriété d'autrui et à se soumettre aux lois.

Les wahhâbites sont parvenus à l'apogée de leur puissance au commencement de ce siècle. Ils avaient publié leur doctrine depuis trente années environ, fait de nombreux prosélytes, conquis le Nedjd et soumis la plupart des grandes tribus bédouines qui y font paître leurs troupeaux au

printemps pour retourner ensuite dans le désert; mais ils n'avaient pas encore attaqué les deux provinces les plus proches, celle de Bagdad au nord et celle du Hidjâz au sud. Les caravanes pouvaient se rendre de Damas et de Bagdad à la Mecque sans être molestées. Il paraît que leur puissance grandissante et le zèle avec lequel ils propageaient leur foi éveillèrent d'abord la jalousie de Ghâlib, chérif de la Mecque. Les tribus du Hidjâz et beaucoup de celles des frontières de ce pays se trouvaient sous son autorité ou, du moins, sous son influence, et il ne pouvait constater sans s'en émouvoir les efforts qu'Abd-al-Azîz, chef des wahhâbites, faisait pour les gagner. C'est pourquoi il se mit en 1792 ou 1793 à guerroyer contre lui à la façon des Bédouins: il y avait de part et d'autre des attaques et des expéditions soudaines, suivies de courtes trêves, mais qui ne faisaient gagner ni perdre grand'chose à l'un ou à l'autre parti. En même temps il excitait la Porte contre les wahhâbites; il les représentait comme des infidèles et les procédés qu'ils se permettaient à l'égard des pèlerins turcs, maintenant qu'ils étaient devenus plus forts, semblaient justifier cette accusation. Non pas que, comme l'avaient fait les karmates neuf siècles auparavant, ils désapprouvassent le pèlerinage en lui-même: ils le regardaient, au contraire, comme obligatoire; mais ils ne voulaient pas qu'il pût être accompli

par d'autres qui, n'appartenant pas à leur secte, étaient des infidèles à leurs yeux et qui les scandalisaient par leur conduite indécente pendant les cérémonies saintes; ou bien, s'ils le permettaient, ils faisaient payer cher cette faveur. Les rapports du pacha de Bagdad, dont le territoire commençait aussi à être inquiété par les incursions des wahhâbites, s'inspiraient du même esprit que ceux du chérif. La Porte se décida donc à agir et ce ne fut que le manque d'argent qui la fit tarder jusqu'en 1797. Enfin, cette année-là, une armée turco-arabe marcha de Bagdad contre Derâya; mais l'expédition échoua et il en résulta qu'on fit une trêve qui devait durer six ans.

L'issue malheureuse de cette tentative fut la cause première des désastres qui vinrent bientôt fondre de tous les côtés sur les Turcs; les wahhâbites avaient appris, en effet, à mépriser les Osmanlis. La trêve fut bientôt rompue. Les wahhâbites surprirent en 1801 Imâm-Hosaïn, ville du pachalik de Bagdad, dans le voisinage de laquelle se trouve un des plus grands sanctuaires des Persans chiites, à savoir le tombeau de Hosaïn, petit-fils de Mahomet. Cinq mille personnes tombèrent sous le glaive des agresseurs. La chapelle qui s'élevait au-dessus du tombeau de Hosaïn fut détruite et les wahhâbites retournèrent chez eux chargés d'un riche butin, pour le transport duquel il fallut deux cents chameaux.

Il s'éleva alors un cri d'effroi, de terreur et d'indignation dans tout le monde musulman; cette fois les chiites étaient encore plus atteints que les orthodoxes; en conséquence, le châh de Perse écrivit au pacha de Bagdad une lettre où il l'accablait de reproches à cause de son inaction. Mais il allait y avoir pis encore. C'est en 1802 que la caravane de Syrie fit pour la dernière fois le pèlerinage, car, l'année suivante, les wahhâbites se rendirent maîtres du Hidjâz. Ils assiégèrent la Mecque et la prirent nonobstant la courageuse défense du chérif, qui dut finir par chercher un asile à Djidda. Cette fois, les wahhâbites, si farouches en d'autres occasions, se comportèrent avec une modération exemplaire; il n'y eut pas la moindre violence; on payait immédiatement tout ce qu'il fallait aux troupes. Les wahhâbites avaient un grand respect pour la Mecque; leur général Saoud, fils d'Abd-al-azîz, disait que s'il avait voulu donner l'assaut à la ville, il aurait pu la prendre beaucoup plus vite, mais qu'il ne l'avait pas fait parce qu'il désirait verser aussi peu de sang que possible sur le territoire sacré. "Le prophète," dit-il en présence de tous les oulémas, "s'est montré à moi en songe et m'a dit: Si l'on prend à la Mecque un seul grain de blé avec violence, tu ne survivras pas trois jours à cet acte." En revanche, on abattit les boutiques que les Turcs avaient élevées autour de la Kaba, à l'endroit où se font les tournées; on

enleva le voile brodé de fils d'or qui couvrait la *station d'Abraham*; on saccagea les mausolées des saints ainsi que les coupoles bâties au lieu de naissance de Mahomet et à ceux de ses petits-fils Hasan et Hosaïn, de son oncle Abou-Tâlib et de sa femme Khadîdja. Pendant qu'ils se livraient à ce travail, les wahhâbites ne cessaient de répéter: "Que Dieu ait pitié de ceux qui ont dévasté, non de ceux qui ont bâti." Ils mirent également en pièces la pierre noire, dont le culte leur semblait être de l'idolâtrie; pour se justifier, ils auraient peut-être pu invoquer l'autorité du calife Omar, qui avait dit un jour: "Par Dieu! Je sais que tu n'es qu'une pierre qui ne peut nuire ni servir, et si je n'avais pas vu l'envoyé de Dieu te baiser, je ne le ferais pas non plus."

Les Mecquois devinrent donc wahhâbites; on les contraignit, en effet, à prier plus régulièrement qu'ils n'en avaient l'habitude, à cacher leurs vêtements de soie et à ne plus fumer en public. Il y eut des monceaux de pipes persanes, trouvées dans les maisons, qui furent brûlées au quartier-général de Saoud et on défendit de vendre du tabac. La prière d'usage pour le sultan fut abolie.

Peu de temps après, au mois de novembre de l'an 1803, Abd-al-azîz, chef de la secte, fut assassiné pendant qu'il faisait la prière. Le meurtrier était un Persan dont les trois fils avaient été tués par les wahhâbites lors de la prise d'Imâm-

Hosaïn. Afin de trouver l'occasion de se venger, il avait fait semblant d'embrasser la nouvelle doctrine, était entré au service du chef, avait su gagner sa confiance et était enfin parvenu à atteindre son but. On le saisit et on le brûla vif; mais les musulmans, qui le regardaient comme un martyr, racontèrent que les flammes n'avaient pu lui faire de mal; qu'on avait été forcé de le livrer au bourreau, qui lui trancha la tête.

Saoud (1803—1814) succéda à son père. Il brillait autant par cette beauté propre à toute sa famille que par sa raison, sa stricte justice, sa grande connaissance de la loi et son éloquence. C'était lui qui, depuis de longues années, commandait les armées et les conquêtes continuèrent sous son administration. La ville de Médine fut forcée de se soumettre. On en traita les habitants avec moins de douceur que les Mecquois, parce qu'ils étaient plus favorables aux Turcs. On tint la main avec la plus grande rigueur à ce qu'ils assistassent à la prière. Après celle du matin, celle de midi et celle du soir, on procédait à l'appel dans la mosquée; on lisait les noms de tous les habitants mâles et adultes et on punissait quiconque s'absentait. A Djidda, port mal famé pour son immoralité, les wahhâbites se montrèrent aussi très-sévères. Aux muezzins ordinaires ils en adjoignirent encore d'autres d'une nouvelle espèce; armés d'énormes gourdins, ils parcouraient les

rues aux heures de la prière en criant: «Allons à la prière, à la prière!" Ils poussaient devant eux à la mosquée tous ceux qu'ils rencontraient et forçaient les ouvriers à laisser leur travail, les marchands à quitter leurs boutiques.

A Médine on dépouilla aussi le tombeau du prophète des objets précieux qui l'ornaient; mais les wahhâbites essayèrent en vain de démolir la haute coupole qui le recouvre: elle était trop solidement bâtie et les Médinois attribuèrent naturellement l'échec de leurs ennemis à une intervention de Dieu. Les wahhâbites faisaient d'ailleurs aussi des pèlerinages à la mosquée du prophète à Médine, mais non à son tombeau, qui est dans cette mosquée, à la différence des autres musulmans. Saoud considérait toutes les cérémonies qu'on y fait comme idolâtres et il les défendit en conséquence.

La puissance de ce prince allait cependant toujours grandissant. La majeure partie de l'Arabie lui obéissait et, de temps à autre, il faisait de hardies expéditions contre la Syrie et pillait les villages presque aux portes de Damas. Néanmoins la Porte restait inactive ou se bornait à des démonstrations qui ne produisaient pas de résultat décisif. Ce n'est pas que la bonne volonté lui manquât pour reprendre les villes saintes; mais on ne pouvait raisonnablement espérer réussir en rien si on agissait de Damas: le grand désert qui

s'étend entre cette ville et le Hidjâz rendait impossible le transport de vivres et de munitions en quantité suffisante. Ce n'était que d'Egypte qu'on pouvait atteindre le but qu'on se proposait. C'est pourquoi le sultan, quand il nomma en 1804 Mohammed-Alî pacha d'Egypte, lui imposa comme première obligation de reconquérir les deux villes saintes. Mohammed-Alî ne demandait pas mieux: il savait que s'il n'obéissait pas, il serait frappé de destitution; en outre, sa propre ambition le poussait en avant, car, en reprenant la Mecque et Médine, il s'assurerait la prééminence sur tous les autres pachas de l'empire turc et il se couvrirait de tant de gloire qu'il pourrait dans la suite se considérer comme au-dessus de tout danger de destitution. Mais pendant plusieurs années les circonstances furent très-défavorables; il lui fallait sans cesse guerroyer contre les Mamelouks; ce n'est qu'en 1810 qu'il conclut un traité avec eux: il réussit alors à les attirer dans un piége et, en dépit du sauf-conduit qu'il leur avait donné, à les faire assassiner par trahison dans la citadelle du Caire. Après cela, l'infanterie partit en octobre 1811 pour Yambo, sur une flotte qui avait été équipée à Suez; la cavalerie voyagea par terre sans que les Bédouins, qu'on avait achetés, l'inquiétassent. On prit Yambo. Une première tentative contre Médine échoua et elle ne fut conquise qu'à la fin de l'année 1812; la garnison, à

laquelle on avait accordé libre retraite, fut massacrée avec cruauté. Au commencement de l'année suivante, on se rendit également maître de la Mecque. Mais bien que le Hidjâz fût tombé aux mains des Turcs, la puissance des wahhâbites n'était pas brisée; ils étaient aigris au plus haut point par la cruauté et la perfidie que les Turcs montrèrent en beaucoup d'occasions et, en rase campagne, ils les battaient presque toujours. Enfin, en 1818, Ibrâhîm-Pacha, que son père Mohammed-Alî avait mis à la tête de l'armée, réussit à les refouler dans le Nedjd et à les bloquer dans leur camp fortifié, qui se trouvait à quatre journées de marche de Derâya. Le camp fut pris d'assaut; de même Derâya, qu'on saccagea de fond en comble. Lors de la prise du camp, Abdallâh, fils et successeur de Saoud, était tombé au pouvoir des Turcs; on l'amena à Constantinople où il fut décapité après avoir eu à souffrir de nombreux supplices.

La secte des wahhâbites n'en continue pas moins à exister et elle se montre parfois encore assez puissante pour faire courir des dangers aux Turcs. Mais elle n'a pas atteint le but qu'elle se proposait, celui de réformer l'islamisme; elle ne le pouvait pas d'ailleurs avec les moyens de violence auxquels elle avait recours. Le fait de son apparition est digne de remarque, mais la secte ne semble pas avoir d'avenir. L'issue a prouvé

qu'un renégat espagnol, qui parcourait l'Arabie à l'époque de la plus grande puissance des wahhâbites, les a fort bien jugés quand il écrivait ce qui suit: «Leur histoire pourra présenter un jour le plus grand intérêt, par l'influence qu'il leur est possible de prendre dans la balance des états qui les entourent, s'ils se relâchent enfin de l'austérité de leurs principes, pour adopter un système plus libéral. Mais s'ils s'obstinent à soutenir le rigorisme prescrit par leur réformateur, il est presque impossible qu'ils fassent adopter leur doctrine aux nations qui ont quelques principes de civilisation. Le temps leur apprendra que l'Arabie, sans les relations commerciales des caravanes et du pèlerinage, ne peut pas exister. La nécessité les forcera alors à se relâcher de cet intolérantisme envers les autres nations, et le commerce avec les étrangers leur fera sentir insensiblement le vice d'une austérité qui est presque contre nature; peu à peu le zèle se refroidira. Les pratiques superstitieuses, qui sont toujours l'appui, la consolation et l'espérance de l'homme faible, ignorant ou malheureux, reprendront leur empire; et dès lors la réforme du wahhâbisme disparaîtra après avoir versé le sang de plusieurs milliers de victimes du fanatisme religieux. Telle est la triste vicissitude des choses humaines. D'un autre côté, je crois que les wahhâbites, dans le fond de leurs déserts, seront toujours invincibles,

non par leur force militaire, mais par la nature de leur pays inhabitable pour toute autre nation, et par la facilité qu'ils ont de se cacher. On pourra conquérir momentanément la Mecque, Médine et les villes maritimes [1]: mais de simples garnisons, isolées au milieu d'affreux déserts, pourront-elles tenir longtemps? Voilà ce qui me porte à croire qu'ils ne seront pas soumis de longtemps par la force des armes."

---

1) Ali Bey écrivait ces lignes avant que ces villes fussent conquises par les troupes égyptiennes.

XIV.

ETAT ACTUEL DE L'ISLAMISME.

Il est bien loin de nous le temps où le glaive des mahométans remplissait le monde entier de terreur; leur zèle fanatique s'est refroidi et l'indifférence religieuse ne fait que croître de plus en plus. Toutefois le nombre de ceux qui se donnent le nom de musulmans n'a pas diminué: c'est que malgré la perte de l'Espagne, malgré l'arrêt que la propagation de l'islamisme subit en Sibérie, les adhérents de cette religion se sont multipliés dans l'Asie centrale et méridionale ainsi qu'en Afrique. Dans le premier de ces continents, le mahométisme est la religion la plus répandue; dans l'autre, il exerce une influence qui ne fait que grandir avec le temps: on évalue à cent millions les sectateurs qu'il compte en Europe, en Asie et en Afrique.

Il y a deux millions de musulmans dans le vaste empire russe. Ils y possèdent 5,483 mosquées et 620 madrasas ou universités; 15,000 personnes environ sont attachées au culte; le mufti d'Oufa, dans le gouvernement d'Orembourg, et celui de la Crimée sont à la tête de ce clergé. En Tartarie, c'est l'islamisme orthodoxe qui forme la religion dominante. En Chine, où tous les cultes jouissent de la protection de la loi, les mahométans doivent être encore assez nombreux.

Les musulmans de l'Inde, vivant au milieu de cent millions d'Hindous, comptent de seize à vingt millions; ils se divisent en un grand nombre de sectes. Les personnes considérables sont orthodoxes, mais la majorité, qui est d'origine persane, professe le chiisme. Il y a aussi beaucoup de çoufîs et d'alîilâhîya, sectaires qui croient à l'incarnation de la divinité en la personne d'Alî. Comparés aux Turcs, les musulmans de l'Inde ne sont pas stricts dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux et ils ont même adopté divers usages des Hindous; mais ils se tiennent autant que possible à l'écart de ces derniers et habitent d'ordinaire les grandes villes, les ports et les lieux de garnison; il est rare de les trouver en grand nombre dans l'intérieur du pays et dans les villages. Ils méprisent les Hindous qui, considérés au point de vue de la morale, leur sont d'ailleurs inférieurs et ont beaucoup moins de force intellectuelle, tout

en les surpassant en dispositions naturelles. Ce sont des ennemis plus dangereux que les Hindous pour la domination anglaise, à laquelle ils ne se soumettent qu'à contre-cœur: c'est qu'en effet leur religion les amène naturellement à vouloir dominer et non à servir, et qu'après avoir été revêtus autrefois des premières dignités de la cour et de l'armée, ils ont eu le plus à souffrir de la conquête; car si les Hindous se sont soulevés en 1857 et si les musulmans se sont joints à eux, ce qui semblait impossible, ce fait ne peut s'expliquer que par les deux causes suivantes: d'une part, la perfidie du gouverneur-général, qui, en dépit de tous les traités, trouva bon d'incorporer à l'empire le royaume d'Oude, dont la population est pour moitié musulmane et pour moitié hindoue, et, d'autre part, le stupide fanatisme de ces fameux *saints* de la classe moyenne anglaise, qui voulaient convertir les Hindous de force et qui irritèrent contre eux aussi bien ces derniers que les musulmans en voulant leur faire employer des cartouches enduites de graisse.

Les Afghans ont reçu l'islamisme des populations de l'Inde et, cela, depuis que le sultan Mahmoud fixa sa résidence chez eux à la fin du dixième siècle. Mais ils y ont introduit beaucoup de superstitions et ils s'en écartent dans un grand nombre de leurs usages. Quant aux Seikhs, leur religion a un caractère très-particulier,

Elle a eu pour fondateur Nanak, qui vivait vers 1500 à Lahore, à une époque où les musulmans et les Hindous étaient vivement irrités les uns contre les autres. Son but était de fondre les deux éléments hostiles dans une sorte de rationalisme dont la doctrine de l'unité de Dieu formait le point culminant. C'est pourquoi il engagea les Hindous à abandonner leur idolâtrie pour retourner au monothéisme, forme primitive de leur religion, et s'efforça de convaincre les musulmans de renoncer à celles de leurs pratiques qui scandalisaient les Hindous, celle, par exemple, d'égorger les vaches. Après sa mort, ses *seikhs* ou disciples, qui le regardaient comme un *awatâra* (descente) ou incarnation de Vîchnou, développèrent sa doctrine, à laquelle s'étaient aussi mêlés des éléments empruntés au çoufisme. Les Seikhs ont des écritures saintes propres, dont l'*Adî Granth* est la principale, et rejettent celles des Hindous et des mahométans; dans la suite, grâce surtout au docteur Gourou Govind, leur religion a été mise dans un rapport étroit avec l'organisation militaire. Partout où elle pénètre, il faut que le brahmanisme tombe. L'admission de prosélytes, l'abolition de la distinction des castes, la permission de manger toute espèce d'animaux sauf la vache, les cérémonies de leur culte, le service militaire imposé à toute la nation, ce sont là toutes choses qu'on ne peut concilier avec le brahmanisme et

qui ont rendu la religion des Seikhs aussi choquante pour les brahmanes et les hautes castes des Hindous qu'attrayante pour les castes inférieures. Nonobstant quelques concordances apparentes, cette religion n'est pas en bons termes avec l'islamisme. Les musulmans qui vivent chez les Seikhs se voient tourmenter et outrager de toutes les façons imaginables. On les force à manger de la chair de porc et ils ne peuvent faire circoncire leurs enfants. On jette souvent dans leurs mosquées des chiens ou d'autres animaux que la loi mahométane regarde comme impurs et les Seikhs, pleins de fierté et d'intolérance, les empêchent d'annoncer les heures de la prière.

L'islam s'est beaucoup propagé dans l'archipel indien depuis l'établissement des Européens; il se répand encore tous les jours grâce à des marchands, des pèlerins, des pirates et des enthousiastes de toutes les classes. Les prêtres, qu'on divise en principaux et en inférieurs, y sont nombreux; il y a une résidence où on en compte un sur 85 personnes; leur influence sur le peuple est grande; leur zèle et leur intolérance ne le sont pas moins, surtout quand ils ont fait le pèlerinage de la Mecque. Ils travaillent à maintenir constamment les différences qui séparent les mahométans des Européens; c'est ainsi, par exemple, que les catéchismes malais prohibent les vêtements européens et que plus d'une fois on y a prêché de vive voix

et dans des écrits fort répandus la guerre sainte contre les maîtres, qui ne sont pas musulmans. Mais bien que la forme orthodoxe de l'islamisme (d'après la secte des châfiites) soit nominalement la religion de la grande majorité de la population des Indes néerlandaises, on ne serait pas fondé à prétendre qu'elle y soit bien pure ni que le peuple en général puisse être regardé comme animé de zèle pour sa foi. Un grand nombre d'usages superstitieux ont survécu à d'anciennes religions et se sont perpétués; dans beaucoup de contrées l'islamisme n'est qu'une affaire d'extérieur et de surface: il n'a pas pénétré dans l'esprit du peuple et ne consiste guère que dans la circoncision et dans l'abstinence de la viande de porc. Même à Java, qui est du reste encore l'île la plus musulmane de toutes, on n'est généralement pas scrupuleux dans l'observation des devoirs religieux et il arrive surtout qu'on néglige les cinq prières quotidiennes. Un réformateur trouverait beaucoup à faire dans l'Archipel indien et la secte des padris[1] a même essayé une réforme à Sumatra au commencement de ce siècle. On raconte que trois personnes de Sumatra, qui avaient fait en

1) Padri est le mot portugais de *padre* (père), nom qu'on donne aux prêtres et aux moines; dans la partie occidentale de l'île de Java on appelle également ainsi les pasteurs protestants. Au début, les docteurs seuls portaient ce nom, mais bientôt on l'étendit aussi à leurs partisans.

1803 le pèlerinage de la Mecque, alors que la ville était au pouvoir des wahhâbites, embrassèrent les doctrines de cette secte et la prêchèrent avec succès à Sumatra; mais d'autres pensent qu'il n'est pas prouvé que la secte des padris provienne de celle des wahhâbites. Quoi qu'il en soit, toutes deux avaient du moins bien des points de contact. Les padris aussi insistaient sur la stricte observation des prescriptions du Koran et de la tradition, punissaient très-sévèrement ceux qui les transgressaient, allant même souvent jusqu'à les mettre à mort, défendaient l'usage du bétel, du tabac et de l'opium, ne permettaient pas qu'on se polît les dents, prohibaient les combats de coqs (plaisir populaire très-apprécié des Malais) ainsi que les jeux de hasard et s'efforçaient d'abolir les vieilles coutumes qui sont en opposition avec l'islámisme. Comme signe distinctif, ils portaient un long vêtement blanc; beaucoup d'entre eux tenaient un rosaire d'une main et une épée de l'autre. Sous ces derniers rapports, ils se distinguaient donc des wahhâbites; mais, de même que ceux-ci, ils faisaient la guerre sainte contre tous ceux qui ne voulaient pas se soumettre. Bondjol, que la nature et l'art avaient également contribué à fortifier et où les prêtres et les jurisconsultes recevaient aussi leur instruction, devint le centre d'où partaient leurs expéditions; ils réduisirent en cendres de nombreux villages et massacrèrent des milliers

d'ennemis, surtout parmi les Bataks, qu'ils mettaient sur la même ligne que les animaux, vu leur idolâtrie et leur anthropophagie. En 1821 ils entrèrent en collision avec la Hollande et ce n'est qu'en 1837 que Bondjol fut conquise pour la seconde fois après un siége de plus de deux ans. Dès lors la puissance politique des padris fut brisée; aussi, bien que la secte compte encore çà et là quelques partisans à Sumatra, on peut dire que ce mouvement de réforme a échoué comme celui des wahhâbites et à peu près pour les mêmes raisons.

Le chiisme modéré, qui est depuis trois siècles et demi la religion d'état de la Perse, concorde en une foule de points essentiels avec la forme orthodoxe de l'islamisme; ces deux confessions reposent, en effet, sur le Koran et sur la tradition, bien que les Persans rejettent quelques récits qui émanent des trois premiers califes ou qui ne leur conviennent pas et qu'ils en acceptent comme authentiques d'autres que les orthodoxes repoussent [1]. La grande différence qui les sépare radicalement, c'est que les chiites prétendent qu'Alî aurait dû succéder au prophète. Il y avait droit,

1) C'est précisément parce que les chiites ont incontestablement une tradition aussi bien que les orthodoxes que j'ai évité de donner à ceux-ci le nom de sonnites (de *Sonna*, tradition). Ce nom est fort usité, mais il pourrait facilement induire le lecteur à croire que les orthodoxes ont une tradition et que les chiites n'en ont pas, comme on ne l'a, du reste, que trop souvent répété.

disent-ils, car, ayant été le premier à se convertir, il se trouvait être le plus ancien dans la foi; il était cousin de Mahomet, dont il avait en outre épousé la fille; enfin, le prophète l'avait expressément désigné pour le remplacer. Les auteurs chiites — et ce sont certainement les plus grands falsificateurs de l'histoire qu'il y ait jamais eu, — savent vous raconter beaucoup de détails au sujet de cette désignation; ils connaissent même le jour où elle a eu lieu: c'était le dix-huit du mois de Dzou-'l-hiddja; aussi célèbre-t-on chaque année à cette date une fête en commémoration de l'événement. Ceux donc qui, par leurs intrigues, ont empêché Alî de succéder se sont mis directement en opposition avec la volonté divine, que le prophète avait fait connaître; en d'autres termes, Abou-Bekr, Omar, Othmân et tous les autres califes étaient des usurpateurs qui ont, pour ainsi dire, volé le trône. A Alî auraient dû succéder ses descendants, et, sous ce rapport, les Persans sont de l'avis de l'ancienne secte connue sous le nom de *parti des douze;* ils reconnaissent douze imâms, dont le dernier, Mohammed, comme nous l'avons dit plus haut, a disparu en 879 d'une façon mystérieuse dans un souterrain. C'est là l'imâm caché, qui reviendra à la fin des jours en qualité de mahdî.

Les saints des chiites sont donc d'autres que ceux des orthodoxes et ces derniers ne jouissent

pas chez eux d'un bon renom. Ils maudissent Abou-Bekr, Omar et Othmân: ils savent et racontent beaucoup de mal d'Aïcha; ils désapprouvent hautement les enseignements des fondateurs des quatre sectes orthodoxes (les imâms des orthodoxes). "Ces maîtres", disent-ils, "ont répandu bien des opinions erronées et impies, et la sagesse mondaine qui a amené les hommes à faire une religion de leurs assertions contradictoires, doit embarrasser dans un réseau de difficultés inextricables ceux qui acceptent ce monstrueux mélange. On s'accorde généralement à reconnaître qu'il n'y a qu'une seule voie pour atteindre la vérité; mais alors il est bien évident aussi que si les hanafites ou bien les partisans de l'une des trois autres sectes ont raison, ceux des trois qui restent ne peuvent qu'avoir tort. Ne vaut-il pas mieux se fier à ce qui nous vient de Dieu, de son prophète et de ceux qui vivaient au temps de sa mission qu'à tout ce que ces prétendus théologiens et jurisconsultes se sont plu à proclamer à une époque de beaucoup postérieure?" Et pour rendre la chose plus sensible, ils aiment à conter l'anecdote suivante. Un jurisconsulte chiite fut un jour appelé chez le sultan Khodâ-bendèh, arrière-petit-fils de Djenghis-Kân. La question à résoudre était de savoir si le prince pouvait reprendre une femme qu'il avait trois fois répudiée, sans qu'elle fût devenue auparavant l'épouse d'un

autre, ainsi que le prescrit la loi orthodoxe. Quatre docteurs de chaque secte orthodoxe étaient présents. Au lieu de laisser ses pantoufles à la porte, comme c'est l'usage, le chiite les mit sous son bras. On s'amusa beaucoup de sa conduite bizarre et on lui en demanda la raison. "Nous avons", dit-il, "dans notre famille une tradition qui dit qu'un disciple d'Abou-Hanîfa déroba un jour ses pantoufles à l'un de nos ancêtres qui vivait du temps du prophète." Toute l'assistance éclata de rire et on expliqua au chiite qu'Abou-Hanîfa n'avait composé son système qu'un siècle après la mort de Mahomet. — "Alors le voleur doit avoir été un mâlikite."— On rit encore davantage de cette nouvelle sottise, car Mâlik était plus jeune qu'Abou-Hanîfa. — "Eh bien! ç'aura du moins été un châfiite." — Mais ach-Châfii était encore plus récent. — "Vraiment!" s'écria le chiite, qui semblait furieux; "eh bien! c'était un hanbalite et vous ne m'en ferez pas démordre!" — Mais Ibn-Hanbal n'a vécu qu'au deuxième siècle de l'hégire. — Le chiite, feignant d'être fort étonné de toutes les nouveautés qu'il apprenait, s'écria alors: "Eh bien! si tout ce que vous dites est vrai, tous ces saints dont vous voulez nous imposer les opinions comme lois, ont vécu si longtemps après notre prophète qu'ils n'ont pas dû en savoir plus long au sujet de ce qu'il a ordonné ou défendu que nous-mêmes, Messieurs, quand nous avons bien

étudié." Cela dit, il se leva et s'en alla; mais le sultan s'empressa de le faire revenir pour lui demander s'il était d'avis qu'il pût reprendre sa femme sans qu'elle eût au préalable été mariée à un autre. "Si," répondit le chiite, "aucune autorité plus imposante que l'opinion de ces saints de fraîche date ne s'y oppose, je ne puis y voir de péché." Le sultan, tout ravi de cette décision, la suivit et se fit chiite.

Les chiites formulent des accusations de tout genre contre les quatre imâms des orthodoxes, surtout contre Abou-Hanîfa, dont la doctrine est la plus libérale, et contre Ibn-Hanbal, qui se fait de Dieu l'idée la plus grossière. C'est ainsi qu'ils prétendent que le premier de ces docteurs s'est écarté du sens clair du Koran en permettant de boire le vin pourvu que son alcool se soit un peu évaporé à la suite d'une cuisson et d'user du *nabîdz*, espèce de vin qui se prépare avec des dattes ou des raisins secs. Quant aux hanbalites, disent les chiites, ils décrivent Dieu comme un être qui a les cheveux bouclés, qui est immatériel depuis la tête jusqu'à la poitrine et qui se compose à partir de là d'une substance molle. On tire d'un ouvrage hanbalite le passage que voici: "Le Tout-Puissant avait un jour mal aux yeux, et quand les anges lui en demandèrent la cause, il répondit que c'était une inflammation provenant de l'abondance des larmes qu'il avait versées lors du déluge." Jusqu'à

quel point ces accusations et une foule d'autres du même genre que formulent les chiites sont-elles fondées? C'est ce que nous ne pouvons pas décider, parce que les livres des hanbalites, dont la secte jadis très-nombreuse, surtout à Bagdad, est actuellement presque éteinte, sont extrêmement rares en Europe. Il se peut que les chiites, s'inspirant de leur haine pour les hanbalites, qui étaient leurs plus cruels ennemis et qui les représentaient comme des infidèles, leur aient faussement attribué des opinions scandaleuses qui étaient plutôt celles de sectes hérétiques. Je n'oserais toutefois pas l'affirmer positivement, car, d'après un ancien historien très-digne de foi[1], qui n'était pas chiite, le calife ar-Râdhî leur aurait, dès la première moitié déjà du Xe siècle, adressé les reproches suivants dans une proclamation: "Vous devriez rougir d'oser prétendre que votre laid et sale visage ressemble à celui du maître des mondes et votre vêtement malpropre au sien; vous devriez rougir de parler de mains, de doigts, de pieds, de sandales brodées au fil d'or, de cheveux crépus, et de dire qu'il monte au ciel et qu'il descend sur la terre!"

Les chiites reprochent, en outre, aux quatre imâms des orthodoxes d'avoir modifié les rites de la prière dans le seul but d'introduire des coutu-

---

1) Ibn-al-Athîr, VIII, p. 230 éd. Tornberg.

mes qui fussent en opposition avec les leurs et de s'être écartés sur d'autres points encore des prescriptions de la tradition. Pour tous ces motifs ils éprouvent du dégoût et de l'horreur pour les noms d'Abou-Hanîfa, de Mâlik, d'ach-Châfiî et d'Ibn-Hanbal et ils regardent tous ceux qui les suivent comme d'abominables hérétiques.

Aussi les usages des chiites s'éloignent-ils sous différents rapports de ceux des orthodoxes. Ils n'ont pas l'habitude d'aller en pèlerinage en Arabie et ils ne peuvent guère l'avoir, car, à Médine, il leur faut montrer du respect pour Abou-Bekr et Omar, qui sont enterrés dans la mosquée de cette ville. Ce n'est pas qu'il ne leur soit pas permis de le faire: en effet, leur doctrine, qui, on ne doit pas l'oublier, est celle d'une secte longtemps opprimée et persécutée, les autorise à dissimuler leurs croyances en cas de danger et même à faire temporairement une profession de foi qui n'est pas la leur: mais c'est là une concession qui révolte leur orgueil; bénir Abou-Bekr et Omar est chose plus grave pour eux que ne le serait pour un protestant pur l'obligation de baiser la mule du pape. Les traitements qu'ils ont à subir en Arabie ne sont non plus rien moins qu'agréables. Il y a quelques années, le voyageur Burton en vit environ douze cents à Médine, où ils étaient arrivés en compagnie de la caravane du pèlerinage. "Les portiers," dit-il, "les arrêtaient en jurant quand ils voulaient

entrer dans la mosquée et exigeaient de chacun d'eux cinq piastres, alors que d'autres musulmans peuvent y pénétrer librement. Les malheureux! Ils avaient perdu tous leurs grands airs de Chirâz; leurs moustaches pendaient pitoyablement; ils n'osaient regarder personne en face et aucun d'eux ne portait plus sa coiffure avec un peu d'élégance. Chaque fois qu'un Adjamî, quel que fût son rang, se trouvait sur le passage d'un Arabe ou d'un Turc, on le poussait rudement de côté en marmottant des injures assez haut pour qu'elles fussent entendues de tous les assistants. Tous les regards les suivaient quand ils accomplissaient les cérémonies du *ziyâra*, surtout lorsqu'ils s'approchaient des tombes d'Abou-Bekr et d'Omar (que tout chiite est obligé de souiller, s'il le peut) et de l'endroit où l'on pense que Fatime se trouve enterrée. Arrivés là, ils formaient des groupes, après avoir prié devant la fenêtre du prophète; l'un d'eux donnait lecture du récit pathétique de la vie, des malheurs et de la triste mort de Fatime et les autres l'écoutaient avec une attention haletante. Leur émotion devenait parfois trop forte pour qu'ils pussent la contenir. "O Fâtime! Victime infortunée! Hélas!" Telles étaient les exclamations qui, malgré le danger, s'échappaient involontairement de leurs lèvres; des larmes coulaient le long de leurs joues barbues et des sanglots soulevaient leurs poitrines musculeuses. C'était un étrange spectacle de voir tantôt

ces rudes compagnons — peut-être des montagnards ou de farouches Ilât des plaines — pleurer silencieusement comme des enfants, et tantôt encore de leur entendre pousser des cris perçants comme ceux des hystériques, sans qu'ils se souciassent aucunement de cacher cette douleur si grossière, si repoussante et, à la fois, si vraie et si réelle que je ne savais qu'en penser. Et puis ces regards sataniques quand ils passaient près de la tombe de cet Omar abhorré ou qu'ils faisaient semblant d'y prier! Avec quels blasphèmes leurs cœurs ne démentent-ils pas leurs bouches pleines de bénédictions! Comme, dans leur for intérieur, ils proclàment Fîrouz [1] saint et comme ils prient pour son salut en présence même de la tombe de l'homme qu'il a assassiné! Mais les bâtons et les pierres, souvent aussi les couteaux et les sabres, leur ont appris l'art si difficile de contenir leurs passions. Et ce n'est qu'en fronçant les sourcils avec fureur, en roulant méchamment les yeux et en contractant les muscles de la bouche qu'ils trahissent la violente tempête qui fait rage dans leur âme. D'ordinaire ils savent aussi s'arranger pour soulager un peu leur colère par des paroles. "Fais des vœux pour Omar, porc!" s'écrie quelque Médinois fanatique en passant près de l'hérétique. Mais le Persan ne sait que peu d'arabe; il feint du moins

1) C'est le Persan qui tua Omar dans la mosquée.

de n'en pas connaître grand'chose et au lieu de dire: "*Çallâ Allâho alaïhi!*" (que Dieu le bénisse), il emploie une construction vicieuse, et dit innocemment: "*Çallâho Allâho!*" (que Dieu le rôtisse).[1] J'ai entendu raconter qu'un Persan a été battu à mort parce qu'au lieu de dire: "Paix sur toi, ô Omar!" il s'obstinait à répéter: "Paix sur toi, ô Homar (âne)!"

Au lieu donc de faire des pèlerinages en Arabie, les Persans aiment mieux aller visiter les tombes de leurs propres saints, celles d'Alî et de ses deux fils Hasan et Hosaïn. Il est vrai qu'elles se trouvent aussi sur le territoire de la Turquie, dans le pachalik de Bagdad; mais les Turcs les regardent, pour ainsi dire, comme la propriété des Persans et rien ne vient les y troubler dans leurs dévotions. La ville d'Imâm-Alî ou Mechhed-Alî[2], où est enterré Alî, s'élève dans l'une des plaines les plus arides de l'Asie; mais la mosquée que les Persans ont construite sur la tombe du gendre du prophète et dont les minarets et les toits à coupole sont couverts de cuivre doré est de la plus grande magnificence. Imâm-Hosaïn ou Mechhed-Hosaïn, dans la plaine de Kerbelâ, est

---

1) Notamment en enfer. Pour plus de clarté, j'ai paraphrasé et complété les paroles de Burton, parce qu'il ne donne pas les termes arabes et qu'il n'explique pas le jeu de mots.

2) Le mot de *mechhed* signifie *locus martyrii*, *l'endroit où un martyr est mort ou a été enterré.*

une ville considérable et peuplée, qu'entourent de superbes jardins et des bosquets ravissants; c'est un lieu d'asile pour les malfaiteurs persans et turcs. Les plaques de cuivre doré qui, là aussi, couvrent les minarets et les toits à coupole de la mosquée ont coûté cinq millions de piastres et il y a longtemps qu'on a fait disparaître les traces des dévastations que les wahhâbites y avaient exercées [1]. Les riches achètent à des prix exorbitants le privilége d'être enterrés tout près du tombeau du saint; la terre elle-même trouve dans les pèlerins d'avides acheteurs, car elle possède des vertus miraculeuses, tout comme les cailloux de San Pietro (in Montorio) à Rome. Les Persans ont aussi dans leur propre pays un endroit où ils se rendent en foule en pèlerinage: c'est le tombeau de l'imâm Rizâ à Mechhed, capitale du Khorâsân, et ce sont précisément ces pèlerinages que, pour des motifs faciles à comprendre, les châhs de Perse encouragent et favorisent le plus. Rizâ, l'un des douze imâms, a eu une triste fin, comme la plupart de ceux de sa race. Le calife abbâside al-Mamoun, voulant amener une réconciliation entre sa propre famille et celle des Alides, lui avait donné sa fille en mariage et l'avait désigné pour lui

1) Les wahhâbites avaient d'abord cru que les plaques de cuivre doré étaient en or massif et s'étaient mis à les enlever; mais quand ils s'aperçurent de leur erreur, ils crurent pouvoir mieux employer leur temps et cessèrent de détruire le toit.

succéder; mais il avait ainsi irrité le parti arabe contre lui. Un soulèvement éclata et bientôt le calife comprit que s'il maintenait sa politique de réconciliation, l'Irâk, la Syrie, la Mésopotamie et toutes les provinces occidentales de l'empire feraient défection et qu'il ne serait plus alors lui-même que l'esclave des Persans. En conséquence, il se hâta de se débarrasser de cet héritier présomptif devenu si gênant en lui faisant servir de beaux raisins empoisonnés. L'espoir que les Persans avaient nourri de voir monter sur le trône leurs Alides bien-aimés s'était donc évanoui et il était naturel que la victime de la perfidie d'al-Mamoun devînt pour eux un saint; il ne paraît pas toutefois que les grands honneurs qu'on rend actuellement à sa tombe soient anciens; ils ne datent, semble-t-il, que du temps des Céféwides. La ville de Mechhed fut bâtie sous leur règne; elle est peu peuplée, quoique fort étendue, et les Ouzbeks et les Afghans l'ont ravagée plusieurs fois; mais le mausolée de Rizâ, qui se compose d'une suite de toits à coupoles et de minarets, est de la plus grande magnificence; à l'intérieur, tout est couvert d'or et de pierres précieuses. Sept cents serviteurs y sont attachés; une foule de cierges y brûlent continuellement et il y a beaucoup de nobles Persans qui paient fort cher la faveur d'obtenir dans le voisinage une place pour y dormir de leur dernier sommeil.

Les Persans ont, en outre, un grand nombre de saints de moindre importance, aux tombeaux desquels ils font des pèlerinages. Chaque village a le sien, de même qu'en Turquie; presque tous étaient des *imâmzâdèh* on descendants des imâms (*chérifs* en arabe). Ce sont surtout les régions situées au sud de la mer Caspienne qui renferment des tombeaux de saints en quantité; ils sont si nombreux dans les forêts du Ghîlân que les habitants du Mazenderân ont dans leur patois le proverbe suivant: "Les Ghîlânois, sous chacun de leurs grands arbres, ont le tombeau d'un santon." C'est un grand privilége que de vivre dans les villes saintes, telles que Koum, où est enterrée la sœur de Rizâ, ou dans les villages saints, comme Imâmzâdèh-Ismaël près de Chîrâz: on y est, en effet, exempt d'impositions et dispensé du service militaire.

Les chiites diffèrent des orthodoxes en un grand nombre de leurs usages religieux: ils font leurs ablutions autrement, ne tiennent pas les mains comme eux quand ils prient et ont encore plusieurs fêtes outre celles que les orthodoxes célèbrent aussi. Celle du Moharram en est la principale et la plus remarquable: elle est ainsi nommée parce qu'on la célèbre pendant les dix premiers jours du mois de Moharram, qui ouvre l'année.

C'est une commémoration annuelle de la mort

de Hosaïn, le martyr préféré de la Perse, et, par suite, une fête funéraire. Le premier jour, les rues sont désertes; chacun reste dans sa maison et s'y livre au deuil avec sa famille. On se refuse tout plaisir et tout luxe. Au lieu de coussins moelleux et de matelas ouatés, ce sont des tapis de l'espèce la plus grossière qui couvrent le sol; il n'y a pas de plats recherchés sur la table: on n'y sert que du pain d'orge, du riz et des pois; on se dépouille de toute parure. Tels sont, pendant toute la durée de la fête, les signes extérieurs de l'humilité et du deuil.

Le second jour, les rues s'animent de nouveau; mais on ne rencontre que des gens qui se rendent en procession aux monuments de Hasan et de Hosaïn. Ces monuments ont la forme du mausolée de Hosaïn à Imâm-Hosaïn; ils se trouvent ou bien dans *l'imâm-bâra* ou dans la maison de quelque riche. *L'imâm-bâra* est une magnifique construction, dressée exprès pour la fête du Moharram; toute famille considérable a le sien, dont elle fait souvent le lieu de sépulture du chef de la famille.

Le service funèbre qui se célèbre pendant la fête du Moharram produit une vive impression. Les milliers de cierges qui scintillent, l'or et la broderie qui s'étalent partout, les drapeaux bariolés, les longues files d'hommes barbus qui sont coiffés de turbans et dont les visages brunis sont

rendus méconnaissables par la douleur, tout contribue à former un spectacle magique et vraiment oriental. Il y a service funèbre deux fois par jour. La foule se porte surtout à celui du soir. Vis-à-vis du monument s'élève une place un peu plus haute; le prêtre vient l'occuper pour rappeler dans une allocution solennelle la mort des deux imâms. De temps à autre il sanglote tout haut; les assistants sont profondément touchés; des larmes brillent dans les yeux des uns; d'autres poussent de profonds soupirs. Enfin l'assemblée tout entière, comme si la douleur se faisait involontairement jour, prononce les noms de Hasan et de Hosaïn; en même temps tout le monde se frappe la poitrine. On articule ces noms doucement d'abord, puis de plus en plus fort, jusqu'à ce que tout le bâtiment retentisse de cris passionnés. Au bout de dix minutes, il se fait un silence général. On offre alors des rafraîchissements; il y a même des personnes privilégiées qui peuvent fumer. Après cet entr'acte, le service reprend; il se termine par des chants de deuil et l'assemblée se sépare en invoquant les imâms et en maudissant les califes usurpateurs.

Le cinquième jour de la fête mérite également d'être remarqué. Le voyageur Knighton raconte comment il se célèbre dans la ville hindoue de Lucknow, dont la population prétend avoir en sa possession le pommeau de métal de la bannière de

Hosaïn. Ce jour donc, on va, en procession solennelle et pompeuse, porter les bannières qu'on emploie à cette occasion au bâtiment appelé *Dergâh*, où se conserve ce pommeau et sur le toit plat duquel on l'expose alors au bout d'une perche. D'abord, dit Knighton, on vit s'avancer six ou huit éléphants harnachés d'argent, dont les cavaliers tenaient des drapeaux qu'on devait consacrer; venaient ensuite les principales personnes chargées de porter le deuil, munies d'un drap noir, sur lequel se trouvaient deux épées pendues à un arc retourné; puis le roi lui-même avec les princes. Suivait un beau cheval arabe de combat tout blanc, appelé Doldol d'après le nom de celui que montait Hosaïn quand il fut tué; ses pattes et ses flancs semblaient couverts de flèches; un turban comme les Arabes en portent pendait à la selle avec l'arc et le carquois; la couverture ornée d'une exquise broderie formait un agréable contraste avec la robe de l'animal, blanche comme la neige; le harnais était d'or massif. Près du cheval marchaient des serviteurs magnifiquement vêtus, tenant des éventails faits de queues du bœuf du Tibet. Puis on voyait des troupes de domestiques du roi, des gardes à cheval et, enfin, la foule. On faisait passer les bannières à travers le Dergâh et on les tenait au-dessus du pommeau sacré: c'est en cela que consiste la consécration. La cérémonie dure toute la journée, car il arrive sans cesse de nouvelles troupes

de gens; on assure que, d'ordinaire, on consacre 50,000 bannières.

Il est assez étonnant que la fête du Moharram, qui est une cérémonie funéraire, soit en même temps une fête nuptiale. Cette dernière a lieu le septième jour, en commémoration du mariage de la fille préférée de Hosaïn avec son cousin Kâsim, qui s'est célébré le jour même où Hosaïn périt à Kerbelâ. Le cortége se rend la nuit à l'imâmbâra, qu'on orne avec plus de splendeur encore pour la circonstance. Il y a grande affluence dès le commencement de la soirée; la foule des curieux veut voir les splendides préparatifs et ne songe à s'en retourner qu'au moment où des coups de fusil annoncent l'approche de la procession. Mais même alors elle tarde encore et les gardiens doivent la chasser du temple à coups de bâton et de fouet.

Pendant qu'on ferme les portes et qu'on rétablit le silence, le cortége s'est approché. En tête, au milieu de files d'hommes armés, on porte les cadeaux de noces. Des domestiques richement vêtus ont en main des plateaux d'argent couverts de mets sucrés, de fruits secs, de beaux bouquets et de couronnes de jasmin. En même temps on allume des feux d'artifice. Aux cadeaux succède la voiture nuptiale, qui est souvent entièrement couverte d'argent et qu'accompagnent des porteurs de flambeaux; vient ensuite une troupe de musiciens avec le reste de la procession. On fait le tour

de la salle en poussant des cris de joie et on dépose les cadeaux près du monument funéraire.

A peine le splendide cortége nuptial a-t-il fait le tour de l'imâm-bâra qu'un autre, qui contraste fortement avec le premier, s'approche; les individus qui le composent sont en habits de deuil et tiennent leurs regards fixés sur le sol. Le mariage et la mort de Kâsim avaient eu lieu le même jour, car il est tombé à Kerbelâ aux côtés de Hosaïn, et c'est pour cette raison que les obsèques succèdent immédiatement à la fête nuptiale. On porte sur une civière une reproduction de la tombe où repose le fiancé mort; des gens éplorés l'entourent. En différents endroits la civière est suivie d'un cheval chargé du turban brodé de Kâsim, de son sabre, de son arc et de ses flèches; au-dessus du cheval on tient un parasol royal et un magnifique *âftâbî* ou symbole du soleil.

Après que le convoi funèbre a également fait le tour de la salle, les obsèques ordinaires commencent; mais dans l'entrefaite, à quelque distance, a lieu sur la place une autre partie de la cérémonie qui est beaucoup mieux du goût de la populace. Une foule inquiète et bruyante composée d'individus des deux sexes et de tout âge s'y trouve réunie; elle attend les distributions d'argent qui accompagnent d'ordinaire les noces. Des domestiques qu'on emploie à cet effet jettent au peuple une grande quantité de piécettes d'argent. C'est l'habi-

tude des musulmans d'être généreux en pareille occurrence et de ne pas regarder aux frais. Knighton assure, quelque incroyable que la chose puisse paraître, que dans une fête de ce genre un nabab de Lucknow a dépensé 7,200,000 francs en aumônes, en draperies, en harnais d'éléphants et de chevaux, etc. Ce qui a servi une fois ne peut plus être employé; à la fin d'une fête, tout est distribué aux pauvres, de sorte que la populace a ses bonnes raisons pour voir avec grand enthousiasme la fête du Moharram.

Mais toutes les cérémonies que nous venons de décrire ne sont rien en comparaison de ce qui vient les terminer. La mort de Hosaïn célébrée, il reste les obsèques et l'enterrement. On fait de grands préparatifs pour les obsèques. Quant à l'enterrement, il y a des siècles que dans toutes les grandes villes on réserve à cet effet en dehors de l'enceinte des murailles une plaine qui ressemble de tout point à celle de Kerbelâ. Comme Hosaïn est mort au champ de l'honneur, on s'efforce de donner à la cérémonie un caractère guerrier; on fait flotter des drapeaux, on tire des coups de fusil et de pistolet, on entrechoque des boucliers. Voici l'ordre du cortége: d'abord les drapeaux consacrés, qu'agitent d'ordinaire des hommes montés sur des éléphants; puis, une troupe de musiciens qui chantent des airs funèbres sans beaucoup d'harmonie; ensuite celui qui porte l'épée et qui a à sa

droite et à sa gauche des gens pourvus de perches noires auxquelles flottent de petits drapeaux de soie noire; puis Doldol, que deux domestiques conduisent par la bride; un troisième précède et porte le symbole du soleil; un autre tient le parasol royal au-dessus du coursier. Ce groupe est entouré de domestiques armés de bâtons d'or et d'argent; d'autres suivent avec de petits drapeaux verts triangulaires. La cotte de mailles de Hosaïn, son turban, etc., sont attachés à la selle. Puis viennent des gens qui agitent des encensoirs; suit le prêtre qui doit faire l'oraison funèbre, accompagné de grandes masses de personnes en deuil, marchant pieds nus et la tête couverte de paille et de poussière. Enfin on voit le monument funéraire, accompagné de la voiture où est censé se trouver le cadavre de la fiancée de Kâsim, des plateaux avec les cadeaux de noce, puis des chameaux et des éléphants harnachés comme pour la bataille. D'autres éléphants chargés de pain et d'argent à distribuer ferment la marche. Le long de toute la file on ne cesse de tirer et, de temps en temps, le cri de "Hasan, Hosaïn" s'élève des masses épaisses des spectateurs. Quand on a ainsi atteint la plaine destinée à l'enterrement, on descend, dans l'ouverture creusée à cet effet, le monument avec tous ses accessoires, tels que des fruits, des fleurs, des parfums et d'autres cadeaux précieux.

Les représentations théâtrales qui, aussi bien en Perse que dans l'Inde, ont lieu chaque soir à l'occasion de la fête du Moharram, sont également fort remarquables. L'art dramatique est très-ancien en Perse et semble avoir déjà existé avant la conquête du pays par Alexandre le Grand. Le répertoire comprend des farces et des *tazias* (mot-à-mot: des consolations), c'est-à-dire des drames qui sont empruntés à l'histoire sacrée des petits-fils de Mahomet et qui rappellent parfois les tragédies grecques ou les mystères de notre moyen âge. Ils ont acquis à la cour des Céféwides ce degré de perfection que nous leur trouvons aujourd'hui et sont devenus très-populaires parmi toutes les classes de la société persane, malgré l'opposition de quelques mollâs puritains qui les regardent comme contraires au respect dû aux imâms, parce qu'on fait représenter ces saints personnages par des acteurs.

Tout le monde peut assister à ces représentations sans avoir besoin de rien payer. L'un ou l'autre grand seigneur prend tous les frais à sa charge; il paie le poète et les acteurs, veille à les loger et les traite splendidement; car c'est une œuvre méritoire aux yeux des Persans que de procurer au peuple une représentation théâtrale; on gagne ainsi des indulgences, on édifie le public. A ces pieux motifs se mêlent souvent des considérations moins élevées: les hommes riches

augmentent par ce moyen leur influence religieuse et politique sur le peuple; ils trouvent ainsi l'occasion de satisfaire leur vanité en étalant leurs bijoux, leurs étoffes précieuses et leur vaisselle magnifique; ce qu'on voit sur la scène a d'ordinaire une valeur de beaucoup de millions, de sorte que les pompes du grand opéra de Paris ne paraîtraient aux habitants de Téhéran que clinquant et guenilles.

Les représentations ont toujours lieu en plein air, dans les caravansérails, sur les places publiques, dans les cours des mosquées ou des palais des riches propriétaires; d'énormes pièces de toile protégent les spectateurs contre le soleil et la pluie. Les galeries et les fenêtres des maisons qui donnent sur la place sont réservées pour la noblesse. Par terre, le plus souvent dans un compartiment séparé, vont s'asseoir les femmes; elles se placent sur de petits bancs, que chacune doit apporter avec elle; plus loin se trouvent les hommes assis à la manière persane, c'est-à-dire accroupis sur leurs genoux. On offre continuellement des rafraîchissements de toute espèce.

Le spectacle commence par l'entrée du *rouzekhân* ou diseur de prologue, accompagné d'une demi-douzaine d'enfants de chœur. Si c'est un descendant des imâms, comme cela arrive ordinairement, il porte un turban vert et une ceinture de

la même couleur[1]. Si c'est un simple mollâ (prêtre), il est coiffé du turban blanc et vêtu à la manière des prêtres du pays. Le rouzekhân entre et s'assied dans la chaire; il réfléchit pendant quelques minutes, regarde vers le ciel, pousse un soupir; ses yeux se remplissent de larmes et il dit en sanglotant:

"O mes frères, ô mes sœurs, donnez vos cœurs, affligez-vous et pleurez de chaudes larmes! N'oubliez pas que la méditation sur les malheurs de la famille du prophète (Dieu le bénisse!) nous ouvre un chemin qui conduit à la porte du paradis. Sachez qu'un jour, d'après la tradition sainte, l'illustre Fatime, en peignant la chevelure de son fils chéri, l'imâm Hosaïn, vit dans le peigne un cheveu arraché par mégarde, et fondit en larmes. Ah! mes frères et sœurs, faites-y attention, prêtez oreilles et cœurs à ce que je viens de vous dire, toute insignifiante que puisse paraître cette circonstance. Un seul cheveu! La plus chaste des femmes, en le voyant..."

(Ici le rouzekhân se met à pleurer).

"... engagé entre les dents du peigne, fondit en larmes. Hélas! malheur des malheurs! arrachez vos chevelures, tordez vos mains, frappez vos poitrines! La voix me manque, la douleur me tue..."

---

1) Le vert est dans tout l'Orient la couleur des descendants d'Alî.

(Ici le rouzekhân, avec un geste de désespoir, jette par terre son turban, déchire du haut en bas sa tunique et se prend à se tirailler la barbe. Presque tous les spectateurs l'imitent. Les sanglots deviennent de plus en plus bruyants et finissent par un cri affreux).

"... Un seul cheveu! Jugez donc quelle était l'amertume de sa douleur maternelle, lorsque, du haut de son séjour paradisien, Fatime vit cette même tête chérie de son fils tranchée!..."

(Ici les vociférations et les sanglots des spectateurs couvrent la voix du rouzekhân).

"C'est bien, mes ouailles; un tribut de larmes; c'est ça, c'est juste, Dieu vous en bénisse! Faites vos cœurs se fondre en larmes, comme un morceau de sucre se dissout dans de l'eau, à l'idée de ce qu'a dû souffrir l'illustre fille du prophète en voyant la tête de l'imâm Hosaïn sur la pointe d'une lance des mécréants!"

L'allocution du rouzekhân dure parfois au delà d'une heure; il varie son thème de toutes les façons; son accent, ses gestes, son exemple en disent plus que ses paroles. La douleur des spectateurs est généralement aussi sincère que bruyante; mais tous les rouzekhâns ne réussissent pas à l'éveiller et quand cela arrive, il y en a qui se fâchent et qui accablent le public d'injures; d'autres ont recours à des mesures plus douces. "Chers assistants," disent-ils, "faites semblant de pleu-

rer, si vous avez le malheur d'être endurcis dans le péché au point de ne pas pouvoir pleurer sincèrement."

Après une courte pause la pièce commence. Il n'y faut pas chercher d'intrigue compliquée; la tazia s'en tient au récit consacré, allant droit à son unique but d'attendrir les spectateurs pour les malheurs de leur saint, et d'inspirer de la haine contre ceux qui en ont été les auteurs. Et cependant elle produit un effet prodigieux, car elle fait vibrer certaines cordes dans le cœur du chiite et y éveille des sentiments qui lui sont chers et saints par-dessus tout. Le sujet lui est connu; mais il ne demande pas de nouvelles inventions et, pourvu que les vers soient beaux, il reverra cent fois la même pièce sans ennui. Dans nos pays du nord, on a de la peine à se faire une idée de la grande attention et de la passion avec lesquelles l'Oriental écoute ses tazias: il est vrai qu'elles ont parfois de belles scènes, que les maîtres mêmes de l'art dramatique ne rougiraient pas d'avoir écrites; mais, à nos yeux, elles ont surtout de la valeur comme manifestation de l'esprit religieux. Pour nous, le "Couvent des chrétiens", considéré au point de vue de l'art, blesserait notre goût, car il représente les choses trop crûment et rappelle par là les productions de l'école romantique française; mais le chiite en juge autrement; ce drame qui est, pour ainsi dire, l'apothéose de

sa foi, le touche et l'émeut plus que tout autre; c'est sa pièce de prédilection.

Le théâtre représente un désert aride au plus fort de la chaleur de l'été. Hosaïn est mort; sa famille est emmenée prisonnière par les soldats de Yézid. Le cortége, monté sur des chevaux et des chameaux, apparaît sur la scène. Les captifs chantent leur malheureux sort (car cette partie-là doit se chanter). Leurs bourreaux sont inexorables.

Ibn-Sad (le général). Soldats, camarades, notre étape d'aujourd'hui est encore loin et les rayons du soleil sont insupportables. Il sera prudent de descendre ici de nos montures, de boire de l'eau fraîche et de nous reposer un peu. Faites dresser vos tentes; nous bivouaquerons ici toute la nuit.

Chamir (le commandant en second, meurtrier de Hosaïn). Nous t'obéissons, ô émir! Halte-là, soldats! Dressez vos tentes et faites votre sieste. Quant à ces prisonniers, point de pitié; qu'ils restent sans aucun abri, exposés au soleil.

Zaïn-al-âbidîn (fils de Hosaïn, encore enfant). Hélas, ma tante, je n'en puis plus! Une fièvre brûlante me consume! Ne peux-tu donc rien y faire, tante, chère tante?

Zaïnab (sœur de Hosaïn). Que pourrais-je faire pour toi, cher enfant? Mets ta confiance en Dieu, prie: cela te soulagera.

Sekîna (fille de Hosaïn, encore enfant). Tante, j'étouffe de chaleur et de soif; n'y aurait-il donc pas quelques gouttes d'eau dans ce désert?

Zaïnab. Viens, repose-toi sur ma poitrine, mon enfant! Essuie tes larmes, je ne peux les voir couler. Hélas! Je n'ai pas d'autre eau à t'offrir que de l'eau de mes yeux.

Sekîna. Quelle soif! Que ne donnerais-je pas pour une goutte d'eau! O tante, quand mon père allait se rendre à la place de son martyre, avec combien de larmes et de prières il me confia à tes soins! Père chéri! Il est parti et je n'ai que toi; oh! je t'en supplie, donne-moi donc quelque chose à boire!

Zaïnab. Malheureuse enfant! Je ne puis te voir souffrir ainsi. Pour toi je ferai ce que je ne ferais pour personne d'autre: je vais m'humilier, j'irai trouver Ibn-Sad. Dieu ne nous abandonnera pas, il nous donnera de l'eau et de l'ombre.

(Elle entre sous la tente d'Ibn-Sad).

Ecoute-moi, Ibn-Sad! Respecte, du moins pour un instant, les droits sacrés de Mahomet! Nous sommes ses descendants. Tu n'es donc pas Arabe, toi; car où sont tes sentiments d'honneur, de loyauté? Mais montre maintenant que tu es Arabe, use de bienveillance à notre égard.

Ibn-Sad (ironiquement). Que me demandes-tu donc, noble Zaïnab? Qu'est-ce qui me procure l'honneur de la visite d'une princesse? Fais-moi

savoir le service qu'il me serait possible de te rendre! Dis-moi ce dont tu aurais besoin.

Zaïnab. Ce que je veux, c'est que tu aies pitié de nous. Sans ombre, sans eau, exposés aux ardeurs du soleil, nous souffrons de la soif. Vois ces pauvres enfants en haillons; ils ont la fièvre, ils meurent. Laisse-toi fléchir par respect pour mon grand-père, le prophète.

Ibn-Sad. Sœur de l'imâm rebelle, apprends, de science certaine, que tu ne verras autre chose que de l'ignominie et de l'inimitié de ma part. Grille au soleil, hurle et pleure tout à ton aise!

Zaïnab. Maudit mécréant! Je ne te demande rien pour moi-même; seulement aie quelque compassion pour ces pauvres orphelins!

Ibn-Sad. Trêve de paroles! Sors de ma tente! Va t'asseoir au soleil! Voilà ta place!

Zaïnab s'éloigne le cœur brisé. — Un courrier arrive. Il annonce au général que des partisans de Hosaïn se trouvent dans les environs et qu'ils ont l'intention de tomber à l'improviste sur le camp pendant la nuit et de délivrer les prisonniers. Le général appelle Chamir et lui demande conseil. "Ne t'en soucie point, général," répond-il; "sur le revers de cette montagne-là se trouve un couvent de chrétiens fortifié; nous y passerons la nuit."

On arrive au couvent et on y est admis. Les

têtes des rebelles tués sont remises au prieur pour qu'il les garde.

Le prieur, ôtant la tête de Hosaïn de la lance. Grand Dieu! Cette belle tête me fait l'effet d'une tulipe fraîchement éclose. A qui pourrait-elle bien appartenir?

La tête de Hosaïn dit en arabe le passage suivant du Koran [1]: *Ne croyez pas que Dieu soit inattentif aux injustices des méchants.*

Le prieur. Ah! mon Dieu! Ai-je bien entendu? D'où provient cette voix, dont le timbre harmonieux fait résonner la terre et le ciel? Serait-ce un rêve? Mais je suis éveillé.

La tête de Hosaïn. *Ceux qui font le mal apprendront un jour quel sort leur est réservé* [2].

Le prieur. Frères, accourez, venez! Dites-moi, avez-vous entendu cette voix? Cette mélodie plaintive, d'où vient-elle? Du ciel?

Un moine. Non, vénérable prieur, elle vient de la bouche de cette tête tranchée. Les lèvres en remuent, elles nous expliquent le sens mystérieux de l'Evangile... Mais non, ce que j'entends, ce sont des versets du Koran.

Le prieur. Pour l'amour de Dieu, réponds-moi, tête! A l'âme de quel homme as-tu appartenu? Rose fanée, dans le jardin de qui t'-a-t'on cueillie?

1) Sourate 14, vs. 43.

2) Sourate 26, vs. 228.

La lumière du salut éternel rayonne de tes joues. Es-tu un miracle de Moïse ou de Jésus?

La tête. Je suis le martyr de Kerbelâ; mon nom est Hosaïn. La meilleure des femmes me donna naissance, mon père est Alî, mon grand-père, Mahomet. Ma patrie est la ville de Médine; mon lieu de repos, les sables de Kerbelâ.

Et voyez! Les voilà qui viennent tous, les prophètes et les prophétesses des temps antiques, les saints et les saintes femmes; voilà Fatime et Marie, les seules filles d'Eve qui n'aient jamais cessé d'être des vierges pures, même après avoir mis des fils au monde. Et, tous, ils ont une parole d'hommage et de pitié pour le martyr et beaucoup d'entr'eux maudissent aussi ses assassins. Le prieur ne peut résister à ce spectacle. "Exauce mon humble prière", s'écrie-t-il, "ô martyr tombé sous le fer des injustes! Je renonce à l'étole du prêtre chrétien; je me convertis à ta religion!" Et il prononce les paroles que la tête lui dit pour qu'il les répète: "Je confesse qu'il n'y a d'autre dieu qu'Allâh, que Mahomet est le prophète de Dieu, et Alî, l'ami de Dieu."

Pour le Persan un tel drame n'est pas de la poésie, mais de l'histoire; ce n'est pas une œuvre d'imagination, mais la réalité même. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend s'est passé ainsi et non autrement; rien n'y a été ajouté et on n'en a rien retranché. L'illusion est complète pour lui;

il ne pense pas qu'il ne fait qu'assister en spectateur à un drame: il voit se dérouler sous ses yeux ce qui est arrivé à douze siècles de là. Par suite aussi il y a des rôles, celui de Chamir, le meurtrier de Hosaïn, par exemple, qui exposent les acteurs à de grands dangers. Chodzko qui, pendant les onze ans de son séjour à Téhéran, a fait une étude spéciale des pièces de théâtre persanes et qui en a rapporté en Europe une riche collection, raconte qu'il a connu un acteur qui avait perdu l'œil gauche, y ayant reçu d'un spectateur un coup de pierre au moment où il se penchait pour trancher la tête du prince. Morier dit également que lors de son séjour à Téhéran, les spectateurs voyant représenter la mort de Hosaïn éprouvèrent le besoin de laisser leur indignation se faire jour; ils firent donc pleuvoir une grêle de pierres sur les acteurs qui avaient joué les rôles d'officiers et de soldats de Yézid et les chassèrent de la scène. "On nous a raconté", ajoute-t-il, "qu'il est si difficile de trouver des acteurs pour faire ces personnages, qu'on enrôla de force quelques prisonniers russes en qualité de soldats de l'armée de Yézid; après la catastrophe, ils disparurent aussi vite qu'ils le purent [1]." Maints spectateurs, non con-

1) Morier raconte aussi que l'acteur qui, dans un village voisin, jouait le rôle du meurtrier de Hosaïn, le prit tellement au sérieux qu'il trancha la tête à la personne qui remplissait celui du martyr.

tents de se meurtrir la poitrine avec de vigoureux coups de poing, se font des incisions au front avec leurs poignards. Il règne en général pendant tout le temps de la fête du Moharram une exaltation sauvage et fanatique. On rencontre toute la nuit dans les rues des troupes d'hommes nus jusqu'à la ceinture, agitant des massues en l'air, les têtes rasées ruisselant de sang et de sueur, s'écriant dans une extase frénétique: "ô Hasan, ô Hosaïn, rois des martyrs!" Dans l'Inde, où les chiites et les orthodoxes vivent côte-à-côte, ceux-là voient souvent dans les autres les meurtriers de leur saint et les attaquent avec fureur. Pour le gouvernement de l'Inde aussi c'est toujours un moment critique que celui de la célébration de la fête du Moharram; elle enflamme la haine ardente que les chiites portent à tous les infidèles et surtout aux chrétiens, et peut facilement devenir l'occasion d'un soulèvement contre les Anglais.

Elle est fort étrange à nos yeux, cette haine irréconciliable que les chiites ont pour les orthodoxes, car les deux partis ne sont pas en désaccord sur des points de foi théoriques d'importance; ils ne se séparent que sur des bagatelles et sur la manière dont ils envisagent l'histoire du septième siècle. Qu'importe de nos jours, pourrait-on croire, qu'Abou-Bekr et Omar et Othmân plutôt qu'Alî et Hasan et Hosaïn aient été les successeurs de

Mahomet, il y a de cela douze siècles? Ces temps-là sont bien loin de nous et le monde a bien changé depuis. Et ensuite combien est étrange ce respect sans bornes pour les imâms! Il existe chez tous, quelque différente que soit du reste la manière de voir de chacun. Jamais un Persan, quoi qu'il puisse croire ou rejeter dans son for intérieur, et si loin que sa manière de voir s'écarte de l'islamisme, n'aimera à entendre parler légèrement des imâms. "On peut sans grand inconvénient," disait-on au comte de Gobineau, "médire de tout dans notre pays et de tout le monde, sauf des imâms et de la femme de celui à qui l'on parle. Sur ces points seulement, on se créerait des inimitiés mortelles." C'est donc là un sentiment foncièrement national; et pourtant, qu'elle est étrange cette idolâtrie qu'on professe pour Hasan et Hosaïn! Hasan était un bon vivant, qui fut fort heureux de pouvoir vendre à Moâwia ses prétentions au califat en échange d'une pension extrêmement élevée; depuis lors il mena une vie agréable à Médine, retiré d'ordinaire dans son harem bien peuplé, et il mourut tranquillement de sa belle mort dans son lit; car l'opinion des Persans qu'il aurait été empoisonné par Moâwia est l'une de ces innombrables contre-vérités répandues pour jeter un jour odieux sur les Omaïades[1].

---

1) Voyez Weil, *Geschichte der Chalifen*, I, p. 267—269.

Quant à Hosaïn, l'historien impartial ne peut voir en lui qu'un aventurier ambitieux, qui s'est rendu coupable de parjure et de haute-trahison. Et pourtant il est facile d'expliquer le fanatisme des chiites, non toutefois par l'histoire des Alides, mais par celle de la Perse. La cause des Alides est devenue celle de la Perse subjuguée et, dans les malheurs de cette famille, les Persans voient ceux de leurs propres ancêtres. Par haine pour la domination arabe, ils ont pris parti pour les opprimés, les Alides; cette haine a survécu à tous les siècles, à tous les changements politiques; maintenant encore que la race arabe a depuis longtemps déjà disparu de la scène de l'histoire, elle est aussi ardente qu'au premier jour; elle a été transportée des Arabes à tous les autres peuples qui ont suivi leurs traces et qui ont hérité d'eux. L'abîme qui sépare les deux grandes sectes, les deux parties du monde musulman, est insurmontable et rien ne peut le combler; un non-musulman est, aux yeux du chiite, moins horrible qu'un orthodoxe, et, de même, pour celui-ci, le chiite est tout ce qu'il y a de plus affreux. D'après certains voyageurs du moins, les orthodoxes et les chiites n'ont rien à se reprocher sous le rapport de l'intolérance; Fraser surtout est de cet avis; les Turcs, selon lui, sont plus francs et plus violents, les Persans, plus faux. "L'un," dit-il, "c'est le lion qui saute sur sa proie et qui la tue d'un coup;

l'autre, c'est le tigre ou le serpent, qui rampe jusqu'à sa victime et, la saisissant au moment où elle n'est pas sur ses gardes, lui fait une morsure mortelle." C'est toutefois une question que de savoir si cette opinion est fondée. Toujours est-il que ce n'est pas celle de tout le monde et les jugements de l'espèce dépendent parfois uniquement des rencontres que le voyageur a faites, des personnes dont le hasard lui a fait faire connaissance, des endroits où il a longtemps séjourné. Fraser semble surtout se fonder sur ce qu'il a vu dans la ville sainte de Mechhed, qui, strictement, ne peut être visitée par "un infidèle franc." Le sentiment de la plupart des voyageurs est que les Persans, pris en général, sont plus tolérants que les orthodoxes. Il y a naturellement des exceptions à cette règle. D'abord la haine pour Omar est universelle et invincible. "Un jour," dit Malcolm, "je parlais d'Omar à un Persan très-intelligent et très-modéré, et je le louais comme le plus grand de tous les califes. Il ne me contredit pas et se borna à me répondre: "Tout ce que tu dis est vrai, mais, en fin de compte, ce n'était tout de même qu'un chien." Puis le fanatisme est plus grand dans la partie méridionale du royaume qu'au nord. Au sud, beaucoup de prêtres et même quelques laïcs considèrent encore les chrétiens comme une race impure. S'ils ont eu le malheur de toucher un chrétien, il n'y a qu'une immersion

complète du corps et des habits qui puisse leur rendre leur pureté primitive. “Dans le nord du royaume, par contre,” dit Ker-Porter, “de tels préjugés sont tellement inconnus qu'à de très-rares exceptions près, on n'y trouve aucun Persan qui refuserait de manger au même plat que vous”. Il semble aussi qu'il y a une différence notable entre la manière de voir du haut clergé et celle du clergé inférieur. Celui-là est rarement intolérant, à moins qu'il ne pense que les intérêts de la religion sont en danger; celui-ci, au contraire, aussi ignorant que présomptueux, se scandalise toujours de l'amitié que les Persans se plaisent à montrer à des étrangers d'une autre religion et de l'hospitalité qu'ils leur accordent. Et quant à ce qui concerne la masse de la population, celle de la campagne est extrêmement superstitieuse; elle pense, du moins dans plus d'une province, que tout homme peut obtenir par l'abstinence et par la persévérance à prier la vertu de faire des miracles; mais on est plus éclairé dans les villes; beaucoup de voyageurs sont d'avis qu'on y est plutôt musulman de nom que de fait. Les farces, que les Persans écoutent avec tant d'avidité, prouvent aussi fort peu de respect pour les choses saintes. Ketchel Pehlewân [1], le polichi-

---

1) Ce nom signifie *héros chauve*. La calvitie est son attribut distinctif, comme la bosse celui de Polichinelle. — Dans l'analyse de

nelle du théâtre persan, est un profond hypocrite, un Tartufe. Dans l'une des pièces dont il est le héros, il se présente chez un prêtre. Il a tous les dehors du plus pieux des musulmans; il ne fait que soupirer, prier et réciter des versets du Koran. Le prêtre se sent édifié en présence d'un tel visiteur. Ils se mettent à réciter ensemble le chapelet; ils prient avec ferveur. Ketchel Pehlewân parle théologie; il connaît la patristique musulmane et la tradition; il sait conter; il récite des légendes; il appuie de préférence sur les faits qui prouvent que les prêtres doivent avoir de bons revenus. Le prêtre est dans l'admiration. Mais ce n'est pas tout: Ketchel Pehlewân est poète, comme tout le monde l'est plus ou moins en Perse; il chante les délices réservées aux saints musulmans, le paradis avec ses repas splendides, ses boissons célestes et ses magnifiques houris. Le prêtre est ravi. Nos deux saints sentent déjà l'avant-goût du paradis; ils laissent tomber le rosaire et le Koran; ils dansent, ils trinquent, ils s'enivrent, ils tombent à terre. — On peut se demander s'il y a une scène en Europe où on tolérerait une satire aussi vive des prêtres, une raillerie aussi mordante à l'adresse de la religion de

---

cette farce, je suivrai, comme je l'ai fait pour les tazias, un travail fort remarquable d'Alexandre Chodzko (*Le théâtre en Perse*), publié dans la *Revue indépendante* du 25 juillet 1844.

l'état [1]. Mais il règne en Perse une grande liberté sous ce rapport; les classes élevées, tout en remplissant extérieurement leurs devoirs religieux, raisonnent sur la religion même avec une indépendance qui étonne fort les voyageurs européens. Dans une société mêlée, où figuraient quelques prêtres qui défendaient la sainteté des descendants de Mahomet, un Persan haut placé s'écria, à ce que raconte un témoin oculaire, le colonel Malcolm: "Tout cela est bel et bon et bien fait pour des imbéciles superstitieux, qui ne savent pas mieux; mais j'ai voyagé, j'ai lu et, plus d'une fois, j'ai rencontré un chien de Saiyid [2] et un ange de juif." Ces paroles provoquèrent une franche hilarité aux dépens du saint homme qui avait mis ce sujet sur le tapis. Fraser lui-même, et c'est encore le voyageur qui parle le plus de l'intolérance et du fanatisme des Persans, reconnaît qu'il y a beaucoup d'exceptions à ce qu'il regarde comme la règle. "Il est vrai", dit-il, "qu'un esprit de libre-examen et d'irréligion règne dans une forte mesure au sein de différentes classes de la société persane. J'en ai trouvé des exemples chez les nobles, chez les commerçants et chez les gens qui avaient beaucoup voyagé; j'ai

1) "Je doute que les tréteaux de Tabarin aient approché de cette liberté, et les plus virulents chapitres de Rabelais sont de l'eau de rose en comparaison". de Gobineau, *Trois ans en Asie*, p. 226.

2) Ou descendant de Mahomet.

même fait la connaissance de différents prêtres de grande réputation qu'on regardait seulement comme *tolérants* sous le rapport de la religion, mais qui, quand on avait su gagner leur confiance, n'hésitaient pas à déclarer qu'ils n'étaient aucunement attachés à leur culte. Les libres penseurs et ceux qui trouvent bon de s'écarter de la doctrine et des usages prescrits sont ordinairement appelés çoufîs ou derviches, et il est certain que cette espèce de fanatiques ne s'est pas seulement fortement accrue dans ces dernières années, mais qu'elle a beaucoup contribué à amener la victoire de ce scepticisme dont se plaignent les croyants. Ce serait toutefois abuser du nom que d'appeler tous les sceptiques çoufîs. Quelques-uns d'entr'eux, qui ont une intelligence au-dessus de l'ordinaire, en sont venus à rejeter une partie des doctrines les plus extravagantes de leur religion tout en continuant à se tenir à celles qu'ils regardent comme n'étant pas en opposition avec la raison; d'autres nient tout, sauf l'unité de Dieu, et quelques-uns vont si loin qu'ils ne croient pas à la vie future. De la sorte, il y a un nombre infini d'opinions et de sectes; mais le çoufisme comprend quelque chose de plus que tout cela; le çoufî n'est nullement un philosophe qui calcule et qui raisonne froidement; il tient bien plus de l'enthousiaste et du fanatique, plus encore que le véritable musulman; mais ce

qui l'anime est quelque chose de tout autre."

Ce passage de Fraser nous amène à parler des çoufîs persans de notre temps. C'est une incontestable vérité qu'avec leur attachement apparent pour l'islamisme et leur panthéisme du sentiment, ils ont porté à la religion des coups sensibles, plus que n'auraient jamais pu le faire les philosophes avec tous leurs raisonnements. Il ne faut donc pas s'étonner que le clergé persan leur ait déclaré la guerre. C'est surtout pendant la seconde moitié du siècle dernier que leurs craintes ont été vives. En 1777, sous le règne de Kérîm-Khân, qui passait, il est vrai, pour un croyant sincère, mais qui n'était d'ailleurs ni sévère pour lui-même, ni intolérant pour les autres, un célèbre çoufî, Mîr-Maçoum-Alî-Châh, vint de l'Inde à Chîrâz, où il compta bientôt plus de 30,000 partisans. Le clergé effrayé persuada à ce prince humain de bannir de sa capitale le docteur étranger; mais cette mesure n'eut d'autre résultat que d'augmenter encore la réputation du maître. Sous un autre règne, en 1782, il y eut une cruelle persécution: on coupa le nez et les oreilles aux principaux çoufîs et à quelques personnes qui ne l'étaient pas, car les soldats qui devaient procéder à l'exécution ne savaient pas distinguer les gens bien pensants des infidèles; sur l'instigation d'un grand-prêtre, le maître bien-aimé fut traitreusement assassiné par quelques fanatiques.

Toutes ces mesures n'ayant pas servi à grand'chose, tous les çoufîs furent chassés du royaume en 1797, mais toujours sans résultat. D'après Malcolm, on croyait au commencement de ce siècle en Perse que leur nombre s'y montait au chiffre de deux à trois cent mille personnes; mais il fait lui-même remarquer qu'il est impossible de l'évaluer et il y a des raisons de supposer qu'il est beaucoup plus élevé actuellement. On compte d'ailleurs parmi les çoufîs mêmes une vingtaine de sectes, qui portent des noms particuliers. On accuse quelques-unes d'entr'elles d'être très-immorales, ce qui ne doit pas étonner quand on songe à l'étroite parenté du mysticisme avec la sensualité. C'est ainsi qu'il y a, à ce qu'on dit, une secte qui prêche la communauté des femmes et des biens; une autre préfère à la vertu ce que le monde appelle vice; une troisième tient que jouir du moment présent est le bien suprême et ne croit pas à la vie future; une autre encore regarde l'amour charnel comme un pont qu'il faut traverser pour arriver à l'amour divin. Il est impossible de distinguer ce qu'il y a de vrai dans ces rapports, qui émanent des ennemis des çoufîs, c'est-à-dire des prêtres; toujours est-il que l'islamisme est complétement miné en Perse par le çoufisme. On ne doit toutefois pas s'imaginer que tous ceux qui de nos jours s'intitulent çoufîs sont encore ces panthéistes mystiques que nous avons décrits dans un précédent

chapitre. Cela n'est vrai que de la moindre partie des çoufîs; on a déjà pu le conclure des paroles de Fraser que nous avons citées tantôt, çoufî est devenu synonyme de libre penseur et de Gobineau nous l'atteste expressément. "Parmi les populations des villes," dit-il "tout homme appartenant à ce que nous appellerions la bourgeoisie, c'est-à-dire les employés du gouvernement, les marchands, les principaux artisans, peut être considéré comme çoufî; mais ces personnes n'acceptent de la doctrine des çoufîs que la liberté de se moquer du prophète. Quant à leur union avec Dieu et leur apothéose, ils l'ajournent. On doit comprendre par l'expression de çoufî ce que nous entendons nous-mêmes quand nous disons d'un homme qu'il a des opinions philosophiques. On indique par là que le personnage en question n'accepte aucune religion positive. Il se trouve des çoufîs qui admettent quelque chose de l'islamisme. Mahomet, suivant eux, est un personnage très-éminent, peut-être même a-t-il eu réellement des communications avec l'ange Gabriel; mais, en ce cas, il ne l'a pas toujours compris, et son livre n'est bon que sauf beaucoup de corrections." Les çoufîs ne sont jamais matérialistes; ils croient toujours à quelque chose de surnaturel, à de bons et de mauvais esprits, aux présages, à la sorcellerie. "J'ai vu", dit encore le même auteur, "des hommes extrêmement sévè-

res pour toutes les religions positives, et ils étaient couverts d'amulettes." Les Persans, il faut en prendre son parti, sont un peuple très-poétique et l'amour du merveilleux leur est inné. C'est ce qui peut expliquer aussi comment une des religions les plus étranges d'aujourd'hui a si facilement trouvé accueil chez eux. Je veux parler de la doctrine des *gens de la vérité* (*ehli hekk*), comme ils se qualifient eux-mêmes, et qui sont appelés Noçaïrîs par les Arabes et les Turcs et Alîilâhîya par les Persans. Elle n'est pas seulement étrangère à l'islamisme, mais elle lui est décidément hostile. En apparence, il est vrai, les *gens de la vérité* sont musulmans; mais ils vont aussi peu que possible à la mosquée, ne font la prière que quand il le faut absolument, regardent Mahomet comme un imposteur pur et simple et les chrétiens comme des demi-coreligionnaires, bien qu'en cela ils se trompent fort. Quelques-uns de leurs dogmes rappellent bien les anciennes sectes ismaéliennes et les çoufîs, mais leur système, tel que de Gobineau l'esquisse, est d'ailleurs tellement antimusulman, qu'il n'est pas nécessaire de l'exposer dans une histoire de l'islamisme. Nous ferons seulement remarquer, après cet auteur, que deux cinquièmes de la population de la Perse appartiennent à cette secte. En général de Gobineau éclaire l'islamisme de la Perse, pays qu'il a habité trois ans en qualité de secrétaire de légation,

d'un jour plus défavorable qu'aucun autre voyageur à ma connaissance. "Le clergé musulman de Perse", dit-il, "mérite, dans sa grande généralité, le mépris et la haine qu'il inspire à la nation. Par ce que j'ai vu, je crois cette déconsidération on ne peut plus méritée. On peut considérer comme une vérité hors de toute contestation que, sur vingt Persans qui ont toujours des paroles pieuses à la bouche, à peine un seul croit-il à ce qu'il dit." Il raconte aussi une scène étrange qui s'est passée pendant la dernière guerre que l'Angleterre a faite à la Perse. Le gouvernement de Téhéran donna l'ordre de prêcher la guerre sainte dans toutes les mosquées de l'empire. Cette résolution présenta cette particularité que l'idée première en vint, non d'un musulman, mais d'un Arménien catholique, qui avait dans l'esprit les exemples de Chamîl et d'Abd-el-Kader. Ce n'est qu'avec peine qu'on se décida. Plusieurs hommes d'état trouvaient mauvais et très-grave de soulever la basse population; d'autres considéraient l'emploi d'un tel procédé comme barbare ou ridicule; les plus avisés blâmaient la mesure comme inutile, ne croyant pas que la plus légère disposition à se surexciter dans l'intérêt de la foi existât parmi les masses. Néanmoins on finit pourtant par se décider. L'attitude du bazar était infiniment amusante. "On va prêcher la guerre sainte," disaient les marchands, "pour quoi faire? Pour empêcher

les Anglais de venir ici? Pourquoi ne viendraient-ils pas? En quoi sommes-nous intéressés à cela? Ils ont de l'argent, ils feront de la dépense, ils payeront comptant; où est le mal? Que ceux qui ne veulent pas d'eux aillent se battre. Qui les arrête? Mais qu'ils nous laissent en repos." La grande inquiétude était de voir la canaille s'armer et parcourir la ville. On imaginait déjà les boutiques et les maisons pillées, l'assassinat partout: mais une idée de religion, personne ne l'avait, tant s'en faut.

Quant à la populace, sur laquelle le gouvernement avait compté, la mesure la laissa indifférente. Avec une intelligence qui lui fit honneur, elle se rendit assez bien compte que si elle faisait mine de s'enthousiasmer, on la dirigerait immédiatement sur le théâtre de la guerre, mais que, dans aucun cas, on ne la laisserait piller. Elle se décida donc à rester absolument neutre.

Ce fut au milieu de ces dispositions peu belliqueuses que le jour marqué arriva. Dès le matin, par ordre suprême, le bazar fut fermé, et toute la population musulmane convoquée dans la mosquée royale. La foule qui s'y rassembla était grande. Une fois entré on ne pouvait plus sortir, grâce aux mesures prises. On veilla de même à ce que personne de ceux qui devaient être présents ne restât chez soi ou dans les rues.

La multitude, ainsi emprisonnée, prenait son

mal en patience, à la manière persane, c'est-à-dire avec force plaisanteries. Comme le premier ministre et les grands de l'empire devaient assister au sermon de la guerre sainte et qu'ils se faisaient attendre, un mollâ monta en chaire et fit une instruction préparatoire dans le seul but d'occuper l'assemblée. Il prit pour sujet l'utilité de la prière, et s'efforça de démontrer que la pratiquer beaucoup était le meilleur moyen de s'enrichir. C'était, avec ou sans intention, répondre aux préoccupations de l'auditoire, qui brûlait de s'en retourner à ses trafics. "Voulez-vous," s'écriait le mollâ, "devenir de gros marchands, acquérir de bonnes terres bien fertiles, avoir une existence opulente? multipliez sans vous lasser le nombre de vos oraisons; tout vous viendra par cette voie." Et là-dessus il racontait à profusion des traits de la vie des saints qui prouvaient, d'une manière irréfragable, que pour parvenir dans ce monde il fallait ne s'occuper que de l'autre.

Mais les habitants de Téhéran n'étaient pas ce jour-là en humeur dévote. A chaque instant une voix moqueuse interrompait le prédicateur et il était impossible à celui-ci de mettre fin au tumulte et aux éclats de rire. L'un disait: "Puisque tu connais si bien le secret de t'enrichir sans rien faire, d'où vient que tu cries toujours misère?" — "O," répondait-on d'un autre coin de l'assemblée, "crois bien qu'il n'est pas si sot que de

perdre son temps à prier quand il y a des marchands de vin dans la ville." Et le tumulte continua au milieu d'un feu croisé de railleries, jusqu'à ce que le mollâ au désespoir put enfin descendre de la chaire en annonçant que le premier ministre arrivait et que le discours du jour commencerait aussitôt.

Le reste de la cérémonie se passa avec un peu plus de convenance, mais ne produisit pas le moindre résultat: d'aucune ville, d'aucun hameau, on ne vit partir de volontaire.

Si les rapports du comte de Gobineau, l'un des derniers qui aient écrit sur la Perse, où il a séjourné de 1855 à 1858, sont complétement exacts, on peut dire que l'islamisme est mort en Perse, s'il n'est encore enterré. Personne, je dois le répéter, n'a dépeint l'indifférence des Persans avec d'aussi fortes couleurs que lui; il est possible qu'il exagère, encore que je ne voie pas pour quel motif il l'aurait fait; il se peut aussi qu'il ait trop tenu compte des citadins et trop peu des gens de la campagne, car entre ces deux classes de la population il semble y avoir cette grande différence qu'on trouve aussi en France, par exemple; mais en admettant même que la moitié seulement de ce qu'il dit soit vraie — et, pour cette moitié, les autres voyageurs en disent bien autant — on arrive à la conclusion que la situation de l'islamisme en Perse est fort triste.

Le grand empire turc, avec sa population formée d'éléments divers et hétérogènes, est actuellement le siége principal de l'orthodoxie. Le sultan, comme nous l'avons dit plus haut, est le chef de la religion en sa qualité de successeur des califes. Dans aucun autre pays le culte n'a autant d'éclat. Les mosquées des différentes provinces sont innombrables: la ville de Damas seule, pour une population musulmane de 74,464 âmes, en a plus de trois cents et, dans le nombre, de très-grandes; celles de la Syrie se distinguent au milieu de toutes les autres. La mosquée d'Omar à Jérusalem est, après le temple de la Mecque, la plus sainte de toutes et nul, s'il n'est musulman, ne peut pénétrer dans l'un de ces deux sanctuaires. Il n'en est pas de même pour les autres mosquées; on voit, il est vrai, avec déplaisir un chrétien ou un juif y entrer [1]; mais la loi ne le défend pas et on peut les visiter moyennant une autorisation du gouvernement. C'est ainsi que des chrétiens vont souvent voir la mosquée Ste. Sophie de Constantinople; au Caire, tout Européen, s'il se conduit d'après les avis de celui qui le loge, peut visiter toutes les mosquées qu'il veut; mais un gouverneur musulman ne peut pas plus autoriser

---

1) Au Caire, il y avait même des mosquées devant lesquelles aucun chrétien ni aucun juif ne pouvaient passer; mais cela est changé depuis l'expédition française.

un infidèle à pénétrer dans celle de Jérusalem qu'à mettre le pied sur le territoire sacré de la Mecque. Ce fait serait regardé comme un sacrilége affreux: le peuple ne respecterait pas une telle permission et l'infidèle tomberait victime de son audace.

La mosquée de Jérusalem se trouve à l'endroit où était jadis le temple de Salomon. Elle n'a pas été bâtie en entier sous le règne d'Omar et se compose, au contraire, de diverses constructions d'époques différentes, qui ne sont pas, il est vrai, conçues tout-à-fait dans le même goût, mais qui ne laissent pas de former un ensemble harmonieux. On peut tout d'abord reconnaître deux temples: *al-akçâ* (proprement *al-mesdjid al-akçâ*, c'est-à-dire la mosquée éloignée, par opposition à celle de la Mecque) et *aç-çakhra* [1], *le rocher*, ainsi nommé parce qu'au centre se trouve le *rocher d'Allâh;* ce rocher paraît être d'un marbre blanc rougeâtre et passe pour un objet de la plus haute sainteté; c'est, en effet, devant lui que, depuis la création du monde, on voit venir prier tous les prophètes et tous les anges; en outre il est sans cesse entouré d'une garde de 70,000 anges, qui se relèvent chaque jour. C'est là que Mahomet s'est rendu lors de son fameux voyage nocturne sur Borâk, la jument ailée qui a la tête et le cou d'une belle femme; c'est là qu'il a prié avec les autres prophètes et

1) Bâtie par le calife Walîd.

les anges, qui, après l'avoir salué respectueusement, lui cédèrent la place d'honneur. Au moment où il s'arrêta sur la roche, celle-ci, saisie de respect, devint molle comme de la cire; aussi l'empreinte de son pied sacré existe-t-elle encore; on ne peut la voir, parce qu'elle est couverte d'une cage en fil de métal doré, mais on peut la toucher par une ouverture pratiquée exprès; quand on l'a fait, on se passe la main sur le visage et sur la barbe pour se sanctifier. On raconte aussi que l'arche d'alliance se trouve placée dans une voûte creusée sous la roche.

La mosquée, située sur une hauteur, forme un grand octogone; elle a cinquante-deux fenêtres; les murs sont blancs à l'intérieur et la coupole repose sur seize colonnes. A l'extérieur, la partie inférieure des murs est incrustée de marbre, la partie supérieure, de tuiles blanches, jaunes, vertes et surtout de tuiles bleues, sur lesquelles on lit des sentences du Koran, gravées en lettres d'or. La coupole, qui est couverte de tuiles de différentes couleurs, mesure une hauteur de quatre-vingt-dix pieds et a quarante pieds de diamètre.

Après la mosquée de Jérusalem, qui est l'un des édifices les plus magnifiques de tout l'Orient, on peut citer celle de Damas, qui n'est pas moins belle. Bien qu'elle ne puisse pas revendiquer une aussi grande sainteté, elle ne laisse pas pourtant d'avoir un caractère sacré, car, d'après une tradi-

tion musulmane, quand Jésus viendra juger le monde, il descendra d'abord sur celui des minarets qui porte son nom; il entrera ensuite dans le temple et réunira autour de lui les musulmans, les chrétiens et les juifs. Lorsqu'ils seront tous rassemblés, on lira les noms des croyants dans le grand livre de Dieu et les chrétiens et les juifs entendront alors à leur grande consternation que, seuls, les noms des musulmans sont consignés dans le Livre de la vie.

Le style de trois périodes se reconnaît visiblement dans différentes parties de la mosquée et des ruines du voisinage; c'est que la construction, avant d'être consacrée au culte musulman, a servi successivement de temple païen et d'église chrétienne. La partie gréco-romaine paraît dater du temps de la domination romaine; elle n'est du moins certainement pas antérieure au temps des Séleucides, quoiqu'il ne soit nullement improbable qu'il y ait eu plus anciennement un autre temple au même endroit. L'église chrétienne semble être du quatrième siècle; elle était consacrée à St. Jean-Baptiste. Lors de la conquête de Damas par les musulmans, la partie orientale fut cédée par traité, la partie occidentale demeurant aux mains des chrétiens [1]. A la longue pourtant les choses

---

1) On a agi de même ailleurs encore pour les principales églises, par exemple à Cordoue.

ne pouvaient en rester là. Les chrétiens gênaient et scandalisaient les musulmans. Il est vrai qu'il leur était défendu de lire et de prier à haute voix, mais ils le faisaient tout de même; aussi Walîd voulut-il en l'an 705, dès son avénement au trône, persuader aux chrétiens de céder leur moitié. En compensation il leur offrait une étendue considérable de terres et quatre églises; mais sa proposition fut rejetée. Il leur demanda alors de lui montrer le traité qu'ils avaient conclu jadis avec les musulmans. Ils le firent et quand on en donna lecture, on s'aperçut qu'il n'y était pas fait mention de l'église de St. Thomas (hors de la porte de St.Thomas, près de la rivière) que les chrétiens possédaient encore et qui était plus grande que celle de St. Jean. "Vous n'y avez donc pas droit," dit le calife, "je vais la reprendre et j'en ferai une mosquée." Les chrétiens devinrent alors plus maniables et cédèrent leur moitié de l'église St. Jean, à condition de garder St. Thomas.

La mosquée fut rebâtie dans un style magnifique. On eut recours, comme de coutume, à des architectes et à des artisans de Constantinople, car les enfants du désert n'entendaient rien aux constructions; aussi en Syrie, en Espagne, bref dans toutes les provinces du grand empire, les architectes étaient-ils toujours des Grecs. On n'épargna ni l'argent ni les peines; Walîd, dit-on, consacra à la mosquée plus de cinq millions

de ducats. Le marbre et le porphyre furent amenés d'Alexandrie; on alla chercher à grands frais des colonnes de granit et de marbre vert dans d'autres villes de la Syrie; la partie supérieure des murs et l'intérieur du toit en coupole furent couverts de mosaïques qui, au milieu de bosquets de palmiers et d'orangers, représentaient les villes saintes de la Mecque, de Médine et de Jérusalem; les nombreux oratoires furent ornés de diamants et d'autres grandes pierres précieuses, tandis que tout autour de leurs arcades sculptées il y avait des guirlandes de branches de vigne en or. Tout le plafond était composé de sculptures incrustées d'or et six cents lampes d'or pur pendaient à des chaînes également en or.

"Quand la mosquée des Omaïades fut achevée," dit un auteur arabe, "il n'y eut pas dans le monde entier d'édifice plus beau, plus élégant, plus riche." De toutes ces splendeurs, il ne reste pourtant plus grand'chose de nos jours. Le parquet incrusté de couleurs et de fleurs est à peu près intact; les colonnes de granit et de porphyre sont à leur place et on peut encore voir dans la nef transversale des fragments de la mosaïque des murailles; mais l'or et les pierres précieuses ont disparu depuis longtemps. Deux fois la mosquée a été détruite par le feu: d'abord en 1068, à l'occasion d'une querelle entre les chiites, partisans des Fatimides, et les orthodoxes. Les deux par-

tis en étaient venus aux mains; une maison du voisinage ayant été incendiée, le feu se communiqua à la mosquée et les efforts qu'on fit pour l'éteindre restèrent sans résultat: tous les ornements furent détruits. On reconstruisit l'édifice, mais, en 1400, quand Timour (Tamerlan) s'empara de Damas, il brûla derechef. Les contemporains ne s'accordent pas sur les causes de cet événement. D'après quelques personnes, ce fut un accident et Timour mit en vain tout en œuvre pour arrêter l'incendie. D'après leBavarois Schiltberger, qui était alors prisonnier du conquérant et qui parle avec enthousiasme de la magnificence de la mosquée, Timour aurait dit au cadi qu'il y serait en sûreté avec tous les siens. Trente mille personnes, hommes, femmes et enfants, s'y étant donc réunis, Timour ordonna d'entasser autour des murs une quantité effrayante de bois et y fit mettre le feu. Si ce récit est exact, le Mongol mériterait bien qu'on prononçât son nom comme on le faisait en France, où, au lieu de Tamerlan, on l'appelait Tambrulant. D'après une troisième version, les chiites du Khorâsân qui se trouvaient dans l'armeé de Timour auraient mis le feu par haine pour les orthodoxes. Quelques années après, elle fut rebâtie par le sultan d'Egypte.

Actuellement c'est un édifice carré, long de 151 mètres et large de 100, avec une coupole élégante et trois minarets, dont l'un est probable-

ment le plus ancien qui existe: il date, en effet, du temps de Walîd, le premier qui en fit bâtir, et nous savons qu'il commença la construction de la mosquée de Damas peu de temps après son avénement au trône.

La hiérarchie est très-exactement réglée en Turquie. Le sultan est à la tête de la religion; mais, de même qu'il remet, pour ainsi dire, la puissance temporelle au grand-vizir, il délègue le pouvoir spirituel au mufti de la capitale, au chaikh-al-islâm ou chef de l'islamisme. Ce titre, ainsi que les grands pouvoirs de celui qui le porte, date de la conquête de Constantinople par Mahomet II. Le chaikh-al-islâm est chef de la magistrature, mais il juge rarement lui-même: il ne le fait que si l'affaire est de la plus haute importance, notamment si elle est de celles qui ont rapport à la religion, et que le sultan lui en donne formellement l'ordre. Son influence est très-grande; aussi a-t-on pour lui le plus profond respect. Après le grand-vizir, il est le premier sujet et c'est lui qui, lors de l'avénement au trône d'un nouveau sultan, le ceint du glaive: cette cérémonie est chez les Turcs ce que le couronnement est pour nous. Le vizir et le chaikh sont nommés à vie; mais l'expérience a montré qu'il n'y a pas de places plus exposées aux changements que précisément les leurs. Si ces deux hauts fonctionnaires sont en tout et complétement d'accord, ils

peuvent se maintenir longtemps; sinon, il faut que l'un d'eux tombe.

Le chaikh-al-islâm a une véritable armée d'employés sous ses ordres; ils se divisent en quatre bureaux. Le premier veille à l'administration des biens légués aux mosquées et aux universités comme *wakf* ou biens de main-morte; le deuxième, qui a un cercle d'action très-étendu, examine tous les mémoires qu'on lui présente au sujet de la magistrature, de la religion et des lois; le troisième constitue la chancellerie où s'expédient tous les diplômes, mandements, etc., de la compétence du chaikh-al-islâm; dans le quatrième, on rédige les fetwâs. Ces dernières décisions sont de deux espèces: elles concernent ou le droit public ou le droit privé. Les questions relatives au droit public ne peuvent naturellement être adressées que par le gouvernement; il consulte le mufti sur la paix et la guerre, sur de nouveaux règlements, etc. Toutefois rien n'oblige le monarque à le faire et les souverains puissants n'ont que rarement, sinon jamais, demandé l'avis du mufti; quand le sultan le fait c'est par faiblesse, par religion, ou bien encore parce qu'il s'agit d'entreprendre quelque chose d'important ou de réaliser quelque grand changement; car, en pareil cas, un fetwâ donne à sa résolution beaucoup plus de poids qu'elle n'en aurait eu sans cela. En ce qui concerne les fetwâs qu'on délivre à des parti-

culiers, chacun a le droit d'en demander pour s'éclairer ainsi sur des points qui ont rapport au dogme, au culte, à la morale et surtout aux lois. Ils servent souvent à empêcher des procès ou à les abréger. D'ordinaire le mufti répond par un *oui* on un *non* à la question qui lui est faite, ou bien il donne un avis très-court et non motivé. En cas de doute il ajoute: "Dieu sait ce qui vaut le mieux". Les revenus du mufti ne sont pas très-grands, car ils ne s'élèvent pas à 12,000 francs par an; mais il tire des profits considérables des nominations relatives au clergé, aux jurisconsultes et aux muftis inférieurs des grandes villes. Le cercle d'action de ces derniers ressemble en petit à celui du grand-mufti.

Les employés du culte se répartissent en cinq classes et portent respectivement les noms de *chaikh*, de *khatîb*, d'*imâm*, de *muezzin* et de *kaiyim;* il en est du moins ainsi dans la Turquie d'Europe, car ailleurs il y a quelques différences, par exemple en Egypte. Les chaikhs sont les prédicateurs ordinaires des mosquées: chacune d'elles a le sien, qui doit prêcher le vendredi après le service. Ils donnent d'ordinaire lecture de leur sermon; ils traitent des questions de morale, de dogme et de culte, mais il leur arrive rarement de discuter des points controversés. Les plus zélés ne craignent pas de rappeler les personnages les plus haut placés et même le sultan à l'obser-

vation de leurs devoirs et de se déchaîner contre leurs vices, leur luxe, leur injustice et leur immoralité. Ils ne se permettent pas de gestes, afin de ne pas ressembler aux chrétiens. Les autres jours de la semaine on prêche aussi; mais le nombre des sermons est déterminé dans chaque mosquée par l'acte de fondation. Les khatîbs célèbrent le service du vendredi; les imâms président aux cinq prières journalières; les muezzins crient les heures de la prière; quant aux kaiyims, ce sont les serviteurs de la mosquée. Les prêtres ne portent pas de costume particulier; ils ne se distinguent des laïcs que par la forme de leur turban, qui varie selon le rang de chacun. Dans quelques provinces, notamment en Egypte, ils ne constituent pas même comme notre clergé une classe spéciale de la société, et leurs traitements y sont si dérisoires (six sous par mois, par exemple) qu'ils doivent gagner leur vie d'une autre manière; ils se font donc en même temps droguistes ou maîtres d'école ou commerçants; ceux qui n'ont pas d'occupation régulière se louent pour réciter le Koran chez des particuliers.

On compte en Turquie trente-deux ordres monastiques principaux. Chacun d'eux a ses statuts et ses usages propres, établis par le fondateur; ils se distinguent aussi les uns des autres par la différence de leurs vêtements. Les couvents qui sont répandus sur la surface de tout l'empire et

dont chacun renferme vingt, trente ou quarante moines ou *derviches*, sous la direction d'un chaikh, sont généralement riches grâce aux dons et aux legs des âmes pieuses; mais les derviches n'y reçoivent que la nourriture et le logement. Le dîner ne se compose que de deux plats, rarement de trois. Chacun mange dans sa cellule; mais il n'est pas défendu de faire les repas à trois ou à quatre. On accorde une demeure particulière à ceux qui sont mariés; mais ils ont l'obligation de dormir une ou deux fois par semaine au couvent, surtout la nuit qui précède leurs danses. Ils doivent pourvoir eux-mêmes à leur vêtement et aux autres besoins qu'ils pourraient encore avoir; c'est pourquoi beaucoup d'entr'eux ont une profession [1]: ceux qui ont une belle écriture copient des manuscrits. Quand un derviche n'est pas en état de se défrayer lui-même, il est entretenu par ses parents, par les grands ou par son chaikh; car bien que tous les ordres soient regardés comme mendiants, il n'est cependant permis à aucun derviche de mendier, surtout en public. Les Bektachîs font seuls exception; ils mettent même leur honneur à ne vivre que d'aumônes. Aucun vœu ne lie les derviches; il leur est complétement loi-

---

1) Il y a, il est vrai, de nombreux derviches en Egypte, mais presque tous se livrent au commerce, à l'agriculture ou à quelque métier, et ils ne prennent part que de temps en temps aux cérémonies de l'ordre auquel ils appartiennent.

sible de passer dans un autre ordre ou même d'abandonner la vie monastique et de choisir une carrière à leur convenance. Mais il en est fort peu qui fassent usage de cette liberté; chacun d'eux regarde comme un devoir sacré de rester fidèle jusqu'à sa mort à l'ordre auquel il appartient. Les chaikhs sont choisis par les généraux de leur ordre parmi les moines les plus âgés du couvent et le chaikh-al-islâm exerce sur eux une autorité illimitée.

On aurait peine à se figurer quelque chose de plus mortel pour l'esprit que la vie de ces moines. Les statuts de presque tous les ordres prescrivent que tout derviche récite chaque jour plusieurs fois les sept premiers *noms d'Allâh*, qui sont les suivants: 1°. il n'y a d'autre dieu que Dieu; 2°. ô Dieu; 3°. Yâ hou (ô lui, ô celui qui est); 4°. ô Vérité; 5°. ô Vivant; 6°. ô Eternel; 7°. ô Tout-Puissant; ils exigent également qu'il dise en outre des prières à différentes heures du jour, tantôt seul, tantôt avec ses confrères. Mais beaucoup d'ordres ont aussi des danses spéciales. Elles ont lieu dans une chambre du couvent réservée à cet usage; cette salle est tout en bois et de la plus grande simplicité. Au milieu du mur, qui est dans la direction de la Mecque, il y a une espèce de niche servant d'autel; au-devant se trouve un petit tapis, d'ordinaire une peau de mouton, où s'assied le chaikh; au-dessus de la niche figure le nom du fondateur

de l'ordre. Dans quelques salles, il y a encore deux inscriptions, à savoir la profession de foi et les mots: "Au nom du Dieu miséricordieux." Dans la plupart des couvents, le chaikh commence par réciter les sept *noms d'Allâh*; il psalmodie ensuite différents passages du Koran et, à chaque pause, les derviches, assis en cercle au milieu de la salle, crient ou *Allâh* ou bien *Hou*. Dans quelques communautés ils s'agenouillent coude à coude et font en mesure de légers mouvements de la tête et du corps; dans d'autres, on balance lentement le corps de droite à gauche et de gauche à droite, ou, encore, en avant et en arrière. Ces mouvements qu'ils ont commencés assis, ils les continuent debout, toujours en mesure, le visage triste, les yeux fermés ou baissés; puis le mouvement s'accentue. Ce sont surtout les exercices des Rifâîs qui méritent d'attirer l'attention. Toute danse comprend chez eux cinq scènes, durant ensemble plus de trois heures. D'abord tous les derviches présentent leurs hommages au chaikh, qui est assis devant la niche. Quatre des plus âgés s'approchent les premiers, l'embrassent tour à tour et vont ensuite s'asseoir, deux à sa droite et deux à sa gauche. Les autres forment une espèce de procession et s'avancent les bras croisés et la tête baissée. Chacun fait une profonde révérence devant la planchette où est inscrit le nom du fondateur de l'ordre; puis ils por-

tent les deux mains au visage et à la barbe, s'agenouillent devant le chaikh, lui baisent respectueusement la main et marchent alors gravement jusqu'aux peaux de mouton qui forment un demi-cercle au milieu de la salle. Ensuite ils chantent en chœur le *Allâh akbar* (Dieu est grand) et le *Fâtiha* ou premier chapitre du Koran. Immédiatement après, le chaikh commence à psalmodier la formule: *Lâ ilâha illa 'llâh* (il n'y a d'autre dieu que Dieu), qu'il ne cesse de répéter et à laquelle les derviches répondent *Allâh*, en se balançant sans relâche d'un côté et de l'autre et en se passant les mains sur le visage, la poitrine, le ventre et les genoux. La deuxième scène débute par l'hymne en l'honneur de Mahomet, que chante l'un des deux anciens à la droite du chaikh; pendant ce temps les derviches crient continuellement *Allâh* en se mouvant cette fois en avant et en arrière. Au bout d'un quart d'heure, ils se lèvent, se poussent du coude et font des mouvements de côté; le pied droit reste toujours en place, le gauche remue toujours, mais dans un autre sens que le corps. Ils crient *Yâ Allâh* et *Yâ Hou*; les uns soupirent, d'autres sanglotent; tout pâles et couverts de sueur, ils versent des larmes et tiennent les yeux fermés. Après une pause de quelques minutes, la troisième scène commence. Pendant que l'autre vieillard à la droite du chaikh chante un Ilâhî (c'est-à-dire un cantique, généra-

lement en persan, composé par quelque chaikh mort en odeur de sainteté), les mouvements des derviches deviennent plus vifs, et, pour qu'ils ne se ralentissent pas, l'un des plus notables se place au milieu et les enflamme par son exemple. Quand, après une nouvelle pause, la quatrième scène a commencé, les derviches jettent leurs turbans, forment un cercle, mettent les bras sur les épaules les uns des autres et font ainsi le tour de la salle à pas comptés en frappant de temps en temps du pied ou en sautant tous ensemble. Pendant cette scène, les plus âgés qui se tiennent à la gauche du chaikh chantent alternativement des Ilâhîs; les cris de *Yâ Allâh* et de *Yâ Hou* deviennent de plus en plus forts et se transforment en un horrible hurlement. Quand ils semblent se fatiguer, le chaikh ranime leur zèle en allant se mettre au milieu du cercle et en s'y livrant à des gestes encore plus violents que les leurs. Pendant la dernière scène, l'épuisement des derviches devient une espèce d'enthousiasme (*hâlet*) et ils supportent alors l'épreuve du fer rouge. Dans la niche et au mur qui se trouve à la droite du chaikh pendent, en effet, des couteaux et d'autres instruments pointus. A la fin de la quatrième scène, deux derviches en prennent huit ou neuf, les rougissent au feu et les offrent au chaikh; celui-ci souffle dessus à plusieurs reprises, après avoir dit quelques prières et invoqué le fondateur de l'or-

dre ; il les approche de sa bouche et les remet ensuite à ceux des derviches qui en demandent avec le plus d'insistance. Ils les saisissent pleins d'enthousiasme, les contemplent avec une sorte de volupté, les lèchent, mordent dessus et les refroidissent dans leurs bouches. Ceux qui n'en peuvent avoir se jettent sur les couteaux qui pendent encore au mur, les arrachent avec fureur et s'en frappent les flancs, les bras, la poitrine, sans donner le moindre signe de douleur.

On croirait, d'après cela, que la folie religieuse n'est nulle part plus forte que chez les derviches, d'autant plus que ces danses ont lieu régulièrement une ou deux fois par semaine. Mais on se tromperait fort ; il ne paraît pas que les derviches soient pour la plupart des fanatiques en démence; ce sont plutôt de rusés imposteurs qui s'arrangent de façon à se faire passer pour saints aux yeux du public accouru à leurs représentations et qui semblent posséder des recettes pour rendre les brûlures et les blessures moins dangereuses qu'elles n'en ont l'air. Vingt-quatre heures après, on en voit à peine encore les cicatrices ; déjà pendant la cinquième scène le chaikh a soufflé sur les blessures, les a enduites de salive, dit des prières et promis un prompt rétablissement aux patients ; ils guérissent, en effet, en un laps de temps étonnamment court et, naturellement, ce sont là autant de miracles. Ils sont d'ailleurs adroits, on

ne saurait le nier. C'est ainsi, d'après ce que raconte Lane, qu'un derviche du Caire, vêtu simplement d'un pantalon, avait l'habitude de porter sous le bras pendant les processions un morceau de palmier creux rempli de haillons imbibés d'huile et de goudron, auxquels il avait mis le feu. Les flammes serpentaient sur sa poitrine, son dos et sa tête, mais ne semblaient pas lui faire de mal.

L'ordre des Maulawîs a une danse qui lui est propre : ils pirouettent sur le talon gauche en tenant les yeux fermés et en étendant les bras. Mais, outre ces exercices, les derviches en ont encore d'autres. Il en est qui s'enferment dans leurs cellules pour y consacrer des heures entières à la prière et à la méditation ; d'autres passent souvent des nuits à crier sans relâche *Hou* ou *Allâh* ou *il n'y a d'autre dieu que Dieu*. Pour ne pas s'endormir, ils prennent des positions très-incommodes : ils s'asseyent, les pieds reposant à terre, les mains sur les genoux, une courroie passée sur le cou et les jambes ; ou bien ils lient leurs cheveux à une corde attachée au plafond. Cette espèce de pénitence s'appelle *tchillé* [1].

---

1) Le mot turc de *tchillé* signifie primitivement *quarantaine* et, outre d'autres choses encore qui durent quarante jours, il désigne les quarante jours et nuits consécutifs que les moines passent dans leurs cellules à jeûner depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

Les derviches sont fort respectés; des personnes de toutes les conditions, même les plus élevées, font partie de leurs communautés tout en continuant à vivre dans le monde; elles assistent à leurs danses, auxquelles on admet d'ailleurs très-volontiers les chrétiens, y prennent même parfois part et disent chez elles les prières qui sont en usage dans l'ordre. On fait d'abondantes aumônes aux derviches quoiqu'ils ne les demandent pas. En temps de guerre on les recherche encore davantage. Tout pacha ou bey en prend un ou deux avec lui en campagne; ils passent toute la nuit en prières, surtout avant une bataille; dans ce cas encore, ils parcourent les rangs, exhortent les officiers et les soldats à faire leur devoir et leur rappellent les bénédictions promises par le prophète à ceux qui se battent ou meurent pour la foi; bien plus, ils accomplissent parfois des actes merveilleux d'héroïsme pendant la bataille si l'étendard sacré vient à se trouver en péril.

La plupart des chaikhs interprètent aussi les songes et font des miracles; par des conjurations, des prières et d'autres moyens de ce genre, ils guérissent tous les maux du corps et de l'âme, découvrent les voleurs, sans parler de bien d'autres choses encore du même genre.

Les Turcs éclairés ne font toutefois pas grand cas des derviches; beaucoup d'entr'eux, en effet, avec tous leurs exercices pieux, sont de vrais mo-

dèles d'ivrognerie et de libertinage. Ce sont les derviches voyageurs ou *Saiyâh* qui vont le plus loin dans ces excès. Ils parcourent tous les états musulmans de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Quelques-uns le font sur l'ordre de leurs supérieurs, pour collecter des aumônes. D'autres ont été exclus de leur couvent pour inconduite; mais, ayant conservé leur costume de derviche, ils vont mendier de ville en ville. Une troisième espèce comprend les derviches étrangers, hindous ou persans, qui se font passer pour orthodoxes en Turquie, etc.; les Turcs n'ont naturellement pour eux que fort peu de considération, car ce sont en général d'impudents escrocs qui ne demandent pas l'aumône mais qui extorquent plutôt des sommes qu'ils fixent eux-mêmes [1]. Il faut aussi ranger parmi eux les Kalenderîs, çoufîs d'une espèce particulière, qui ne se croient pas tenus d'observer la politesse de tout le monde; ils ne prient et ne jeûnent pas plus qu'il ne le faut absolument, car ils disent qu'il suffit que leur cœur soit avec Dieu et ils aiment à jouir des plaisirs qui ne sont pas défendus. Ce qui est plus grave, c'est qu'ils ont assassiné plusieurs hommes d'état, entr'autres le

1) Morier parle d'un derviche qui demandait cent piastres à un résident de la compagnie des Indes orientales. Comme on lui refusa cette somme, il s'établit près de la porte et y resta deux ans, si bien que le résident, voulant s'en débarrasser, finit par lui donner ce qu'il réclamait.

sultan Bajazet II, et qu'il est sorti de leur sein beaucoup de pseudo-mahdîs, qui ont été la cause de sanglantes guerres de religion.

Les derviches, avec leurs usages bizarres, peuvent servir de preuve qu'on s'est beaucoup éloigné de la doctrine primitive du prophète; une autre preuve parfois presque aussi forte, ce sont les fêtes religieuses que la loi ne prescrit pas et que, de nos jours, les soi-disant orthodoxes célèbrent à certaines époques de l'année lunaire mahométane.

Les dix premiers jours du mois de Moharram, qui sont pour les chiites l'époque de la grande fête de deuil, passent aux yeux des orthodoxes pour tout spécialement bénis. C'est pendant cette période qu'on donne le plus d'aumônes, comme le font aussi les juifs les dix premiers jours de l'année. Les femmes (les Egyptiennes, du moins) croient que les Djinns profitent de ce temps pour visiter quelques personnes la nuit. Parfois le Djinn vient sous la forme d'un porteur d'eau et frappe à la porte de la chambre à coucher. Quand alors celui qui est à l'intérieur demande qui est là, le Djinn répond: "C'est moi, le porteur d'eau; où dois-je vider l'outre?" "Dans le pot de grès", répond l'autre, qui sait bien à qui il a affaire, car les porteurs d'eau n'ont pas l'habitude de venir la nuit. Le matin, quand il se lève, il trouve le pot rempli d'or. D'autres fois, le Djinn prend la

figure d'un mulet; il porte deux sacs pleins d'or; il a une tête de mort sur son dos; à son cou pend un cordon où sont passés de petits grelots; il les secoue à la porte de la chambre de la personne qu'il vient enrichir. La personne sort, prend la tête de mort, vide les sacs, les remplit de paille ou d'autre chose, les remet sur le dos du faux mulet et dit: "Va, ô béni!" Les hommes toutefois se raillent de ces superstitions.

Le dixième jour du Moharram est sacré, car c'est le jour où Adam et Eve, après leur expulsion du paradis, se sont retrouvés pour la première fois [1], le jour où Noé est sorti de l'arche, le jour, enfin, où Hosaïn est mort martyr; car tel n'est pas seulement l'avis des chiites, c'est également celui des orthodoxes. Aussi beaucoup de musulmans jeûnent-ils ce jour-là, quelques uns même la veille, et on le célèbre avec beaucoup d'éclat principalement au Caire, parce qu'on prétend que la tête de Hosaïn se trouve enterrée dans la mosquée la plus sainte de la ville [2]. Ce sont surtout les femmes, notamment celles de la classe bour-

1) Quand Adam et Eve, dit la légende musulmane, eurent été chassés du paradis céleste, Adam aborda à Ceylan et Eve, à l'endroit où fut bâtie plus tard la ville de Djidda; mais quand Adam eut reçu l'ordre d'aller bâtir la Kaba, il retrouva sa femme près du mont Arafa.

2) Dans le *djâmi-al-Hasanaïn*, c'est-à-dire la mosquée des deux Hasan (Hasan et Hosaïn). Les Persans évitent de la visiter; ils ne croient pas à cette tradition, que, du reste, beaucoup d'orthodoxes révoquent aussi en doute.

geoise et du peuple, qui se rendent à cette occasion en masse à cette mosquée; et on entend souvent dire au Caire que les hommes n'y vont ce jour-là que pour avoir le plaisir d'être au milieu de la foule des femmes. Dans la mosquée même, on peut voir les derviches se livrer à leurs danses.

La fête de la naissance du prophète (*maulid an-nabî*) se célèbre pendant neuf jours et neuf nuits dans le troisième mois, celui de Rabî al-auwal; elle dure depuis le troisième jour jusqu'à la douzième nuit, c'est-à-dire, d'après la façon de compter des mahométans, jusqu'à la nuit qui précède le douzième jour. On y voit des illuminations, des processions et des danses de derviches; mais c'est surtout ce qu'on nomme le *Dausa* ou *l'écrasement* des derviches Sadîya qui mérite de fixer l'attention. Plus de cent de ces derviches, dit un témoin oculaire, se couchent par terre en se serrant le plus possible les uns contre les autres, le dos en haut et les bras croisés sous le front; ils ne cessent de murmurer: "Allâh! Allâh!" Puis arrive leur chaikh, monté sur un cheval que deux hommes mènent par la têtière; ces derniers passent avec le cheval sur les derviches étendus sur le sol et foulent parfois respectivement les pieds ou les têtes. Tout derviche reçoit deux coups du cheval, qui le frappe en effet d'un de ses pieds de devant et d'un de ses pieds de derrière; mais personne n'est blessé: c'est que la veille les

derviches ainsi que le chaikh ont récité certaines prières; s'ils ne l'avaient pas fait, il leur arriverait malheur, comme cela s'est vu pour quelques-uns d'entr'eux qui avaient négligé de prier. La chose est regardée comme un miracle et tout chaikh des derviches Sadîya possède ce pouvoir surnaturel; le premier successeur du fondateur de l'ordre passait même à cheval sur des tas de bouteilles sans en briser une seule. "Il y a des gens qui prétendent", dit Lane, "que le cheval n'est pas ferré pour l'occasion; mais j'ai cru remarquer que cette opinion n'est pas fondée."

Cinq ou six semaines après la fête de la naissance du prophète, on célèbre celle de Hosaïn pendant quinze nuits et quatorze jours et à peu près de la même façon, mais sans *dausa*. Vient ensuite au milieu du septième mois ou Redjeb, celle de Zaïnab, fille d'Alî; puis celle de l'ascension du prophète, qui est de nouveau accompagnée de *dausa*. On célèbre en outre les jours de naissance de saints moins importants; ainsi les musulmans orthodoxes ne manquent pas de fêtes, bien qu'elles ne soient pas aussi brillantes que le Moharram des chiites.

On observe strictement en Turquie les devoirs extérieurs de la religion. Tous ceux qui ont eu l'occasion d'assister à la prière dans une mosquée ont été frappés du sérieux et de la solennité avec lesquels on y procède. "Les regards et le main-

tien des musulmans à la mosquée", dit Lane, "n'indiquent pas une dévotion enthousiaste, mais une piété calme et humble. L'orgueil et le fanatisme qu'ils montrent tous les jours aussi bien dans leurs relations avec leurs coreligionnaires que dans celles qu'ils ont avec ceux qui ne pensent pas comme eux, semblent disparaître dès qu'ils entrent dans le temple; on dirait qu'ils se plongent entièrement dans l'adoration de leur Créateur; ils se montrent modestes et contrits, mais sans feindre l'humilité et sans que leur visage prenne une expression contrainte." Le jeûne du mois de Ramadhân est observé strictement par l'immense majorité des fidèles et passe pour avoir plus d'importance que tout autre devoir religieux; ceux mêmes des riches qui se permettent de l'enfreindre le font en secret et ne veulent pas en avoir le nom. Et ce devoir est certainement pénible, surtout quand le mois de Ramadhân tombe en été; si c'est en juin, par exemple, on doit, en Egypte, s'abtenir pendant seize heures et un quart de manger, de boire, de fumer et de priser. Le jeûne est souvent fatal aux personnes faibles; néanmoins on l'observe strictement. Burton raconte que parmi beaucoup de malades c'est à peine s'il en a trouvé un qui voulût manger pour sauver sa vie.

Les cinq prières quotidiennes se font également avec assez de régularité. Aussi les Turcs sont-ils

par excellence le peuple qui prie; mais il ne faut pas chercher dans leur dévotion beaucoup de religion au sens le plus élevé du mot. Et comment en serait-il autrement? Comment une prière pourrait-elle venir du cœur quand on est obligé de réciter cinq fois par jour, à heure fixe, des oraisons qui sont très-fades en elles-mêmes et dont, en outre, on comprend à peine le sens, vu qu'elles sont conçues dans la langue de l'Eglise, c'est-à-dire en arabe? La prière, chez les Turcs, fait partie de la tâche quotidienne; il va de soi qu'on s'en acquitte, comme il va de soi qu'on s'habille, qu'on fait son ouvrage, qu'on mange et qu'on dort. On suit la routine; on prie, quelles que soient les circonstances, et si défavorables qu'elles puissent être. Une personne raconte quelque anecdote peu convenable; le muezzin annonce l'heure de la prière; le conteur prie et reprend ensuite son récit interrompu. Un marchand ment et trompe, puis il prie, puis il se remet à ses mensonges et à ses tromperies. Un pacha est occupé à donner des ordres relativement à quelque acte de barbare oppression ou à quelque meurtre; il entend annoncer une prière, étend posément son tapis, se caresse la barbe et commence son oraison, le visage aussi serein que solennel. La prière dite, il continue à donner ses ordres cruels, car la conscience n'a rien à faire avec sa prière. Et personne n'y voit quelque chose d'étonnant; personne ne

s'en scandalise; chacun prie en temps voulu et tout est dit par là.

On n'est toutefois pas trop strict dans l'accomplissement de ce devoir. "Relativement parlant," dit Lane, "il y a peu de personnes en Egypte qui ne négligent parfois ou même souvent leurs cinq prières quotidiennes, et il y en a beaucoup qui ne prient presque jamais." Les femmes sont dans le même cas, à ce qu'assure encore cet auteur, qui connaît certainement l'Egypte mieux que personne. Le prophète n'a pas défendu aux femmes d'assister au service de la mosquée, mais, craignant que leur présence ne vînt distraire les hommes, il a dit qu'il vaut mieux qu'elles fassent chez elles les cinq prières quotidiennes. Aussi y avait-il jadis beaucoup de pays où on les admettait dans les mosquées; elles y occupaient des places spéciales, derrière les hommes, et il en est encore ainsi dans certaines contrées ou dans certaines villes, celle de Médine, par exemple. Mais, en général, les femmes n'assistent plus maintenant au service. C'est ce qui se pratique au Caire et il n'y en a là que bien peu à qui il arrive de prier jamais.

Le nombre de ceux qui font le pèlerinage de la Mecque est peu considérable, et si quelqu'un ne l'accomplit pas, on ne le prend pas en mauvaise part.

La superstition est très-générale, non seulement parmi les femmes — nous en avons déjà

donné un spécimen — mais aussi chez les hommes. La croyance aux Djinns repose sur la religion; mais on va plus loin et on porte des amulettes ou talismans; on se sert pour cela de petits exemplaires du Koran, ou de passages de ce livre destinés à cet effet, ou bien des quatre-vingt-dix-neuf noms ou attributs de Dieu, ou encore des noms des sept dormants et de leur chien. Comme remède pour les maladies ou comme contre-poison, on prend une gorgée d'eau dans une coupe de métal où se trouvent gravés certains passages du Koran et des mots magiques. La poussière de la tombe du prophète, l'eau du puits de Zemzem, les petits morceaux du voile noir qui couvre la Kaba et qu'on renouvelle chaque année passent pour avoir la même vertu que les talismans. Le culte des saints, morts ou vivants, est plus vivace que jamais. Les saints vivants sont en général des fous. On enferme ceux qui sont dangereux; quant à ceux qui ne le sont pas, on les laisse courir et on les regarde comme spécialement favorisés du ciel; leur esprit est auprès de Dieu et ce n'est que la partie matérielle de leur être qui se trouve sur la terre. Ils peuvent enfreindre autant qu'ils le veulent les préceptes de la religion sans que leur réputation de sainteté en souffre; car, comme on croit que leur être immatériel est plongé tont entier dans la piété, on admet aussi qu'ils ne puissent dompter leurs passions. Quel-

ques-uns vont tout nus; d'autres portent un manteau de pièces de toutes les couleurs. Il en est qui mangent de la paille ou un mélange de paille hachée et de verre cassé. Ils vivent d'aumônes, et ils en reçoivent souvent sans qu'ils le demandent.

Ne pas croire aux saints est chose aussi grave que de douter de l'existence de Dieu ou de l'origine divine du Koran. Les saints font toute espèce de miracles. L'un d'eux ayant été décapité pour un crime qu'il n'avait pas commis, son sang écrivit à terre les mots suivants en caractères arabes: "Je suis un wélî (saint) de Dieu et je suis mort martyr." Un autre wélî, qui vivait il n'y a pas longtemps au Caire, était resté trente ans dans sa chambre et s'y était attaché au mur par une chaîne de fer. De temps en temps il se couvrait comme pour dormir; mais quand on soulevait le drap immédiatement après, on ne trouvait plus personne. Des hommes qui ne manquent pas de bon sens sous d'autres rapports répètent et acceptent des récits de ce genre: on causerait un scandale général si on en riait ou si on émettait quelque doute à ce propos.

On se rend souvent aux tombeaux des saints. Il y a un jour spécial par semaine où le patron du village reçoit une visite. On dépose alors généralement du pain ou une petite pièce de monnaie près de la tombe à l'intention des voyageurs pauvres. Les sacrifices mêmes ne sont pas rares, du

moins en Egypte. On fait vœu que si on se rétablit de quelque maladie, ou si on obtient un fils ou quelque autre chose qu'on désire particulièrement, on sacrifiera une chèvre, un agneau ou une brebis à tel saint. Le souhait est-il exaucé, on immole l'animal promis près de la tombe du personnage et on en distribue la chair à tous ceux qui veulent assister à la cérémonie. De plus on célèbre chaque année le jour de naissance des saints: on paie des maîtres d'école pour réciter le Koran, on fait venir des derviches, qui exécutent leurs danses; les gens qui habitent dans le voisinage pendent des lampes à leurs portes et passent une partie de la nuit à fumer, à boire du café et à écouter des conteurs. Ces fêtes durent parfois plusieurs jours et on met beaucoup d'exactitude à y assister, car on ne croit pas seulement que de visiter la tombe d'un saint le jour de sa naissance porte bonheur; on pense aussi que si on néglige ce devoir on sera frappé de quelque malheur. L'affluence est, par suite, souvent extrêmement grande; à la fête d'Ahmed al-Badawî à Tanta, on rencontre presque autant de visiteurs accourus du Caire et de l'Egypte inférieure qu'on voit de pèlerins à la Mecque le dernier mois de l'année: et pourtant ce saint n'a pas moins de trois anniversaires de naissance par an! Souvent aussi on y rattache de grands marchés et des fêtes populaires; mais celle que nous venons de citer com-

prend en outre une cérémonie singulière, dont la patience d'un âne fait les frais. Cet âne est dressé par les derviches chinnâwî, qui ont pour patron le saint Ahmed al-Badawî; le jour de la fête il entre de lui-même dans la mosquée et va s'arrêter devant le tombeau; aussitôt tous ceux qui réussissent à l'approcher après avoir repoussé leurs voisins lui arrachent quelques poils pour en faire des amulettes; si bien que la pauvre bête finit par être nue comme la main.

Une grande partie de ce que nous avons dit sur l'état de l'islamisme en Turquie s'applique également aux pays musulmans qui s'étendent à l'ouest de l'Egypte. La ville sainte de cette région est Kaïrawân. Il est vrai qu'elle a perdu son rang de capitale de l'islamisme en Occident et qu'elle n'est plus que la seconde ville de la régence de Tunis; mais cela n'empêche pas l'Afrique d'en être aussi fière que l'Arabie l'est de la Mecque et de Médine, et la Palestine de Jérusalem. Sous le rapport de la sainteté, c'est la quatrième ville du monde musulman et tout chrétien, tout juif qui oserait y pénétrer sans un ordre exprès et écrit du bey y périrait inévitablement sous la main de la population fanatique. La grande mosquée, qu'une haute muraille dérobe aux regards, possède une tour carrée de trois étages, pourvue au-dessus d'une coupole qui constitue le centre; sept ou huit coupoles en forme de melons couvrent les

autres parties de l'édifice. L'intérieur de la mosquée est d'une grande magnificence; elle renferme de précieuses reliques, notamment les armes des conquérants de l'Afrique; mais pour y arriver — car elles se trouvent dans un coin, derrière de fortes grilles en fer — il faut passer au milieu de trois piliers placés l'un près de l'autre en forme de triangle. Il y a au sujet de ces piliers une légende populaire assez bizarre, dont se moquent d'ailleurs les musulmans éclairés: un vrai croyant n'a pas de peine à traverser, quelque forte que puisse être sa corpulence; mais qu'un infidèle, un pécheur (ces mots sont synonymes chez les mahométans) l'essaie et ces piliers l'écraseront et le feront périr, si mince qu'il soit.

Dans l'empire du Maroc, le mufti est à la tête du clergé, tout comme en Turquie. Il est élu par les prêtres, mais l'élection doit être confirmée par l'empereur; il a sa résidence dans la ville de Maroc. Il nomme les cadis et on ne peut appeler de ses sentences à l'empereur, parce qu'elles ont presque toujours rapport à la religion et au clergé. Après lui viennent les imâms, qui président à la prière. Le *khatîb* fait le sermon du vendredi; le *warrâk* donne tous les jours lecture de quelques passages du Koran.

Il ne semble pas qu'il y ait autant de fêtes dans le nord de l'Afrique qu'en Turquie; mais les saints et les solitaires y abondent et le zèle pour la foi

y est bien aussi fort que dans l'empire du Grand Seigneur. Il faut toutefois faire une différence entre les deux peuples qui habitent l'Afrique septentrionale et qui sont encore fort hostiles l'un à l'autre, à savoir les Arabes et les Berbères ou Kabyles, comme on les appelle de nos jours fort improprement, car le mot de *kabîla* ne signifie pas autre chose que *tribu*. Les Arabes d'Afrique ressemblent beaucoup en matière religieuse aux Turcs; mais on n'en peut pas du tout dire autant des Berbères. Ces derniers sont d'une extrême ignorance; ils ne connaissent pas le Koran et ne pourraient d'ailleurs pas le comprendre, car ils ne savent généralement que le berbère, qui, à part quelques mots qu'il a empruntés à l'arabe, n'a pas la moindre analogie avec cette dernière langue [1]. Leurs connaissances en matière de religion se bornent d'ordinaire à la profession de foi: "Il n'y a d'autre dieu que Dieu et Mahomet est son prophète." Ils prient rarement, négligent les ablutions et le jeûne et boivent de l'eau-de-vie sans scrupule [2]; on dit même qu'il y a des tribus où les pauvres ne craignent pas de manger de la viande

1) Il n'est pas tout-à-fait orthodoxe de traduire le Koran; aussi les musulmans n'en ont-ils pas de traductions, du moins comme celles que nous avons pour la Bible; tout au plus possède-t-on des éditions où le texte se trouve en tout ou en partie traduit entre les lignes. On a toutefois imprimé et répandu une traduction javanaise.

2) C'est ce qu'assure le général Daumas, qui fait autorité au sujet des Berbères de la Kabylie; mais il semble en être autrement

de sanglier. Seuls, les chefs, les marabouts et les tolbas suivent les prescriptions de la religion. La science des Berbères n'est donc pas plus grande que ne l'est, à l'autre extrémité du monde musulman, celle des Malais; comme ceux-ci, ils ont aussi gardé de leur antique droit coutumier bien des choses qui ne se concilient pas avec les lois du Koran; mais là s'arrête la ressemblance: au lieu d'être un peuple doux et patient comme les Malais, les Berbères sont fiers, épris de liberté, amis de la guerre et, d'entre tous les musulmans, ce sont les plus fanatiques et les plus intolérants. Nulle part la haine pour les chrétiens n'est plus violente que chez eux; en tuant un chrétien, ils pensent s'assurer positivement le ciel et faire un acte aussi méritoire que le pèlerinage de la Mecque. Le respect qu'ils ont pour leurs marabouts[1] atteint des proportions incroyables. Les marabouts, qui consacrent leur vie aux privations, à la mortification et à la piété, sont à leurs yeux, comme le dit fort bien un écrivain français, des saints vivants, qui tiennent le milieu entre les anges et les hommes. Ils vivent aux frais du peuple; leurs demeures communes (*zâwia*) sont réparées et pourvues du nécessaire sans qu'ils aient

---

chez ceux de l'Atlas marocain, car Höst dit que ces derniers, par zèle religieux, tueraient d'un coup de fusil sans autre forme de procès quiconque d'entr'eux sentirait le vin ou l'eau-de-vie.

1) Proprement *morâbit*; voir, sur ce mot, p. 360.

besoin de s'en occuper. On prévient tous leurs vœux, on leur apporte l'eau, le bois, la nourriture; vont-ils quêter dans les villages, chacun s'empresse au-devant d'eux, s'enquiert de leurs besoins et les comble de présents. Les affaires temporelles s'arrangent d'après leurs conseils; s'élève-t-il une querelle entre deux tribus, ils ont seuls le droit d'intervenir; s'agit-il de choisir un chef, ils présentent au peuple ceux qui leur paraissent le mieux convenir pour cette dignité; ils dirigent les assemblées populaires et quand tous ceux qui le veulent ont exprimé leur avis, ils prennent une décision et la font publier par le crieur. Dans la montagne, on égorgerait son propre enfant si un marabout l'ordonnait. "Le nom de Dieu," dit le général Daumas, "invoqué par un malheureux que l'on veut dépouiller, ne le protége pas; celui d'un marabout vénéré le sauve."

"Quand un marabout meurt", dit le capitaine Kennedy, "sa sainteté se communique à l'endroit où on l'enterre. On couche le cadavre dans une caisse de bois oblongue, rehaussée de sculptures et d'autres ornements; tout est en rouge et en vert, car ce sont là les couleurs consacrées; au-dessus du cercueil on élève un édifice carré, couvert de plâtre blanc à l'extérieur et pourvu d'une coupole. Le défunt était-il un saint d'une célébrité extraordinaire, on fait sur sa tombe différents sacrifices, qui profitent à tel ou tel marabout des

environs, chargé de tenir la sépulture en bon ordre. On choisit d'ordinaire pour ces chapelles funéraires la place la plus belle et la mieux située de tout le voisinage; bâties sur un rocher qui surplombe une rivière ou une petite vallée et entourées de vergers, ou bien encore élevées sur le coteau d'une montagne de façon à être vues de loin, elles donnent à cette partie du paysage du caractère et du pittoresque. Nous sommes entrés dans plusieurs de ces chapelles quand nous nous trouvions dans des endroits écartés où on ne pouvait pas nous voir; car la présence d'un chrétien dans ces lieux consacrés équivaut à un sacrilége. Nulle part nous n'avons trouvé de différence dans l'arrangement de ces tombeaux; il n'y a que la grandeur qui varie. Ils sont toujours ouverts aux fidèles, qui viennent y dire leurs prières et demander des bénédictions pour eux-mêmes ou pour leurs entreprises."

Les Berbères ont aussi des saintes, de même que les Persans; car, nous avons déjà eu l'occasion de le dire, la femme jouit chez les Berbères de plus de liberté et de considération que chez les Arabes. C'est ainsi qu'on possède à Bougie le *kobba* ou chapelle funéraire de Lella [1] Gouraya,

---

1) Le mot berbère de *lella* est un titre qu'on donne aux princesses et aux saintes; c'est ainsi qu'on nomme aussi la sainte Vierge Lella Meryem.

femme célèbre pour sa science et sa piété. D'après la légende, elle serait revenue après sa mort pour continuer à instruire les fidèles disciples qui se trouvaient réunis autour de sa tombe.

Les *kobbas* font aussi partie des *zâwias*. Un zâwia se compose notamment d'une mosquée, d'un kobba, d'un local où on ne lit que le Koran, d'un second réservé à l'étude des sciences, d'un troisième servant d'école primaire pour les enfants, d'une habitation destinée aux élèves et aux *tolbas*, enfin, d'une autre habitation, où l'on reçoit les mendiants et les voyageurs; quelquefois encore d'un cimetière destiné à ceux qui auraient sollicité la faveur de reposer près du marabout. Le zâwia est donc tout ensemble une université religieuse et une auberge gratuite et ressemble beaucoup à nos monastères, tels qu'ils étaient au moyen âge. L'école primaire est ouverte à tous les enfants berbères ou arabes. Quelques parents en envoient de très-loin, plutôt que d'avoir recours aux petites écoles des tribus. On paie pour chaque enfant, moyennant quoi il est nourri, logé et habillé aux frais de l'établissement. Il apprend par cœur la profession de foi, une demi-douzaine de prières et quelques versets du Koran. La plupart des enfants ne poussent pas plus loin leurs études; quelques-uns apprennent, en outre, la lecture, l'écriture et tout le Koran; ils deviennent alors

les tolbas [1] de leur tribu et ouvrent de petites écoles. L'enseignement supérieur comprend, outre toutes les branches de la théologie et du droit, la grammaire arabe, l'arithmétique, les mathématiques, l'astronomie et la versification. Les revenus des zâwias sont considérables, grâce surtout aux dons volontaires des gens pieux; car ceux sur qui fond un malheur ou qui demandent quelque chose à Dieu s'y rendent en pèlerinage et donnent à cette occasion autant qu'ils le peuvent.

Il y a aussi des derviches dans l'Afrique du nord et leur mysticisme est même assez étrange. C'est ainsi qu'il y a un derviche ou marabout qui conduit comme suit ses disciples à l'état de sainteté: il renferme l'élève dans une cellule étroite, qui lui permet à peine quelques mouvements, à peine la position droite. Sa nourriture est progressivement diminuée pendant quarante jours jusqu'à ne point dépasser le volume d'une figue. Grâce à ce jeûne, le disciple acquiert la *seconde vue*; il lui vient des songes et il s'établit enfin une relation mystique entre son maître et lui: ils ont les mêmes rêves, les mêmes visions.

Il n'y a pas de contrée au monde où l'islamisme se propage actuellement avec plus de succès que

1) *Tolba* est la prononciation africaine de *talaba*, pluriel de *tâlib*, qui signifie aussi bien *étudiant* que *savant*, tout comme le mot anglais de *scholar*.

dans l'Afrique centrale. L'idolâtrie se trouve donc refoulée et il s'établit du moins un peu de civilisation chez les nègres; mais il faut déplorer que l'islamisme leur vienne précisément de ces régions où il est empreint de son caractère le plus intolérant et le plus odieux: les nègres, en effet, sont naturellement amenés à l'adopter dans le même esprit, et les rares voyageurs européens qui ont pénétré au centre de l'Afrique ont rencontré plus de bon vouloir et de cordialité chez les populations païennes que chez celles qui professent l'islamisme.

Nous en venons enfin à la grande presqu'île qui a vu naître l'islamisme et qui continue à en être le centre, grâce à ses deux villes saintes.

Les traces des dévastations que les wahhâbites ont commises au commencement de ce siècle à la Mecque et à Médine ont disparu. L'objet le plus sacré, la pierre noire, que ces hérétiques avaient cherché à détruire, se retrouve de nouveau à sa place; les morceaux en ont été soigneusement assemblés et entourés d'un bord en argent. Néanmoins le nombre des pèlerins, quoique toujours relativement considérable, diminue d'année en année et cette seule circonstance suffirait déjà pour montrer, à défaut de tant d'autres preuves, que l'islamisme est entré dans une période de langueur et de décadence. Les progrès de l'indifférence et l'accroissement des frais occasionnés par

le voyage détournent actuellement la majeure partie des mahométans de l'observation de ce précepte du Koran qui fait un devoir à tout fidèle d'accomplir, une fois au moins en sa vie, le pèlerinage de la Mecque. Le précepte a d'ailleurs été modifié par les fondateurs des sectes orthodoxes. Mâlik, dont la doctrine domine dans le nord de l'Afrique, décide encore que toute personne en état de voyager à pied et capable de gagner son pain en route est tenue de faire le pèlerinage; mais Abou-Hanîfa, à la secte duquel appartiennent les Turcs, est allé beaucoup plus loin et a permis qu'on mette un autre à sa place. Les frais de route de ce dernier sont supportés par celui qui l'envoie; mais, même dans ce cas, on sait encore échapper dans une certaine mesure à la règle en se mettant à plusieurs pour envoyer et pour payer un remplaçant.

Outre l'indifférence, la difficulté du voyage et les frais qu'il cause, il y a d'autres raisons encore pour expliquer la diminution du nombre des pèlerins. Nous avons déjà parlé du mauvais accueil qu'on fait aux Persans en Arabie; si l'on tient compte de cette circonstance, on ne s'étonnera pas qu'il y en ait si peu qui visitent les villes saintes et on trouvera plutôt assez étrange d'en voir encore qui ne se laissent pas détourner par les outrages et les dangers auxquels ils s'exposent. On remarquera la même chose des habitants de l'Ara-

bie orientale, qui sont également chiites pour la majeure partie. Mais il est un autre pays encore, l'Algérie, pour les habitants duquel, si zélés et si orthodoxes qu'ils soient, le pèlerinage est devenu difficile et dangereux. Il arrive notamment parfois que des soldats français de l'Algérie se joignent au pèlerinage parce qu'ils aiment les aventures ou qu'ils désirent accompagner un camarade musulman. Ils se revêtent de *l'ihrâm* comme les autres, prennent part aux cérémonies et baisent la pierre noire. Jusque-là tout est bien; mais les Français ne savent pas se taire quand ils ont fait quelque chose d'extraordinaire; parfois aussi il leur arrive de trouver dans la ville plus d'eau-de-vie qu'ils n'en peuvent supporter; bref, ils finissent par se trahir. Les musulmans se sont ainsi aperçus que des chrétiens, non contents de pénétrer sur le territoire sacré, aggravent encore le sacrilége en participant aux rites saints pour ainsi dire par moquerie. Ce motif les a rendus défiants à l'égard des sujets musulmans de la France; ils les prennent facilement pour des Français déguisés et les traitent en conséquence. Il y a quelques années, par exemple, pendant le séjour du comte de Gobineau à Djidda, un musulman algérien a été poignardé en plein jour dans la Kaba, pendant qu'il récitait ses prières: on avait cru voir en lui un Français.

Ajoutez à cela que, de nos jours, les chefs de la religion ont cessé de donner l'exemple du pèlerinage, à la différence de ce que faisaient autrefois les califes. C'étaient de bien autres temps, ceux où, vers la fin du premier siècle de l'hégire, le calife Solaïman prenait en allant en pèlerinage neuf cents chameaux rien que pour transporter sa garde-robe; ceux où, au septième siècle de l'hégire, la mère d'un calife arriva à la Mecque avec une caravane de 120,000 chameaux! Ces temps-là sont passés pour toujours; aucun des sultans de Constantinople n'a encore jamais fait le pèlerinage.

Ces motifs donc et d'autres du même genre ont fait décroître de beaucoup le nombre des pèlerins; mais il se trouve encore bien des mahométans qui attachent un grand prix à l'accomplissement de ce devoir et qui s'en acquittent plus d'une fois en leur vie. C'est surtout chez les peuples les moins civilisés, les plus éloignés, qu'on rencontre ces gens pieux; chez les Turcs, les Berbères, les Malais, les nègres.

Les Mecquois et les Médinois sont fort attachés à l'islamisme, non sans raison : ils vivent du pèlerinage. Mais comme ils sont d'origine étrangère pour la plupart, on ne peut à proprement parler les compter au nombre des Arabes.

Voyons maintenant où en sont les véritables Arabes, pour autant qu'ils n'habitent pas les cô-

tes, les villes ou à proximité; où en sont les Bédouins qui ont jadis fourni leur contingent pour propager l'islam dans la moitié du monde.

On a dit à bon droit des Persans qu'ils ont accepté l'islamisme sous bénéfice d'inventaire; des Arabes, on pourrait prétendre à tout aussi juste titre qu'ils l'ont annoncé à condition de n'avoir eux-mêmes rien à faire avec lui. Il n'est pas de nation se qualifiant de musulmane qui le soit moins qu'eux; l'indifférence des temps antiques n'a pas cessé d'exister et ils sont déistes sans plus. Les wahhâbites ont essayé en vain de les rendre plus pieux. La crainte des châtiments ou l'intérêt ont bien pu amener quelques tribus placées sous la surveillance immédiate de ces sectaires à observer plus régulièrement les devoirs religieux; mais c'était une complaisance forcée et dès que la puissance de la nouvelle secte a commencé à s'éclipser, les Bédouins sont retombés dans leur tiédeur habituelle; bien plus, pour mieux montrer qu'ils n'avaient rien de commun avec les réformateurs, ils cessèrent complétement de prier. "La religion de Mahomet," disent-ils, "n'a jamais pu nous être destinée. On y prescrit des ablutions; mais comment en ferions-nous, puisque nous n'avons pas d'eau dans le désert? Il faut donner des aumônes; comment le pourrions-nous, n'ayant pas d'argent? Au mois de Ramadhân, on doit jeûner; mais ce commandement est bien superflu

en ce qui nous concerne, car nous jeûnons toute l'année. Il faut aller à la Mecque pour adorer Dieu ; à quoi bon, puisqu'enfin Dieu est partout ?"

C'est ainsi que les Arabes ont toujours pensé et que, probablement, ils penseront toujours. Et pourtant c'est du sein de ce peuple qu'est sortie une religion actuellement professée par cent millions d'hommes.

Quel est le sort réservé à cette religion ? Il est facile d'apercevoir des traces de décadence non-seulement en Perse, mais même dans les pays les plus religieux en apparence, l'Egypte, par exemple. C'est, en effet, chez l'auteur qui connaît si exactement ce pays et qui s'étend plus d'une fois sur l'esprit religieux des Egyptiens, que nous trouvons le passage suivant: "Je dois malgré tout reconnaître que la religion baisse aussi chez eux tout comme parmi leurs coreligionnaires en d'autres pays. Celui qui vit dans l'intimité des musulmans les entend souvent soupirer et dire: "La fin des jours est proche ! Le monde est devenu incrédule !"

Peut-on conclure de ces phénomènes que l'islamisme va bientôt mourir ? Doit-on supposer avec beaucoup de gens qui, aussi bien, ne connaissent pas l'Orient, qu'il sera remplacé par le christianisme ? De toutes les religions, n'est-ce pas en effet avec cette dernière que, si radicale que soit la différence, l'islamisme, qui reconnaît en Jésus

un grand prophète, offre encore le plus de points de contact?

Au lieu de répondre moi-même, je vais citer les paroles de personnes qui ont longtemps vécu dans les pays musulmans. Voici donc quelques témoignages.

Muir (du Bengal Civil Service) [1]: "Ceux-là sont victimes d'une malheureuse illusion qui s'imaginent que le mahométisme fraie la voie à un culte plus pur. On n'aurait pas pu inventer de système plus propre à exclure de la lumière de la vérité les peuples sur lesquels il règne. L'Arabie *païenne*, à en juger par ce qui se passe chez d'autres peuples, aurait pu être éveillée à la vie spirituelle et amenée à accepter la religion de Jésus; l'Arabie *mahométane* est, pour autant que l'œil humain puisse voir, fermée à l'influence bienfaisante de l'Evangile. — Nous ne devons pas douter que l'aurore de jours meilleurs ne vienne encore à luire pour ces pays; mais l'histoire de l'état passé et de l'état présent n'en est pas moins vraie ni moins affligeante pour cela."

Le comte de Warren (ancien officier de l'armée britannique dans l'Inde) [2]: "Le gouvernement de l'Inde anglaise se vante, et certainement avec

---

1) *The Life of Mahomet*, IV, p. 321.

2) *L'Inde anglaise avant et après l'insurrection de* 1857, 3me édition, II, p. 176.

raison, de sa tolérance pour toutes les formes de religion sous lesquelles il plaît aux différentes sectes d'adorer l'Eternel; de la *sage lenteur* avec laquelle il s'occupe de propager les doctrines évangéliques parmi les populations indigènes. Cependant, avec toute la lenteur possible depuis un demi-siècle, un gouvernement si pieux et des missions qui ont acheté, imprimé et répandu tant de Bibles, ont sans doute produit quelque chose. Voyons donc où en est l'Inde de 1857 sous le point de vue religieux.

"Nous ne nous occuperons pas des vingt millions de musulmans sounnies ou shiahs, ils sont les mêmes dans tous les pays: leur conversion au christianisme paraît aussi éloignée, aussi improbable que jamais, par cela même peut-être qu'ils sont placés plus près de la vérité; la lumière céleste leur a été à demi révélée et n'a plus pour eux le même éclat et le même attrait que pour des yeux habitués à une obscurité complète. Leur code religieux a quelques pages sublimes reproduisant la morale et quelquefois les paroles du Sauveur, et qui approchent de son Evangile autant que le génie de l'homme peut approcher de l'esprit de Dieu; et pourtant jusqu'aujourd'hui je ne crois pas que tout le zèle prodigué parmi eux ait produit un seul chrétien."

Le colonel Malcolm (ambassadeur en Perse) [1]:

1) *The History of Persia*, II, p. 425.

"La religion chrétienne n'a jamais trouvé quelque accès en Perse, bien que ce royaume soit visité par beaucoup de missionnaires."

Le comte de Gobineau (secrétaire d'ambassade en Perse)[1]: "J'ai tracé aussi rapidement que possible, et seulement à grands traits, le tableau du désordre des croyances, de leurs amalgames bizarres, de leur caducité, de leurs défaillances, tel qu'il existe en Perse. Certains esprits en pourront conclure que le moment n'est pas loin où le christianisme, pénétrant dans ce chaos, mettant à profit toutes les lassitudes, pourra s'asseoir triomphant sur un trône dominateur qu'aucun des cultes indigènes n'occupera plus désormais. En mettant à part ce qu'on peut supposer des volontés divines, et à raisonner seulement sur les probabilités humaines, le spectacle que j'ai vu et que j'ai voulu rendre m'a mille fois inspiré la réflexion contraire. Il me semble difficile qu'on ramène jamais à une religion saine, positive, définie, toutes ces imaginations blasées. Je crois que, si le christianisme n'avait eu pour se fonder et pour vivre que les populations de l'empire romain, il aurait été bien à plaindre et serait venu trop tard. Ce sont les consciences actives et juvéniles des barbares qui ont soutenu le catholicisme et tué dans

---

1) *Trois ans en Asie*, p. 379.

l'Occident l'hérésie qui foisonna tout d'abord et pour toujours dans ce monde oriental. Des esprits habitués à des variations continuelles, façonnés au doute, et qui voient sans cesse étalé l'amas de toutes les opinions qu'on a pu soutenir dans le monde depuis la plus lointaine antiquité, peuvent être épuisés de ce panorama et doivent l'être et, une fois habitués au doute, ils ne sauraient s'en tirer. — — Je crois que le christianisme transporté en Perse pourrait tout au plus s'y substituer à l'islamisme dans le poste de religion d'apparence, ce qui ne me semble ni un rôle digne de lui, ni un rôle bien fécond. — — L'étonnante consommation d'idées dogmatiques qu'ils ont faite, l'amas informe mais gigantesque qu'ils en possèdent, constitue un dépôt de détritus que rien ne saurait balayer, et qui empêchera pour toujours toute doctrine unique et complète de prendre place sur ce terrain. C'est une sorte de marécage où on ne saurait enfoncer solidement aucun pilotis, mais qui, en revanche, peut engloutir tous les édifices qu'on tenterait d'y élever."

Veut-on maintenant connaître aussi l'opinion d'un musulman sur le christianisme? Voici un passage d'Ibn-Hazm, auteur hispano-arabe du onzième siècle, dont l'arrière-grand-père avait encore été chrétien. "Il ne faut jamais s'étonner de la superstition du genre humain. Les peuples

les plus nombreux et les plus civilisés n'y échappent pas. Voyez les chrétiens: il y en a tellement que leur Créateur peut seul les compter; ils ont des savants éminents et des princes d'une rare perspicacité. Cela ne les empêche pas de croire qu'il y a une unité qui équivaut à trois et que trois personnes n'en forment qu'une seule; que l'une des trois est le père, la deuxième, le fils, et la troisième, l'esprit; que le père est le fils et qu'il n'est pas le fils; qu'un homme est Dieu et n'est pas Dieu; que le Messie est Dieu sous tous les rapports et qu'il n'est pourtant pas le même que Dieu; que celui qui existe de toute éternité a été créé. Ceux qui parmi leurs sectes portent le nom de Jacobites et qui se comptent par centaines de mille, croient même que le Créateur a été battu de verges, frappé, crucifié et mis à mort; enfin, que l'univers a été privé pendant trois jours de celui que le gouverne."

Ainsi jugeait un musulman ultra-orthodoxe, il y a de cela huit siècles; ainsi jugent encore ses coreligionnaires. Quand il ne s'agit pas de leur propre religion, ils sont bien plus près de Voltaire que du christianisme.

Il n'y a guère non plus de probabilité à ce qu'il se produise en Orient même une nouvelle religion qui remplacerait l'islamisme. Mahomet disait qu'il était le dernier prophète et, en cela, il semble avoir eu raison; les temps où pouvaient se

produire de nouvelles religions ne sont plus. Il est possible qu'en Perse le système des *gens de la vérité* détrône l'islamisme, s'il compte vraiment autant d'adhérents qu'on l'assure; mais c'est justement parce que ce système est si foncièrement persan qu'il n'exercera selon toute vraisemblance aucune action sur les autres pays musulmans.

L'islamisme ne semble donc pas avoir de rival dangereux à craindre et, s'il en est ainsi, je crois qu'on peut lui prédire une durée beaucoup plus longue que celle que beaucoup de personnes lui accordent de nos jours. Je n'ai nullement dissimulé les signes de dépérissement qu'il montre; mais, comme contre-partie, je dois aussi faire remarquer qu'il a subi victorieusement une épreuve dangereuse. Il est de son essence que ses adhérents dominent les chrétiens et ne soient pas dominés par eux. On pouvait donc s'attendre à ce que l'islamisme reçût un coup terrible le jour où des populations musulmanes nombreuses tomberaient sous une domination chrétienne. Or cette hypothèse s'est réalisée; il y a des millions de musulmans qui vivent sous le sceptre des Anglais, des Français, des Russes et des Hollandais, et la prédiction de Mahomet que l'islamisme aurait la suprématie jusqu'à la fin du monde se trouve démentie par les faits. Mais l'islamisme, en tant que religion, se trouve-t-il atteint par là? Les musulmans ont-ils cessé d'être musulmans? Loin

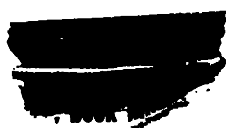
de là; l'islamisme ne s'est pas seulement maintenu dans les pays en question, mais il a même gagné énormément dans l'archipel indien depuis l'établissement des Européens: preuve qu'il a encore beaucoup de vie.

En outre, quelle que puisse être d'ailleurs la manière de voir des gens éclairés ou même de classes entières de la société, ce n'est pas sur eux que s'appuie la religion, mais bien sur les masses; or les masses sont encore foncièrement mahométanes.

L'islamisme durera-t-il encore longtemps? A cette question je réponds par une autre: Prometon une longue durée au catholicisme? Quelque grande que puisse être d'ailleurs la différence si essentielle de leurs doctrines, on est cependant frappé des grandes ressemblances que ces deux religions présentent au point de vue de leur histoire, de leur développement et de leur état actuel. Au moyen âge on a vivement controversé à peu près les mêmes questions dans toutes deux; dans toutes deux, un repos effrayant a succédé à cette lutte animée et la foi a étouffé la raison; toutes deux, elles sont devenues autres qu'elles ne l'étaient à l'origine; dans toutes deux, la tentative qu'on a faite d'en revenir à la simplicité primitive a abouti à un schisme; les saints, les miracles, les processions, les pèlerinages, le culte purement extérieur, le jeûne, les cérémonies ma-

chinales, les couvents, les moines mendiants occupent dans toutes deux une place prépondérante; elles ont toutes deux une langue ecclésiastique que les masses ne comprennent pas, car l'arabe est aussi inintelligible pour l'immense majorité des musulmans que le latin pour la plus grande partie des catholiques; dans toutes deux, le chef de la religion est perpétuellement en danger et ne se maintient sur son trône que parce que tel est l'intérêt de quelques grandes puissances; enfin, dans toutes deux, les gens les plus éclairés sont devenus infidèles à l'Eglise, quoique davantage, naturellement, dans un pays que dans l'autre: voyez la France et l'Espagne, la Perse et le Maroc. Celui-là donc qui croit à la chute prochaine du catholicisme doit aussi trouver vraisemblable que l'islam approche rapidement de sa fin. Mais celui qui, avec Macaulay, ne pense pas ainsi au sujet du catholicisme, jugera, et à peu près pour les mêmes raisons que celles qu'allègue cet historien, tout autrement de l'avenir qui est réservé à l'islamisme. S'il n'avait, comme cela lui arrive assez souvent, choisi des couleurs un peu trop vives, nous dirions que si le catholicisme est destiné à se trouver en possession de toute sa force au moment où le fameux habitant de la Nouvelle Zélande viendra, au sein d'un immense désert, dessiner les ruines de St. Paul aux rives de la Tamise,

il en sera de même de l'islamisme: à cette époque encore, les muezzins proclameront du haut de minarets sans nombre "qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu."




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01312 5516

